

Histoires de voyages dans l'espace

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE VOYAGES

DANS L'ESPACE



LE LIVRE
POUR
POUR

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

***HISTOIRES DE VOYAGES DANS
L'ESPACE***

Présentées par

GÉRARD KLEIN

Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis

(1984)

LE LIVRE DE POCHE

PRÉFACE

*Le destin de l'homme
C'est de savoir partir...
André DHÔTEL*

LES GAMÈTES DE L'UNIVERS

Il est singulier qu'un type de héros ait été chanté avant même qu'il apparaisse dans l'expérience concrète des hommes. Même dans le vaste domaine de la science-fiction, le cas n'est pas fréquent : son héros privilégié, le savant, lui préexiste bien évidemment ; son acolyte ou adversaire naturel, le fier-à-bras à la détente facile, rhabillé en légionnaire de l'espace, est de tous les temps ; les incarnations du pouvoir politique, rois, dictateurs, chefs charismatiques ou animateurs rationnels sourcilleux sur les droits de l'homme, n'y trouvent pas non plus aisément l'occasion du ravalement de personnage dont ils auraient pourtant grand besoin. Sous bénéfice d'inventaire, les seuls héros presque entièrement dégagés de l'expérience humaine qu'ait célébrés la science-fiction ne sont pas précisément humains : le robot, l'extra-terrestre, le mutant. Il n'est pas trop difficile de les rattacher à des figures anciennes : la machine (automatique), l'étranger (différent dans son aspect et dans ses mœurs et donc inquiétant) et l'enfant, redoutable perturbateur que l'on s'efforce de ramener au respect de la tradition. Mais outre que les auteurs de science-fiction ont fait du chemin à partir de ces figures primordiales, elles sont bien toutes exogènes, surgies d'un en-dehors mystérieux et inquiétant, celui de la matière inerte, celui du territoire, et celui du ventre de la femme d'où ressort plus qu'on n'y a mis. À ce trio vient s'ajouter un seul humain à part entière, le voyageur dans l'espace (et parfois dans le *temps*).

Certes, ce voyageur a de qui tenir. Le plus ancien texte littéraire connu, l'épopée de Gilgamesh, ne relate-t-il pas les aventures d'un roi parti en terre étrangère cueillir la fleur de l'immortalité. Homère, bien plus tard, reprit le flambeau en racontant l'histoire du plus illustre des

naufragés, Ulysse. Et depuis le XVI^e siècle au moins, les récits d'aventures maritimes sont venus former une flotte imposante. De ceux-là (dont il conviendrait de situer l'apparition avec précision et qui sont liés au développement d'une technologie et au progrès d'une découverte de la terre) aux contes de science-fiction, la transposition paraît simple. La mer est devenue l'espace, les planètes sont des îles, les cosmonautes des marins, les extra-terrestres des naturels un rien anthropophages tandis que les tempêtes restent des tempêtes et les naufrages des naufrages. Eh bien, justement, ces transpositions paresseuses sont fausses et ne correspondent pas à la richesse des histoires de voyages dans l'espace dont le présent volume ne peut donner qu'une idée limitée même s'il vient compléter les *Histoires de cosmonautes* parues dans la première série.

Ce qui est remarquable dans ces histoires, c'est qu'elles empruntent finalement peu au folklore des histoires maritimes et qu'elles s'efforcent de mettre en scène avec réalisme et émotion des personnages humains confrontés à des situations qui ne relèvent pas encore de l'expérience au moins courante de notre espèce. C'est qu'elles transforment en images vibrantes des concepts abstraits élaborés par les scientifiques. En voulez-vous quelques exemples ? D'abord l'apesanteur. Il y a moins de trente ans – moins de la durée d'une génération – que des hommes ont éprouvé pour la première fois autrement qu'au cours de chutes libres brèves et généralement fatales l'expérience de l'apesanteur. Et aujourd'hui même, le nombre de ceux qui ont vécu cette expérience ne doit pas dépasser quelques dizaines pour toute l'humanité. Sur Terre, le sens commun dit qu'il y a un haut et un bas, que les choses tombent naturellement vers le sol en prenant de la vitesse. Dans l'espace, en l'absence de toute accélération, il en va radicalement autrement. C'est la pesanteur, la gravité, l'accélération qui sont en quelque sorte anormales, artificiellement induites. Et comme l'illustre la belle nouvelle de Chad Oliver, *La Poussière des étoiles*, que vous allez lire, pour des gens nés dans ces conditions, l'imaginaire, l'impensable ou du moins le difficilement concevable, c'est le poids, la chute, la force écrasante de la gravité.

Un autre exemple : la solitude et la promiscuité. Nul doute que l'équipage de Magellan lancé sur des océans inconnus dans la première circumnavigation terrestre en ait durement souffert. Mais les images qu'en donnent, sans s'être concertés, Thomas Disch dans *Objets perdus* et Frank M. Robinson dans *Le Naufrage du vaisseau John B.* ne doivent rien aux effrois maritimes. Les ennemis, ce ne sont plus les embruns et le vacarme incessant des vents et des vagues faisant grincer gréements et coques, mais le vide, l'infini et le silence. Il n'y a rien dans la tradition romanesque, en dehors de la science-fiction, qui les traduise. Les épreuves qu'ils peuvent faire subir au psychisme

humain, vous allez les rencontrer ici pour la première fois.

Mais l'altération de la soi-disant réalité peut être plus profonde. Ainsi, celle qui affecte le déroulement du temps selon la théorie de la relativité restreinte. Le temps se déroule *relativement* plus lentement pour un astronaute se déplaçant à une vitesse approchant celle de la lumière que pour son frère jumeau demeuré sur Terre. Il s'ensuit qu'un astronaute parti reconnaître une étoile lointaine au cours d'un voyage qui n'a duré, en termes de son temps personnel, qu'une dizaine d'années, peut revenir sur son monde d'origine des siècles ou des millénaires après son départ. Ce qu'illustre remarquablement la nouvelle de Poul Anderson, *Les Parias*, figurant au sommaire du volume *Histoires de cosmonautes*. Il convient ici de préciser que cet aspect de la théorie de la relativité restreinte, qui contrevient si remarquablement au sens commun, a fait l'objet de vérifications expérimentales et qu'il n'est pas nécessaire d'approcher de très près la vitesse de la lumière pour que cet effet devienne perceptible : à 80 p. 100 de la vitesse de la lumière, valeur pour laquelle la masse d'un objet n'est accrue que de 67 p. 100 environ, ce qui ne pose pas de problème insoluble d'accélération, le raccourcissement du temps est déjà tel qu'une minute à bord ne dure plus en termes de temps relatif de la Terre que trente-six secondes. Mais la relativité généralisée et la cosmologie moderne nous proposent des distorsions encore plus singulières comme celles qui affectent l'espace autour d'étoiles ayant atteint une certaine densité. Ainsi en est-il des astres visités par les héros de Brian Aldiss dans *L'Impossible Étoile* et ceux de Robert Silverberg dans *L'Étoile noire*. Leur effroi et leur saisissement peuvent être comparés à ceux des premiers navigateurs qui, s'aventurant à l'intérieur du cercle polaire, ne virent plus jamais le soleil se lever. Mais à la différence de ceux-là qui ne pouvaient pas comprendre, nos futurs navigateurs savent d'avance ce qu'ils vont affronter. Différence essentielle.

De même, les voyages interstellaires (ou même interplanétaires) ne pourront pas s'accomplir sans une technologie très évoluée. Ce sont, du coup, les rapports de l'homme à la machine, voire l'intégration de l'homme dans la machine qui émergent comme thèmes neufs, ainsi dans *La Dame aux étoiles* de Cordwainer Smith, *Le Vaisseau qui chantait* d'Anne McCaffrey. Cette intégration peut devenir si poussée que les rapports de subordination s'inversent comme dans *Les Opérateurs humains* de Harlan Ellison et A.E. van Vogt.

*

* *

Au plus profond, cependant, quelque chose relie le voyageur sur terre et le cosmonaute. Pourquoi faudrait-il affronter de telles

difficultés et de telles angoisses pour repousser les bornes du monde non seulement connu mais fréquenté et peuplé par l'homme ? Il y a dans l'espoir d'une expansion de l'humanité dans l'espace, quel qu'en soit le prix, quelque chose qui prolonge la fantastique entreprise d'exploration et de domination de la planète natale. Pendant des milliers, peut-être des dizaines de milliers d'années, l'être humain s'est répandu sur toute la surface de la Terre au point d'en occuper les recoins apparemment les moins hospitaliers et d'inventer des cultures qui lui permettent, du Groenland au Kalahari, du désert australien aux immensités salées du Pacifique, de survivre et même de vivre bien selon les critères locaux. Pendant quelques siècles, il s'est cru arrêté aux frontières de son monde et il n'a fait que redécouvrir, sans grands égards pour les premiers occupants. Et à présent que, somme toute, les limites de l'atmosphère ne lui apparaissent enfin plus comme une barrière infranchissable, il songe déjà – et s'emploie – à se disséminer dans l'espace.

Il est difficile de ne pas voir dans ce mouvement interrompu un instant à peine une exigence fondamentale de l'espèce. Celle-ci, pour assurer contre tout malheur sa perpétuation, cherche à occuper le plus densément possible et le plus vite possible tout le territoire qui lui est accessible, et toutes les variétés de ce territoire. Elle se protège contre la destruction accidentelle de deux façons : en étant la plus nombreuse possible, ce qui autorise par ailleurs un accroissement vertigineux du nombre des expériences génétiques dont *chacune* correspond à la naissance d'un individu sans pareil ; d'autre part en se disséminant le plus possible, ce qui limite les conséquences d'une catastrophe locale, mais aussi et surtout en occupant le plus possible d'environnements (ou milieux) différents, ce qui l'assure contre les risques de changements radicaux dans l'un ou l'autre de ces biotopes. Que vienne une grande glaciation, et les esquimaux se sentiront à l'aise. Que la planète se dessèche, et les Bochimans se trouveront prêts à faire face. La capacité d'adaptation de l'espèce humaine est sans égale entre tous les mammifères qui, pour répondre aux mêmes pressions, doivent se différencier en espèces distinctes, à l'exception possible du rat ; et elle n'a guère d'équivalent même dans tout le règne vivant, au point qu'on trouve des humains à peu près partout sur le globe, jusqu'en des lieux qu'une bonne partie de l'humanité s'accorde à trouver inhospitaliers. C'est peut-être ce trait et lui seul (trait fortement corrélé avec l'intelligence et la créativité) qui peut valoir à l'humanité l'épithète de reine de la création, si l'on tient au titre. L'évolution a produit là une espèce redoutablement équipée pour s'adapter et par conséquent pour se déplacer.

Déplacements incessants car si dans un premier temps, depuis longtemps révolu sauf en de rares lieux comme l'Antarctique, il s'agit

de voyager pour conquérir de nouveaux territoires, il faut dans un second temps voyager pour maintenir, malgré les adaptations locales et la constitution de variétés, l'unité de l'espèce. Voyager pour interféconder, pour assurer un incessant brassage génétique. C'est là peut-être la fonction la plus profonde de la guerre, du commerce et du tourisme. L'espèce constitue constamment des isolats, réserves extrêmement précieuses en cas d'épidémies par exemple, et en même temps, selon une périodicité aléatoire, elle rompt leur isolement pour les empêcher de se constituer en sous-espèces trop distinctes du réservoir génétique commun pour continuer à l'enrichir. Même si Jean de Grouchy a raison, qui pense que seule une mutation chromosomique (et non génétique) constitue une espèce(1), il faudrait, pour qu'une autre espèce « humaine » apparaisse, qu'une souche se trouve isolée assez longtemps pour véritablement se développer et prendre pied.

Ainsi voit-on, dans l'expérience même de l'individu et des collectivités, l'espèce jouer d'une angoisse contre l'autre, de l'angoisse de la perpétuation et de la dissémination de l'espèce qui provoque la curiosité et la bougeotte, contre l'angoisse de l'inconnu et du différent qui vise tout de même à assurer une certaine protection des individus contre un appétit excessif d'aventures. Dans cette perspective, tous les comportements humains ont une place et un sens, du casanier à l'aventurier. Le premier « choisit » de préserver un acquis ; le second de préserver un avenir contre les bouleversements inéluctables des milieux naturels.

*

* *

En plus d'un sens, la future aventure spatiale, ou sa préfiguration imaginée que nous propose la science-fiction, prolonge en l'affermissant cette quête ancestrale. Sur un seul monde, l'espèce demeure exposée à un coup du sort astronomique. Répartie entre des milliers tournant autour de soleils éloignés, elle déjoue d'avance cette éventualité. Mieux qu'aucune île, les planètes constituent de parfaits supports d'isolats, défendus par le vide contre toute contagion accidentelle, au point que John Brunner les a baptisées un jour les « lazarets de Dieu ». La multiplicité des habitats possibles assurera la différenciation des variétés de l'espèce selon des pesanteurs, des atmosphères, des régimes alimentaires différents, ce qui peut conduire à la perte de son unité mais étend énormément sa capacité de résistance à une éradication contingente ou même intentionnelle. En bref, une espèce n'a vraiment de chance d'atteindre à la relative immortalité des organisations matérielles que si elle parvient à

s'établir au-delà des limites de son monde originel. Et si la vie est rare dans l'univers, comme il est concevable, alors la responsabilité de l'humanité, encore à peine consciente, s'étend bien au-delà de l'avenir de son espèce. Nous sommes la chance de survie de la vie. Grâce au voyage.

C'est là ce que nous disent les histoires de voyage dans l'espace : le cosmonaute est un gamète, jeté à l'intérieur d'une capsule artificielle dans une aventure incertaine en quelque point comparable à celle du spermatozoïde qui l'a fait naître, et chaque planète figure métaphoriquement un ovule, accueillant, indifférent ou hostile, immense, mystérieux, gorgé de réserves ou stérile, attendant sur son orbite la fécondation d'un voyageur audacieux.

Et tout se passe comme si l'espèce – ou les mystérieux passagers faits d'A.D.N. qui nous habitent – poussait si fort dans cette direction qu'elle nous fait rêver l'exploit avant même l'entreprise, comme si par la littérature elle voulait nous instiller le désir, soutenir dans sa version la plus élaborée – apparemment la plus artificielle – une pulsion où nous avons quelque mal à reconnaître celle-là même du sexe. Serait-ce là ce qui nous fait inventer, et dans un grand détail, avant même qu'il existe, un nouveau type de héros ?

*

* *

Une considération plus proche peut venir confirmer cette idée. Bien des traits que l'on va voir dépeints dans cette anthologie comme constitutifs du voyageur de l'espace (la curiosité, l'appétit de découvertes et de champs nouveaux, spatiaux ou abstraits, mais aussi la peur, le sentiment de l'étrangeté et l'angoisse de la solitude) sont caractéristiques de l'enfant humain et font tous partie de notre expérience. L'enfant est un voyageur jeté sur un monde inconnu et qui, pour l'essentiel, doit apprendre à le connaître et à y survivre, même s'il est immensément aidé – encore qu'inégalement – par l'expérience collective, la culture. Cette condition et l'expérience individuelle et singulière que nous en avons, nous prédisposent à comprendre par anticipation les exultations et les affres des futurs cosmonautes.

Ainsi, comme Œdipe, nous regardons vers le passé tandis que notre pied tordu tâtonne et nous entraîne en direction de l'avenir.

Gérard KLEIN.

KALÉIDOSCOPE

Par Ray Bradbury

L'homme jeté comme une poignée de sable dans les abîmes interstellaires... Voilà une image qui, suggérée par la nouvelle de Bradbury, illustre le propos de notre préface. Ici, toutefois, les hommes devenus paillettes d'un kaléidoscope cosmique subissent, impuissants, leur destin. Ce qui témoigne de la vieille méfiance de Ray Bradbury à l'endroit de la technique.

LE premier choc découpa le flanc de la fusée comme un gigantesque ouvre-boîte. Les hommes furent projetés dans l'espace telle une douzaine de goujons frétilants. Ils furent semés dans l'océan de ténèbres. Et le vaisseau, en mille pièces, continua sa course ; une nuée de météores cherchant un soleil perdu.

« Barkley ! Barkley, où es-tu ? »

Des voix d'enfants appelant dans la nuit froide.

« Woode, Woode !

— Capitaine !

— Hollis, Hollis, ici Stone !

— Stone, ici Hollis. Où êtes-vous ?

— Je ne sais pas. Comment le saurais-je ? Où est le haut, le bas ?
Je tombe. Seigneur Dieu, je tombe ! »

Ils tombaient. Ils tombaient comme du gravier dans un puits, dispersés comme des éclaboussures. Il n'y avait plus d'hommes, il n'y avait plus que des voix, désincarnées et tremblantes, à différents degrés de terreur ou de résignation.

« Nous nous éloignons les uns des autres ! »

C'était vrai. Hollis, bouillant, cul par-dessus tête, savait que c'était vrai ; et il l'acceptait vaguement. Ils s'écartaient pour suivre leurs trajectoires séparées, et rien ne les ramènerait. Ils portaient leurs tenues hermétiques pour l'espace, avec les casques et les tubes

respiratoires sur leurs visages pâles, mais ils n'avaient pas eu le temps de fixer leurs unités de poussée. Avec celles-ci, ils auraient pu être des sortes de canots de sauvetage, ils auraient pu se sauver, sauver les autres, se rassembler, se retrouver jusqu'à devenir un îlot d'hommes capables d'établir un plan. Sans les cellules d'énergie bouclées à leurs épaules, ils n'étaient que des météores, chacun lancé stupidement vers un destin irrévocable et isolé.

Près de dix minutes s'écoulèrent avant que la terreur première s'éteignît et qu'un calme métallique la remplaçât. Des voix étranges se mirent à tisser des fils dans l'espace, comme une immense navette noire qui allait et venait de l'un à l'autre pour former un réseau.

« Stone à Hollis. Combien de temps pouvons-nous parler par téléphone ?

— Cela dépend de la vitesse de votre chute et de la mienne.

— Environ une heure, d'après moi.

— Ce doit être ça, dit Hollis, d'un ton abstrait et calme.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— La fusée a explosé, c'est tout. Cela arrive.

— Quelle est votre direction ?

— Je crois que je vais heurter la Lune.

— Pour moi, c'est la Terre. Le retour à notre mère la Terre à dix mille milles à l'heure. Je flamberai comme une allumette. »

Hollis y pensait avec un curieux détachement. Il lui semblait qu'il était séparé de son corps et qu'il le voyait tomber dans l'espace, aussi objectivement qu'il avait regardé la chute des premiers flocons de neige, un hiver, il y avait très longtemps.

Les autres gardaient le silence. Ils réfléchissaient à la destinée qui les avait conduits à cette chute, cette chute à laquelle ils ne pouvaient rien. Même le capitaine était silencieux, car il ne disposait d'aucun commandement ni plan qui pussent rétablir l'ordre.

« Oh ! que cette chute est longue ! Oh ! elle est longue, longue, dit une voix. Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir, c'est long, long de tomber.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Stimson, je crois. Stimson, c'est vous ?

— C'est long, c'est long, et je n'aime pas ça. Oh ! mon Dieu, je n'aime pas ça.

— Stimson, ici Hollis. Stimson, vous m'entendez ? »

Une pause, tandis qu'ils tombaient en s'éloignant les uns des autres.

« Stimson ?

— Oui. » Il avait fini par répondre.

« Stimson, du nerf ! nous sommes tous dans le même bateau.

— Je ne veux pas être ici. Je veux être ailleurs.

— Il nous reste une chance d'être trouvés.

— Il faut qu'on me trouve, il le faut, dit Stimson. Je ne crois pas à ce qui m'arrive, je n'y crois pas.

— C'est un mauvais rêve, dit quelqu'un.

— La ferme ! dit Hollis.

— Viens ici, pour me faire taire », dit la voix. C'était Applegate. Il rit à son aise, objectif lui aussi.

« Allons, venez me faire taire ! »

Pour la première fois, Hollis se rendit compte de ce que sa situation avait d'impossible. Une grande colère monta en lui, car plus que toute autre chose au monde, en ce moment, il aurait voulu en remonter à Applegate. Il l'avait voulu durant des années, et maintenant, c'était trop tard. Applegate n'était plus qu'une voix au téléphone.

En train de tomber... de tomber...

Alors, comme s'ils venaient d'en découvrir l'horreur, deux des hommes se mirent à hurler. Dans un cauchemar, Hollis en vit un qui flottait tout près, hurlant.

« Assez ! »

L'homme lui touchait presque les doigts, criant comme un dément. Il ne s'arrêterait jamais. Il continuerait à crier pendant des millions de milles, tant qu'il resterait à portée de la radio, à les déranger tous, à les empêcher de se parler.

Hollis étendit la main. Cela valait mieux. Il fit l'effort supplémentaire et toucha l'homme. Il lui saisit la cheville et se hissa le long du corps jusqu'à la tête. L'homme hurlait et gesticulait avec frénésie, comme un nageur qui se noie. Le hurlement remplissait l'univers.

« D'une façon ou d'une autre, pensa Hollis. La Lune, la Terre, un astéroïde... Pourquoi pas tout de suite ? »

Il brisa le masque de l'homme d'un seul coup de son poing de plomb. Le hurlement cessa. Il se repoussa du corps et le laissa tourner seul.

Tombant à travers l'espace, Hollis et les autres continuèrent leur course dans le tournoisement interminable du silence.

« Hollis, vous êtes encore là ? »

Il ne répondit pas, mais il sentit une bouffée de chaleur.

« Ici Applegate.

— Oui, Applegate.

— Parlons. Nous n'avons rien d'autre à faire. »

Le capitaine intervint. « Cela suffit. Il faut trouver un moyen de

s'en sortir.

— Capitaine, dit Applegate, pourquoi est-ce que vous ne la fermez pas ?

— Comment ?

— Vous m'avez entendu, capitaine. Ne m'imposez pas vos galons, vous êtes à des milliers de milles de moi, à l'heure qu'il est, et ce n'est pas la peine de nous raconter des histoires. Comme l'a dit Stimson, la chute est longue jusqu'en bas.

— Dites donc, Applegate !

— C'est la mutinerie d'un seul. Je n'ai rien à perdre. Votre fusée était un mauvais vaisseau, et vous étiez un mauvais capitaine, et j'espère que vous allez vous rompre les os quand vous tomberez sur la Lune.

— Je vous ordonne de vous taire !

— Allez-y, ordonnez-le ! »

Applegate sourit à des milliers de milles de distance. Le capitaine resta muet. Applegate poursuivit.

« Où en étions-nous, Hollis ? Ah ! oui, je me souviens. Je vous déteste aussi. Mais vous le savez. Vous le savez depuis un bon bout de temps. »

Hollis serra les poings d'impuissance.

« Je veux vous dire quelque chose, fit Applegate. Vous rendre heureux. C'est moi qui ai voté contre vous, il y a cinq ans, à la Rocket Compagny. »

Les autres bavardaient. Un homme, Lespère, n'en finissait plus de parler de sa femme sur Mars, de sa femme sur Vénus, de sa femme sur Jupiter, de son argent, du bon temps qu'il avait eu, de ses souleries, de sa chance au jeu, de son bonheur. Sans arrêt, Lespère se remémorait son passé, tout heureux, tandis qu'il filait vers sa mort.

C'était si bizarre. L'espace, des milliers de milles d'espace, et ces voix qui vibraient au beau milieu. Personne n'était visible, seules les ondes de la radio frémissaient et tâchaient d'émouvoir les autres hommes.

« Vous êtes en colère, Hollis ?

— Non ! » Et il ne l'était pas. Le détachement était revenu et il n'était qu'une chose insensible qui tombait à jamais nulle part.

« Toute votre vie, vous avez voulu atteindre le sommet, Hollis. Vous vous êtes toujours demandé ce qui se passait. Je vous ai fait mettre sur la liste noire juste avant d'être renvoyé moi-même.

— Cela n'a pas d'importance », dit Hollis. Et cela n'en avait pas. C'était passé. Quand la vie est finie, elle n'est plus qu'une scintillation sur un écran. Un éclair de film, tous ces efforts et ces passions concentrés et illuminés une seconde dans l'espace ; et avant que l'on

ait le temps de s'écrier : « Voici un jour heureux, voici un jour triste, voilà un visage méchant, voilà un bon », le film n'est plus que cendres et l'écran s'est éteint.

De cette rive extrême de sa vie, s'il jetait un coup d'œil en arrière, il n'apercevait qu'un seul regret : c'est qu'il voulait vivre. Est-ce que tous les mourants éprouvaient ce sentiment, comme s'ils n'avaient jamais vécu ? La vie paraissait-elle aussi courte, déroulée et finie, avant qu'on ait eu le temps de reprendre haleine ? Paraissait-elle aussi abrupte et impossible à tout le monde, ou seulement à lui-même, ici, maintenant, avec quelques heures devant lui pour penser et délibérer avec lui-même ?

L'un des autres hommes, Lespère encore, parlait :

« Eh bien, j'ai eu du bon temps ! J'avais une femme sur Mars, une sur Vénus, une sur Jupiter. Chacune avait de l'argent et me traitait magnifiquement. Je buvais sec. Une fois, j'ai gagné vingt mille dollars au jeu. »

« Mais nous voilà ici, à présent, pensa Hollis. Je n'ai rien eu de tout cela. Quand je vivais, j'étais jaloux de vous, Lespère ; quand j'avais un jour de libre, je vous enviais vos femmes et la noce que vous faisiez. Les femmes m'effrayaient, et je partais dans l'espace, les désirant toujours, et jaloux de vous, qui les aviez, ainsi que de l'argent et de toute la joie que vous pouviez recueillir à votre folle manière. Mais à présent, que nous tombons et que tout est fini, je ne suis plus jaloux de vous, parce qu'il n'y en aura plus ni pour vous ni pour moi ; maintenant, c'est comme si cela n'avait jamais été. »

Hollis pencha la tête en avant et cria dans le téléphone.

« Tout est fini, Lespère ! »

Silence.

« C'est comme si ça n'avait jamais été, Lespère !

— Qui est-ce ? cria la voix étouffée de Lespère.

— Ici Hollis. »

Il était méchant. Il se rendait compte de la méchanceté, de la vilénie idiote de mourir. Applegate lui avait fait mal, il voulait faire mal à quelqu'un d'autre. Applegate et l'espace l'avaient blessé tous les deux.

« Vous êtes ici, Lespère. Tout est fini. C'est comme si rien n'était jamais arrivé, n'est-ce pas ?

— Non !

— Quand quelque chose est fini, c'est comme si ça n'avait jamais existé. En quoi votre vie est-elle meilleure que la mienne, à présent ? C'est ce présent qui compte. Est-il meilleur ? Hein ?

— Oui, il est meilleur.

— Comment cela ?

— Parce que j'ai mes pensées, je me souviens ! » cria Lespère, de

très loin, indigné, cramponné des deux mains à ses souvenirs.

Et il avait raison. Avec une sensation d'eau froide qui se précipitait dans sa tête et dans son corps, Hollis savait que l'autre avait raison. Il y avait une différence entre des souvenirs et des rêves. Il n'avait que des rêves touchant les choses qu'il avait voulu faire, Lespère avait le souvenir des choses qu'il avait accomplies. Et cette certitude se mit à déchirer Hollis d'une vibration précise et lente.

« Qu'est-ce que vous en retirez ? cria-t-il à Lespère. À présent ? Quand une chose est finie, elle ne vaut plus rien. Vous n'en avez pas plus que moi.

— Je suis en paix, dit Lespère. J'ai eu mon tour. Je ne deviens pas mauvais, à la fin, comme vous.

— Mauvais ? » Hollis retourna le mot sur sa langue. Il ne l'avait jamais été, aussi loin que pouvait aller sa mémoire. Il ne l'avait jamais osé. Il avait dû l'économiser toutes ces années-là pour un instant comme celui-ci. « Mauvais ! » Il renvoya le terme au tréfonds de son esprit. Il sentit des larmes gonfler ses paupières et descendre sur son visage. Quelqu'un avait sans doute entendu son halètement.

« Du calme, Hollis ! »

C'était évidemment ridicule. Une minute auparavant, il avait donné des conseils à d'autres, à Stimson. Il avait senti un courage qu'il avait pris pour quelque chose d'authentique, et il comprenait que cela n'avait été qu'un choc nerveux, qu'une objectivité rendue possible par le choc. Il essayait maintenant de fourrer toute une vie d'émotions rentrées dans un intervalle de quelques minutes.

« Je comprends ce que vous sentez, Hollis », dit Lespère, à vingt mille milles maintenant ; sa voix s'atténuait. « Je ne le prends pas pour une offense. »

Mais ne sommes-nous pas égaux ? Lespère et moi ? Ici, à présent ? Une fois une chose accomplie, elle est finie, quel bien cela vous a-t-il fait ? Vous mourez de toute façon. Mais il savait que c'était un raisonnement spécieux ; comme s'il avait essayé d'établir la différence entre un homme vivant et un cadavre. Il y avait une étincelle dans celui-là, pas dans celui-ci ; une aura, un élément mystérieux.

Il en était ainsi de Lespère et de lui-même. Lespère avait eu une belle vie pleine et il en était devenu un homme différent de lui, Hollis, qui avait été comme mort des années durant. Ils allaient vers la mort par des chemins différents. Et il semblait bien que s'il y avait des sortes de morts, la sienne serait aussi différente de celle de Lespère que la nuit l'est du jour. La qualité de la mort, comme celle de la vie, devait être d'une variété infinie ; et si l'on était déjà mort une fois, que restait-il à chercher quand on mourait pour de bon, comme lui maintenant ?

Il se redressa et continua à tomber, car il ne restait pas autre chose

à faire.

« Hollis ? »

Hollis hocha une tête endormie, fatigué d'attendre la mort.

« C'est encore Applegate.

— Oui ?

— J'ai eu le temps de réfléchir. Je vous ai écouté. Ça ne va pas, comme ça. Cela nous rend méchants. C'est une mauvaise manière de mourir. Toute la bile sort. Vous écoutez, Hollis ?

— Oui.

— J'ai menti. Il y a une minute, j'ai menti. Je n'ai pas voté contre vous. Je ne sais pas pourquoi je vous ai raconté cela. Je suppose que je voulais vous faire mal. Vous sembliez être la victime désignée. Nous avons toujours lutté l'un contre l'autre. Je présume que je deviens vite vieux et que je me repens vite. Je crois qu'en vous écoutant, mauvais comme vous l'étiez, j'ai eu honte. Quelle que soit la raison, je veux que vous sachiez que j'ai été stupide. Il n'y a pas une once de vérité dans ce que j'ai dit. Allez au diable ! »

Hollis sentit son cœur qui repartait. Il lui semblait que son cœur n'avait pas fonctionné depuis cinq minutes, mais à présent ses membres commençaient à se recolorer et à se réchauffer. Le choc était passé, et les ébranlements successifs de la colère, et de la panique, et de la solitude, étaient en train de passer. Il se sentit comme un homme qui sort de sous une douche froide le matin, prêt pour son petit déjeuner et pour une journée nouvelle. « Merci, Applegate.

— Ça va. Dans les gencives, mon salaud !

— Aïe ! dit Stone.

— Qu'est-ce qu'il y a ? » appela Hollis ; car Stone, parmi eux tous, était un bon ami.

« Je suis tombé dans un essaim d'astéroïdes !

— Des météores ?

— Je crois que c'est l'amas des Myrmidons qui passe près de Mars en direction de la Terre tous les cinq ans. Je suis au beau milieu. C'est comme un énorme kaléidoscope. Il y en a de toutes les couleurs, toutes les formes, toutes les tailles. Grand Dieu, c'est beau, tout ce métal ! »

Silence.

« Je m'en vais avec eux, dit Stone. Ils m'entraînent ! Merde ! » Il rit.

Hollis leva la tête pour voir, mais il ne vit rien. Il n'y avait que les grands diamants, les saphirs, les brumes émeraude et les encres veloutées de l'espace, avec la voix de Dieu mêlée aux feux de cristal. L'imagination était en quelque sorte frappée par l'idée de Stone emporté par un amas de météores, qui venait d'au-delà de Mars et se dirigeait vers la Terre tous les cinq ans, passant et repassant dans le

champ de la planète durant un million de siècles à venir ; Stone et l'essaim des Myrmidons, éternel et sans fin, changeant et se reformant comme les couleurs du kaléidoscope que vous présentiez, enfant, au soleil, et que vous faisiez tourner.

« Adieu, Hollis ! » La voix de Stone, très faible, à présent. « Adieu !

— Bonne chance ! hurla Hollis par-dessus trente mille milles.

— Ne faites pas d'esprit », dit Stone ; et il partit.

Les étoiles se rapprochaient.

Les voix s'éteignaient maintenant, chacune sur sa propre trajectoire, les unes vers Mars, les autres vers le fond de l'espace. Et Hollis lui-même... Il regarda vers le bas. Lui, il retournait seul vers la Terre.

« Au revoir.

— Courage !

— Adieu, Hollis ! »

C'était Applegate. Nombreux adieux ! Adieux brefs ! Maintenant, le grand cerveau, détaché, se désintégrait. Les éléments constitutifs du cerveau qui avait fonctionné avec tant de perfection et d'efficacité dans le crâne de la fusée lancée dans le ciel mouraient un à un ; le sens de leur vie commune se décomposait. De même que le corps meurt quand le cerveau cesse de fonctionner, de même l'esprit du vaisseau, le long temps passé ensemble et ce qu'ils signifiaient l'un pour l'autre étaient en train de périr. Applegate n'était plus qu'un doigt arraché au corps. Il n'y avait plus à le mépriser ni à travailler contre lui. Le cerveau avait explosé, et ses fragments insignifiants et inutiles étaient dispersés au loin. Les voix s'étaient éteintes et l'espace était silencieux. Hollis était seul, en chute libre.

Chacun d'eux était seul. Leurs voix s'étaient abîmées comme l'écho des paroles de Dieu qui vibraient dans le firmament. Le capitaine s'en allait vers la Lune ; Stone, avec sa poussière d'étoiles ; Stimson, quelque part par là ; Applegate, du côté de Pluton ; et Smith et Turner et Underwood et les autres ; fragments d'un kaléidoscope, ensemble de pensées communes depuis si longtemps, éclaté.

« Et moi ? songeait Hollis. Que puis-je faire ? Y a-t-il quelque chose que je pourrais faire maintenant pour compenser ma vie terriblement vide ? Si seulement je pouvais accomplir une bonne action pour contrebalancer toute la saleté que j'ai amassée durant des années et dont j'ignorais jusqu'à la présence en moi ? Mais il n'y a plus personne, hors moi-même, et comment ferais-je seul le bien ? Cela est impossible. Demain soir, je me heurterai à l'atmosphère terrestre.

« Je flamberai, songeait-il, et mes cendres parsèmeront les continents. Je servirai à quelque chose. Un tout petit quelque chose, mais des cendres, ce sont des cendres, elles sont un appoint pour le sol. »

Il tombait rapidement, comme une balle, un galet, un poids de fonte, objectif, objectif tout le temps, ni triste, ni heureux, ni rien ; mais avec seulement le désir d'accomplir une bonne action maintenant que c'était la fin, une chose bonne qu'il serait seul à connaître.

« Quand j'atteindrai l'atmosphère, se dit-il, je me consumerai comme un météore.

« Je me demande si quelqu'un va me voir ? »

Le petit garçon sur la route de campagne regarda le ciel et poussa un cri.

« Regarde, maman, regarde ! Une étoile filante !

— Fais un vœu, dit sa mère. Fais un vœu. »

Traduit par C. ANDRONIKOF.
Kaléidoscope

LES SPÉCIALISÉS

Par Robert Sheckley

Cette histoire est un bel exemple de la complexité de la science-fiction : elle aurait pu figurer dans un volume consacré aux pouvoirs parapsychiques ou même aux machines. Et c'est une vieille tendance de notre domaine que de vouloir prétendre dévoiler le véritable but ou la vraie fonction de l'humanité. Ici, Sheckley renouvelle cette interrogation éternelle en faisant du Voyage et d'une étrange solidarité les centres de la condition humaine...

Sans avertissement, l'ouragan de photons surgit de derrière un amas d'étoiles géantes rouges et fondit sur le Vaisseau. L'Œil eut à peine le temps de lancer à la Voix un signal d'alarme, à la dernière seconde, l'ouragan les enveloppait déjà.

C'était le troisième voyage de la Voix dans l'espace profond, mais sa première tornade de lumière à haute pression. Elle éprouva une soudaine angoisse lorsque le Vaisseau embarda violemment sous l'impact de la vague frontale et fit un tête-à-queue. Puis l'angoisse disparut, pour faire place à un puissant sentiment d'excitation.

Pourquoi s'effrayer ? se demanda-t-elle. Ne l'avait-on pas spécialement entraînée pour cette sorte de situation critique ?

Elle parlait à la Nourrice lorsque l'ouragan frappa, et elle interrompit brusquement la conversation. Elle espérait que la Nourrice supporterait bien l'épreuve. C'était le plus jeune membre de l'équipage, et son premier voyage dans l'espace profond.

Les filaments à l'aspect métallique qui constituaient la majeure partie du corps de la Voix s'étiraient d'un bout à l'autre du Vaisseau. Elle les rétracta rapidement, à l'exception de ceux qui la reliaient à l'Œil, à la Machine et aux Parois. Eux seuls avaient à travailler maintenant. Le reste de l'Équipage devrait se débrouiller par ses propres moyens jusqu'à la fin de la tempête.

L'Œil avait aplati son corps en forme de disque contre une paroi et

avait projeté un organe de vision à l'extérieur du Vaisseau. Pour mieux se concentrer, il avait ramené et plaqué contre son corps ses autres organes visuels.

À travers l'organe de vision de l'Œil, la Voix observait la tempête. Elle traduisit l'image purement visuelle de l'Œil et la transmittait à la Machine, qui redressa le Vaisseau de manière qu'il fît face aux vagues. Sensiblement au même instant, la Voix traduisit l'image en termes de vitesse à l'intention des Parois, qui se renforcèrent afin de pouvoir résister aux chocs.

La coordination était rapide et sûre – l'Œil mesurant la force des vagues, la Voix relayant les messages visuels vers la Machine et les Parois, la Machine guidant le Vaisseau perpendiculairement aux vagues, et les Parois se tendant pour mieux supporter leurs assauts.

Au milieu de ce travail d'équipe rapide et efficace, la Voix avait oublié toute peur qu'elle pouvait avoir éprouvée. Elle n'avait pas le temps de penser. En tant que système de communication du Vaisseau, il lui fallait traduire et transmettre ses messages à grande vitesse, coordonner les informations et diriger l'action.

Au bout de quelques minutes, l'ouragan disparut, aussi soudainement qu'il avait surgi.

— Parfait, dit la Voix. Voyons s'il y a des dommages. Ses filaments s'étaient emmêlés pendant la tempête, mais elle les désentortilla et les étendit à travers tout le Vaisseau, remettant tout le monde en circuit.

— La Machine ?

— Ça va, répondit la Machine. Cette vieille copine était sensationnelle. Elle avait incurvé ses plaques pendant l'assaut, se débarrassant des explosions atomiques en les digérant dans son estomac. Aucune tempête n'était capable de prendre en défaut un voyageur spatial aussi expérimenté que la Machine.

— Les Parois ?

Les Parois répondirent l'une après l'autre, et cela prit du temps. Elles étaient près d'un millier – êtres minces et rectangulaires qui constituaient tout l'assemblage épidermique du Vaisseau. Naturellement, elles avaient renforcé leurs bords durant la tempête, conférant ainsi une certaine élasticité à tout l'ensemble. Mais une ou deux d'entre elles avaient été durement entaillées.

Le Docteur fit savoir qu'il était très bien. Il débrancha de sa tête le filament qui l'unissait à la Voix, quittant ainsi le circuit, et partit se mettre au travail sur les Parois endommagées. Constitué principalement de mains, le Docteur s'était accroché à un Accumulateur pendant la tempête.

— Avançons un peu plus vite maintenant, dit la Voix, se rappelant que le problème demeurerait de déterminer où ils se trouvaient. Elle

ouvrit le circuit qui la reliait aux quatre Accumulateurs.

— Comment allez-vous ? demanda-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse. Les Accumulateurs étaient endormis. Leurs récepteurs étaient demeurés ouverts pendant l'ouragan et ils étaient gorgés d'énergie. La Voix agita ses filaments autour d'eux, mais ils n'eurent aucune réaction.

— Laissez-moi faire, dit la Nourrice. La Nourrice avait été durement secouée avant de pouvoir appliquer ses ventouses contre une Paroi, mais son effronterie demeurait intacte. Elle était le seul membre de l'Équipage à n'avoir jamais besoin des soins du Docteur ; son corps était parfaitement capable de s'autoréparer.

Elle se déplaça rapidement à travers la salle sur une douzaine de tentacules et donna un coup de pied à l'Accumulateur le plus proche. La grande unité cormique d'emmagasinage ouvrit un œil puis le referma. La Nourrice le frappa de nouveau, sans obtenir la moindre réponse. Elle tendit un tentacule vers la soupape de sûreté de l'Accumulateur et le vida d'une partie de son énergie.

— Arrêtez ! dit l'Accumulateur.

— Alors, réveillez-vous et faites votre rapport, dit la Voix.

Irrités, les Accumulateurs répondirent qu'ils allaient parfaitement bien, comme n'importe quelle imbécile pouvait le voir. Durant toute la durée de l'ouragan, ils étaient demeurés solidement ancrés au plancher.

Le reste de l'inspection s'acheva rapidement. Le Cerveau était en excellent état, et l'Œil s'extasiait encore sur la beauté de l'ouragan. Il n'y avait qu'une seule perte à déplorer. Le Poussoir était mort. Bipède, il ne possédait pas la stabilité des autres membres de l'Équipage. L'ouragan l'avait surpris alors qu'il se tenait au milieu de la salle, et l'avait projeté contre une Paroi raidie, brisant certains de ses os les plus importants. Le Docteur, malgré toute sa science, était incapable de le réparer.

Tous demeurèrent silencieux durant un moment. C'était toujours grave quand une partie du Vaisseau mourait. Le Vaisseau était une unité coopérative, constituée par l'ensemble des membres de l'Équipage. La perte de l'un ou l'autre d'entre eux était un coup dur pour tous les autres.

Et c'était particulièrement grave en l'occurrence. Ils venaient juste de décharger une partie de leur cargaison à plusieurs milliers d'années-lumière du Centre Galactique. Ils n'avaient aucune possibilité de déterminer l'endroit où ils se trouvaient.

L'Œil rampa jusqu'à une Paroi et développa un organe de vision jusqu'à l'extérieur du Vaisseau.

Les Parois le laissèrent passer puis se scellèrent hermétiquement

autour de lui. L'organe de l'Œil s'étira suffisamment à l'extérieur du Vaisseau pour pouvoir observer la totalité de la sphère étoilée qui l'entourait. L'image voyagea jusqu'à la Voix, qui la retransmit au Cerveau.

Le Cerveau gisait dans un coin de la salle, grosse masse de protoplasme informe, vaguement sphérique. Il recelait en lui tous les souvenirs de ses ancêtres sillonneurs d'espace. Il étudia l'image transmise, la compara rapidement à d'autres stockées dans ses cellules, et dit :

— Il n'y a pas de planètes galactiques à proximité.

Automatiquement, la Voix retransmit le message à chacun. C'était bien ce qu'ils craignaient.

L'Œil, avec l'aide du Cerveau, procéda à certains calculs. Ils découvrirent qu'ils se trouvaient à des centaines d'années-lumière hors de leur trajectoire, à la périphérie de la Galaxie.

Chaque membre de l'Équipage savait ce que cela signifiait. Sans Pousoir pour propulser le Vaisseau à une vitesse qui soit un multiple de celle de la lumière, il leur serait impossible de rentrer chez eux. Sans Pousoir, la durée du voyage de retour serait supérieure au temps qu'il leur restait à vivre.

— Que suggérez-vous ? demanda la Voix, s'adressant au Cerveau.

C'était une question trop vague pour la pensée sans imagination du Cerveau. Il demanda que la question fût rephrasée.

— Quelle serait notre meilleure ligne d'action pour atteindre une planète galactique ? dit la Voix.

Il fallut au Cerveau plusieurs minutes pour explorer toutes les possibilités enregistrées dans ses cellules. Entre-temps, le Docteur avait raccommodé les Parois et réclamait quelque chose à manger.

— Dans un moment, nous mangerons tous, dit la Voix en tordant nerveusement ses filaments. Bien qu'elle fût l'un des deux plus jeunes membres de l'Équipage – seule la Nourrice était plus jeune qu'elle – la responsabilité reposait principalement sur elle. La situation était toujours critique : il lui fallait coordonner les informations et diriger l'action.

Une des Parois suggéra que l'on commence par manger et boire. Cette solution peu réaliste se vit opposer immédiatement un veto. Cependant, c'était une des attitudes typiques des Parois. Elles étaient de bons travailleurs et d'agréables compagnons de bord, mais en priorité intéressées par les côtés agréables de l'existence. Lorsqu'elles regagneraient leurs planètes d'origine, elles dépenseraient probablement tout leur prêt à faire une noce à tout casser.

— La perte de notre Pousoir empêche le Vaisseau de soutenir longtemps une vitesse supérieure à celle de la lumière, commença le

Cerveau sans autre préambule. Or, la planète galactique la plus proche se trouve à quatre cent cinq années-lumière de distance.

La Voix transmet instantanément l'information tout au long des ondulations de ses filaments.

— Il existe deux possibilités d'action. Tout d'abord, le Vaisseau peut se rendre sur la planète galactique la plus proche en utilisant l'énergie atomique de la Machine. Ceci demanderait environ deux cents ans. La Machine vivrait sans doute encore en atteignant le but, mais il est certain que tous les autres seraient morts à ce moment-là. La seconde solution consiste à localiser dans la zone où nous nous trouvons une planète primitive peuplée de Poussoirs latents, à nous emparer de l'un d'entre eux et à le former. Il pourrait après cela Pousser le Vaisseau jusqu'au territoire galactique.

Le Cerveau se tut, ayant exposé toutes les possibilités qu'il avait pu découvrir dans les souvenirs de ses ancêtres.

Ils procédèrent rapidement à un vote et optèrent pour la seconde proposition du Cerveau. En fait, ils n'avaient pas le choix. C'était la seule qui leur offrait l'espoir de rentrer un jour chez eux.

— Parfait, dit la Voix. Maintenant, nous allons manger. Je pense que nous en avons tous besoin.

Le corps du défunt Poussoir fut jeté dans la gueule de la Machine, qui le consuma instantanément, en brisant ses atomes pour les transformer en énergie. La Machine était le seul membre de l'Équipage qui vécût d'énergie atomique.

Afin de pouvoir nourrir les autres, la Nourrice se précipita vers l'Accumulateur le plus proche et se remplit d'énergie, qu'elle transforma ensuite dans son corps en différentes substances. La chimie de son corps les modifia, les altéra et les adapta, de manière que chacun des membres de l'Équipage reçût la nourriture qui lui convenait.

L'Œil se nourrissait exclusivement d'un complexe dérivé de la chaîne chlorophyllienne. La Nourrice en fabriqua pour lui, puis alla administrer à la Voix ses hydrocarbones, et aux Parois leurs composés chlorés. À l'intention du Docteur, elle créa un succédané d'un fruit silicate qui poussait sur sa planète natale.

Finalement, le repas s'acheva, et le Vaisseau se remit en ordre de marche. Les Accumulateurs, de nouveau plongés dans un sommeil plein de béatitude, furent empilés dans un coin. L'Œil étendit sa vision aussi loin qu'il le put, modifiant son organe visuel essentiel de manière à obtenir une image télescopique à l'agrandissement maximum. Même en cette période critique, l'Œil ne pouvait résister au besoin de faire des vers. Il annonça qu'il travaillait à un nouveau poème qu'il avait intitulé *l'Embrasement périphérique*. Nul ne

manifestant l'intention de l'entendre, l'Œil le transmettait au Cerveau qui emmagasinait tout, que ce fût bon ou mauvais, juste ou erroné.

La Machine ne dormait jamais. Remplie jusqu'à la gueule des restes du Pousoir, elle continuait à propulser le Vaisseau à une vitesse multiple de celle de la lumière.

Les Parois discutaient entre elles afin de savoir laquelle s'était le plus saoulée au cours de leur dernière permission.

La Voix décida de s'installer confortablement. Elle relâcha sa prise sur les Parois et se balança en l'air, son petit corps rond suspendu par le réseau entrecroisé de ses filaments.

Elle eut une brève pensée pour le Pousoir mort. C'était étrange. Le Pousoir avait été l'ami de chacun, et maintenant chacun l'avait oublié. Ce n'était pas par indifférence : c'était parce que le Vaisseau constituait une Unité. La perte d'un membre de l'Équipage était regrettée, mais l'important était que l'unité demeurât sans faille.

Le Vaisseau fonçait à travers les soleils de la périphérie.

Le Cerveau entreprit une recherche en spirale, évaluant à quatre contre une leurs chances de découvrir une planète à Pousoirs. Au bout d'une semaine, ils arrivèrent à proximité d'une planète de Parois primitives. Volant très bas, ils purent distinguer les êtres rectangulaires, paraissant faits de cuir, qui se chauffaient au soleil, rampaient sur les rochers ou s'étiraient afin d'obtenir une minceur extrême pour pouvoir flotter au gré de la brise.

Toutes les Parois du Vaisseau poussèrent un soupir de nostalgie. C'était exactement comme chez eux.

Ces Parois, sur la planète qu'ils survolaient, n'avaient encore jamais été contactées par une équipe galactique, et elles n'avaient aucune conscience de leur grande destinée – se joindre à la vaste Coopération de la Galaxie.

Leur quête en spirale leur fit découvrir nombre de mondes morts, et aussi beaucoup de mondes trop jeunes pour porter la vie. Ils trouvèrent une planète peuplée de Voix. Les Voix avaient étendu leur toile d'araignée de communications à travers la moitié d'un continent.

La Voix les contempla intensément, par le truchement de l'Œil. Une vague de nostalgie l'envahit alors qu'elle se représentait sa maison, sa famille, ses amis. Elle pensa à l'arbre qu'elle avait l'intention d'acheter lorsqu'elle serait de retour chez elle.

Pendant un instant, la Voix se demanda ce qu'elle faisait là, élément d'un Vaisseau dans un coin perdu de la Galaxie.

Elle chassa ces pensées moroses. Ils finiraient bien par trouver une planète à Pousoirs, s'ils la cherchaient suffisamment longtemps.

Du moins, elle l'espérait.

Une longue série de mondes arides se succédèrent tandis que

le Vaisseau fonçait à travers la périphérie inexplorée. Puis apparut une planète surpeuplée de Machines primitives, nageant dans un océan radioactif.

— C'est un riche territoire, dit la Nourrice à la Voix. L'Union Galactique devrait dépêcher un Groupe de Contact jusqu'ici.

— Ils le feront probablement après notre retour, répondit la Voix.

Elles étaient de bonnes amies, d'une amitié supérieure à celle qui unissait les membres de l'Équipage. Ce n'était pas seulement dû au fait qu'elles étaient les deux membres les plus jeunes, bien que cela comptât aussi. Elles avaient des fonctions du même genre et cela y contribuait également. La Voix traduisait les langages ; la Nourrice transformait la nourriture. En outre, elles se ressemblaient quelque peu. La Voix était faite d'un noyau central d'où irradiaient des filaments ; la Nourrice, d'un noyau central d'où rayonnaient des tentacules.

La Voix estimait que la Nourrice était, en dehors d'elle, l'être le plus averti du Vaisseau. Elle n'avait jamais été vraiment capable de comprendre le processus de la pensée consciente de la plupart des autres.

D'autres soleils. D'autres planètes. La Machine se mit à surchauffer. Habituellement, on ne s'en servait qu'au décollage et à l'atterrissage, ou pour des manœuvres délicates à travers un groupe planétaire. Mais il y avait des semaines qu'elle fonctionnait sans interruption, tantôt en deçà, tantôt au-delà de la vitesse de la lumière. L'épuisement commençait à la gagner.

La Nourrice, avec l'aide du Docteur, lui bricola un système de refroidissement de fortune. Il était rudimentaire, mais devrait suffire. La Nourrice restructura des atomes d'azote, d'oxygène et d'hydrogène afin de créer un réfrigérant pour le système. Le Docteur recommanda d'autre part un long repos. Il affirma que cette vaillante camarade ne pourrait pas soutenir ce régime démentiel pendant plus d'une semaine encore.

La recherche continua, tandis que l'espoir baissait graduellement parmi l'Équipage. Tous réalisaient que les Poussoirs étaient plutôt rares dans la Galaxie, comparés aux prolifiques Parois et Machines.

La poussière interstellaire commençait à corroder les Parois. Elles affirmaient qu'un traitement de beauté complet leur serait nécessaire à leur retour sur leur planète. La Voix promit que la Compagnie se ferait un devoir de le leur payer.

L'Œil lui-même commençait à s'injecter de sang à force de scruter continuellement les profondeurs de l'espace.

Ils plongèrent vers une autre planète. Ses caractéristiques furent transmises au Cerveau, qui les étudia intensément.

De plus près, ils y distinguèrent des formes.

Des Poussoirs ! Des Poussoirs primitifs !

Virant sec, ils remontèrent comme une flèche à la verticale pour tirer des plans dans l'espace. La Nourrice créa vingt-trois sortes différentes d'alcools afin que chacun pût célébrer dignement l'événement.

Durant trois jours, toute fonction cessa à bord du Vaisseau.

— Tout le monde est prêt maintenant ? demanda la Voix, un tantinet empâtée. Elle avait une gueule de bois dont les effets se faisaient sentir jusqu'à l'extrémité de ses prolongements nerveux. Quelle cuite, Seigneur ! Elle se rappelait vaguement avoir étreint la Machine et l'avoir invitée à venir partager son arbre à leur retour.

Cette idée la faisait frissonner rétrospectivement.

Les autres membres de l'Équipage n'étaient pas non plus dans une forme bien brillante. Les Parois laissaient de l'air s'échapper dans le vide ; elles étaient trop titubantes pour que leurs bords s'ajustent correctement. Quant au Docteur, il était toujours ivre mort.

Mais celle qui était dans le plus piteux état, c'était la Nourrice. Comme son système était capable de s'adapter à n'importe quel type de carburant – à condition qu'il ne fût pas atomique – elle avait goûté à tout ce qu'elle avait créé, que ce fût de l'iode instable, de l'oxygène pur ou de l'éther à la concentration maximum. Elle était vraiment lamentable. Ses tentacules habituellement incolores étaient striés de traînées orange. Son système faisait des efforts furieux pour se purger de tous les poisons qu'il avait emmagasinés, et la Nourrice souffrait terriblement des effets de cette purge.

Les seuls qui fussent demeurés sobres étaient le Cerveau et la Machine. Le Cerveau ne buvait pas, ce qui était inhabituel chez un voyageur spatial mais une des caractéristiques des Cerveaux. La Machine, elle, ne le pouvait pas.

Ils écoutèrent le Cerveau tandis qu'il leur relatait quelques faits surprenants. D'après les images de la surface de la planète que l'Œil lui transmettait, le Cerveau avait détecté la présence de constructions métalliques. Il émit l'hypothèse alarmante que ces Poussoirs avaient atteint un stade de civilisation mécanique.

— C'est impossible, rétorquèrent nettement trois des Parois, et la plupart des membres de l'Équipage se rangèrent à cet avis. Tout le métal qu'ils eussent jamais vu était enfoui dans le sol, où gisait, inutilisable, en morceaux oxydés répandus un peu partout.

— Voulez-vous dire qu'ils fabriquent des objets en métal ? demanda la Voix. Avec du métal complètement mort ? Que pourraient-ils bien en faire ?

— Ils ne pourraient rien en faire du tout, déclara la Nourrice d'un ton catégorique. Il se romprait sans cesse. Je veux dire que le métal *ne*

sait pas à quel moment il faiblit.

Cela semblait pourtant vrai. L'Œil agrandit les images, et chacun put constater que les Poussoirs avaient construit, à l'aide de matériaux inanimés, de vastes abris, des véhicules et des tas d'autres objets.

La raison n'en était pas évidente, mais ce n'était pas bon signe. Toutefois, le plus dur était fait. Une planète de Poussoirs avait été découverte. Il ne restait plus que la tâche relativement aisée de convaincre un des Poussoirs indigènes.

Ce serait facile car la Voix savait que la Coopération était la pierre angulaire de la Galaxie, même parmi les peuples les plus primitifs.

L'Équipage décida de ne pas se poser dans une région habitée. Bien entendu, il n'y avait pas de raison de s'attendre à autre chose qu'à un accueil amical, mais c'était le rôle d'un Groupe de Contact d'entrer en relation avec les Poussoirs sur le plan racial. Tout ce qu'eux-mêmes désiraient, c'était un unique individu.

En conséquence, ils choisirent une étendue de territoire peu peuplée et s'y posèrent alors que ce côté de la planète était encore dans l'ombre.

Ils eurent la chance de pouvoir localiser presque aussitôt un Poussoir solitaire.

L'Œil adapta sa vision de manière à pouvoir percevoir l'obscurité, et ils suivirent les mouvements du Poussoir. Après un moment, il s'allongea sur le sol auprès d'un petit feu. Le Cerveau leur expliqua que c'était une habitude bien connue chez les Poussoirs qui voulaient se reposer.

Juste avant l'aube, les Parois s'écartèrent afin de livrer passage à la Nourrice, à la Voix et au Docteur.

La Nourrice bondit en avant et frappa la créature sur l'épaule. La Voix fit de même avec un de ses filaments de communication.

Le Poussoir ouvrit ses organes de vision, les cligna et fit un mouvement avec son organe nourrisseur. Puis il sauta sur ses pieds et se mit à courir.

Les trois membres de l'Équipage en demeurèrent stupéfaits. Le Poussoir n'avait même pas attendu qu'ils lui expliquent ce qu'ils voulaient !

La Voix étendit vivement un filament et attrapa le Poussoir par un de ses membres, à quinze mètres de distance. Le Poussoir tomba.

— Traitez-le gentiment, dit la Nourrice. Il est possible que notre apparence l'ait surpris.

Elle agita ses tentacules à l'idée qu'un Poussoir – une des formes les plus étranges de la Galaxie, avec ses multiples organes – ait pu être étonné par l'aspect de quelqu'un d'autre.

La Nourrice et le Docteur coururent vers le Poussoir tombé, le

relevèrent et l'emmenèrent jusqu'au Vaisseau.

Les Parois se refermèrent. Ils relâchèrent le Poussoir et se préparèrent à lui parler.

Dès qu'il se sentit libre, le Poussoir bondit vers l'endroit où les Parois s'étaient refermées. Il les frappa frénétiquement tandis que son organe nourrisseur s'ouvrait et se mettait à vibrer.

— Assez, dit la Paroi qui se bomba, faisant tomber le Poussoir sur le sol. Il se releva immédiatement et bondit de nouveau en avant.

— Arrêtez-le, dit la Voix. Il pourrait se blesser.

Un des Accumulateurs s'éveilla suffisamment pour rouler et se placer sur le chemin du Poussoir. Ce dernier tomba, se releva une nouvelle fois et se mit à courir.

La Voix avait également des filaments reliés à l'avant du Vaisseau, et elle captura le Poussoir à proximité de l'étrave. Le Poussoir s'efforça d'arracher ses filaments, et la Voix lâcha prise vivement.

— Branchez-le sur le réseau de communication ! cria la Nourrice. Peut-être pourrons-nous le raisonner ?

La Voix allongea un filament vers la tête du Poussoir, l'agitant selon le code universel de communication. Mais le Poussoir ne modifia pas son étrange comportement, et fit un brusque écart. Il tenait un morceau de métal à la main et l'agitait frénétiquement.

— Que croyez-vous qu'il veuille faire de ça ? demanda la Nourrice. Le Poussoir s'attaqua au flanc du Vaisseau, cognant sur une des Parois. La Paroi se raidit instinctivement et le morceau de métal se rompit avec un bruit sec.

— Laissons-le seul, dit la Voix. Il faut qu'il ait le temps de se calmer.

La Voix consulta le Cerveau, mais ils ne parvinrent pas à prendre une décision à l'égard du Poussoir. Celui-ci se refusait à toute communication. Chaque fois que la Voix étendait un filament, le Poussoir montrait tous les signes d'une violente panique. Pour l'instant, ils se trouvaient dans une impasse.

Le Cerveau s'opposa à l'idée de chercher un autre Poussoir sur la planète. Il jugeait le comportement de celui-ci parfaitement typique ; il n'y avait rien à gagner à essayer avec un autre. En outre, seul un Groupe de Contact était supposé établir des rapports avec une planète.

S'ils n'arrivaient pas à entrer en communication avec le Poussoir qu'ils avaient capturé, ils n'auraient pas plus de succès avec un autre.

— Je crois savoir d'où vient la difficulté, dit l'Œil, en se hissant sur un Accumulateur. Ces Poussoirs ont développé une civilisation mécanique. Réfléchissez un instant aux moyens qu'ils ont dû employer. Ils ont habitué leurs doigts, comme le Docteur dans un autre domaine, à façonner le métal. Ils ont utilisé, comme moi-même,

leurs organes de vision. Et sans doute aussi une grande quantité d'autres organes. – Il marqua une pause, afin que ses paroles produisent l'effet maximum. – Ces Pousoirs sont devenus non spécialisés !

Ils discutèrent de cela durant des heures.

Les Parois soutenaient qu'aucune créature intelligente ne pouvait être non spécialisée. C'était inconnu dans la Galaxie. Pourtant, la preuve se trouvait là, devant eux – les villes des Pousoirs, leurs véhicules... Ce Pousoir, comme sans doute tous ses congénères, semblait capable de faire une multitude de choses.

Il était capable de faire n'importe quoi sauf Pousser !

Le Cerveau fournit une explication partielle.

— Ceci n'est pas une planète primitive. Elle est relativement vieille et aurait dû s'intégrer à la Coopération il y a des milliers d'années. Puisque ce n'est pas le cas, ces Pousoirs ont donc été dépouillés de leur héritage. Leur Spécialité, leur capacité, c'est de Pousser, mais il n'y a rien à Pousser. Et en conséquence, il en est résulté une déviation de la culture.

« Nous ne pouvons qu'imaginer ce que peut être cette culture. Mais si l'on se base sur l'évidence, il y a de bonnes raisons de penser que ces Pousoirs sont non-coopératifs.

Le Cerveau avait l'habitude de préférer sur le ton le plus calme les déclarations les plus démoralisantes.

— Il est tout à fait possible, poursuivit-il inexorablement, que nous ne puissions absolument rien tirer de ces Pousoirs. En ce cas, nos chances de découvrir une autre planète à Pousoirs seraient approximativement d'une sur 280.

— Nous ne pourrions vraiment nous assurer qu'ils refusent de coopérer que lorsque nous aurons pu entrer en communication, dit la Voix. Elle n'arrivait pas à admettre qu'une créature intelligente pût de son plein gré se refuser à coopérer.

— Mais comment faire ? demanda la Nourrice. Ils établirent un plan d'action. Le Docteur s'approcha lentement du Pousoir, qui se mit à reculer. En même temps, la Voix fit sortir un de ses filaments du Vaisseau et l'y fit rentrer à un autre endroit, derrière le Pousoir.

Le Pousoir s'adossa à une Paroi, et la Voix lui enfonça l'extrémité de son filament dans la tête, à l'intérieur de la prise de communication située au centre de son cerveau.

Le Pousoir s'évanouit.

Quand il revint à lui, la Nourrice et le Docteur durent lui maintenir les membres pour l'empêcher d'arracher la ligne de communication. La Voix mit en œuvre toute son habileté afin d'apprendre le langage du Pousoir.

Cela n'offrit pas de grandes difficultés. Tous les langages des Pousoirs appartenaient à la même famille, et celui-ci ne constituait pas une exception. La Voix saisit suffisamment de pensées superficielles pour pouvoir former une trame.

Elle essaya de communiquer avec le Pousoir.

Le Pousoir demeura silencieux.

— Je pense qu'il a besoin de nourriture, dit la Nourrice. Ils se rappelèrent qu'il y avait près de deux jours qu'ils retenaient le Pousoir à bord. La Nourrice créa un aliment standard de Pousoir et le lui offrit.

— Mon dieu ! Un steak ! dit le Pousoir. L'Équipage applaudit par le truchement des circuits de communication de la Voix. Le Pousoir avait prononcé ses premières paroles !

La Voix étudia les mots et fouilla dans sa mémoire. Elle connaissait environ deux cents langues de Pousoirs et de nombreuses variations plus simples. Elle découvrit que ce Pousoir parlait un mélange de deux dialectes.

Quand le Pousoir eut mangé, il regarda autour de lui. La Voix saisit ses pensées et les retransmit à l'Équipage.

Le Pousoir étudiait l'intérieur du Vaisseau qui, à ses yeux, était quelque chose d'étrange. Il le voyait comme une débauche de couleurs. Les parois ondulaient. En face de lui, il y avait quelque chose qui ressemblait à une gigantesque araignée noire et verte, dont la toile se développait d'un bout à l'autre du Vaisseau et qui était reliée aux têtes de toutes les créatures. Il voyait l'Œil sous la forme d'un petit animal, étrange et nu, à mi-chemin entre un lapin écorché et un jaune d'œuf.

La Voix fut fascinée par cette nouvelle perspective que lui découvrait l'esprit du Pousoir. Jamais encore elle n'avait vu les choses sous cet angle. Mais maintenant que le Pousoir le remarquait ainsi, il lui fallait bien constater que l'Œil était une créature à l'aspect vraiment comique.

Ils se mirent en communication.

— Quelle sorte de choses pouvez-vous bien être ? demanda le Pousoir, beaucoup plus calme qu'au cours des deux journées écoulées. Pourquoi vous êtes-vous emparés de moi ? Est-ce que je suis devenu dingue ?

— Non, vous n'êtes pas fou, dit la Voix. Nous sommes un vaisseau commercial galactique. Nous avons été déroutés par une tempête et notre Pousoir a été tué.

— Et alors ? Qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Nous aimerions que vous vous engagiez dans notre Équipage, dit la Voix. Vous seriez notre nouveau Pousoir.

Lorsqu'il fut au courant de la situation, le Pousoir se mit à

réfléchir. La Voix avait conscience du conflit qui se livrait dans ses pensées. Le Poussoir n'avait pas encore décidé s'il acceptait cette situation comme réelle ou imaginaire. Finalement, il décida qu'il n'était pas fou.

— Écoutez, les gars, dit-il. Je ne sais pas ce que vous êtes ni ce que tout ceci signifie. Il faut que je sorte d'ici. Je suis en permission, et si je ne rentre pas en vitesse, l'Armée Américaine va drôlement s'intéresser à mon cas.

La Voix demanda au Poussoir quelques informations sur le mot « Armée » et les transmit au Cerveau.

— Ces Poussoirs s'engagent dans des combats personnels, fut la conclusion du Cerveau.

— Mais *pourquoi* ? demanda la Voix. Elle reconnut avec tristesse que le Cerveau pouvait avoir raison : le Poussoir ne manifestait aucun signe montrant son désir de coopérer.

— Je voudrais bien vous aider, les gars, dit le Poussoir, mais je fais la guerre. En outre, je ne sais pas où vous êtes allés chercher l'idée que je pourrais pousser un truc de cette taille. Il faudrait une division blindée rien que pour le faire bouger.

— Approuvez-vous la guerre que vous faites ? demanda la Voix sur la suggestion du Cerveau.

— Personne n'aime la guerre – en tout cas pas ceux qui sont appelés à y mourir.

— Alors, pourquoi la faites-vous ?

Le Poussoir fit un geste avec son organe nourrisseur, que l'Œil enregistra et transmit au Cerveau.

— Il s'agit de tuer ou de se faire tuer. Vous savez ce qu'est la guerre, non ?

— Nous n'avons jamais de guerres, dit la Voix.

— Vous avez de la chance, dit amèrement le Poussoir. Nous, nous en avons. Beaucoup.

— Naturellement, dit la Voix. Le Cerveau lui avait maintenant fourni une explication complète. – Aimeriez-vous y mettre fin ?

Bien sûr.

— Alors, venez avec nous. Soyez notre Poussoir.

Le Poussoir se leva et marcha jusqu'à l'un des Accumulateurs, sur lequel il s'assit. Il croisa les extrémités de ses membres supérieurs.

— Comment diable pourrais-je arrêter toutes les guerres ? demanda-t-il. Je ne suis que le deuxième classe Dave Martinson. Même si j'allais voir les gros pontes pour leur dire...

— Vous n'auriez pas à le faire, dit la Voix. Tout ce que vous avez à faire, c'est venir avec nous, et nous Pousser jusqu'à notre base. La Coopération Galactique enverra un Groupe de Contact sur votre planète, et toutes vos guerres cesseront.

— Ah oui ? répliqua le Poussoir. Vous êtes coincés ici, pas vrai ? Au poil. Nous ne laisserons pas des monstres envahir la Terre.

Profondément étonnée, la Voix s'efforça de comprendre le raisonnement. S'était-elle mal exprimée ? Se pouvait-il que le Poussoir ne l'eût pas comprise ?

— Je pensais que vous désiriez en finir avec les guerres, dit la Voix.

— Naturellement, je le veux. Mais je ne veux pas que quelqu'un nous *oblige* à le faire. Je ne suis pas un traître. Je préfère me battre.

— Personne ne vous obligera à quoi que ce soit. Vous cesserez de vous combattre tout simplement parce que vous n'aurez plus besoin de le faire.

— Savez-vous pourquoi nous nous battons ?

— C'est évident.

— Ah oui ? Quelle est votre explication ?

— Vous, les Poussoirs, êtes demeurés séparés du courant principal de la Galaxie, expliqua la Voix. Vous avez une spécialité – Pousser – mais vous n'avez rien à Pousser. En conséquence, vous n'avez pas d'emploi réel. Vous vous amusez avec les choses – le métal, les objets inanimés – mais vous ne trouvez pas dans ces occupations de satisfaction réelle. Vous êtes frustrés de votre véritable vocation, et c'est ce sentiment de frustration qui vous pousse à vous battre.

« Lorsque vous aurez trouvé votre place dans la Coopération Galactique – et je vous assure que cette place est importante – vos combats cesseront. Pourquoi vous battriez-vous – ce qui est une occupation antinaturelle – alors que vous pouvez Pousser ? De plus, votre civilisation mécanique prendra fin, étant donné qu'elle sera devenue inutile.

Le Poussoir secoua la tête, et la Voix interpréta cette réaction comme la manifestation d'une certaine confusion.

— En quoi consiste cette poussée ?

La Voix le lui expliqua du mieux qu'elle put. Ce travail étant hors de son propre domaine de compétence, elle ne pouvait avoir qu'une idée générale du rôle d'un Poussoir.

— Vous voulez dire que c'est *cela* que chaque homme de la Terre devrait faire ?

— Naturellement, dit la Voix. C'est votre grande spécialité.

Le Poussoir réfléchit pendant plusieurs minutes.

— Je crois que ce que vous voulez, c'est un physicien, ou un psychologue, ou quelque chose de ce genre. Je ne serais jamais capable de faire ça. Je suis élève architecte. Et de plus... eh bien, c'est difficile à expliquer.

Mais la Voix avait déjà saisi l'objection du Poussoir. Elle avait vu

dans ses pensées un Poussoir femelle. Non, pas un... deux, trois. Et elle saisit également un sentiment de solitude, d'étrangeté. Le Poussoir était rempli de doutes. Il avait peur.

— Quand nous atteindrons notre zone galactique, dit la Voix, en espérant qu'elle exprimait bien l'idée voulue, vous rencontrerez d'autres Poussoirs. Des mâles, et aussi des femelles. Vous autres Poussoirs, vous vous ressemblez tous, et vous deviendrez vite des amis. Quant à la solitude à bord du Vaisseau – elle n'existe pas. Vous ne pouvez pas encore comprendre la Coopération, mais je vous assure que personne ne se sent seul en son sein.

Le Poussoir continuait à réfléchir sur le fait qu'il existait d'autres Poussoirs. La Voix ne réussissait pas à comprendre pourquoi cela le surprenait à ce point. La Galaxie était remplie de Poussoirs, de Nourrices, de Voix et de nombreuses autres espèces, qui se multipliaient à l'infini.

— Je n'arrive pas à croire que quelqu'un puisse arriver à faire cesser toutes les guerres, dit le Poussoir. Qu'est-ce qui me prouve que vous ne mentez pas ? Je ne partirai pas.

Cela fit à la Voix la même impression qu'un coup en plein visage. Le Cerveau avait eu raison d'affirmer que ces Poussoirs refuseraient de coopérer. Était-ce la fin de sa carrière ? Elle et le reste de l'Équipage allaient-ils être condamnés à passer le reste de leur vie dans l'espace à cause de la stupidité d'un groupe de Poussoirs ?

Ces pensées n'empêchaient pas la Voix d'éprouver un sentiment de compassion à l'égard du Poussoir. Ce doit être atroce, pensa-t-elle. Le doute, l'incertitude, le manque de confiance à l'égard de tous. Si ces Poussoirs ne réussissaient pas à trouver leur place au sein de la Galaxie, ils s'extermineraient eux-mêmes. Il y avait trop longtemps que leur place dans la Coopération était vacante.

— Que pourrais-je faire pour vous convaincre ? demanda la Voix.

En désespoir de cause, elle ouvrit tous ses circuits à l'intention du Poussoir. Elle lui laissa voir la bonhomie bourrue de la Machine, l'humeur insouciance des Parois ; elle lui montra les essais poétiques de l'Œil et le bon naturel effronté de la Nourrice. Elle retrouva son propre esprit et montra au Poussoir l'image de sa planète natale, de sa famille, de l'arbre qu'elle avait l'intention d'acheter lorsqu'elle serait de retour chez elle.

D'autres images lui apprirent l'histoire de chacun des membres de l'Équipage, provenant de planètes différentes, représentants des éthiques différentes, mais unis par un lien commun – la Coopération Galactique.

Le Poussoir observa tout cela en silence.

Au bout d'un moment, il secoua la tête. La pensée qui

accompagnait le geste était incertaine, floue – mais négative.

La Voix demanda aux Parois de s'ouvrir. Elles obéirent, et le Poussoir regarda sa propre planète avec stupéfaction.

— Vous pouvez vous en aller, dit la Voix. Laissez-moi débrancher la ligne de communication. Vous êtes libre.

— Que comptez-vous faire ?

— Nous allons nous mettre à la recherche d'une autre planète à Poussoirs.

— Laquelle ? Mars ? Vénus ?

— Nous ne savons pas. Tout ce que nous pouvons faire, c'est espérer qu'il y en ait une autre dans cette région.

Le Poussoir regarda l'ouverture créée par les Parois, puis ramena son regard sur l'Équipage. Il hésita et son visage eut une grimace d'indécision.

— Tout ce que vous m'avez montré est vrai ?

Il n'était pas nécessaire de lui répondre.

— D'accord, dit soudain le Poussoir. Je pars avec vous. Je sais que je suis un fichu imbécile, mais je pars. Si ce que vous m'avez dit est vrai... il *faut* que ça soit vrai !

La Voix comprit que le déchirement que lui avait causé sa décision avait fait perdre au Poussoir tout contact avec la réalité. Il croyait être de nouveau en train de rêver, et dans un rêve les décisions sont faciles à prendre et sans importance.

— Il y a quand même une petite difficulté, reprit le Poussoir avec de la nervosité dans la voix. Les gars, que je sois pendu si je sais comment Pousser ! Je crois que vous avez dit quelque chose sur les vitesses supérieures à celle de la lumière. Je ne suis même pas capable de couvrir un mille dans l'heure.

— Naturellement, vous pouvez Pousser ! affirma la Voix, en espérant que c'était vrai. Elle connaissait les capacités d'un Poussoir, mais celui-ci... – Essayez toujours.

— D'accord, dit le Poussoir. Je vais sortir bientôt de ce mauvais rêve, de toute façon.

Ils refermèrent hermétiquement le Vaisseau pour le décollage, tandis que le Poussoir se parlait à lui-même.

— C'est quand même marrant, dit-il. Je croyais que camper serait une excellente façon de passer ma permission, et tout ce que j'y ai gagné, ce sont des cauchemars.

La Machine propulsa le Vaisseau à la verticale. Les Parois s'adaptèrent et l'Œil guida l'ensemble vers les espaces interstellaires.

— Nous avons atteint le vide de l'espace, dit la Voix.

Elle sonda le cerveau du Poussoir avec l'espoir que son esprit n'avait pas craqué. – L'Œil et le Cerveau vont donner un cap. Je vous

transmettrai tous les éléments et vous Pousserez dans cette direction.

— Vous êtes cinglés, murmura le Poussoir. Vous vous êtes trompés de planète en venant sur la Terre. Allez-vous-en, êtres de cauchemar !

— Vous appartenez maintenant à la Coopération, dit désespérément la Voix. Voici les coordonnées. Poussiez !

Le Poussoir ne fit rien durant un moment. Il émergeait lentement de ses fantasmes, réalisant qu'après tout, il n'était pas plongé dans un rêve. Il éprouvait le sens de la Coopération. L'Œil au Cerveau, le Cerveau à la Voix, la Voix au Poussoir, tous intercoordonnés aux Parois et reliés entre eux.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? demanda le Poussoir. Il ressentait l'unité du Vaisseau, la grande chaleur amicale, la plénitude qui n'existaient nulle part ailleurs que dans la Coopération.

Il Poussa.

Rien ne se passa.

— Essayez encore, supplia la Voix.

Le Poussoir fouilla dans son esprit. Il découvrit un puits profond de doute et de peur. En s'y penchant, il vit son propre visage torturé.

Le Cerveau traduisait l'image pour lui.

Pendant des siècles, les Poussoirs avaient vécu avec leurs doutes et leurs craintes. Ils s'étaient battus sous l'emprise de la peur, le doute les avait fait s'entretuer.

C'était là que se trouvait l'Organe Pousseur !

Martinson – un spécialiste, un Poussoir – s'intégra totalement à l'Équipage, se fondit en lui, jeta des bras mentaux autour des épaules du Cerveau et de la Voix.

Soudain, le Vaisseau bondit en avant à huit fois la vitesse de la lumière. Puis il continua d'accélérer.

Traduit par Marcel Battin
Specialist

OBJETS PERDUS

Par Thomas M. Disch

Un des thèmes classiques du voyage est celui des arches stellaires, c'est-à-dire de navires interstellaires relativement lents et mettant donc plusieurs années voire plusieurs décennies pour franchir la distance qui sépare deux étoiles. À bord, tout ou presque doit être automatique. Les passagers peuvent dès lors s'adonner à leurs jeux et à leurs passions en toute quiétude...

MARDI 31 avril 2084.

Hourra les étoiles ! Une véritable explosion d'enthousiasme.

À mon âge... ?

Il faut tout de même reconnaître que c'était une occasion pas ordinaire. Il y eut même un défilé, fruit des recherches archéologiques les plus méticuleuses, avec des fanfares militaires et des étendards, des majorettes jouant du tambour et des discours sentencieux comme je n'en avais plus entendu depuis la remise des diplômes au lycée. Ça faisait très jamboree – mais que voulez-vous faire d'autre pour un lancement ?

Le moment le plus mémorable des festivités : il y avait un embouteillage et nous, les astronautes, étions coincés dans les Sargasses de Picadilly, où la multitude délirante agitait ses drapeaux, levait ses banderoles, chantait et poussait des vivats et ne désirait qu'une chose : que nous fichions enfin le camp. Il y avait toutefois une petite créature qui ne participait pas à tout cela. Elle était à même pas deux mètres de notre coquille Saint-Jacques – la plus triste et la plus petite des nymphes (sûrement une mortelle) – et elle me regardait si solennellement avec ses yeux noirs et crédules, beaucoup trop grands pour un aussi petit visage, mais c'est un défaut plaisant chez une enfant. Elle avait quatre ou cinq ans, tout au plus, peut-être six, très *untermensch*, et toute de deuil vêtue. (Encore une fois : une mortelle ?

Ou simplement en avance sur la mode ?) Ses boucles d'un châtain très foncé étaient touffues et inextricables. Très pathétique, la chérie. Tout droit sortie de Dickens – Petite Dorris, peut-être. Ou, mieux, Petite Nell. La circulation reprit, et notre coquille se remit à avancer au pas. La foule manifesta de nouveau son enthousiasme, mais *elle* n'ouvrit pas la bouche, ne fit même pas au revoir de la main ; elle ne faisait que regarder de ses grands yeux. Qu'y comprenait-elle ? Savait-elle au moins qui nous étions, où nous allions ? Comme l'image de son visage est présente à mes yeux ! Ces yeux noirs étaient en quelque sorte le symbole de tout ce que nous laissions derrière nous, la terre et l'ancienne mortalité. Au revoir, donc, petite sœur. Excuse-moi si je n'ai pas eu le temps de t'expliquer, et je crains bien que je n'en aie jamais plus le temps. Comment, tu me regardes toujours ? Au revoir, au revoir, au revoir.

Alors, à contrecœur, ivre et comblé, je me tournai pour faire face aux étoiles.

Mercredi 1^{er} mai 2084.

À vrai dire, je ne voulais pas commencer mon journal ainsi. J'aurais préféré quelque chose de plus formel, de moins fleuri ; une introduction où j'aurais expliqué de façon polie et logique que ceci est le journal d'Oliver Wendal Regan, fils unique de Joseph et Hope Regan, âgé de quatre-vingt-douze ans, astronaute, généticien, romancier (jamais publié). Mais si j'avais commencé ainsi, je me serais retrouvé (comme je me retrouve maintenant) sans rien d'autre à dire.

Peu importe, allons de l'avant !

Depuis que je suis monté à bord de *L'Extraverti*, je n'ai pas quitté ma cabine. Vingt-quatre heures durant, j'ai fait un tas de chichis, disposant dans toute la cabine les Fétiches Terrestres que j'avais emmenés dans un petit carton : là, sur la tablette, mon échiquier ; au-dessus et un petit peu sur la gauche, mon Authentique Cendrier-Souvenir de *Boston, Massachusetts 1999* ; dans ce tiroir, les masques, et dans celui-là, le service à thé. Après cela, je me suis aperçu qu'il n'y avait plus un coin pour mettre mon hautbois, à moins de le ranger dans le même tiroir que les chemises, et j'ai dû tout recommencer. Ensuite, il faut que je décide où accrocher la litho de Rauschenberg (*L'Enfer*, chant XII) et si je vais mettre aussi la gravure de Hohentübingen (un faux) qui appartenait à Veronica. Encore et toujours des décisions... Et pendant tout ce temps, bien sûr, submergeant complètement tous ces chichis, la sensation délicieuse de l'aventure imminente, des possibilités illimitées, des voyages sans fin, qui fait de chaque battement de mon cœur une explosion, et ce n'est que par la magie la plus étudiée (*ceci* va sur la tablette, et *cela*, dans le

tiroir) que je peux m'empêcher de crever comme un ballon et d'éclabousser ces murs immaculés. Il est absolument évident que je ne suis pas encore en état de tenir un journal – et ne le serai probablement pas avant que nous soyons sortis pour de bon du système solaire.

Ce matin, nous avons passé l'orbite de Mars ; peu après, nous avons pu commencer à compter les astéroïdes. (Un souvenir : le jeu auquel je jouais avec mon père pendant l'interminable trajet quand nous allions en vacances dans le Vermont : compter les vaches. Il comptait les vaches de son côté de la route, et moi, de mon côté de la route. C'était généralement moi qui gagnais. Parce que je trichais ? Ou parce qu'il trichait pour me faire gagner ?)

Seigneur, qu'est-ce que je peux divaguer ! Non, je ne suis décidément *pas* en état d'écrire. En attendant que je le sois, je vous prie d'accepter mon plus chaleureux hiatus.

Dimanche 12 mai 2084.

Les étoiles, le silence, le froid. Le sentiment croissant que tout cela – toute cette immensité autour de nous – est étranger, vide, hostile. Mais aussi le sentiment d'être si bien, *nous* les voyageurs, dans notre tiède petit ventre de baleine.

Sans doute sommes-nous à l'aise et bien au chaud, mais nous ne sommes certainement pas gais. Les distances entre les étoiles semblent faibles, comparées à celles qui nous séparent les uns des autres. Nous avons, après tout, environ un siècle pour faire connaissance. Nous n'éprouvons pas le besoin de hâter les événements.

Pendant ces quinze premiers jours, donc, les couloirs semblaient emplis de fantômes, qui passaient en hâtant le pas, jetant tout au plus un regard furtif par les fentes de leurs masques. À propos de ces derniers, je dois d'ailleurs dire que j'ai rarement vu des œuvres d'un travail aussi exquis. Il y en a un que j'admire particulièrement : couvrant tout le visage et surmonté d'une couronne, tout d'argent bruni, avec des boucles encadrant le visage, du même métal. C'était une femme, et ses yeux marron foncé avaient une expression solennelle. Je lui souris. Comme je portais un simple domino de velours, elle ne put sans doute éviter de le voir. Sourit-elle aussi, sous son masque d'argent ?

Mis à part ces hâtifs passages dans les couloirs pour me rendre à la salle à manger ou à la bibliothèque, ma seule activité sociale a été les répétitions de l'orchestre. Comme nous ne sommes que trente, nous n'aurons guère la possibilité de nous attaquer aux plus consistants des romantiques sans aide électronique, et notre chef d'orchestre, Hamline Quinn, semble bien trop puriste pour cela. Il s'est très bien débrouillé

avec le Haydn, et la fantaisie d'Ives commence tout doucement à se mettre en place. Détail amusant, Quinn est un activiste, et entrelarde ses prouesses musicales de messages anarchistes qui – il doit s'en rendre compte lui-même – n'ont plus grande signification à cette distance de sa Nouvelle-Zélande natale.

La fille au masque d'argent fait également partie de l'orchestre, mais comme elle joue du violoncelle, je n'ai toujours pas vu le visage qui se cache derrière le masque.

Mardi 14 mai 2084.

Me voilà donc aux premières lignes de l'Histoire, filant vers les étoiles à une accélération constante de 1,25 grays, le tout dernier cri du modernisme ; et quelle a été, quelle est de plus en plus ma principale préoccupation ? Le passé.

C'est sûrement dû à cette soudaine atrophie de la vie sociale. Ou bien à la réaction d'un psychisme se voyant coupé du confortable univers copernicien. Quelle qu'en soit la raison, je suis devenu un vrai Proust, paressant dans mon alcôve, mâchant et remâchant des débris de souvenirs anciens. Ce n'est pas que je craigne – comme mon père affirme qu'il le fait – de les perdre, de laisser échapper le passé, faute de l'exercer régulièrement. Bien au contraire, cette résurgence de souvenirs me dérange ; j'ai mieux à faire. J'ai, comme on dit, tout mon avenir devant moi.

Une image qui ne cesse de se répéter, comme (adorable métaphore du temps passé !) un disque rayé : celle du tableau que ma belle-mère a peint juste avant de se suicider. Mon père l'appelait « La tache des Struldbrug », mais il devait bien se rendre compte que c'était censé être *son* portrait. Il me semble parfois voir ce disque vermillon, pareil à un feu de la circulation, imprimé sur le front de mes compagnons de voyage – comme si, en dépit de nos visages que le temps ne marque pas, nous portions le sceau de cette sénilité intangible, immuable, que Jonathan Swift et ma mère, ces deux pauvres fous, croyaient être l'essence de l'immortalité.

Nous sommes tellement suffisants, nous les élus, que nous pouvons nous offrir le pieux luxe de nous châtier nous-mêmes, jadis réservé aux saints.

Je me demande si mon père a gardé le tableau. Il ne faudra pas que j'oublie de le lui demander la « prochaine fois » que nous nous verrons.

Plus tard le même jour :

Essayons de nouveau d'être complet (ce vain idéal des écrivains de second ordre), de rassembler ces choses qui « vont sans dire », afin d'essayer de les dire. En deux mots : que fais-je ici ? Et d'ailleurs, où

suis-je ?

Je suis sur *L'Extraverti*, un vaisseau stellaire dont la construction a débuté il y a vingt ans, en orbite terrestre. À quelques douzaines de protubérances près, il a la forme d'un nid d'abeilles. Il mesure 1,6 kilomètre d'un bout à l'autre (c'est grand pour un vaisseau, petit pour un microcosme) et est traversé de 1 881 kilomètres de couloirs et de passerelles. Il est plus rapide qu'une balle, plus puissant qu'une locomotive. Grâce à un système de propulsion photonique, il atteindra 0,9 fois la vitesse de la lumière en l'espace de deux cent cinquante jours. Une carte postale montrerait tout cela bien mieux. Viendra-t-il un temps où ces spécifications annoncées par les attachés de presse paraîtront remarquables, de même que je trouve les dimensions du *Mayflower* remarquables ? La foi en la venue d'une telle époque est la seule justification d'un journal tel que celui-ci.

Nous sommes deux cent quarante-six à bord, allant de Sheila Dupont, vingt-trois ans, à notre capitaine Lester Gorham Gray, qui est centenaire depuis quelque douze ans. La moyenne d'âge est de soixante-huit ans. Chacun de nous s'est distingué dans un domaine ou dans un autre ; ici, l'on pourrait commencer à donner dans le lyrisme. Il me semble toutefois que, de la façon dont va le monde, les Mérites Exceptionnels devraient être la règle plutôt que l'exception.

Quel Mérite me valut donc ma couchette ? Une carte génétique complète de la souris, *mus musculus*. Lorsque le comité du prix Nobel m'eût fait parvenir son invitation, en se référant principalement à ce titre de gloire, j'eus l'impression d'avoir été distingué pour avoir écrit le haïkaï ultime. Et lorsque Veronica se mit à m'appeler « la souris des étoiles », cela n'arrangea rien.

En fait, le choix ne se fonde pas tellement sur un unique exploit – selon moi, c'est bien plutôt parce que chacun de nous a fait la preuve qu'il était le plus complet et le plus optimiste des polymathes. Notre communauté incorpore par conséquent le plus vaste éventail de connaissances et de capacités ; chaque astronaute peut en théorie être appelé à exercer n'importe laquelle de nos fonctions. Nous pouvons ainsi espérer faire passer le temps, tandis que nous rampons le long des années-lumière, d'étoile en étoile.

Bien entendu, la personnalité était elle aussi prise en considération. On exigeait de nous un caractère stable et flegmatique. Comme le vaisseau n'était pas équipé pour restructurer le moi, les personnes satisfaites d'elles-mêmes faisaient prime. J'imagine que la plupart d'entre nous furent stupéfaits d'apprendre qu'ils étaient « stables et flegmatiques ». Je m'étais toujours cru inconstant.

Trêve d'explications. Revenons à mon nid tapissé de liège, à l'odeur musquée.

Dimanche 3 juin 2084.

Son visage est en tous points aussi adorable que son masque.

Hier soir, après un nouvel exercice d'alerte aussi ennuyeux que les précédents, je m'approchai d'elle dans l'arcade du périmètre extérieur, ôtai mon masque et me présentai.

« Ah ! oui, murmura-t-elle à travers d'immuables lèvres d'argent, le hautbois. Mon nom, puisqu'il faut que je le révèle maintenant, est Aspéra.

Per Aspera ad Astra, dit la Souris des Étoiles avec panache.

— Un mot bien facile, Mr. Regan, mais je crains bien qu'au cours du siècle qui vient, je l'entendrai autant de fois que je me présenterai. Vous pouvez m'appeler Hope, si vous préférez ; nombre de mes amis le font.

— Aspéra est très joli. Votre masque aussi, d'ailleurs. »

Elle l'ôta, et je vis qu'elle souriait. Elle avait un grain de beauté naturel en haut de la joue gauche, chose bien rare, la plupart des gens préférant faire appel à la chirurgie. Une peau de porcelaine à grain très fin, comme Ingres aimait en peindre. Un savant désordre de boucles d'un blond argenté, qui n'étaient pas sans rappeler celles du masque. Et surtout des yeux... grands, noirs, vulnérables, les yeux d'une biche implorant le chasseur de la poursuivre. Oh ! comme une Méduse inverse, elle me changeait en gelée.

Comme ça, tout simplement.

Par la suite, je consultai sa fiche à la bibliothèque (où Slade me raconta un autre de ses rêves ; il semble avoir fait du rêve un art) : Aspéra Donatio, cinquante-quatre ans, nageuse olympique, psychotérapeute de renom spécialisée dans les psychoses des enfants et des drogués. Une spécialité qui ne semblait guère à sa place sur *L'Extraverti*. Sauf dans les ghettos des mortels, il n'y a plus guère d'enfants à notre époque, même sur Terre. Quant à la drogue – nous autres « stables et flegmatiques » ne touchons pour ainsi dire même pas à l'alcool. Et, comme je le savais déjà, elle agit.

Il y a quelque chose de curieux chez cette femme, quelque chose qui m'obsède. Comme un téléphone sonnait dans une pièce condamnée.

Plus tard :

Je sais maintenant ce qui me hante. Je m'en suis rendu compte au moment de m'endormir. Elle a les mêmes yeux que cette enfant, le regard sombre de la mortalité et de la vieille terre.

Mercredi 13 juin 2084.

À chaque rencontre, Slade me semble plus singulier. Aujourd'hui, je suis retourné à la bibliothèque pour le voir, en me munissant toutefois d'un prétexte : emprunter les microfilms des livres de Proust. Au premier abord, Slade paraît peu engageant, pas à sa place : une erreur du comité de sélection. Timide, des yeux coptes, une moustache turque pour cacher son prognathisme ; une conversation hésitante qui le rend presque invisible. Lorsque j'eus fait pour un temps les frais de la conversation, débitant avec mon charme habituel des banalités sur Proust que l'on trouve dans tous les manuels, Slade sourit et, avec sa franchise coutumière, me raconta son dernier rêve :

« Je rêvais que j'avais écrit *À la Recherche du temps perdu*, bien que dans mon rêve, le titre fût *Objets perdus*. Je n'ai jamais lu Proust, et le seul point commun entre mon livre et le sien est sans doute qu'il est écrit à la première personne. Dans la partie dont je me souviens, je me promenais dans un village français avec Gène Shaw. Peut-être la connaissez-vous – elle programme une partie de notre environnement ? Peu importe, d'ailleurs. Gène et moi étions très proches il y a bien des années, pendant les pogroms aux États-Unis, et c'est sûrement là la signification de ces « Objets perdus ». Nous arrivions sur une place, au centre du bourg – comme je n'ai jamais vu de la France que Paris, la place était une réplique du petit parc devant le palais de justice de Clarion, dans l'Iowa, où j'ai passé mon enfance. Tout autour, il y avait de gaies maisons de brique volées à Vermeer et à de Hooch. Au centre de la place, se trouvait un *lavatory* public qui ressemblait plutôt à un kiosque à musique – sans doute l'idée que je me fais d'un urinoir français. Gène et moi regardions par les fenêtres garnies de vitraux. Un petit garçon au visage méchant fouettait la cuvette des W.-C. avec une lourde chaîne. Il la détruisit entièrement. En écrivant cette histoire, je changeais tout le temps le nom du petit garçon. D'abord, c'était Genêt, mais cela ressemblait trop à Gène. Le roman était très long, mais j'ai oublié le reste. Il vous plaît ?

— C'est certainement un de vos meilleurs.

— Je me demande. Il est un peu trop transparent, par endroits. Gène et Genêt, par exemple. Mais il a des qualités. »

Ensuite, comme s'il était embarrassé par sa franchise (bien que ces récitals de rêves fussent presque devenus une tradition entre nous), il marmonna une excuse et se réfugia dans ses archives.

Pas de danger que je fasse sa connaissance trop hâtivement. C'est même dommage, dans un sens, car il est bien sympathique.

Vendredi 15 juin 2084.

De véritables inondations de souvenirs, tour à tour ceux de Proust et les miens, m'empêchent de faire mon vrai travail.

L'université de Michigan. Je m'étais inscrit à l'école d'études commerciales en 2009, juste un an avant la Rumeur de Berkeley, dans l'unique intention de décrocher le diplôme. Jeune Republicain suivant les traces de son père, 40 000\$ par an, la vice-présidence de la Mutuelle Libre ou de toute autre compagnie ayant un aussi bon programme de retraite : tels étaient mes objectifs. J'avais même réussi à me convaincre que c'était *réellement* ce que je désirais, un peu comme un mortel apprenant qu'il a le cancer, ou qui a eu une crise cardiaque, se persuade qu'il désire la mort, que celle-ci est le but ultime. Voilà comment la conscience du temps limité qui nous était imparti nous étouffait de sa poigne d'acier. À dix-huit ans, j'avais déjà aussi peur de me « gaspiller », de laisser le sable du temps filer entre mes doigts, qu'un octogénaire infirme.

Tout me revient avec une telle clarté : les sinistres bâtiments de brique et de verre ; les cours assommants ; les professeurs apeurés, mesquins, querelleurs ; les cafétérias à la nourriture hâtivement synthétisée ; parfois aussi, l'explosion psychédélique, illuminant de sa terrible clarté la médiocrité du quotidien ; les plaisanteries rituelles entre étudiants et le désespoir caché, et l'usure, jour après jour, des possibilités qui nous sont ouvertes. Je me souviens de tout cela avec une étrange incrédulité. Ai-je jamais été un tel ver de terre ? Oui, et n'était la macabre bénédiction de la Peste, je n'aurais jamais quitté mon cocon, et, selon toute probabilité, je serais mort.

Quelle puissance ce mot avait alors, et comme il paraît banal aujourd'hui !

« Mon vrai travail. »

J'avais évité ce sujet, de même que j'évite de me mettre à la tâche.

Au début de ce journal, je m'étais présenté comme un romancier (non publié). Je ne suis pas publié pour la raison inattaquable que je n'ai jamais écrit de roman. Je ne suis donc un romancier que dans le sens platonique du terme. Quelque part dans l'Empyrée, se trouve l'image idéale d'Oliver Regan, et elle a la forme d'un romancier.

Le roman auquel je me dérobe sera basé sur le voyage de l'*Extraverti*. Mes personnages en seront les 246 passagers (moi compris), ni plus, ni moins. Les dialogues seront dus à leur invention, pas à la mienne. Je me suis entraîné (cela constitue mon unique et piètre qualification au titre de romancier) à reproduire des conversations entendues avec une exactitude de 95 p. 100. Ne rien inventer, ne rien omettre, ni un mot, ni un geste, et en faire pourtant une œuvre d'art qui resplendisse de sa propre lumière. Ce n'est ni plus ni moins que ce qu'exige n'importe quel réaliste : l'impossible. Par voie de conséquence, je n'écris rien.

Pourtant, les conditions sont idéales pour tenter cet impossible : un

environnement et des personnages strictement délimités, une durée très longue, mais finie. Je suis, d'ailleurs, loin d'être le seul voyageur qui s'attaque à cette tâche. Il y a réellement quelque chose d'absurde dans la fréquence avec laquelle nous faisons la chronique de notre voyage – comme si Christophe Colomb n'avait engagé que des historiens et des mémorialistes à bord de ses trois vaisseaux. Pourquoi pas, d'ailleurs ? Nous n'en sommes plus à l'ère des treuils à main et des brosses à calfater.

Samedi 16 juin 2084.

Dès que je dis quelque chose, j'ai l'impression de donner une image fausse de la réalité. L'*Extraverti* fonctionne bien entendu grâce aux efforts de l'esprit et du corps humains – même si, souvent, le seul effort requis est de faire sortir le génie « automation » de la bouteille. À propos de mon « vrai travail », il serait sans doute plus honnête de dire que je suis fermier, ou bien cuisinier. Je dirige toutes les opérations de synthèse organique du vaisseau à l'exclusion du système hydroponique. Mes connaissances en biologie moléculaire me permettraient d'assumer cette tâche avec un minimum de formation préparatoire. Entre les techniques du laboratoire et celles de l'usine, il n'y a guère qu'une différence de dimension, et les installations du vaisseau sont si abondamment pourvues en génies que mes tournées de surveillance ont quelque chose d'une visite à l'église – c'est une nécessité morale plutôt que pratique.

En tant qu'administrateur, j'exerce tout de même une fonction qui n'a rien de clérical : je forme deux autres membres de l'équipage à me remplacer le cas échéant ; ce processus est engagé à tous les niveaux de l'organisation du vaisseau, et se poursuivra pendant des décennies, jusqu'à ce que, dans l'idéal, un équipage de vingt personnes prises au hasard puisse suffire à assurer la bonne marche de l'*Extraverti*.

Mes « élèves » sont Khalid Hatoum, trente-huit ans, et Amelia Borman, quarante-cinq ans. Hatoum est un ritualiste (c'est lui qui m'a fait remarquer le caractère clérical de mon travail) ; il avait été chargé d'organiser les cérémonies du lancement. Bien que je me méfie énormément de « Formes Nouvelles » (une névrose obsessionnelle peut-elle être une œuvre d'art ?), Hatoum m'impressionne beaucoup, c'est un champion de décathlon de l'intellect. Il possède le genre d'esprit analytique capable de gravir d'un seul bond les escaliers de la pensée. Je me sens déjà dépassé en tant que professeur. Borman est davantage à ma mesure, intellectuellement parlant. De formation, elle est cybernéticienne, mais elle a surtout l'expérience de la programmation dans le domaine des arts appliqués. Elle a conçu une section de 400 mètres de l'arcade extérieure, que je n'ai cessé

d'admirer. Un merveilleux sens des couleurs et une cinétique éblouissante. Il m'arriva une fois d'épier par l'intercom une discussion entre elle et Hatoum au sujet de ses « citations » d'artistes anciens ; Hatoum (qui, en dehors de sa propre spécialité, ne tolère aucune tradition) massacrait toutes ses idées. Je suis heureux de constater que les arguments de Hatoum n'ont pas affecté ses programmes.

Mercredi 27 juin 2084.

Je vais me faire psychanalyser !

« À mon âge ? » ai-je demandé, mais Aspéra affirme que ce n'en sera que plus passionnant – un peu comme un archéologue s'extasierait devant les sept niveaux de Troie. Même si elle ne sert à rien d'autre, l'analyse me donnera un cadre pour tous ces souvenirs qui font irruption. Sans compter que cela m'assure deux heures par semaine seul avec Aspéra.

L'orchestre répète moins souvent. Le vaisseau commence à s'animer. Les fantômes se murmurent des choses, les portes s'ouvrent, les masques sont mis de côté. Nous sommes partis depuis deux mois, et le vieux soleil de Copernic est minuscule, une étoile parmi des millions d'autres. Nous approchons de plus en plus de la vitesse de la lumière.

Vendredi 29 juin 2084.

Aujourd'hui, au lieu de me raconter son dernier rêve, Slade m'a donné une note tapée à la machine :

« Rêve, 28 juin 2084.

« Une partie de moi-même est en conversation avec un psychiatre qui ressemble un peu à Hemingway et un peu à Jung. Je lui ai montré les rêves que j'avais notés. Il semble que je ne me souviens jamais des passages importants. J'ai oublié le reste. »

Les rêves de Slade ont fini par exercer sur moi une fascination particulière : ils semblent si souvent refléter mes propres préoccupations. C'est comme s'il rêvait à ma place. Lorsque je le lui dit, il a paru très embarrassé.

Samedi 30 juin 2084.

Ma première séance dans la cabine d'Aspéra. Assis sur des coussins, nous avons bu un léger thé à la scopolamine. Nous avons tous deux appris la cérémonie du thé dans les années 30, lorsque c'était à la mode, et nous l'avons fait revivre aujourd'hui avec pas mal d'élégance, tout compte fait.

Le masque que j'admira tant est l'œuvre d'Aspéra elle-même. Sa cabine est décorée avec d'autres masques qu'elle a fabriqués ; le plus remarquable consiste en une couronne et une visière en poly transparent couvert de diamants synthétiques. Bien que je n'eusse manifesté mon admiration que par un simple sourire, elle fut prompte à deviner mon souhait, et mit le masque. Ravissant !

Ce fut alors à mon tour de mettre des masques – ou de les retirer, ce qui revient au même ! J'en vins à parler de mes trois années au Mexique – de 2011 à 2014 – et, bien que ce fût sous l'influence du thé, je ne peux m'empêcher de penser que ce choix n'était pas dénué de ruse, car j'ai rarement paru autant à mon avantage qu'au cours de cette période. Le président venait de confirmer la rumeur de Berkeley, et, comme quiconque ayant alors moins de quarante ans, je dus m'habituer à l'idée inquiétante que mon espérance de vie était probablement de durée inconnue. Je quittai l'université sans grande hésitation. Qu'aurais-je fait de ce diplôme, maintenant ? Allais-je passer une vie interminable à trimer dans les immeubles de brique et de verre de quelque corporation géante ? Une telle existence était devenue impensable. Je ne savais pas encore ce que je voulais, mais ce n'était certainement pas cela. De plus, nos aînés mortels, qui tenaient toujours les rênes du pouvoir, commençaient à faire des insinuations déplaisantes ; on sentait très nettement, comme Isaac marchant au côté de son père vers le mont Moriah, que ce voisinage était malsain. Je me demande toutefois pourquoi nous pensions que le Mexique serait plus sûr.

Ce furent en tout cas des années merveilleuses, vibrantes de paresse et d'activité intellectuelle. Je pense sincèrement qu'auparavant, j'étais à moitié mort. Pendant d'interminables week-ends, je me roulais sans remords dans le sable – j'avais tout le temps, lisais tous les livres qui me plaisaient – j'en avais le loisir, ou bien, si c'était cela que je désirais, je pouvais me faire bronzer comme jamais – rien ne pressait. Peut-être le temps de faire tout cela ne m'avait-il jamais manqué, mais, lâche mortel que j'étais, je n'avais pas voulu le croire. Il y a toujours une petite partie de moi-même qui se refuse à le croire, mais je pense que la jeune génération – tous ceux nés après 2025, mettons – ignore totalement ce sentiment. Aspéra, par exemple, affirme que cette notion lui est parfaitement étrangère. Je lui fis remarquer que, pour une psychiatre qui se réclame de l'orthodoxie freudienne la plus réactionnaire, il était curieux de nier l'importance cruciale du sentiment de la mort.

« Mais je ne le nie pas, protesta-t-elle. Nous avons changé, mais la mort aussi a changé.

— Qu'est la mort, sinon les ténèbres qui se trouvent au bout de tout couloir ? Et qu'est-ce que cela change, si le couloir est sans fin ?

— Vous avez répondu à votre propre question, Oliver. La mort est un symbole. »

Bissexte, 2084.

Ici, dans l'espace, tous les jours sont des jours bissextes, qui ne font partie d'aucune semaine ni d'aucun mois. Pour fêter l'occasion, l'équipage entier s'est rassemblé dans l'auditorium ; le capitaine Gray et le docteur Stillhoven ont pris la parole. Stillhoven avait fait aboutir la réforme du calendrier aux Nations Unies en l'an 2000 ; c'était le premier de ses exploits à l'O.N.U. C'est d'ailleurs tout juste si je m'en souviens ; j'étais en cours élémentaire, et miss... ? (je ne me souviens plus de son nom, mais elle portait un chandail lavande et un collier de perles ; elle venait d'Angleterre, et, quand elle avait le dos tourné, nous nous moquions de son accent) venait juste de nous apprendre que « septembre, avril, juin et novembre, etc., ont trente jours », et maintenant, elle avait la charge de nous annoncer qu'à partir de dorénavant, février, mars, mai, juin, août, septembre, novembre et décembre avaient tous trente jours. Comme miss... ? devait haïr le docteur Stillhoven !

Un autre de mes petits atavismes : lorsque le docteur Stillhoven monta sur le podium, je m'attendais à voir un vénérable patriarche aux cheveux de neige. Après tout, il a cent onze ans. Je fus choqué de voir qu'il portait un pantalon avec brayette et se poudrait les cheveux comme le plus jeune de nos dandys.

Plus tard :

Harness. Elle s'appelait Harness, et adorait les fleurs.

Mardi 3 juillet 2084.

La biche est tombée sous les flèches du chasseur. Comme les choses vont vite, somme toute !

Vendredi 6 juillet 2084.

L'analyse avance à grands pas. Aspéra me dit maintenant que le fait qu'elle m'ait cédé, et la poursuite de notre liaison, sont des instruments de diagnostic. Admettons ; elle a ses instruments et j'ai les miens. Comme elle se plaint que je ne fasse pas assez de rêves, je me suis mis à « emprunter » ceux de Slade.

Un étranger assistant à ces séances aurait du mal à discerner davantage que les habituels duels verbaux à l'heure du thé. Après tout, chacun « psychanalyse » sans cesse les autres ; cela fait partie de notre culture, c'est la base de l'idylle moderne, où un des personnages tente

d'envahir la psyché d'un autre, la victime acceptant (sous réserve) d'aider l'envahisseur. Dans un sens, cela ressemble fort aux anciens films de vampires.

Il y a pourtant quelque chose de piquant à faire l'amour avec une femme qui est si directe dans ses assauts. Le plus curieux (un sentiment qui échappe tout juste à mes pouvoirs de description – n'est-ce pas toujours la catégorie la plus intéressante ?) est toutefois ceci : bien qu'elle ait assumé le rôle du vampire et que je sois, pour le moment, sa victime consentante, je suis convaincu que, fondamentalement, elle est la plus vulnérable de nous deux, de sorte que, quoi qu'elle fasse, elle est *ma* victime prédestinée. Tels sont les paradigmes de l'amour. De *quoi*, Oliver ?

Dimanche 8 juillet 2084.

En relisant tout ce qui précède, je sens un curieux manque de – est-ce bien cela ? – texture. Le monde que je présente est tellement *intangibile*. Une bulle dérivant dans le vide. Non, ce n'est pas exactement cela.

C'est comme si j'étais un fœtus dans un bocal – un petit homuncule inachevé, flétri, replié sur lui-même – rangé sur une tablette à côté de toute une série d'autres. Aspéra habite le bocal voisin du mien, et nous faisons passer les longues heures en tapant des messages sur les parois de verre.

Nous sommes les personnages du roman que Slade écrit dans son rêve.

Mercredi 8 août 2084.

Un mois a passé, et pourtant il me semble que je viens juste de refermer le journal sur cette dernière entrée. Je n'ai toujours pas commencé le roman, à moins de mettre à mon crédit les conversations que j'ai systématiquement épiées, transcrivant sur un carnet ce qui me plaisait. J'ai également négligé mes devoirs cléricaux : Hatoum les connaît maintenant aussi bien que moi et affirme y prendre plaisir. J'ai gaspillé de longues heures à essayer de lire le *Gengi Monogatari* en japonais, une tâche sans espoir. Et je me souviens de choses...

Pour l'humour de la chose, je me permets de recopier un petit mot adressé à moi-même que j'ai trouvé dans la poche de ma chemise : « Je dois apprendre à adopter un ton plus ordinaire, même si c'est au risque de paraître banal. Je prendrai exemple sur mon père, qui était – et demeure essentiellement – un homme d'affaires.

Dimanche 12 août 2084.

Gengi et ses trois amis regardent une danse appelée « Le Chant des Rossignols de Printemps », à la suite de quoi ils se récitent mutuellement des poèmes appropriés ayant pour sujet les rossignols, avec une page entière de notes par poème. Le livre me parut brusquement d'une intolérable insipidité. Des flots d'adrénaline envahirent mon système, et je fus obsédé par une pensée angoissante : « Le printemps ! Oh ! mon Dieu, pendant des siècles, je ne verrai plus le printemps. Peut-être même ne le verrai-je jamais plus, jamais plus ! » Je me précipitai hors de ma cabine sans même mettre un masque. Il fallait que je *fasse quelque chose. Il fallait que je sorte d'ici !*

Comme c'était impossible, je me rendis au gymnase, qui, pour une fois, était plein de monde. (Combien souvent ce que nous croyons être nos émotions les plus intimes se révèlent faire partie d'une épidémie !) Je participai à une course d'obstacles (et perdis), luttai (et perdis). Comme ma panique était due à un excès d'adrénaline, je finis par m'en débarrasser. N'ayant tout de même pas envie de revenir immédiatement à dame Murasaki, je consultai le programme des activités ; le choix se limitait à un récital de Danse Silencieuse (reflets du Gengi) et à une séance de spiritisme dirigée par M^{me} St. George, le médium du bord. Aspéra (qui l'avait vue à Londres) dit qu'elle était très amusante, mais il n'y avait plus une seule place.

Bien que je m'enorgueillisse d'avoir des goûts fort orthodoxes, je n'ai jamais pu apprécier la Danse Silencieuse. Je suis toujours en train d'imaginer une musique pour l'accompagner. C'est stupide, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je trouve aussi que la vue d'un garçon nu est susceptible de faire naître des pensées étrangères à l'Art avec un grand A. (Lorsque je l'eus dit à Aspéra, elle fut outrée ; elle pense que je suis un affreux philistin).

Le récital de ce soir fut d'une beauté stupéfiante ; ma conversion est totale. Je ne pourrais plus jamais supporter de voir un spectacle de ballets. En fait, il y avait une seule danseuse (les autres corps présents sur scène étaient de simples ornements, tant sa présence envahissait tout) – mais c'était une déesse. Sheila Dupont. C'est presque un crime de cloîtrer une artiste pareille à bord de *l'Extraverti*.

Une telle jeunesse émanait d'elle ! Une fierté tellement glorieuse ! Il aurait fallu des pages et des pages de notes pour révéler tout ce qui était implicite dans un simple mouvement de son poignet. En vérité, j'ai respiré l'air du printemps, aujourd'hui.

Aspéra y assistait également, portant un masque que je ne lui avais jamais vu. Nous n'étions pas plus de vingt dans la salle, mais, bien que je ne fusse pas masqué, je ne pense pas qu'elle ait remarqué ma présence. Elle aussi était sous l'enchantement de cette enfant.

Passe d'armes embarrassante avec Aspéra. Embarrassante en partie parce qu'elle m'avait agressé de façon si brutale, et en partie parce qu'elle m'avait pris sur le fait d'un petit mensonge.

Je l'avais taquinée au sujet de l'orthodoxie qu'elle affichait et de son manque de méthode. Prenant mes reproches au sérieux, elle suggéra que je lui soumette un cas.

« Ce que vous voudrez, lui dis-je, la vouvoyant pour garder la distance nécessaire à l'analyse.

— Eh bien, voici ce que je propose : vous me voyez, et m'avez toujours vue, comme votre mère. Et je vais vous le prouver. »

Je haussai les épaules : « C'est tellement évident. La ressemblance est indéniable. Et sans aucun doute, je considère également le capitaine Gray comme mon père. Ils ont le même âge.

— Vous ne vous en tirerez pas si facilement. Je ne parle pas en paraboles. Il doit y avoir une correspondance spécifique, qui a attiré votre attention dès le début. C'est l'unique raison pour laquelle vous m'avez poursuivie.

— Pour être parfaitement franc, Aspéra, la première chose qui m'avait attiré en vous, c'était votre masque. Et ma mère est morte bien avant que les masques ne deviennent à la mode.

— Parlez-moi d'elle. Depuis le temps que nous nous voyons, c'est à peine si vous l'avez mentionnée. En soi, c'est déjà très significatif.

— Qu'est-ce qui ne serait *pas* significatif, à ce compte-là ?

— Vous résistez comme l'Irlande entière !

— Vraiment ? Soit, de quelle mère voulez-vous que je vous parle ? J'en ai eu deux.

— Comme c'est morbide, dit Aspéra, s'installant sur un coussin et attendant, pareille à une chatte rusée et qui a faim. Vous avez des frères ou sœurs ?

— Un demi-frère. Il était mortel.

— Allez-y, continuez. Racontez-moi vos histoires, qu'on en finisse.

— Ma *première* mère trouva la mort dans un accident de la route lorsque j'avais cinq ans. En 1997 je crois, bien avant qu'on ne se doute de ce que la Peste avait accompli, et lorsque ce genre d'accident était encore fréquent. Pas de souvenirs précis. Je suppose qu'une bonne partie de ces soi-disant « souvenirs » sont plutôt des histoires que mon père m'a racontées par la suite ; il était très obsédé par le passé. Il en existe pourtant un que je sais être à moi : elle m'avait emmené dans un *musée*. De hauts plafonds. Des escaliers de marbre. Je me souviens qu'elle m'avait soulevé pour me montrer une statue égyptienne, et que j'avais eu peur. Elle était très jolie. Mon père prétend qu'il l'avait épousée pour cette seule raison. Ça avait été un mariage imprudent. Ils

étaient tous les deux très jeunes et mon père était, comme on dit, impécunieux.

— Ah ! oui, ça.

— Je ne me souviens pas de son visage, de son visage *vivant* – seulement de photographies. Elle ne vous ressemblait en rien. Ses yeux étaient bleus, comme les miens, et ses cheveux châains avec des mèches cuivrées. Je me souviens de l'enterrement.

Il pleuvait. Emma nous avait accompagnés au cimetière. L'allée était boueuse, et le vent emporta la couronne funéraire. Je dus courir après. Il n'y avait que nous trois. Papa, Emma et moi. Et maman, bien sûr.

— Emma devint sa seconde femme ?

— Oui. Ils se sont mariés deux mois après la mort de ma mère. Le repas funéraire, et tout ça. La seconde fois, papa *fut* prudent. Le père d'Emma était le P.D.G. des Assurances Mutuelles Liberté, où il travaillait. Dix ans après son mariage, papa devint vice-président. Emma avait vingt-sept ans, un an de plus que lui ; elle était seule, avait espéré se marier deux fois, mais cela n'avait pas marché, et elle commençait à se faire de la bile. Un an avant l'accident, papa avait eu une liaison avec elle – mais à l'époque, je n'en savais rien. Peut-être que si, dans un sens. En tout cas, je détestais Emma de tout mon cœur.

— Elle avait vingt-sept ans en 1997 ?

Oui, c'était une mortelle. Après la Rumeur de Berkeley, elle fut une des premières à se suicider. Les dix dernières années de sa vie ont dû être un enfer ; elle se voyait vieillir, grossir, flétrir, tandis que papa restait aussi jeune qu'au jour de leur mariage. Les deux dernières années, elle devait bien dépenser cinquante dollars par semaine en soins de beauté. À la fin, elle craqua. Elle était tout le temps hystérique. Je vous ai parlé du portrait de mon père qu'elle avait peint. Je dois dire ceci en faveur de la condition mortelle : aucun d'entre nous n'aurait pu peindre un tel tableau.

— Pensez-vous ! Bien sûr que nous le pourrions. Vous avez des idées stupides sur l'art. Comment était-elle physiquement, votre belle-mère ?

— Eh bien, c'est curieux... »

Voyant qu'aucune échappatoire n'était possible, je poursuivis : « La première image qui me vient à l'esprit est celle d'Emma endormie dans son lit – un masque antirides sur les yeux. Un masque, vous voyez !

— Élémentaire, mon cher Watson. Mais dites-moi donc – avait-elle les yeux marron, comme moi ?

— Effectivement, ils étaient très semblables aux vôtres. Ah ! c'est comme ça... je vois, maintenant. » Le souvenir de la beauté aux yeux cachés était un moyen pour éviter la véritable analogie : ses yeux,

leurs yeux.

« Je parie que vous aviez douze ou treize ans lorsque vous l'avez vue comme ça. Et que, comme le jeune Hippolyte, vous étiez excité. Pour la première fois, peut-être ?

— Vous êtes très perspicace, Aspéra.

— Non, pas perspicace. Tout simplement orthodoxe, comme vous me l'aviez reproché.

— C'est tellement plus facile que de penser, n'est-ce pas ?

— Mmm... Mais vous reconnaissez que j'avais raison ?

— S'il est bien entendu que c'est ma belle-mère que vous me rappelez, oui.

— Comme vous résistez, Oliver. Ne voyez-vous donc pas la signification du *masque*, la raison pour laquelle il vous a tellement plu dès l'abord ?

— Mais je l'ai déjà dit : le masque antirides...

— Lorsque votre mère vous a soulevé au musée, c'était pour voir quoi ?

— Une statue égyptienne.

— Une momie. Et juste après m'avoir raconté cet incident, c'est ainsi que vous l'avez décrite. Ensuite, vous racontez son enterrement avec force détails nécrophiles. Ta pauvre maman morte – tu parles ! Et ce masque antirides, noir, sans yeux, a un double usage : il réunit en une seule les images des deux femmes, et exprime ce qui semble t'avoir le plus impressionné chez toutes deux – leur mort, qui elle aussi les réunit.

— Fantastique ! » dis-je.

Elle m'embrassa sur le nez : « Alors, c'est moi qui ai gagné ou c'est moi qui ai gagné ?

— Les deux.

Une dernière question, Oliver. Comment s'appelait-elle ? »

Je rougis. « Qui ? » demandai-je, cherchant à gagner du temps, parce que je savais qu'elle m'avait eu.

« Ta mère, gros benêt ! »

Aucune échappatoire n'était possible. Mais comment diable avait-elle précisément pensé à me demander cela ? Je répondis en baissant la tête :

« Hope. »

Aspéra éclata de rire. Elle avait certes des raisons de rire, mais elle insista un peu plus qu'il n'eût été nécessaire. « Hope ! » s'exclamait-elle triomphalement entre deux hoquets. « Hope, Hope ! »

Mardi 28 août 2084.

Aspéra m'a avoué que c'était un piège. Elle avait appris le prénom

de ma mère le lendemain du jour où nous avons fait connaissance, en consultant ma fiche à la bibliothèque. Depuis, elle tissait sa toile.

En compensation de la blessure qu'elle m'a infligée hier, elle a promis de me faire un masque. Il sera en argent, le pendant du sien – afin que le châtiment soit proportionné au crime.

Jeudi 30 août 2084.

Un malheur ne vient jamais seul. Aujourd'hui, en épiant comme de coutume des conversations à l'intercom, j'en surpris une entre Khalid Hatoum et un inconnu (je ne pus identifier sa voix) à mon sujet. Ils étaient dans l'usine de synthèse, et parfois le sifflement des cuves couvrait une phrase ou deux, mais il aurait fallu un véritable pandémonium pour que j'en sorte indemne.

L'INCONNU. Oh ! la sentimentalité ! Cela peut s'excuser. C'est une couleur d'une élégance variable. C'est plutôt la façon dont il mélange ses couleurs – ou omet de le faire – qui fiche tout en l'air.

HATOUM. C'est bien plus simple que cela. Il est stupide.

INCONNU. VOUS dites admirer bien des gens plus stupides que Regan.

HATOUM. Je ne parle pas du manque d'intelligence inné. Lorsqu'on arrive à son âge – il a plus de quatre-vingt-dix ans – ce qui compte, c'est ce que l'on a *fait* de soi-même. Regan s'est pétrifié. Il est devenu un bibelot, un vase de Sèvres, novice et plein de rêves à quatre sous. Parlez d'art avec lui, un jour. Il vit au vingtième siècle. Il est d'avant-guerre. Il...

BRUTS

INCONNU. Bavard, sans doute, mais pas...

BRUTS

HATOUM. ...il a la même notion de l'art qu'un collectionneur de timbres-poste. Il apprécie les résidus qu'il laisse, les « œuvres » – de petites crottes alignées derrière des vitrines. Il admire l'art parce qu'il le croit *durable*. Sa perspective est celle d'un mortel.

INCONNU (en riant). Ce qu'il aime, en réalité, ce sont les catalogues ! Même pas les crottes, mais leur classification. Pourquoi vous laissez-vous démonter par cela ?

HATOUM. La bêtise me rend toujours malade, quand elle se donne des airs.

INCONNU. NOUS nous donnons tous des airs : nous sommes tous plus ou moins présomptueux. De plus, il faut bien traîner quelques boulets. Il est nécessaire qu'il y ait des gens pour qui...

BRUTS

...importance. Le monde aura toujours besoin de fermiers, et les fermiers paraîtront toujours un petit peu plus mortels que les autres.

On peut d'ailleurs en être un avec style.

HATOUM. J'aime les fermiers. Ce que je déteste, ce sont les peintres du dimanche.

J'ai passé le restant de la journée à avoir des conversations imaginaires avec Hatoum. Ce salaud dévoile toutes mes impostures. Et c'est une maigre consolation qu'il n'ait pas conscience de ses victoires.

Vendredi 1^{er} septembre 2084.

J'ai découvert accidentellement qu'Aspéra avait un second « patient » – qui n'est nul autre que Miss Dupont, cette jeune déesse. J'ai insisté auprès d'Aspéra pour qu'elle nous présente. Elle a accepté, mais sa répugnance était aussi impossible à dissimuler qu'on oignon coupé en rondelles. Je fis comme si je ne m'en apercevais pas.

Dix minutes après, elle a abordé le sujet de mon père. Un homme très irresponsable, dit-elle. Un faible. Comment cela ? ai-je demandé. Parce qu'il a jeté ma mère par-dessus bord pour Emma et a ensuite lâché Emma pour Victoria. Les hommes sont ainsi faits, ai-je dit, ils sont inconstants. Elle voulait en dire davantage, mais se rendit compte qu'elle en avait déjà trop dit.

Tu te fais du souci, Aspéra ?

Lundi 4 septembre 2084.

Aspéra nous a bravement réunis tous trois. Comme bien des acteurs ou danseurs que j'ai connus, Sheila n'a apparemment rien de remarquable en privé. Elle prépara le thé avec force maladrotes, qu'Aspéra corrigea avec un maximum de tact. Elle semble sincèrement tenir à ce que sa protégée fasse bonne impression. De son côté, Sheila sut s'en montrer reconnaissante. En vérité, de par sa piété filiale, c'est une véritable Cordelia – au point d'appeler Aspéra, encore qu'assez capricieusement, « Petite Mère. »

Pourtant, Sheila aurait fort bien pu se passer de cette aide. Sa beauté n'est pas aussi accomplie et exercée que celle d'Aspéra. Son corps est plus mince et son visage, plus anguleux qu'on pourrait le désirer. Ses charmes sont idiorythmiques. Mais tout cela importe peu, car c'est une déesse. Elle est la lune en son plein, et Aspéra est le croissant. Ses yeux surtout m'émeuvent ; petits et bleus, brillants, toujours en mouvement, au regard d'une vivacité proprement perverse, mais aussi – paradoxalement – d'une infinie profondeur. Ce sont deux brillants miroirs qu'elle lève devant elle comme des boucliers, à la fois mise en garde et signe de sa timidité. Ses cheveux sont teints d'un gris-bleu métallique qui donne à son regard une grâce sévère. Elle me rappelle Veronica – Veronica telle qu'elle était avant

de s'effriter. Oui, je la trouve très attirante, et jeune, tellement jeune !

J'aimerais pouvoir apprécier autant sa conversation. Un exemple :

« Aspéra m'a dit que vous saviez tout sur les souris, Mr. Regan.

— J'ai passé une quarantaine d'années à en examiner des fragments au microscope. Ce fut plus qu'une lubie passagère.

— Oh ! je trouve cela répugnant, dit-elle avec un frisson calculé. Les souris sont des bêtes si affreuses. Des petites choses qui se tortillent... bouh !

— Je crains que ma sensibilité ne se soit quelque peu émoussée.

— En avez-vous quelques-unes ici – sur le vaisseau ?

— Quelques-unes sont en cage au laboratoire. Et nous avons une bonne provision d'ovules dans les chambres froides, à l'extérieur.

— Là où sont également les miens ? demanda-t-elle, en ouvrant de grands yeux.

— Oui. Mais il y a peu de chances qu'on les confonde, si c'est cela qui vous inquiète. »

Comme sur terre, nous conservons ici les ovules des femmes dans la glace. Personne n'a encore découvert un meilleur remède au problème posé par des femmes immortelles possédant un nombre fini d'ovules, et sans cet expédient plutôt grossier, la ménopause serait inévitable.

« Mais *imaginez* que cela se produise ! Et si je donnais naissance à une petite souris ! Ou bien le bébé serait-il moitié souris, moitié humain, comme le Minotaure ? Je pourrais le faire passer dans un labyrinthe ! Tout ça, c'est une histoire de chromosomes, n'est-ce pas ? Et de gènes. Aspéra dit que vous connaissez tous les gènes que possède une souris. Vous devez être très courageux. Mais que vous reste-t-il, maintenant que vous savez tout ?

— Maintenant que je sais tout, je vais essayer de fabriquer une souris immortelle.

— Oh ! je ne ferais pas cela avant de leur avoir appris le contrôle des naissances ! Vous connaissez les problèmes que *nous* avons avant l'ouverture des Congélateurs, même avec la pilule gratuite pour tous.

— Pour l'immédiat, ce n'est pas un danger. Nous sommes malheureusement bien loin de réaliser nos objectifs.

— Malheureusement ? Vous vous identifiez donc tant avec elles ?

— Je dis malheureusement parce que si nous savions comment rendre une souris immortelle, nous serions bien plus près de comprendre notre propre mutation. Nous pourrions alors rendre immortels les mortels terrestres. Je me demande d'ailleurs à quoi cela servirait, si je faisais cette découverte ici, si loin de la terre.

— C'est pour cela que vous avez travaillé pendant quarante ans avec des souris, et que vous continuez à le faire ?

— Oui. Sauf que, à vrai dire, je ne travaille pas actuellement. Je

suis pour ainsi dire en vacances.

— Oh ! mais vous ne devriez pas agir ainsi ! Si vous avez un talent, vous devez *l'utiliser*, pas le dissimuler. Je ne suis qu'une danseuse, bien sûr, mais j'utiliserai *toujours* mon talent ! »

Je ne saurais dire s'il fallait de nouveau attribuer cela à un calcul, à un manque d'ingénuité, ou si elle était réellement jeune au point de croire ce qu'elle disait.

« Puis-je venir à votre laboratoire un jour, pour voir une de vos souris ?

— Quand vous voudrez.

— Et en *toucher* une ?

— Oui. À vos risques et périls. »

Elle battit des mains. « Oh ! Petite Mère ! Petite Mère ! dites que vous me permettrez d'aller toucher la souris de Mr. Regan ! »

Aspéra était visiblement gênée par ces enfantillages, qui ressemblaient trop à une parodie de ses relations avec Sheila. Mais, bien qu'elle me parût pâlir, Petite Mère ne put refuser son consentement.

Mercredi 6 septembre 2084.

Aujourd'hui, Aspéra est venue m'apporter mon masque. Il est magnifique, et je suis débordant de gratitude.

Ensuite, nous avons parlé de Sheila, je critiquai ses façons invraisemblables avec plus de sévérité que je n'en ressentais réellement et que Sheila ne le méritait. Aspéra approuva, approuva avec trop d'insistance, mais objecta qu'elle avait des vertus qui compensaient ses défauts, même si je n'avais pu déceler celles-ci. Je lui dis que cela me paraissait douteux.

« Mais je vous assure, protesta Aspéra.

— Vous la connaissez donc si bien ?

— Nous *avons* été fort proches au cours de l'analyse. Le transfert est une affaire délicate entre deux femmes.

— J'imagine. »

Je n'allai pas jusqu'à lui demander quels instruments de diagnostic elle utilisait dans cette délicate affaire. Cela allait de soi.

« Tu la laisseras tranquille, n'est-ce pas, Oliver ? »

Je le promis. Elle m'embrassa sur la joue : « Tu es un chéri et je t'aime vraiment beaucoup. » Malgré le sourire dont elle chercha à tempérer cette déclaration, je pense que c'est peut-être vrai. C'est d'autant plus dommage.

lundi 25 décembre 2084.

Et dans toute la maison, pas une créature ne bougeait, pas même une souris.

Deux mois ! Davantage, même. Et qu'a fait la Souris des Étoiles pendant tout ce temps ? Elle a épié les étoiles et tenté de rendre immortelles ses consœurs-souris – sans grand succès jusqu'à présent.

C'est bien, c'est mieux, c'est excellent de m'être remis au travail, de ressentir de nouveau la morsure familière de la curiosité. Sheila vient régulièrement au labo pour s'extasier devant les mutations diverses que mes expériences ont produites, mais jusqu'à présent je suis fidèle à la promesse faite à Aspéra. Mes conversations avec Sheila se limitent à des conférences dans le domaine de ma spécialité. Elle a une ignorance choquante des fondements de la science, mais se révèle une élève douée, et même zélée.

Hatoum a assisté à une de ces leçons et est lui aussi tombé sous l'enchantement. Sheila ne s'en est pas rendu compte, ou bien refuse de le voir. Elle ne regarde que moi et prend un malin plaisir à tourmenter Hatoum avec le spectacle de ma feinte indifférence. Où sont vos sarcasmes, maintenant ?

Nouvel An 2085.

Nous avons atteint notre vitesse terminale et nous laissons glisser, moteurs coupés, jusqu'à ce que nous devions freiner pour notre première halte, à Tau Ceti, à une douzaine d'années. Il existe bien sûr des étoiles plus proches, dont certaines ont même des planètes, mais notre itinéraire a été conçu en vue d'espacer les arrêts aussi régulièrement que possible. À moins que nous ne trouvions mieux que ce que notre pauvre système solaire peut nous offrir, nous frôlerons un total de vingt-six soleils entourés de planètes pendant le siècle et demi à venir. Devant une telle perspective, on ne fête pas le Nouvel An avec un enthousiasme particulier.

Vendredi 6 janvier 2085.

Contre toute attente, il y a eu un décès. Gène Shaw, un de nos navigateurs et le chef de notre orchestre. Elle avait mal fixé son casque pour l'exercice de sauvetage, la mort fut instantanée. Lorsque j'appris la nouvelle, j'allai voir Slade, sachant qu'il avait été amoureux d'elle. Il ne manifesta aucune émotion, bien que le simple fait de parler d'autre chose que de ses rêves ou de mes lectures soit pour lui l'équivalent de l'hystérie.

Comme il s'étonnait lui-même de son manque de réaction, je lui citai des exemples de gens qui avaient accueilli la nouvelle de la mort d'un ami avec la même froideur. J'avançai la théorie que l'expression

classique de la douleur n'était possible que chez ceux qui étaient familiers avec la domination de la mort ; lorsqu'elle devient un événement exceptionnel, nous n'assimilons plus sa signification.

J'ai également appris que Slade était historien – encore une spécialité que l'on ne s'attendrait pas à voir représentée à bord de l'*Extraverti*. Il est bien rare qu'une société soit aussi coupée de son passé que la nôtre. Slade dit que c'est précisément le fait que nous existions pour ainsi dire sans histoire, sans passé autre que personnel, qui le fascine. Il pense que cela deviendra le trait marquant de nos vies au cours de ce voyage.

Lundi 9 janvier 2085.

En dépit de tout ce que l'homéostasie peut faire, des changements se produisent, et, parfois, ils sont inaltérables.

Pauvre Aspéra ! Lorsque le coup tombe, il est toujours brutal, n'est-ce pas ?

Voici ce qui s'est passé :

J'étais entré dans sa cabine sans frapper, sachant que cette impolitesse délibérée et inhabituelle lui ferait plaisir. Elle avait déroulé un miroir et s'y admirait, vêtue de son masque d'argent et d'une robe de cérémonie. Lorsque j'ouvris la porte, elle sursauta. Sur le moment, j'eus l'impression qu'elle ne me reconnaissait pas ; j'étais masqué, certes, mais elle devait savoir qui se cachait sous ce masque-là.

« Aspéra, ma toute chère, dis-je sans ôter mon masque ; je t'ai fait peur ? »

Fuyant mon regard, elle baissa la tête, et je fus alors certain de ce dont je n'avais fait que me douter : le visage sous le masque n'était pas celui d'Aspéra.

« Excusez-moi de revenir sur ce sujet, chère amie, mais il faut que vous l'abandonniez, il le faut réellement. Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour vous-même, et si ce n'est pour vous, que ce soit pour elle. Je sais qu'elle est adorable, et je comprends votre passion. J'irai même jusqu'à dire que d'une certaine façon, de loin et en silence, je la partage. Mais il faut vous séparer d'elle. Je ne fais même pas allusion au scandale, cela importe peu, ici. Il se pourrait toutefois que les plus vieux-jeu d'entre nous estiment que vous nuisiez à l'éthique de votre profession en abusant de la confiance de cette enfant. Ils pourraient – à tort bien entendu – insinuer que ce n'est pas un hasard si vous avez acquis votre célébrité en traitant des enfants. Certes, Sheila n'est que *relativement* une enfant, par rapport à nous. Mais peu importe le scandale. Ce que j'en dis, c'est pour le bien de l'enfant. En vous abandonnant à vos sentiments maternels, vous

oubliez que... »

Le masque se souleva juste assez pour me laisser entrevoir un regard bleu et brillant. Je poursuivis imperturbablement ma petite saynète improvisée :

« ... lorsque vous vous laissez aller à jouer à Pygmalion, vous oubliez combien elle est jeune et malléable. Il est évident qu'elle ne vous quittera jamais de son propre mouvement, Aspéra – même si elle en avait le désir, elle n'en trouverait jamais la force. Aspéra, je veux que vous me promettiez... Aspéra, regarde-moi dans les yeux. »

De nouveau, deux boucliers bleus me fixèrent hardiment par-dessus les traits doux et immuables du masque d'argent. « Il faut me promettre de ne plus la voir.

— Le faut-il vraiment ? »

Elle savait, bien sûr, qu'Aspéra aurait réagi avec indignation à cet infâme mélange de chantage et d'insinuations malveillantes ; bien que parfaitement consciente du jeu que je jouais, elle y prenait le plus vif plaisir et se prêta à ma comédie :

« Alors, je le promets. »

Ce disant, elle passa ses bras autour de mon cou et m'attira contre elle jusqu'à ce que nos lèvres d'argent s'unissent dans un baiser passionné.

Comme il se devait, nous consommâmes notre double trahison dans le propre lit d'Aspéra. Lorsque nos premiers feux se furent consumés, Sheila reprit sa coquetterie coutumière : « Parle-moi encore de génétique, minauda-t-elle. Parle-moi de mes chromosomes et de choses comme ça.

— Mais je t'ai dit tout ce que je savais, mon chou, dis-je en étouffant un bâillement.

— Explique-moi pourquoi tes yeux sont bleus.

— Parce que les yeux de ma mère l'étaient.

— Et pourquoi as-tu fabriqué un petit souriceau avec des moustaches à la place des yeux ?

— C'était un accident. Nous procédons encore beaucoup par essais et erreurs. Nous savons ce que chaque gène contrôle, et comment ils sont disposés. Mais nous savons très peu de chose sur leur structure. Malgré le travail des biologistes moléculaires, nous en sommes encore à l'ère pré-atomique, si je puis dire. Nous pouvons éliminer des gènes, ou les changer de place, mais nous avons encore beaucoup à faire avant de connaître avec un minimum de précision la morphologie du gène vivant.

— Pauvre petite souris ! Et la Peste, c'était aussi un accident ? C'est par simple accident que je suis immortelle ? Ça serait triste...

— Nous sommes tous des accidents, ma chère. Dus à la Peste – qui peut le dire ? Elle apparut, infecta l'humanité, et disparut avant que

l'agent pathogène pût être isolé et identifié. Sans doute s'est-elle éteinte d'elle-même, après avoir épuisé tous ses hôtes potentiels. La plupart des auteurs défendent la thèse de l'accident : un virus mutant. À longue échéance, cette mutation n'aurait pas été viable, car, en rendant immortels (et probablement immunisés) les descendants de ses hôtes, elle se coupait en quelque sorte l'herbe sous le pied.

— Mais après tout, il y a encore des mortels. Pense à l'Irlande, à Madagascar, à Formose... Quand j'avais seize ans, j'étais amoureuse d'un Irlandais. Il avait trente ans et *commençait* tout juste à vieillir. À l'époque, je ne pouvais rien imaginer de plus beau que ce garçon. Pourquoi n'a-t-il pas attrapé le microbe ?

— Tous les mortels qui vivent actuellement sont des descendants de gens qui étaient *in utero* pendant la Peste. Leurs mères étaient contaminées, mais survécurent et leur donnèrent naissance, sans toutefois leur transmettre la modification génétique. Lorsque ces enfants naquirent, la Peste était terminée. Elle n'avait même pas duré deux mois. Tu *sais* cela, quand même ?

— Oh ! oui, je trouve la science tellement fascinante ! Je fais faire une danse sur la génétique et la Peste. Ce qui est merveilleux dans la science, c'est qu'elle est tellement logique. Tu n'as pas un grain de beauté, quelque part ?

— Non. »

Elle soupira : « Aspéra en a un sur la joue gauche. Quand je l'embrassais, j'avais toujours l'impression d'être tellement décadente... »

Avait-elle utilisé le passé délibérément ? C'est cela qui me ravit chez Sheila : je sais qu'il me sera toujours impossible de donner une réponse définitive à ce genre de questions.

Lorsqu'elle regagna sa cabine, Aspéra s'aperçut immédiatement que les deux masques étaient abîmés.

« Ma chère Sheila, dit-elle d'une voix douce, mais non sans aigreur, permettez-moi de vous offrir ce masque.

— Merci, Petite Mère, vous savez que je l'ai toujours admiré. J'avoue même que je vous l'enviais.

— Oliver l'admire également beaucoup. Pour Oliver, c'est un symbole non seulement de sa mère, mais aussi de la mort. Oliver aime les mères et la mort.

— Voyons, Aspéra, lui rappelai-je avec enjouement, la mort elle-même n'est qu'un symbole.

— Oui, dit-elle, souriante (car j'étais une fois de plus tombé dans un de ses pièges). Un symbole de notre vie ici. »

Mardi 10 janvier 2085.

J'ai commencé à travailler au roman. Aspéra m'en a suggéré le titre, et nous y figurons tous.

Traduit par FRANK STRASCHITZ
Things lost.

LA POUSSIÈRE DES ÉTOILES

Par Chad Oliver

À moins d'une découverte révolutionnant la physique, les premiers astronefs interstellaires mettront des dizaines d'années pour couvrir la distance qui sépare notre soleil d'une étoile proche. Ce seront sans doute des arches, abritant des générations successives, équipées de tout ce qui sera nécessaire à leur vie. Mais si en route la tradition est mal transmise, si la sédition s'installe, si une panne survient, les passagers deviendront-ils des Hollandais Volants ?

COLLINS flottait à travers les ténèbres de jais qui emplissaient les entrailles du vaisseau. Il se déplaçait, tous les sens en éveil. Il percevait le sourd bourdonnement des voix qui devant lui surgissaient du néant et l'oxygène de l'air stagnant lui semblait doux tandis qu'il l'inspirait profondément. La froide odeur du métal l'enveloppait, le cernait. Un frisson soudain le parcourut dans cette obscurité. À l'instant précis où il le fallait, il tendit la main en avant, effleura une entretoise invisible qui parut rugueuse et inerte à ses doigts sensibles, et changea de direction d'une poussée légère, délicatement calculée. Le tunnel suivant était tout aussi obscur que celui qu'il venait de quitter, mais il distinguait à quelque distance une vague clarté. Son poulx s'accéléra sous l'effet des minuscules courants de chaleur qui léchaient sa peau et il huma l'odeur des hommes dans l'abîme ouvert devant lui.

C'était bon de se rapprocher des hommes, songeait Collins. C'était un sentiment agréable. Il se maintenait au centre exact du conduit, aussi éloigné qu'il le pouvait du goût froid du métal. Dans la nuit éternelle, seul avec ses pensées, l'homme apprend ce qu'est la solitude. L'homme apprend la peur...

Il réorienta son corps et prit un nouveau tournant, puis un autre encore et éprouva brusquement le choc de vies juste devant lui. Il ferma à demi les paupières, laissant le temps à ses yeux

d'accommoder. Il sentait l'espace et l'air tout autour de lui et la désagréable odeur du métal s'éloignait. Des courants chauds baignèrent sa peau. Et pourtant il sentait, même là, un froid, le froid glacial de l'hostilité qui mouchetait les vagues de chaleur comme aurait fait une tumeur maligne...

Collins chassa cette impression en secouant la tête. Peu à peu, graduellement, la salle prenait forme autour de lui, bien qu'il ne pût encore regarder en face la flamme intolérable et vacillante qui sifflait et crachotait au sommet de la torche. Des ombres noires se tortillaient dans la pénombre grise alentour du feu, et des corps blancs flottaient autour de lui, attendant.

Collins inspira profondément. Il voyait de nouveau.

« Que la classe se mette en rang », lança-t-il dans le silence.

Les hommes – tous des jeunes – hésitèrent un instant puis se disposèrent en cercle autour de lui. Ils formaient trois couches différentes, l'une au niveau de Collins, la suivante un peu au-dessus de lui et la troisième juste au-dessous. Chacune des couches comptait quatre hommes. Collins se força à braquer les yeux droit sur la torche bien que son éclat inaccoutumé lui plantât des aiguilles de douleur dans les prunelles, réduisant ses pupilles à de minuscules points noirs. Ce n'était pas facile, mais il parvenait à garder le visage impassible.

Les hommes étaient faits pour vivre dans la lumière.

« Avant de commencer, l'un de vous aurait-il des questions à poser sur votre travail d'aujourd'hui ? » Sa voix était douce et patiente. Mais elle avait du mordant... dissimulé pour l'instant, mais tranchant comme le fil d'un rasoir quand il le fallait.

Les jeunes hommes s'entre-regardèrent, un peu hostiles, hésitants.

« Allons, parlez, dit Collins en souriant. Poser des questions n'est pas signe d'ignorance, vous le savez. Seuls les imbéciles n'en posent jamais. »

L'un d'eux toussota pour se dégager la gorge. C'était Lanson, l'un des plus intelligents. Collins l'encouragea d'un geste de la tête.

« Nous ne comprenons pas notre problème d'aujourd'hui, monsieur, dit-il, en soulignant un peu le mot *monsieur* de façon à lui conférer une sonorité un peu méprisante. Nous en avons discuté entre nous, mais nous n'arrivons pas à le comprendre.

— Soyez précis, Lanson. Qu'est-ce que vous ne saisissez pas au juste ? »

Lanson s'agita nerveusement dans l'air immobile.

« C'est le problème de la chute des corps, monsieur », dit-il. Sa voix trahissait une réelle curiosité, cette fois ; Lanson était intéressé, presque malgré lui.

« Vous nous avez déclaré que sous l'effet de la gravité, deux corps tombent dans le vide à la même vitesse exactement, quel qu'en soit le

poids... c'est-à-dire, si nous avons bien compris ce que vous vouliez dire, qu'un corps *lourd* tombera à la même vitesse qu'un corps *léger*, ou, pour reprendre votre exemple, qu'un morceau de papier et une masse de métal toucheront en même temps le sol.

— Très bien jusqu'à présent, Lanson. » Collins se prépara, sachant ce qui allait venir. C'était en effet difficile.

« Eh bien, monsieur, poursuivit Lanson en choisissant ses mots avec soin, nous voyons assez bien ce que vous entendez par les concepts *lourd* et *léger*... mais qu'est-ce que *tomber* ? La *chute* ? Qu'est-ce qui pousse le morceau de papier et le bloc de métal vers le bas ? Pourquoi ne flottent-ils pas comme nous ?

— Ils *flottent*, murmura une voix, assez forte cependant pour se faire entendre. Tout le monde le sait. »

Collins regarda les êtres blancs qui l'entouraient, pâles, fantomatiques à la lueur dansante de la torche. Au-delà, les vastes ténèbres planaient comme une bête gigantesque, avec ses tentacules d'ombre qui se tordaient, attendant le moment de les envelopper, de les entraîner tous dans le noir caveau de l'abîme. Il frissonna de nouveau, l'échine parcourue d'un courant glacé. Cela ne pouvait continuer ainsi éternellement, il le savait. Ils ne se donnaient plus autant de mal qu'auparavant... c'était très difficile, et ils ne faisaient pas l'effort nécessaire. Tous les jours, toutes les heures, ils perdaient du terrain. Et au-dessous d'eux, dansant autour de leurs grands feux...

Il fallait qu'il parvienne à leur faire comprendre.

« Vous avez raison, en un sens, leur dit-il avec précaution. Je suis heureux que vous vous serviez de vos cervelles et n'acceptiez pas simplement ce que je vous dis sans faire appel à votre réflexion personnelle. Ils flottent bien, comme vous l'avez constaté ici. Mais le fait est que nous nous trouvons ici dans des conditions qui n'ont rien de naturel, rien de normal, bien que ce soient les seules que nous ayons jamais connues. Je me suis efforcé de vous parler de la gravité...

— Lui et sa gravité ! ricana quelqu'un.

— Nous n'abordons pas la question avec la gravité qui s'impose », murmura un autre. Plusieurs jeunes hommes rirent du jeu de mots, regardant fixement Collins avec un mépris mal dissimulé.

« Mais qu'est-ce que la gravité ? insista Lanson. Vous dites qu'en matière de science nous devons expérimenter, mesurer, étudier les faits plutôt que nous en tenir à des rêveries. Alors... *montrez-nous* donc un exemple de gravité. »

Collins prit une profonde inspiration, sensible aux doutes qui l'environnaient. « Je suis incapable de vous montrer de la gravité que vous pourriez reconnaître comme telle, dit-il lentement. Pas plus que je ne saurais vous montrer les atomes qui composent la matière, et

encore moins les composants subatomiques de l'atome lui-même. Vous devez faire preuve de patience, tenir compte de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Même dans le domaine scientifique, messieurs, il est des moments où nous devons nous en remettre à la foi, faire de notre mieux...

— Nous ne mettons pas votre parole en doute, monsieur, reprit Lanson, qui ne faisait d'ailleurs pas autre chose. Mais il nous semble que même si toutes ces histoires étaient vraies quelque part, à une certaine époque, c'est quand même *ici* et non *là* que nous sommes forcés de vivre. Et puisque nous devons vivre ici, pourquoi ne pas nous en tenir à ce monde, à ce qui peut nous être d'une utilité immédiate, et oublier tout ce qui...

— Non ! fit sèchement Collins, sentant monter en lui une vague brûlante de colère. C'est assez, Lanson, à moins que vous ne désiriez que je vous signale. Nous ne *devons* pas oublier, sinon c'est notre perte ; nous sommes des animaux, nous ne sommes plus des hommes. Un jour vous verrez et vous comprendrez. D'ici là... »

Il se tut brusquement. Les jeunes gens bougèrent, instables dans l'air. Collins se tendit, tous les sens en éveil, vibrants, aux aguets. Il sonda les ombres denses. Sa peau était parcourue de picotements. Il y avait quelque chose là... ces ombres n'étaient plus désertes. Quelque chose...

« Les autres hommes, souffla-t-il. Éteignez la torche. »

La flamme crachota et disparut. Les hommes dérivèrent en se repliant, unis maintenant devant le danger commun, s'efforçant d'accoutumer leur vue à l'absence de lumière. Collins sentait son cœur lui marteler la gorge, et la paume de ses mains se couvrait d'une moiteur glacée. Il tira son couteau, prêt à tout.

Dans le silence de mort, la panique avançait pas de loup à travers la salle obscure.

*

* *

L'officier de bord Mark Langston lâcha quelques jurons choisis et les laissa exploser sans dommage dans le cadre étroit de son bureau aux parois couvertes de livres. Il ouvrit un tiroir de sa table, en tira un flacon fort culotté et s'accorda la faveur d'une petite rasade de scotch. Il remit ensuite le flacon en place, chassa l'expression de dédain de son visage et installa un sourire tolérant sur les lèvres.

« Entrez », dit-il, rassemblant son énergie.

La porte s'ouvrit avec une calme précision qui laissait entrevoir un ouragan à l'horizon. Une grande femme anguleuse au visage taillé à la hache entra inexorablement dans la pièce, suivie de sa fille adolescente, qui avançait docilement sur ses talons.

« Vous êtes l'officier de bord ? demanda la femme d'une voix qui évoquait le frottement d'une lime sur un morceau de fer.

— Vous avez deviné du premier coup, répondit Mark Langston.

— Mais vous n'êtes pas la personne à laquelle j'ai parlé hier, déclara-t-elle d'un ton soupçonneux. Où est M. Raleigh ?

— M. Raleigh n'est pas de service pour le moment, dit-il. Je m'appelle Langston. En quoi puis-je vous être utile ?

— J'espère bien que vous pouvez. Je suis madame Simmons, et voici ma fille, Laura. »

Mark Langston s'inclina et jeta un coup d'œil à la note que Raleigh lui avait laissée sur le bureau :

En faible témoignage de mon estime, je te lègue M^{me} Simmons, annonçait le billet. Et Dieu ait pitié de ton âme !

« Qu'est-ce qui ne va pas, madame Simmons ? » Elle poussa un profond soupir qui évoquait excellemment un rôle d'agonie. « C'est cette insupportable gravité artificielle, M. Langston, dit-elle. Je ne pourrai simplement pas la tolérer un instant de plus. J'ai des douleurs terribles autour du cœur et le dos tout courbatu. Mes nerfs sont en charpie. Il faut que vous fassiez quelque chose, mon garçon. Et ma chère petite Laura ne peut absolument pas dormir la nuit... elle a tellement besoin de sommeil avec sa santé si délicate. N'est-ce pas, Laura ?

— Oui, maman, répondit Laura d'une voix grêle.

— Allons, madame, dit avec précaution Langston en luttant désespérément pour continuer à sourire, j'ai bien du mal à comprendre cela. Éprouvez-vous ces mêmes symptômes sur Terre ? Vous comprenez, la gravité du vaisseau est maintenue constamment à la norme terrestre... il n'existe en fait aucune différence entre la gravité artificielle et la gravité dans laquelle vous avez vécu toute votre vie.

— Mon bon monsieur, rétorqua M^{me} Simmons en se redressant avec hauteur, m'accuseriez-vous de...

— Pas du tout, pas du tout », mentit Langston. Il s'efforçait de ne pas oublier M. Simmons et tout le pouvoir et l'influence dont il jouissait au Bureau du Commerce Interstellaire. « Il est fort possible que la machinerie soit dérégulée ou qu'il se passe quelque chose d'anormal. Je vais m'en occuper immédiatement, madame. Nous ne négligerons aucun effort pour vous rendre agréable le séjour à notre bord. En attendant, voudriez-vous consulter le docteur Ford, sur le Pont 3 ? Je suis certain qu'il sera en mesure de vous soulager, vous et votre fille. »

M^{me} Simmons reprit visiblement espoir. « Oh ! monsieur Langston ! souffla-t-elle. Pensez-vous vraiment que j'aie besoin de soins médicaux ?

— C'est très possible, madame », dit Langston, et il le pensait sincèrement.

Quand la mère et la fille se furent retirées, Langston se leva de son bureau pour boitiller jusqu'à l'écran privé contre la cloison externe. Il l'alluma et l'infinité de la nuit lui pénétra l'âme, l'emportant entre les myriades d'inimaginables étoiles.

Là même, dans son bureau, pour lui tenir compagnie, il avait l'espace, l'espace des profondeurs, les ténèbres sans fin et les étoiles qui constituaient sa vie, l'essence même de son être. Il se perdit dans les immensités sans cesse renouvelées. Tel était l'espace... l'espace qu'il avait contribué à conquérir, les pistes étoilées qu'il avait faites siennes. Le cosmos inconnu qu'il avait élu comme son monde. Là, au dehors, dépassant les bornes de l'imagination, à une distance défiant toute crédibilité, les hommes et les femmes avec lesquels il avait vécu, combattu, ri, fondaient sans répit dans le noir sans fond. Ils poursuivaient la grande aventure toujours plus loin. Et maintenant...

Maintenant, il n'était plus des leurs.

Mark Langston éteignit l'écran et retourna en boitillant à son bureau. Ils avaient ouvert les frontières les plus reculées... et pourquoi ? Pour M^{me} Simmons et Laura ? Pour la stupidité, la voracité et l'ignorance ? Pour les riches touristes qui faisaient de la Terre un objet de dérision ? Pourquoi ?

Un signal rouge s'éclaira au-dessus de son visiophone. Il actionna le commutateur. C'était Stan Owens, l'anthropologue du vaisseau. Il paraissait agité, ce qui était totalement inhabituel.

« Qu'y a-t-il, Stan ? Encore ces empoisonneurs de pirates de l'espace ?

— Assez de plaisanteries, Père Temps. Nous sommes tombés sur quelque chose.

— Sur la route de Capella ? De quoi s'agit-il... de l'Ennui Ultime, enfin ?

— Pas de blagues, Mark. On a besoin de toi en vitesse dans le poste de commandement. »

Mark Langston examina le visage de son ami avec un intérêt soudain. « Dis donc, fit-il, mais tu parles sérieusement !

— Viens te rendre compte par toi-même », fit Owens en souriant, puis il raccrocha.

Mark quitta son bureau à une allure respectable, fonda dans la coursière presque sans boiter et prit l'ascenseur du poste. Il en ressortit et subit aussitôt le choc... l'esprit, l'émoi d'un vaisseau qui rencontre l'inconnu. Il avait éprouvé ce sentiment mille fois au cours de sa vie et son sourire s'élargit.

Owens le prit par le bras et l'entraîna vers un groupe d'hommes rassemblés autour d'un ordinateur auxiliaire. « Cramponne-toi, vieille

branche, dit l'anthropologue. Cela promet d'être un coup dur pour ton vétuste système nerveux... cette péniche a décroché le célèbre gros lot. »

Les autres s'écartèrent et le capitaine Kleberg accueillit Mark en lui mettant dans la main un compte rendu d'ordinateur.

« Regardez donc ceci, Mark, dit-il, en passant les doigts dans ses cheveux gris fer. J'en viens presque à conclure que l'ordinateur est dingue, ou que c'est nous, ou les deux à la fois. »

Langston examina d'un œil expert le rapport.

C'était un compte rendu de relevé du sous-espace – l'espace normal devenant le sous-espace en ce qui concernait leur vaisseau, le *Wilson Langford*, qui naviguait en hyperspace – et paraissait relativement ordinaire au premier coup d'œil. Notation usuelle des coordonnées, estimation de la dérive, densité d'hydrogène, vérification du faisceau de détresse – rien qui pût s'émouvoir... Puis il vit. « Mais c'est impossible, dit-il.

— Exact, observa le capitaine Kleberg. Mais il est bien là.

— À toi de jouer », dit Owens.

Mark Langston examina de nouveau le compte rendu avec soin. « Est-ce un canular ? demanda-t-il, tout en sachant fort bien que ce n'était pas le cas. *Il ne peut pas* y avoir de vaisseau là.

— Et pourtant il y en a un, souligna l'officier navigateur.

— C'est peut-être le *Hollandais Volant* », suggéra Owens.

Langston s'efforçait de juger de l'événement en toute logique. Seulement il n'avait rien de logique. De toute évidence, il y avait bien là un vaisseau d'une sorte ou d'une autre, en espace normal, à des années-lumière de distance de tout système planétaire. Qu'y faisait-il ? Comment y était-il parvenu ?

« Pas d'appels de détresse de quelque nature ? s'enquit-il.

— Un silence de mort, répondit le capitaine. Et nous n'arrivons pas à en obtenir un seul *blip*.

— Et la position ?

— Nous sommes presque exactement "au-dessus" de lui, déclara l'officier navigateur. Nous faisons pratiquement marche arrière depuis un moment pour éviter de le perdre.

— Des accélérations ?

— Difficile à dire mais, à mon avis, il est en chute libre. Pas trace d'énergie, et pas de radiations. Il est inerte. »

Langston réfléchit pendant une minute. « Avez-vous déjà établi un croquis ? demanda-t-il enfin.

— Ils s'en occupent, en bas, dit le capitaine. Naturellement, ce n'est pas un travail facile, mais ils devraient avoir une idée assez vite.

— Attendez que quelques-uns des membres de notre noble cargaison humaine découvrent que nous avons dévié de notre route et

que nous serons en retard d'une à trois semaines par rapport à la date prévue d'arrivée, fit Owens en gloussant. Ils nous tomberont tous dessus comme une horde de hyènes. »

Un bruit ronflant se fit entendre, et une maquette en trois dimensions tomba d'un conduit. Le capitaine Kleberg la ramassa pour la poser sur la table des cartes où tous pouvaient l'examiner en détail.

Un silence de mort s'établit dans le poste de commandement.

« Cela ne se peut tout simplement pas, finit par déclarer le capitaine Kleberg, d'une toute petite voix.

— Non, reconnu Langston à voix basse. Mais c'est un fait. »

Les hommes s'entre-regardaient, à la recherche de mots qui ne venaient pas.

*

* *

Ils montaient des profondeurs, nourris de fureur, et Collins en respirait l'odeur, sentait les courants tièdes qui émanaient de leurs corps, et les courants d'air successifs des ailes battantes. La salle en était envahie, emplie, elle en était asphyxiée comme par un gaz se libérant sous la pression du monde inférieur. Telles des créatures de l'enfer, et pourtant...

Collins recula lentement vers l'entrée du tunnel et s'immobilisa, le temps pour le reste de l'arrière-garde de prendre position autour de lui. Les divergences d'opinion étaient maintenant oubliées, fondues à la flamme du péril ; Collins sourit sans joie. Quelle ironie ! Ils ne le respectaient qu'en tant que combattant.

Il se laissa flotter jusqu'au sol de la chambre et toucha le métal froid. Il se vida l'esprit de toute pensée, n'attendant plus que le moment de l'action.

Les autres hommes venaient du haut, comme toujours, et Collins sentait et respirait et entendait la bataille dans les ténèbres au-dessus de lui. Couteaux, massues et javelots s'entrechoquaient à grand fracas. Les échos des lourdes respirations emplissaient la salle. Il serra les paupières pour tenter d'y voir. Quelque chose d'humide et de collant lui frôla le visage : du sang qui jaillissait à flots sous les pulsations d'une artère tranchée.

Pris d'une rage aveugle autant contre lui-même que contre les ennemis, Collins s'élança du sol. Ses narines palpaient et sa gorge émettait, malgré ses efforts pour le réprimer, un grondement animal de défi. Il monta, haut et vite, le couteau brandi devant lui. Pendant un temps d'une intolérable longueur, il n'y eut rien. Et puis... le contact.

Collins piquait et tranchait avec une précision méthodique, sans avertissement, sans quartier. Comme beaucoup d'hommes qui tiennent

le combat pour ce qu'il est, il ne nourrissait aucun scrupule et se montrait d'une foudroyante efficacité. Son antagoniste, qui luttait en silence, abandonna soudain. Collins se propulsa, repoussant le corps loin de lui. Il remonta, lentement, cherchant à disposer les sons, les odeurs et les impressions en un dessin assez cohérent qui lui permettrait de distinguer l'ami de l'ennemi. Il hésita un bref instant, devinant le danger, puis esquaiva de justesse un objet qui lui frôla l'oreille pour le frapper à l'épaule en un choc engourdissant.

S'efforçant toujours de voir, Collins passa à l'attaque. L'homme faillit lui échapper, mais il le saisit par un pied et ne le lâcha plus. L'autre fonça soudain en avant et en haut simultanément. Collins sentit l'air brassé par les ailes. Il frappa désespérément de son couteau. Il lui fallait abattre le mutant avant d'être écrasé contre une paroi... ces ailes fragiles assuraient à l'adversaire un avantage décisif dans un espace libre.

Un pied le frappait méthodiquement au visage. Il n'y avait pas un bruit de voix, ce qui conférait au combat le silence irréel du rêve. Collins pivota pour se mettre en bonne position et décocha un coup de pointe à une aile. L'arme pénétra et Collins déchiqueta complètement la fine membrane. L'adversaire hésita. Collins le laissa reculer et piqua vers le tunnel. Il sentait le combat approcher de sa fin, les autres commençant à battre en retraite. Le relent du sang était écoeurant dans l'air immobile. La douleur lui engourdissait l'épaule, il avait la gorge sèche, pleine de poussière.

Il fonça dans le passage, le souffle court, et se poussa en avant. Il n'avait pas franchi dix mètres qu'il se heurtait à quelqu'un... qui allait en sens inverse.

Une lame siffla à son oreille et il saisit un bras qu'il se mit à tordre. Il ne rencontra qu'une faible résistance, trahissant le désespoir. Fatigué, blessé, ou peut-être les deux, songea-t-il. Il avança pour porter le coup de grâce, le couteau levé.

« Tu es vaincu, murmura-t-il. Rends-toi. »

En guise de réponse, une main jaillit dans l'ombre et des ongles lui griffèrent le visage. Collins s'approcha prudemment, cherchant l'ouverture. Il avait lu que tout animal acculé devenait dangereux, et l'homme n'y faisait pas exception. Mais il en avait assez de tuer, malade qu'il était d'horreur et de l'odeur du sang. Sa colère contre l'autre homme s'était évanouie. Mais il n'y avait pas d'issue. Que faire d'un tel être ? Si on lui laissait une chance de garder la vie sauve, il vous remerciait en redevenant furieux. Son ennemi n'était pas un homme, se surprit-il à songer. C'était un animal. Collins leva son couteau.

« Mon fantôme reviendra t'anéantir, siffla faiblement l'homme, entre ses dents. Mon esprit n'oubliera pas ! »

Révolté brusquement par ce qu'il avait failli commettre, Collins rengaina son arme.

« Tu es mon prisonnier », dit-il d'une voix calme.

L'homme lui rit à la figure et tenta de le griffer de nouveau, faiblement. Collins le frappa une fois, faisant la grimace en sentant son poing s'écraser contre une mâchoire tandis qu'il tenait l'adversaire par le bras pour l'empêcher d'aller flotter plus loin. Il entraîna ensuite le corps inerte dans le tunnel, loin de la salle de la mort, dans les ténèbres sans fin et le silence pesant.

Après avoir confié le prisonnier à Malcolm et s'être reposé un moment dans ses quartiers, Collins remonta comme en nageant par les couloirs sombres jusqu'à la chambre du capitaine. La porte n'était pas fermée au verrou ; il entra.

Comme toujours, la torche du capitaine brûlait. C'était une merveille, comme l'étaient toutes les torches spéciales avec leurs conduits de tirage pour la combustion. Mais plus merveilleuse encore était la clarté douce et régulière des myriades d'étoiles suspendues comme des bijoux étincelants sur le velours noir des hublots de vision. Collins s'emplit de leur beauté. Puis il se tourna vers le capitaine.

« Assieds-toi, mon garçon, lui dit celui-ci. Je suis en train de déjeuner. »

Seul à la petite table placée au centre de la salle des commandes, le capitaine mangeait, en effet. Sa longue chevelure d'un blanc neigeux avait des reflets argentés dans l'éclat mouvant de la torche et ses yeux sombres brillaient dans son visage dur profondément marqué de rides. Il s'était bouclé dans les sangles de son siège, et l'assiette comme le verre étaient maintenus sur la table rivée au sol. Il était beaucoup plus simple de manger en flottant, mais le capitaine s'y refusait.

Collins se boucla dans le fauteuil en face du chef, qui continuait de manger en silence, avalant sans appétit les produits synthétiques gluants et les faisant descendre en aspirant avec une paille l'eau de son verre hermétique.

« Il faut trouver un moyen, finit par dire Collins.

— Oui, nous avons perdu un homme.

— Il *doit* exister un moyen.

— Il n'y en a pas, dit le capitaine, en espaçant ses mots. Mais nous devons continuer d'essayer. »

Collins, l'esprit lourd de soucis, regarda le capitaine. Très vieux, maintenant. Très vieux, cet homme qui avait été si longtemps le ciment de leur cohésion. Quand il disparaîtrait...

« Ils commencent à fléchir, mon garçon, dit le capitaine. Je ne sais pas combien de temps encore nous pourrons les tenir. Ils deviennent des animaux comme les autres. Et quand la métamorphose sera

complète, nous serons fichus. Les imbéciles ! Se figurent-ils que l'eau et les aliments dureront à jamais ? Du temps, *du temps*... il nous en faut davantage, et il s'épuise pour nous. »

Collins haussa les épaules. « Nous perdons déjà la bataille, observa-t-il. Ne nous berçons pas d'illusions. Il nous faut plus que du temps, et ce ne sont pas des rêves qui modifieront la situation.

— Tu es encore jeune, mon garçon, dit doucement le capitaine. Le temps viendra où tout ce qu'il te restera, ce seront les rêves. »

Collins s'inquiétait, assis dans cette grande solitude en face du capitaine. Il se tourmentait du tour que prenait la conversation, et il se sentait un peu embarrassé. Il n'était pas bon de participer aux pensées les plus intimes d'un autre ; voilà pourquoi il existe des barrières entre les hommes. Et le capitaine paraissait si vieux, assis là... l'enveloppe d'un homme dont les longues années passées en une lutte absurde avaient rongé la force. Si seulement ils avaient remporté une seule vraie victoire, plutôt que cette défaite lente et interminable...

Mais pas de victoire. Et pourtant le capitaine ne devait pas abandonner la partie car s'il tombait, ils tombaient tous.

« C'est un problème ardu, monsieur, dit-il. Un problème scientifique. En tant que tel, il a sûrement une solution. Vous m'avez répété cela durant toute ma vie. Si ce n'est pas vrai...

— Oh ! c'est vrai, c'est vrai, soupira le capitaine, passant une main maigre dans ses cheveux blancs. Mais ce n'est pas devant un problème scientifique que nous nous trouvons... il s'agit d'un problème de relations entre humains. C'est celui-là que nous devons résoudre en premier lieu, et même ensuite, je ne suis pas certain que nous trouvions la solution de l'autre. Il y a si longtemps...

— C'est impossible, déclara froidement Collins, pour ébranler le capitaine. Cela n'a tout simple ment pas pu se produire. Qu'est-ce qui a pu mal tourner ? Nous y avons tous réfléchi des milliers de fois... et réexaminé les plans, les archives, les théories. Il doit y avoir quelque part un facteur supplémentaire, quelque étrange et inconnaissable...

— Sottises ! s'écria le capitaine avec violence, tiré de son apathie. Pas de discussions métaphysiques oiseuses, mon garçon... pas dans cette salle.

— Mais alors comment est-ce arrivé ?

— Là n'est pas la question, aboya le chef, le regard de nouveau fulgurant. La question est de savoir ce que nous allons faire. Nous en sommes là... acceptons le fait. Que fait-on à partir de cette situation ? »

Collins ne répondit pas, pour une bonne et simple raison. Il n'y avait pas de réponse. Il releva les yeux sur le capitaine, qui l'observait en silence. Il n'avait pas abandonné, *lui*. Il avait lutté, réfléchi, travaillé et rêvé jusqu'à ce que le cours du sang se ralentisse en lui, et

maintenant encore il ne céda ni aux ombres ni aux ténèbres. Il avait harcelé les hommes, les tournant en ridicule, n'hésitant pas à les blesser... mais il les avait maintenus à l'état humain.

Collins déboucla la sangle et flotta hors du fauteuil.

« Je vais voir l'autre homme que j'ai ramené, dit-il. Peut-être me fournira-t-il un fil conducteur.

— Bonne chance, mon gars », fit doucement le capitaine.

Collins s'imprima une poussée en s'aidant d'un étançon et partit dans le noir en nageant. Toute vie se terminait par la mort, il le savait. Mais c'était la façon d'affronter la mort qui faisait la différence, qui distinguait finalement un homme d'un autre. Quand viendrait son tour – et il le sentait proche, à présent – il voulait quitter la vie en homme... et non comme une bête sans esprit qui hurle et se débat dans une noire caverne de vide, seule et sans amour.

*

* *

Les quatre hommes échangeaient des regards par-dessus la bouteille posée sur la table réservée au capitaine Kleberg. Ils occupaient tous des fauteuils, mais cela excepté, leurs attitudes différaient remarquablement. Le capitaine Kleberg avait adopté une attitude à peu près classique, et, songeait Mark Langston, donnait l'impression que son meilleur ami venait d'entrer dans la pièce et de lui décocher son poing en pleine figure. Stan Owens, avec un petit sourire énigmatique qui lui relevait les coins de la bouche, avait renversé son siège à un angle périlleux et posé ses grands et vilains pieds sur la table. Jim McConnell, le maigre chef-mécanicien du *Wilson Langford*, était affaissé sur son siège, ses longues jambes profondément enfoncées sous la table et le visage à peu près au niveau du goulot de la bouteille. Mark Langston avait retourné sa chaise et s'y tenait à califourchon, tirant paisiblement sur une très vénérable pipe, et bombardant de temps à autre tous les autres d'un menaçant nuage de fumée bleue.

« Eh bien, messieurs, il semble que nous soyons tombés pile sur un mystère de première qualité, déclara Mark Langston.

— Vous l'avez déjà dit, signala le capitaine, agacé. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que nous allons faire.

— Très bien, dit McConnell, dont la cigarette pendait selon un angle miraculeux de la lèvre inférieure. Voici comment je vois les choses. Tout d'abord, nous avons découvert une épave. Il se trouve que c'est le vieux *Viking*, mais qu'est-ce que ça change ?

— Ce que ça change ? » fit en écho Mark Langston. *Le premier navire interstellaire*, songeait-il, *le premier de tous*. « Si vous avez parlé sincèrement, c'est une observation d'une curieuse froideur.

— D'accord, répondit McConnell en hochant la tête, avec un vague sourire. Si je l'ai dit sincèrement. J'essaie seulement de vous ramener sur terre, bande de rêveurs, ou plus exactement au niveau de notre bâtiment. Nous n'aboutirons à rien en adoptant ce point de vue du « comme c'est merveilleux ». Le vaisseau mort, au-dessous de nous, c'est bien le *Viking*, le premier des interstellaires, la nef disparue... la nef qui était en réalité déjà presque un anachronisme avant de prendre le départ. Mais en ce qui nous concerne, ce pourrait tout aussi bien être le *Tas de boue X*. Quant au problème immédiat, ce n'est qu'un vaisseau, et plus vite nous penserons en ces termes, plus vite nous saurons quoi faire. Fin de mon laïus, droits d'auteur réservés.

— N'en restez pas là, Jim, intervint le capitaine Kleberg. Voyons où cela nous mène. »

McConnell alluma à son mégot une nouvelle cigarette et se carra plus confortablement dans son fauteuil. « Bien, voici les choses comme je les vois. Il y a plus de deux cents ans que l'on est sans nouvelles de ce *Viking*. Pour autant que nous puissions en juger, il n'existe plus de vie à bord... du moins plus d'êtres vivants capables de manipuler son matériel technologique. Le *Viking* paraît bien mort. Mais lorsqu'il a décollé, en l'an 2100, il emportait deux cents personnes... cent hommes et cent femmes. Tous les écoliers connaissent cette histoire. Première question : est-il possible qu'il y ait encore des êtres vivants dans cette coque ? »

Un long silence régna dans la chambre du capitaine pendant que les quatre hommes songeaient à cette nef solitaire, demeurée isolée durant des siècles, inerte, silencieuse et démodée. Une entreprise héroïque réduite à des dimensions tragi-comiques par les progrès foudroyants de la technologie, et pourtant...

Mark Langston reposa sa pipe refroidie sur la table et se pencha en avant. « Moi, je crois que oui, dit-il avec modération. Oui, c'est possible.

— L'air ? demanda le capitaine d'un ton dubitatif. L'eau ? La nourriture ? La gravité ? Le vaisseau est mort, vous savez... Pas le moindre doute sur ce point. »

Langston acquiesça. « Oui, j'en tiens compte. Mais considérons les faits : pour commencer, le *Viking* n'était naturellement pas un vaisseau plus rapide que la lumière. On pensait que le trajet jusqu'à Capella prendrait près de deux cents ans, et que ce seraient donc les descendants de l'équipage du départ qui achèveraient le voyage. Les aliments ne pouvaient être que synthétiques, et nécessairement en grande abondance. L'approvisionnement d'air du *Viking* était assuré par des réservoirs hydroponiques étanches, dont les valves, si je ne me trompe, constituaient un système indépendant de la source principale d'énergie. Je pense que l'air se serait conservé... du moins est-ce une

possibilité. L'eau se trouvait dans des réservoirs et n'aurait pas été gravement affectée par une panne d'énergie. La pesanteur ? Eh bien, il ne doit pas y en avoir du tout, autant que je puisse juger...

— L'homme est un animal curieusement adaptable, dit Stan Owens, prenant l'initiative. Il aurait pu survivre... en tout cas, théoriquement.

— Voilà donc le problème, dit McConnell. Tant que nous n'aurons pas prouvé le contraire, nous devons présumer qu'il existe encore de la vie sous une forme quelconque à l'intérieur de l'épave. Deux cents et quelques années, cela fait un sacré bout de temps, mais cela n'a rien de tellement fantastique ; il se peut très bien qu'il y ait encore des gens dans cette coque. Ce qui nous dicte une ligne de conduite. Simple. Ils sont là, pris au piège. Nous sommes sur place, avec un beau vaisseau moderne. La solution : allons les chercher et ramenons-les à notre bord. »

Le siège de Stan Owens retomba bruyamment sur ses quatre pieds.

« Je vous demande pardon, dit-il, mais c'est précisément la seule chose que nous *ne puissions pas faire*. »

Mark Langston se tourna pour le regarder.

Owens prit la bouteille sur la table et la pointa en direction de McConnell. « Réfléchissez tous un instant. L'affaire n'est pas aussi simple qu'elle peut paraître. Et si nous nous emballons sans réflexion, nous allons nous trouver dans de beaux draps.

— Très bien, l'homme-singe ! » McConnell poussa un soupir à l'adresse de l'ethnologue. « J'aurais dû me douter que *vous* nous trouveriez quelque chose de compliqué. Les types de votre genre ne répareraient même pas une bicyclette sans disposer d'une étude sur le terrain et d'une analyse culturelle.

— Écoutez, reprit Stan Owens, avec patience. Admettons que tout ce qu'a dit Jim soit vrai... car à défaut, si le vaisseau est aussi mort à l'intérieur qu'il semble de l'extérieur, il ne nous concerne plus. Admettons maintenant qu'il existe des gens, des êtres humains en vie sur le *Viking*... des gens qui ont passé toute leur vie dans les ténèbres, qui n'ont jamais connu la pesanteur, qui ont vécu dans un monde aussi différent du nôtre que l'hydrogène l'est de l'uranium, qui ont subsisté dans un monde statique de mort et de dégénérescence, un monde de lente agonie... »

La petite chambre parut soudain s'emplit d'une brume glacée. *Les enfants du Viking*, songea Mark Langston avec une impression presque révérencieuse, *les enfants inconnus du Viking*...

« Ne faisons donc pas de romantisme imbécile pour l'instant, poursuivait Owens en agitant la bouteille vide. Nous n'avons aucun moyen de savoir depuis combien de temps le *Viking* est une épave, pas plus que ce qui lui est arrivé. Mais la propulsion était automatique,

n'est-ce pas, Jim ? »

McConnell fit un signe affirmatif. « C'est exact. Un propulseur atomique des débuts, qui lui conférerait une poussée lui permettant d'atteindre une vitesse d'à peu près un cinquième d'année-lumière par an, en exprimant les choses en termes de distance.

— La machine n'a pas pu tomber en panne toute seule, ajouta Mark Langston. Il a fallu qu'on la sabote.

— Allons, ce ne sont là que des hypothèses, dit lentement Owens. L'important, c'est que le vaisseau est une épave depuis cent cinquante ans au moins, sinon il aurait été repéré par les premiers bâtiments plus rapides que la lumière qui se sont lancés à sa recherche. Ce qui nous donne un ordre de grandeur de quatre à cinq générations qui ont vécu dans ces conditions difficiles et éprouvantes. »

Les autres l'observaient en silence.

Jim McConnell hocha la tête. « D'accord », dit-il.

Stan Owens fit pivoter la bouteille sur la table, d'une main. « Nous sommes en présence de deux possibilités, expliqua-t-il. La première, c'est qu'ils sachent très bien où ils en sont. Dans ce cas, toutes leurs vies, leur unique raison d'être, sont liées au *Viking*... à ce que ce navire parvienne à Capella *par ses propres moyens et par leurs propres efforts*. C'est la seule chose qui puisse donner un sens à l'enfer de leur existence. Ôtez-leur cet espoir et ils sont fichus, morts. Ôtez-leur cette raison de vivre et vous devenez des meurtriers.

— Et s'ils n'y croient pas ? avança le capitaine Kleberg.

— La seconde alternative est plus pénible, dit Stan Owens. S'ils se sont complètement adaptés à leur nouvel environnement, alors le choc de leur transbordement sur notre vaisseau leur serait probablement fatal. Le changement serait trop brutal ; toute leur culture, le tissu même de leurs existences serait anéanti d'un seul coup. L'oubli de ce petit aspect des choses a signifié la disparition de plus de peuples que je n'aime me le rappeler, sur la Terre et ailleurs, sans parler des guerres-bougeries et des révolutions. Nous sommes devenus plus malins... ou du moins nous nous flattons de l'être. »

Mark approuva son ami de la tête. Il en avait vu assez au cours de sa vie pour confirmer, et au-delà, ce que venait de dire Owens. Lorsqu'il s'agit d'êtres humains, on a tendance à négliger à ses propres risques le facteur humain.

« Reste aussi la question de la pesanteur, observa-t-il.

— Bien sûr, convint Owens. Si le *Viking* est privé de force motrice depuis plus d'un siècle, et qu'il n'y ait donc plus de gravité artificielle, le changement brusque les éliminerait... les écraserait comme des mouches sous une presse. Et j'ose avancer que le capitaine Kleberg ne tiendrait pas à mettre son vaisseau en chute libre d'ici à Capella avec son contingent de passagers non conditionnés et plutôt nerveux en

général. Nous avons aussi notre propre civilisation à respecter, vous savez. »

Le capitaine Kleberg arbora ce qu'il pouvait faire de mieux dans le genre « sourire du condamné devant la guillotine ». « Mieux vaut n'y même pas penser, dit-il. Nous finirions tous à l'asile d'aliénés. Mais ne l'oubliez pas... quoi que nous décidions, il faudra le faire vite. Et sans erreurs, bien entendu. C'est peut-être une question de vie ou de mort pour ces gens, et notre propre glissement d'orbite ne sera pas une plaisanterie, même pour les ordinateurs. Je maintiendrai mon bâtiment en position aussi longtemps que possible, mais il faudra s'activer. S'il y a des êtres vivants sur cette épave...

— Eh bien, je pense que cela suffit pour le moment », dit Mark Langston, souriant, en remplissant sa pipe.

*

* *

La vedette spatiale, petite mais solide, réduite à rien dans l'immensité de l'espace, descendait dans un hurlement déchirant... quittant l'hyperespace pour passer dans le sous-espace normal où l'attendait l'épave du *Viking*. Le choc de la transition étourdit même l'équipage pourtant entraîné et donna, s'il était besoin, une preuve convaincante des raisons qui imposaient au grand bâtiment interstellaire, le *Wilson Langford*, de ne revenir en espace normal qu'après un minimum de cinq jours de préparation physique et physiologique des passagers.

Mark Langston guida la vedette vers l'ombre noire du *Viking* maintenant visible à l'œil nu. Il flottait devant eux, froid et solitaire, comme une vaste créature des grands fonds océaniques devenue vieille et fatiguée, qui se laisserait aller sans résistance aux courants contre lesquels elle avait lutté si longtemps. Malgré les pulsations sourdes qui affectaient sa jambe infirme, Mark ne s'était depuis longtemps senti aussi bien. Il était enfin chez lui, perdu entre les étoiles, et les longues années d'ennui se détachaient de lui, l'une après l'autre, pour lui rendre sa jeunesse.

Le *Viking* se rapprochait, dominant l'espace. Langston manœuvrait la vedette avec une habileté qui venait de loin.

Elle se rangea contre le flanc du *Viking* et Mark la pilota doucement pour égaliser les vitesses respectives.

« Il y a une chose qui me tracasse, fit pensivement Jim McConnell. Si nous trouvons là-dedans des survivants et que nous parvenions à faire quelque chose pour eux, que deviendront-ils quand ils arriveront à Capella dans vingt à trente ans pour apprendre que les voyages interstellaires sont déjà de l'histoire ancienne ? Vous parlez de destruction de leurs valeurs, Stan, mais que croyez-vous qu'ils

éprouveront en s'apercevant qu'ils auraient fait tout cela pour rien, qu'ils auraient pu tout aussi bien rester sur leur planète ? »

La vedette flottait tout près de la coque noire du *Viking* et Mark la conduisit à la hauteur de la chambre des machines où il l'arrima au moyen de faisceaux de gravitraction.

« Les scaphandres, dit-il sèchement.

— Le problème n'est pas aussi ardu qu'il le semble, expliqua Owens en enfilant sa combinaison spatiale. Rappelez-vous que nous n'aurons pas affaire aux membres de l'équipage d'origine... mais à un groupe totalement nouveau, avec des valeurs nouvelles. S'ils réussissent d'une façon ou d'une autre à mener leur barque à bon port, cela leur suffira. De toute façon, en un certain sens, ils seront bien les premiers. Nous disposons d'un bon bout de temps avant que le *Viking* ne se pose, s'il y parvient, et nous pourrions mettre entre-temps les gars de l'action psychologique au boulot. Ne vous en faites pas – quand le *Viking* approchera du système de Capella, il aura droit au genre d'accueil réservé aux héros... ou aux héroïnes, qui dépassera tout ce qui s'est fait dans le passé. Et qui plus est, cet accueil sera parfaitement sincère. Il existe dans la vie d'autres exploits que celui de simplement gagner une course, vous savez.

On dirait que vous avez tout prévu jusqu'à l'ultime décimale, fit McConnell en riant. Et nous ignorons encore si le *Viking* est habité ou désert. Mieux vaut aller y voir. »

L'équipage de la vedette, revêtu par précaution de combinaisons spatiales, déploya avec efficacité le sas étanche de secours et le trépan entre le petit bâtiment et la coque noire du *Viking*. L'équipe de McConnell disposa méticuleusement les lames du trépan. Un bref ronronnement, les lumières faiblirent un instant, et ce fut achevé.

« Allons-y », dit Mark Langston.

Avec prudence, prêts à tout, les hommes franchirent le sas un à un et pénétrèrent dans les entrailles obscures de l'épave du *Viking*.

*

* *

Quatre « jours » avaient passé. Un cours avait été donné, une bataille livrée, et un vieillard avait parlé à son fils...

Flottant dans les couloirs obscurs et flairant l'odeur froide du métal qui l'environnait complètement, Collins songeait à la destinée. Le Destin, si l'on acceptait de croire les livres, était ce que l'on en faisait ; votre sort dépendait de vous. Mais c'était quand même un étrange destin qui l'avait jeté dans ce sombre asile, où il était protégé pour un temps contre la mort froide du dehors, bénéficiant même d'un confort relatif, mais s'enfonçant et sombrant de plus en plus profondément dans la mort lente des ténèbres inférieures.

Parfois, la situation lui paraissait désespérée. Il savait que sans le capitaine ils seraient perdus... si quelqu'un pouvait leur faire retrouver la sécurité, c'était le capitaine, et lui seul. Il se rappelait les premiers jours du *Viking*, les jours glorieux qu'il ne connaissait que par ses lectures, lorsque les savants, vivant dans un véritable paradis artificiel, jouissaient d'un temps non compté et de la compagnie d'amis intelligents et aimables pour les aider à passer les longues heures. Collins regrettait vivement de n'avoir pas connu cet âge d'or...

Il écarta brutalement cette idée de son esprit. Qu'avait donc dit le capitaine ? Que l'homme ne pouvait pas faire machine arrière et espérer survivre. Il fallait aller de l'avant, non pas vers le bon vieil autrefois, mais vers un bon et nouvel avenir.

Mais qu'avaient-ils réussi à conserver de la science ? *Serait-ce suffisant ?* Le temps fuyait et les problèmes qui restaient à résoudre ressemblaient à des montagnes. Qu'est-ce qui ne fonctionnait pas dans la machine ? Même s'ils l'avaient su, ils n'auraient pu se frayer un passage à travers les autres hommes pour gagner la chambre des moteurs. *Où se trouvait le vaisseau ?* S'ils parvenaient d'une façon ou d'une autre à lui redonner vie, auraient-ils encore le temps d'aboutir quelque part... avant que les synthétiques ne soient plus qu'un souvenir et que la nef plonge dans l'horreur absolue d'un asile de fous mourant de faim ?

Et combien de temps encore le capitaine aurait-il le pouvoir de soumettre les hommes à sa volonté... des hommes qui n'avaient jamais connu que les ténèbres et l'apesanteur, qui, avec chaque nouveau « jour » passé, s'adaptaient de plus en plus à leur prison spatiale et de moins en moins à la vie de vrais êtres humains ? Leur lutte n'était-elle donc qu'une course sans espoir dans une fantastique impasse ?

Peut-être ses camarades plus jeunes avaient-ils raison. Peut-être fallait-il considérer simplement les autres hommes, avec leur société régressive et primitive et leurs superstitions, comme des animaux qu'il convenait d'exterminer pour que les synthétiques durent plus longtemps. Peut-être que dès la première mutinerie et jusqu'à présent, tout avait été leur faute. Peut-être auraient-ils dû oublier qu'ils étaient des hommes, cesser de penser à sauver la nef et tirer le meilleur parti de la vie qu'ils devaient subir ?

Collins chassa ces pensées de sa tête. Ce n'était là qu'en apparence, il le savait, la voie de la facilité. C'était en fait le chemin de la mort, pour tous. Le temps viendrait, le temps *devait* venir, où ils auraient besoin de ces sauvages, pour l'instant accroupis autour de leurs feux étranges dans le monde noir d'en bas.

Collins dériva autour d'un coude de la coursive et se trouva devant Malcolm.

Malcolm, qui vieillissait mais dont les yeux pétillaient encore, paraissait digne comme toujours à la clarté de sa petite torche. Il flottait bien droit en l'air, le dos inflexible, les vêtements impeccablement propres comme à l'ordinaire.

« Hello, Collins, fit-il d'un ton vif. Heureux de vous voir. »

Collins sourit. Malcolm avait appris par les archives que ses parents étaient d'origine britannique, aussi avait-il lu tous les livres qu'il avait pu trouver au sujet d'une Angleterre incroyablement lointaine et de son peuple. Il avait retenu des expressions qu'il s'imaginait anglaises et les employait obstinément. Un être pathétique sans doute, sinon comique, mais Collins respectait cet effort visant à conserver désespérément une personnalité individuelle au sein du chaos. Malcolm avait même une fois tenté de trouver du thé, bien qu'il sût à peine ce que cela pouvait être.

« Comment va le prisonnier ? demanda Collins.

— Parfaitement bien, répondit Malcolm. Il semble beaucoup plus fort que lorsque vous nous l'avez amené. Sale affaire. Que comptez-vous faire de lui ?

— Sais pas. » Collins haussa les épaules. « Va dormir pendant que j'ai un petit entretien avec notre ami. D'accord ?

— Right – ho ! » fit Malcolm avec bonne humeur, et il se propulsa dans la coursive.

Collins sourit de nouveau. Ce Malcolm lui remontait toujours le moral. Il ouvrit la porte de la coursive et flotta vers l'autre homme qui l'attendait dans les ténèbres. L'homme l'observait calmement, sans peur. Collins sentait sa présence, vibrante, dénuée de crainte.

« Vous venez me tuer, dit l'homme d'un ton posé.

— Non. Je désire seulement vous parler. On ne vous fera aucun mal. »

L'autre lui rit au nez.

Collins n'y prêta pas attention, mais alluma une torche. La flamme hésita, puis monta tandis que la torche augmentait la pression de l'air, repoussant les ombres et emplissant la pièce d'une chaude lumière orangée. Collins dut fermer à demi les paupières. Il examina l'homme, qui lui rendit franchement son regard. Un visage énergique, constata Collins. Les cheveux longs et emmêlés, les dents aiguës et blanches. Des vêtements anciens et fripés, mais non sales. Ses yeux paraissaient intelligents. Ou n'était-ce qu'un effet de la flamme vacillante ?

« Je vous écoute, dit sèchement l'homme. Ou bien parlez-vous toujours sans paroles ?

— Je m'appelle Collins, dit-il en se forçant à sourire. C'est moi qui...

— Je me souviens, dit l'autre.

— Avez-vous un nom, ou dois-je vous en inventer un ? Je veux

bien vous baptiser Chose ou Machin, mais vous préférez peut-être votre propre nom ?

— Mon nom est Owens.

— Très bien, Owens. Voyons... j'aimerais vous aider si c'est en mon pouvoir. Je sais que vous êtes ici dans une position difficile...

— Mes ennuis m'appartiennent, dit Owens, occupez-vous des vôtres. »

Collins se sentait étrangement attiré par cet homme. Un sauvage ? Possible. Mais le courage reste le courage, et on doit le respecter même chez l'ennemi.

« Vous savez que l'on pourrait vous tuer, dit-il sans élever la voix. Il est possible que je ne puisse pas vous protéger longtemps. Nos réserves alimentaires sont basses. Je sais très bien ce qui m'arriverait si j'étais votre prisonnier.

— Vous nous fourniriez certainement un bon repas, déclara Owens.

— Vous n'êtes pas un diplomate né, c'est le moins qu'on puisse dire, observa Collins. Est-ce que la perspective de la mort ne vous fait aucun effet ? Vous n'êtes pas dans une situation brillante, vous savez ?

— Et vous non plus, répondit l'homme de façon surprenante. J'ai connu la mort durant toute ma vie. Je sais qu'elle vient, que l'on en ait peur ou non, alors pourquoi avoir peur ? Votre propre vie s'achèvera bientôt ; peut-être feriez-vous mieux d'économiser votre charité. »

Collins flotta en direction de l'homme, les yeux soudain froids et durs. Il agrippa Owens par le bras et serra jusqu'à en avoir mal aux doigts. Owens ne broncha pas et soutint son regard.

« Qu'entendiez-vous par là ? murmura Collins, d'un ton menaçant. Que savez-vous à propos de ma vie ?

— Votre monde sera mort dans moins de vingt périodes de sommeil, et vous mourrez avec lui, répliqua l'homme, d'une voix où perçait la haine. Le monde nous appartiendra.

— Voilà de grands mots, fit Collins en tripotant son couteau de sa main libre. Mais ce ne sont que des mots. »

Owens sourit froidement. « Vous nous prenez pour des idiots parce que nous ne pensons pas comme vous, dit-il dignement. Vous estimez que nous sommes des imbéciles parce que nous savons que les étoiles sont des dieux. Mais nous savons aussi quelques autres petites choses, mon stupide ami.

— Par exemple ? fit Collins en tirant son couteau de sa gaine.

— Vous me menacez ? » fit le sauvage, qui se mit à rire.

Collins s'approcha encore, le cœur battant à étouffer. *Que pouvait bien savoir cet homme ?*

« Les réservoirs, les réservoirs d'air, souffla Owens avec un éclair de joie farouche dans les yeux. Vous croyez que nous ignorons d'où vient l'air ? Mais nous le savons, et les réservoirs sont dans notre

partie du monde... *nous allons vous priver de votre air, et le travail a déjà commencé.* »

Collins recula en flottant, abasourdi. L'air...

Avant qu'il ait eu le temps de se remettre de sa surprise, la porte s'ouvrit brusquement. Le jeune Lanson se précipita à l'intérieur, le corps tremblant de nervosité.

« Le voilà ! Le voilà ! s'écria-t-il en désignant Owens du doigt. Tuez-le !

— Calmez-vous ! ordonna Collins. Que se passe-t-il ?

— Ce qui se passe ? murmura Lanson, la voix rauque. Imbécile ! C'est le capitaine, le capitaine ! »

Collins le regardait fixement, incapable de parler.

« Votre père est mort, reprit Lanson, la voix brisée. On l'a assassiné. »

Lentement, inexorablement, Collins sentait la fureur lui monter dans les veines. Pas la rage, pas la folie brûlante et aveugle, mais une fureur froide, glaciale, qui lui envahissait le corps, le cœur et la tête. *Le capitaine...*

Maintenant protégé derrière un mur de glace, son esprit reprit le dessus. Il montra Owens : « Emmenez-le », fit-il sèchement. Puis il s'élança dans le couloir obscur. Il avait laissé la torche à Lanson et fonçait dans les ténèbres qui étaient son habitat, se refusant pour le moment à penser à la signification de la mort du capitaine pour eux tous. Il lui fallait prévoir, continuer...

Il nagea jusque dans le poste de commande, où se trouvait le capitaine. Sa poitrine était rougie, autour du point d'où l'on avait retiré le couteau, et il demeurait absolument inerte. Ses hommes se pressaient autour de lui dans la petite pièce où la torche animait des ombres que le capitaine ne pouvait plus voir. Ses yeux morts étaient braqués vers l'extérieur, vers les étoiles d'argent, et maintenant il était seul.

« Père », fit Collins, d'une voix très ténue. Il ne trouvait rien d'autre à dire. Toute sa vie durant, son père avait été pour lui un symbole, une force, un principe qui maintenait la cohésion du vaisseau. Mais à présent, dans la mort, ce n'était plus qu'un vieil homme aux cheveux d'un blanc de neige, et Collins était son fils.

Il sentit une main qui effleurait la sienne. Il leva les yeux sur Hélène, sa femme, qui, bien que se sachant impuissante à le consoler, n'essayait pas moins de lui rendre courage. Il lui serra la main en signe de compréhension, puis se tourna vers les autres.

« Nous procéderons bientôt à l'élection d'un nouveau capitaine, annonça-t-il d'un ton posé. Je ne tenterai nullement d'occuper ce poste si je ne suis pas désigné. Mais pour l'instant, nous devons faire face à d'autres problèmes. »

Un murmure s'éleva de la foule, mais Collins n'en tint pas compte. Il se déplaça lentement jusqu'à l'endroit où flottait Owens sous la garde de Lanson. Il regarda fixement le prisonnier dans les yeux, avec froideur. Il attendit, une ombre de sourire sur les lèvres. Puis il le frappa au visage.

Owens recula en secouant la tête. Collins le frappa de nouveau.

« Nous descendons à la salle des machines, lança-t-il, le visage presque contre celui de l'homme. Cette fois, nous passerons, et c'est toi qui nous conduiras. » Il cogna encore et vit le sang jaillir de la lèvre fendue. « Compris ? »

Lanson se rua, le couteau étincelant à la main. « Tuons-le ! hurla-t-il. Tuons ce... »

— Taisez-vous. » Collins lui lança un bref coup d'œil et cela suffit. « Nous avons besoin de notre ami. Ses camarades sont en train d'obturer nos conduites d'air. Il ne nous reste qu'une dernière chance. Si nous échouons cette fois, nous mourrons. »

La foule s'agita et l'atmosphère s'emplit de tension. « S'il refuse de nous conduire..., fit une voix.

— Il nous conduira, répondit Collins.

— Si nous ne parvenons pas à réparer la machine une fois là-bas...

— Il faut essayer, déclara Collins. Je vous le répète, les machines *ne peuvent pas* être tombées en panne ! On les a sabotées, ou arrêtées ! Si un homme peut les stopper, un autre peut les remettre en marche. » Il observa une pause. « Je tuerai quiconque se mettra en travers de mon chemin.

— Je charge à vos côtés, monsieur », fit Malcolm, sans sourire.

Collins lui adressa un regard, puis se détendit un peu. « Pardonne-moi. Je n'avais pas l'intention de jouer les héros. »

Malcolm haussa les épaules. « Commandez, dit-il, je vous suis.

— Non, cela ne marcherait pas, observa Collins. Tu vas te choisir un petit groupe et rester ici... il se peut que nous ne revenions pas. Règle les commandes, et *assure-toi que la pesanteur soit exactement fixée au cinquième de la norme terrestre, pas plus*. Compris ?

— Right-ho ! fit Malcolm, partant déjà s'acquitter de sa tâche.

— Webb, Renaldo, Echols – vous, les anciens qui tenez vos connaissances du capitaine – êtes-vous avec moi ? »

Les hommes acquiescèrent en souriant. L'un d'eux marmonna quelque chose comme « enfin », puis il partit prendre son équipement.

Collins fit pivoter Owens et lui tordit le bras dans le dos. Le courage et l'enthousiasme, comme s'il ne leur fallait qu'une étincelle, s'enflammèrent dans l'atmosphère de la chambre.

« Eh bien, murmura Collins, on y va. »

Lanson hésita : « Immédiatement ? »

— Oui. Nous nous munirons d'armes et de synthétiques en

chemin. »

Tout à coup, Owens réussit à se libérer. Il flottait devant eux, les yeux flamboyants.

« Idiots ! dit-il distinctement. Il va vous conduire à la mort. Nous serons tous massacrés avant même d'être près du monde de mon peuple. Pensez-vous que nous soyons des imbéciles, qu'il vous suffise d'arriver pour réussir où tous les autres ont échoué ? Votre chef est un insensé ! »

Collins le frappa encore froidement à la figure.

Owens se contenta de rire tout en essuyant son sang de la main.

« Cela ne prouve rien, observa-t-il sans émotion apparente. Les coups de poing ne sont pas des réponses à mes arguments. »

Collins se rapprocha, le regard meurtrier. « C'est à toi de nous guider, dit-il, devinant que le doute rampait dans la pièce et s'emparait de nouveau surnoisement des siens. Sinon, nous te mettons en pièces... morceau par morceau. »

Owens hésita, une sueur froide au front.

« Il y a un chemin, dit-il enfin. Un chemin... »

Collins lui reprit le bras, lui enfonçant ses ongles dans la chair.

« Quand on ne peut pas franchir l'obstacle, fit Owens, on le contourne. »

Collins sentit son corps se figer. *Contourner* ? Cela signifiait...

« C'est l'unique chemin, dit Owens. Il faudra passer... par l'extérieur. »

*

* *

Les étoiles. C'était une chose que de les contempler de la sécurité du poste de commande, et une autre de les voir du Dehors. Elles étaient froides et proches... il semblait à Collins qu'il lui suffirait de tendre le bras, dans son scaphandre, pour cueillir un diamant glacé sur ce champ de velours noir. S'il perdait pied, s'il dérivait dans le néant, seul à jamais...

Il s'efforçait de n'y pas penser. Si le *Viking* avait paru silencieux pendant son insolite odyssée à travers l'océan des étoiles, Collins prenait à présent conscience de ce qu'est le vrai silence ! Pas le silence, mais la suppression totale de tout son, de tout bruit. Les antiques radios des scaphandres ne fonctionnaient plus ; les réserves d'oxygène n'étaient pas sûres. Collins s'imaginait presque qu'il avait déjà le souffle court, l'haleine fétide.

Pouce à pouce, pied à pied, avec une effroyable lenteur, les hommes rampaient comme des fourmis au flanc du vaisseau. Collins voyait devant lui la silhouette monstrueuse et incroyable d'Owens, comme une combinaison-robot qui n'aurait pas contenu d'être

humain. Il sentait la présence de ses hommes derrière lui : Webb, Echols, Renaldo, leur équipement bouclé sur le dos, assurant leur route à tâtons le long de la rampe de guidage, tout comme lui. *Avaient-ils les qualités nécessaires ?* Cette pensée surgit soudain en lui. Ils avaient travaillé ferme, ils étaient bons, mais ils avaient acquis leurs connaissances dans des conditions terribles. Leurs outils étaient insuffisants. Réussiraient-ils à réparer la machine ? Sinon...

Sortir du *Viking* dans les vieux scaphandres avait déjà été en soi un exploit, bien que le problème ne fût pas tant de se faufiler par le sas étroit que d'éviter de se laisser *souffler* par-là dans l'infini. Et rentrer dans la nef par la salle des machines serait une autre prouesse. Owens prétendait qu'il y avait vu un sas étanche en bon état et pouvant fonctionner de l'extérieur, mais... *L'homme ne les conduisait-il pas tous à leur perte ? N'était-ce pas de sa part une ultime vengeance ? Avec une pointe d'ironie ?*

Collins avançait comme un escargot. Il savait qu'il n'avait pas le choix. Agir maintenant, ou pas du tout. Une chance demeurait une chance, si désespérée qu'elle fût. Owens... il y avait quelque chose d'étrange en cet homme.

Tout en rampant, Collins examinait la froide coque du *Viking*. À l'intérieur, à quelques mètres à peine d'eux vivaient les autres hommes, les enfants des révolutionnaires. Il avait maintenant pénétré sur leur territoire, leur partie du vaisseau, où, rassemblés autour de leurs grands feux de synthétiques, ils menaient fièrement leurs vies futilles, régressant sans cesse vers une mort froide dans un vaisseau désert.

Pourrait-on les sauver, les remettre à l'ouvrage, en reprenant la nef ? Collins avait toujours prétendu que c'était possible, et il le croyait. Malgré toutes les différences, malgré leur étrangeté, c'étaient toujours des humains... des humains qui avaient choisi une voie différente de la sienne, mais des humains quand même. Un but commun, un espoir commun pouvaient encore unir les deux partis. Et l'on aurait besoin du concours de tous si le *Viking* devait finalement s'en tirer.

Collins eut un sourire amer. Quel était ce proverbe entendu dans sa jeunesse ? *Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué*. Il rit, et le bruit en fut étonnamment assourdissant dans le scaphandre. Jamais il n'avait vu d'ours, et il n'en avait jamais désiré la peau. Il n'en avait que faire.

Il se sentait l'estomac creux et contracté et il avait les paumes moites, bien que presque gelées. Il lui semblait qu'il rampait depuis une éternité, que cela ne finirait jamais, dans le noir, sous les étoiles impitoyables. *La chambre des machines... où était la chambre des machines ?*

Ils y parvinrent. Sans savoir comment. Un temps, il se halait centimètre après centimètre le long de la rampe sans fin, et l'instant d'après, il s'immobilisa, derrière Owens. Il laissa échapper un soupir de soulagement. Là, formant une bosse anormale au flanc sombre de la nef, se trouvait un sas étanche. Owens avait pris position juste devant et s'efforçait de faire pivoter le volant d'ouverture... qui ne cédait pas. Owens agita impérieusement sa main gantée.

Collins réussit à se placer à côté de lui et ils unirent leurs efforts. Le volant ne broncha pas. Collins sentait le froid pénétrer sa combinaison, ses poumons se contractaient, il étouffait. Il regarda Owens, qui le regardait aussi, et ils restèrent ainsi un moment, immobiles, au bord de l'éternité.

Puis Collins appela du geste Echols, qui les rejoignit lentement. En silence, Collins fouilla dans le paquetage placé sur le dos d'Echols. Ce n'était pas facile, avec ses mains quasi gelées dans ses gants pourtant épais et isolés. Il parvint cependant à en extraire un lourd marteau. Il fit gauchement signe à Owens et Echols de le maintenir. Ils s'arc-boutèrent et lui tinrent fermement les jambes.

Collins frappait désespérément sur le mécanisme. Il savait qu'il risquait de le bloquer à jamais, mais il n'avait pas de temps à perdre en subtilités. Il lui fallait desserrer la soupape d'une façon ou d'une autre, et sans tarder. Le froid empirait.

Collins balançait le marteau avec tout ce qu'il pouvait trouver de force dans sa position inconfortable, puis ils s'attaquèrent tous les trois au mécanisme récalcitrant, tirant et poussant avec l'énergie et la force d'hommes qui contemplent la mort en face.

La roue bougea. Les doigts gourds, ils la firent pivoter jusqu'à ce qu'elle se refuse à tourner davantage. Alors Collins et Owens s'agrippèrent au levier libéré. Ils poussèrent de toutes leurs forces.

Il ne se passa rien. Les étoiles donnaient l'impression de se rapprocher.

Ils recommencèrent, puisant des forces neuves dans leur désespoir. Collins haletait, le cœur lui battant dans la gorge. Le levier avait-il bougé ? Était-il grippé ? Là...

Dans une explosion soudaine et silencieuse, le panneau du sas bascula vers l'extérieur. Ils se cramponnèrent, puis entrèrent un à un dans le petit compartiment qu'ils emplissaient presque entièrement. Toussant pour reprendre haleine, engourdis de froid, ils refermèrent le panneau extérieur avant de s'attaquer à la porte intérieure. Collins sentait dans la bouche le goût du sang et une blancheur mortelle se répandait dans son cerveau.

Cette fois, ce fut plus facile. La porte intérieure céda sous la

poussée de l'air du vaisseau. Collins entra le premier. Aussitôt, sans même jeter un coup d'œil autour d'eux, ils s'ôtèrent réciproquement leurs casques et avalèrent l'air à grandes gorgées. Jamais encore il n'avait eu aussi bon goût pour aucun d'eux. Jamais encore ils n'avaient pareillement ressenti le simple bonheur de respirer.

Ayant partiellement récupéré, Collins prit une torche synthétique dans le sac de Renaldo et l'écrasa pour l'allumer. La lumière jaillit, l'éblouissant, et la pièce s'illumina. Owens n'avait pas menti. Collins sentait les larmes lui monter aux yeux tandis qu'il regardait autour de lui. Ils étaient seuls dans la salle des machines. Collins rassembla ses esprits encore engourdis par le contact avec l'effrayant Extérieur. Il se mit au travail. La première nécessité était la sécurité. Il flotta à travers la pièce pour vérifier la porte de sortie. Elle était fermée, mais non verrouillée. Il assujettit le verrou et revint près de ses compagnons.

Ensuite, il fallait voir clair. Ils allumèrent tous des torches qu'ils disposèrent de façon stratégique. La clarté était inégale et vacillante, mais il leur faudrait s'en contenter. Néanmoins, elle leur faisait mal aux yeux. Collins doutait qu'ils fussent capables d'en supporter davantage.

Tandis qu'il examinait la salle, ses doutes revinrent. La pile principale au plutonium, ainsi que le système de refroidissement par eau, étaient bien entendu invisibles derrière leur blindage d'alliage graphité. Si le mal se révélait ne pas se trouver à la surface, mais au cœur même de la pile, Collins savait que la situation était à peu près sans espoir. Il n'en ressentait pas moins une étrange allégresse. Au moins, il se trouvait devant un problème de pure technologie ; trop difficile peut-être pour ses capacités limitées, mais un problème auquel il pouvait s'attaquer.

Il considérait le blindage, les cadrans et les commutateurs avec un sentiment voisin de la crainte admirative... non pas une peur superstitieuse ni un émerveillement irrationnel, mais un respect sain pour le chef-d'œuvre suprême de son espèce. Elle était là, cette puissance qui avait arraché si longtemps auparavant le *Viking* aux limites terrestres et l'avait mené au-delà de Pluton dans le vide interstellaire. Et cette même puissance était demeurée silencieuse depuis plus d'un siècle. Était-ce elle qui avait failli aux humains, ou les hommes qui l'avaient trahie ? Le problème n'était pas de pure rhétorique. De sa solution dépendait le sort des premiers envoyés terrestres vers les étoiles.

Les hommes se mirent au travail avec entrain. Collins, Echols, Renaldo et Webb, les hommes les plus savants du vaisseau maintenant que le capitaine était mort, agissaient avec le calme et la précision d'hommes qui ont étudié et préparé des plans pendant de longues années de solitude, en vue d'une telle occasion. Owens demeurait à

l'écart à les observer, sans faire un bruit, et son visage commençait d'enfler sous l'effet des coups qu'il avait reçus. La chambre était silencieuse, mais chargée d'une attente nerveuse, électrique, presque tangible.

Invisible derrière son blindage, la grande pile attendait aussi. Dehors, de l'autre côté du sas, les étoiles flottaient dans leur splendeur austère...

Les quatre techniciens poursuivaient leur tâche, absorbés, oubliant le temps qui passait. Le silence n'était rompu que par leur souffle haletant et les phrases brèves qu'ils échangeaient pour se renseigner mutuellement. Ils ne disposaient que de peu de moyens, avec leurs instruments rudimentaires, mais ils étaient doués de la connaissance et de l'intelligence. Et ils avaient encore autre chose à leur service : l'ardente, l'inextinguible volonté d'atteindre leur but envers et contre tout.

L'homme écrivait un nouveau chapitre de son histoire... Collins et sa petite équipe n'abandonneraient à aucun prix.

*

* *

Le temps fuyait, les minutes devenaient des heures et les heures s'additionnèrent pour former une journée et plus.

Finalement, ils eurent accompli tout ce dont ils étaient capables.

« Tout est en état, autant que je puisse juger », dit Webb, en frottant ses yeux rougis, sa longue barbe flottant dans l'air.

Renaldo approuva de la tête. « Quelqu'un a repoussé les barres, acquiesça-t-il. C'est tout... il ne pouvait pas y avoir d'autre cause de panne. Sinon, pourquoi les barres seraient-elles enfoncées ? »

Le mince et pâle Echols ne dit rien. Son expression disait qu'il ne restait qu'une chose à faire. Ils devaient simplement essayer, et si cela échouait, c'en était fini.

Collins fut le premier à relever la tête. Surpris, il explora la salle du regard. « Owens, dit-il à voix basse. Il a filé. »

Les autres regardèrent comme lui en direction de la porte du sas, presque sans s'y intéresser. Ils avaient des questions plus graves à trancher que la disparition d'Owens ; l'homme ne leur était plus d'aucune utilité.

« Il n'est pas passé par la porte qui donne sur l'intérieur du vaisseau, avança Renaldo. Je m'en serais aperçu. Il est parti à l'Extérieur.

— Pourquoi ? » fit Collins. Puis il laissa tomber le sujet. Cela ne les concernait plus.

« J'imagine que nous sommes aussi bien parés que nous le serons jamais, fit vivement Webb, un sourire contraint sur les lèvres.

— Tirez les barres dans l'ordre », ordonna Collins.

Aucun ne dit ce qu'il pensait en secret, il n'existait pas de mots adéquats. Ils contrôlaient jusqu'à leurs pensées ; ils se concentraient sur leur problème et sur rien d'autre.

Une à une, les barres de contrôle furent tirées. Il y en avait huit ; Renaldo sortit la dernière.

Il ne se passa rien. Un silence de mort. Collins retint son souffle. Il se pouvait que Malcolm, dans le poste de commande, n'ait pas observé les instructions. Ou bien qu'ils aient eux-mêmes fait une erreur de calcul. Ou bien...

Un faible cliquetis se fit entendre dans la salle. Dans le silence, cela devint presque assourdissant, l'imagination de chacun amplifiant les fragiles déclics jusqu'à leur prêter la puissance d'un grondement de tonnerre.

« Les compteurs, murmura Collins, les compteurs. »

Les petits signaux augmentaient en nombre et en force. Cela devint un roulement de tambour, un roulement de tambour qui se transforma progressivement en un ronronnement régulier d'énergie domptée.

Et soudain, la lumière fut ; une lumière blanche, aveuglante, qui s'attaquait au cerveau après avoir brûlé les prunelles. L'un d'eux poussa un cri, puis l'étouffa.

Une force terrible, irrésistible, souleva le sol sur lequel les hommes s'effondrèrent. Ils gisaient en désordre, cherchant à retrouver leur souffle, et des gouttelettes de sang tachaient de rouge les coins de leurs lèvres. Ils se sentaient écrasés contre le sol métallique... éprouvant l'impression qu'ils allaient le traverser et jaillir dans l'espace où ils périraient.

Un bourdonnement grondant emplissait la chambre des machines et le grand vaisseau, inerte depuis des années sans nombre, vrombissait d'énergie et de puissance.

« Ça ne va pas, haleta Echols d'une voix rauque, la bouche déformée sous la terrifiante pression. Qu'est-ce qui ne fonctionne pas ?

— Rien, fit Collins en toussant, rampant sur le sol comme un serpent. C'est justement ça... vous ne comprenez pas ? *Rien.* »

Les quatre hommes s'entre-regardèrent en grimaçant sous l'effet de la pression et de l'éclat des lumières blanches. Et alors, allongés au sol, dans leur terrible douleur, ils comprirent et se sourirent.

L'épave du *Viking* s'évadait de son tombeau sans nom ; maintenant enfin, il revenait à la vie.

*

* *

Le capitaine Kleberg, ses cheveux gris peignés avec soin, se prélassait dans son fauteuil et, l'air presque satisfait, tirait sur une

pipe qui avait connu de meilleurs jours. Mark Langston, Jim McConnell et Stan Owens occupaient leurs places habituelles et buvaient peut-être un peu plus de scotch du capitaine que le règlement ne l'autorisait.

La jambe de Mark Langston lui donnait des élancements désagréables, mais il n'y prêtait pas attention. Le murmure des vibrations, le lointain bourdonnement des sonneries d'appel, le cliquetis des instruments, le chant lointain des propulseurs... tous ces bruits se fondaient une fois de plus en une musique qu'il avait si bien connue. Ce qu'il avait fait, ce qu'il avait vu sur le sombre *Viking* avait balayé son amertume comme si elle n'avait jamais existé. Il pouvait à nouveau regarder ses pairs en face, avec fierté. C'était là de ces choses dont on ne discute jamais avec personne, que l'on garde hermétiquement pour soi à jamais. Mais c'était aussi une des choses qui comptent, à la longue.

« Seuls, ils n'auraient jamais eu l'ombre d'une chance, dit Stan Owens. Pas l'ombre d'une.

— Sans doute, convint McConnell. C'était même presque trop difficile pour nous, même en disposant du groupe énergétique de la vedette, que de nettoyer cette machine et de disposer les barres de façon à ce qu'ils soient en mesure de les manœuvrer. Ils n'avaient même pas les chances d'un type qui tenterait de construire un spatonef avec un simple tournevis.

— D'un certain point de vue, leur confiance exagérée en eux-mêmes alors qu'ils s'efforçaient de remettre le vaisseau en route avait quelque chose de ridicule, dit pensivement Owens, en sirotant son verre. C'était une des raisons pour lesquelles il fallait écarter le capitaine... il en savait trop pour seulement se risquer à essayer. Tant qu'il vivait, la situation demeurait bloquée ; s'il avait conservé le commandement, nous n'aurions rien pu faire. »

Le capitaine. Mark Langston mâchonnait le tuyau de sa pipe, sans l'allumer. *Il voyait à présent le capitaine solitaire dans le grand poste de commandes, l'éclat intéressé de ses vieux yeux tandis qu'il les écoutait lui expliquer pourquoi il devait abandonner le commandement, pour le bien de son bâtiment. Il entendait Owens lui expliquer d'une voix calme que ses hommes lui avaient fait confiance comme à un symbole et avaient attendu qu'il les sauve... attendu trop longtemps. Il entendait les questions lentes mais précises du capitaine. Et il voyait le couteau, le couteau soudain apparu, le couteau qu'ils n'avaient pu arrêter à temps. Le capitaine, jaugéant la situation, s'était ôté la vie pour donner à ses gens la meilleure chance possible. Aucun homme n'avait jamais fait plus grand don.*

McConnell accrocha une cigarette à ses lèvres, selon un angle impossible. « Ça va mieux ? demanda-t-il à Owens. Vous avez pris une sacrée raclée, là-bas. »

Stan Owens tripota sombrement son visage meurtri. « Je ne voyais pas d'autre manière de m'y prendre, expliqua-t-il. La prochaine fois, j'entrerai directement dans le broyeur à viande ! »

Stan Owens. Mark Langston regardait son ami. *Le plan avait été entièrement conçu par lui, la responsabilité lui en avait incombé... et c'était lui, plus que tout autre, qui avait redonné vie à la nef perdue. Le vieux capitaine, son fils Collins, Webb, Renaldo, Echols, cet étrange et admirable Anglais, Malcolm... ceux-là entreraient un jour dans la légende, et tous les écoliers connaîtraient leurs noms, indissolublement liés à l'épopée du premier des vaisseaux interstellaires. Mais qui se souviendrait de Stan Owens, sinon peut-être au travers d'une vague histoire à demi oubliée, comme d'un nom fantôme ? Et les historiens de l'avenir se douteraient-ils de ce qui s'était réellement passé sur ce noir vaisseau... et reconnaîtraient-ils bien en Owens le « sauvage » qui avait conduit Collins jusqu'à la chambre des machines ? Seraient-ils intrigués par ce sas étanche qui n'existait pas quand la nef avait quitté la Terre ? Comprendraient-ils qu'il avait pris la place du véritable prisonnier de Collins, et que c'était Owens qui avait glissé son histoire d'interruption de l'alimentation en oxygène, pour pousser à l'action un Collins désespéré ?*

Ç'avait été un plan magistral, compte tenu du peu de temps avec lequel il avait été conçu et exécuté. Le prisonnier qu'ils avaient enlevé sous les yeux du vieux Malcolm avait été séquestré et on lui avait administré un énergique conditionnement psychologique – Langston y avait lui-même contribué – pour qu'il exerce une influence positive sur les siens quand le vaisseau reprendrait vie.

Il faudrait au moins trente ans au Viking pour achever son incroyable voyage vers Capella. Mais il y parviendrait et il serait alors accueilli d'une façon subtilement organisée qui surpasserait les rêves les plus fous de son équipage. La civilisation s'émerveillerait de cette odyssée. Collins, Webb, Renaldo et Echols seraient immortalisés par le livre, l'image et la légende.

Et Stan Owens ? Jim McConnel ? Le capitaine Kleberg ? Les membres de l'équipage du Wilson Langford, prenant sans la moindre excuse un retard inexplicable au cours d'un voyage banal depuis la Terre... ceux-là, sauf dans quelques dossiers à jamais tenus secrets, resteraient des inconnus.

Et cela n'avait aucune importance... c'était le plus beau de l'histoire.

*

* *

Collins se tenait à part, au milieu des bruits et de l'activité du poste de commande. Les lumières blanches l'écrasaient et il avait mal aux yeux même derrière les verres fumés de rigueur. Pour tous les hommes, femmes et enfants du vaisseau, il était maintenant le capitaine... à une seule exception près. Pour Collins lui-même, il n'y

aurait jamais qu'un seul capitaine.

Il s'approcha avec précaution du hublot, forçant ses muscles manquant d'entraînement à résister à la faible pesanteur. Il savait qu'il s'écoulerait des années avant qu'ils soient tous en état de supporter la moitié d'une pesanteur normale... mais ils y parviendraient.

Collins se tenait seul, perdu dans la contemplation des étoiles que son père avait tant aimées. Alors, très doucement, si bien qu'il fut seul à s'entendre, il chuchota une promesse :

« Nous arrivons. »

Traduit par PAUL HÉBERT.
Stardust.

LA DAME AUX ÉTOILES

Par Cordwainer Smith

On l'a vu dans la précédente histoire, le grand problème du voyage interstellaire, c'est le temps. Lorsqu'il faut presque la durée d'une vie humaine pour accomplir un voyage, de singulières distorsions des sentiments peuvent apparaître. L'amour, que l'on dit plus fort que la mort, peut-il vaincre même la distance et la durée ? C'est à Monsieur Plusgris, marin des étoiles et à Hélène Amérique, la dame des étoiles, d'en décider.

IL se créa une légende... comment ? Chacun connaissait l'histoire d'Hélène Amérique et de Monsieur Plusgris, mais nul ne savait exactement comment s'étaient passées les choses. Leurs noms furent scellés parmi les bijoux éternels et scintillants des idylles. Parfois, on les avait comparés à Héloïse et Abélard, dont on avait retrouvé l'histoire dans une bibliothèque depuis longtemps enfouie. À d'autres époques, on devait rapprocher leur vie de la légende étrange, merveilleuse et sombre du Brave-Capitaine Taliano et de Dame Dolorès Oh.

De tout cela, deux choses se détachaient : leur amour et l'image des grandes voiles, ces ailes de métal qui, enfin, emportèrent les hommes jusqu'aux étoiles.

Vous parliez de lui et l'on savait qui *elle* était. Vous parliez d'elle et on le citait, *lui*. Il était le premier marin qui fût jamais revenu sur Terre et elle était la dame qui avait vogué à bord de *l'Ame*.

C'était une chance que l'on eût perdu leurs photos. Le héros romantique était un homme d'apparence très jeune, mais malade et prématurément vieilli, quand leur idylle se noua. Quant à Hélène Amérique, c'était un phénomène, mais un joli phénomène : une fille brune, grave et solennelle qui était née dans un éclat de rire de l'humanité. Elle n'avait rien de l'héroïne grande et pleine d'assurance que campèrent plus tard les actrices.

Par contre, elle fut un merveilleux marin. Cela reste parfaitement exact. Et de tout son cœur, de toute son âme, elle aima Monsieur Plusgris, témoignant d'une ferveur que les générations qui suivirent ne purent ni oublier ni surpasser. L'Histoire peut ternir l'éclat de leurs noms et de leur personne, mais elle ne peut qu'illuminer encore l'amour d'Hélène Amérique et de Monsieur Plusgris.

Tous deux, il faut s'en souvenir, furent marins.

C'était une enfant et elle jouait avec un mimominet. Elle en fit un poussin, s'en lassa et lui redonna de la fourrure. Quand elle eut étiré ses oreilles au maximum, le petit animal-jouet prit un aspect vraiment baroque. Une brise légère le renversa sur le côté, mais le mimominet se remit gentiment sur pattes et rumina d'un air satisfait sur le tapis.

La petite fille frappa soudain dans ses mains et posa la question : « Maman, qu'est-ce qu'un marin ?

— Il y avait des marins, chérie, il y a très longtemps. C'étaient des hommes courageux qui guidèrent les navires jusqu'aux étoiles, les tout premiers navires qui emportèrent des hommes loin de notre soleil. Ils avaient de grandes voiles. Je ne sais comment cela fonctionnait mais, d'une certaine façon, la lumière les poussait, et il leur fallait le quart d'une vie pour faire seulement le voyage aller. Les gens ne vivaient que cent soixante ans à cette époque, chérie, et il en fallait quarante pour faire le trajet. Mais nous n'avons plus besoin de marins.

— Bien sûr que non, dit l'enfant. Nous pouvons y aller directement. Tu m'as emmenée sur Mars et jusqu'à Nouvelle-Terre aussi, n'est-ce pas, maman ? Et nous pouvons aller n'importe où, rien qu'en un après-midi.

— C'est grâce au planoforme, chérie. Mais cela, c'était bien avant que les gens apprennent à planoformer. Et ils ne pouvaient pas voyager comme nous. Ils firent donc de grandes voiles. Ils les firent si grandes qu'ils ne pouvaient les construire sur Terre. Ils devaient les suspendre entre Terre et Mars. Et alors, vois-tu, il se passa quelque chose de drôle... As-tu jamais entendu parler de ce jour où le monde fut gelé ?

— Non, maman. Que s'est-il passé ?

— Eh bien, il y a très longtemps, l'une de ces voiles s'échappa et on essaya de la rattraper parce que sa construction avait représenté un gros travail. Mais elle était si grande qu'elle s'interposa entre la Terre et le Soleil. Et il n'y eut plus de soleil mais la nuit, tout le temps. Et il fit très froid sur la Terre. Toutes les piles atomiques fonctionnaient et l'air commençait à avoir une drôle d'odeur. Alors les gens se mirent en colère et ils enlevèrent la voile au bout de quelques jours. Et le soleil revint.

— Maman, est-ce qu'il y a eu des femmes marins ? »

Une expression curieuse apparut sur le visage de la mère.

« Il y en avait une. Tu entendras parler d'elle quand tu seras plus grande. Elle s'appelait Hélène Amérique et, à bord de l'Ame, elle alla

jusqu'aux étoiles. Elle est la seule femme à l'avoir jamais fait. Et c'est une histoire merveilleuse. »

Elle porta un mouchoir à ses yeux.

L'enfant demanda : « Maman, raconte-la-moi maintenant. Quelle est cette histoire ? »

À cet instant, la mère redevint ferme et répondit : « Chérie, il y a certaines choses que tu n'es pas assez grande pour connaître. Mais lorsque tu seras une grande fille, je te les dirai toutes. »

C'était une honnête femme. Elle réfléchit un moment, puis ajouta : « À moins que tu ne les lises avant. »

Hélène Amérique devait laisser son nom dans l'Histoire mais, pour elle, cela commença très mal. Son nom même était un handicap.

Nul ne sut jamais qui était son père. Les services officiels s'entendirent pour ne pas insister à ce sujet.

Quant à sa mère, il n'y avait aucun doute sur elle. C'était la célèbre féministe Mona Muggeridge, qui avait fait campagne une centaine de fois pour la cause perdue d'une complète identité des deux sexes. Elle avait été féministe au-delà des limites, et lorsque Mona Muggeridge, la seule, l'unique Miss Muggeridge, annonça à la presse qu'elle attendait un bébé, ce fut une nouvelle sensationnelle.

Elle alla plus loin. Elle proclama qu'aucune femme ne devait avoir plusieurs enfants du même homme, que les femmes étaient en droit de choisir des pères différents pour leurs enfants, afin de diversifier et d'améliorer la descendance. Elle acheva cette déclaration en annonçant qu'elle, Miss Muggeridge, avait sélectionné le père idéal et que, fatalement, elle en aurait un enfant idéal.

Blonde, osseuse et extravagante, elle expliqua qu'elle désirait éviter l'absurdité du mariage et des noms de famille et que, par conséquent, l'enfant, si c'était un garçon, s'appellerait John Amérique et, si c'était une fille, Hélène Amérique.

Et ainsi la petite Hélène Amérique vint au monde pendant que les correspondants de presse attendaient devant la salle d'accouchement. Les écrans retransmirent l'image d'un beau bébé de trois kilos.

Ce n'était qu'un début. Mona Muggeridge était acharnée. Elle insista, même après que le bébé eut été photographié pour la millième fois, pour dire qu'il était le plus bel enfant jamais né. Elle cita toutes ses qualités. Elle manifestait la vanité idiote d'une mère comblée mais elle était persuadée qu'elle, la grande militante, venait de découvrir ce sentiment pour la première fois.

Hélène Amérique se révéla le merveilleux exemple d'un être humain à l'état brut triomphant de ses tortionnaires. Vers l'âge de quatre ans, elle parlait six langues et commençait à déchiffrer quelques-uns des anciens textes martiens. À cinq ans, on l'envoya à

l'école. Ses camarades composèrent aussitôt une chanson :

*Hélène, Hélène,
Bête et vilaine,
Tu ne sais même pas
Qui est ton papa !*

Hélène endura tout cela et ce fut peut-être par un hasard de l'hérédité qu'elle devint une petite personne menue, une petite brunette mortellement sérieuse. Prise par ses cours, poursuivie par la publicité, elle se fit méfiante et réservée quant à ses amitiés et resta désespérément solitaire.

Lorsque Hélène eut seize ans, sa mère connut une fin tragique. Mona Muggeridge convola avec un homme qu'elle prétendit être le mari idéal pour le mariage idéal que, jusqu'alors, l'humanité n'avait pas encore connu. Le mari idéal était un ouvrier besogneux. Il avait déjà une femme et quatre enfants. Il buvait de la bière et l'intérêt qu'il portait à Miss Muggeridge était le résultat d'une franche camaraderie et de la conscience aiguë de son compte en banque si maternel. Le yacht interplanétaire à bord duquel ils s'enfuirent viola les règlements du vol libre. La femme du jeune marié et ses enfants avaient alerté la police. Le résultat fut une collision avec une péniche-robot, qui ne laissa que des corps anonymes.

À seize ans, Hélène était déjà célèbre. À dix-sept, déjà oubliée et très seule.

C'était l'ère des marins. Les milliers de missiles de reconnaissance avaient pris des photographies et des mesures et commençaient à revenir des étoiles avec leur moisson. L'une après l'autre, les planètes rejoignaient le domaine de l'humanité. De nouveaux mondes avaient été découverts et les missiles rapportaient des photographies, des mesures de gravité, de couverture nuageuse, de composition chimique, etc.

Sur les nombreux missiles qui revinrent, après deux ou trois cents ans de voyage, cinq ramenaient des rapports sur Nouvelle-Terre, une planète si semblable à la Terre qu'on pouvait la coloniser.

Les premiers marins étaient partis presque cent ans auparavant. Ils avaient commencé avec de petites voiles qui ne dépassaient pas quatre mille kilomètres carrés. Leurs dimensions augmentèrent graduellement. La technique du conditionnement adiabatique et le transport des passagers en caisson individuel réduisaient les dommages en vies humaines. Ce fut une grande nouvelle quand un homme regagna la Terre, un homme qui était né et avait vécu à la lumière d'une autre étoile. C'était un être qui avait connu un mois de

souffrances et de privations. Il avait ramené quelques hommes en état d'hibernation dans leur caisson, guidant l'immense vaisseau que poussait la lumière et qui avait fait la traversée en quarante années de temps objectif.

L'humanité s'habitua à l'apparence de ce marin. Il évoquait un peu un ours quand il étendait son grand corps sur un lit ou sur le sol. Il y avait quelque chose de raide et de mécanique dans les mouvements de son cou. L'homme n'était ni jeune ni vieux. Il était resté éveillé et conscient pendant quarante ans grâce aux drogues qui rendaient possible un certain état permanent de veille. Les psychologues l'interrogèrent et il apparut clairement que ces quarante années lui avaient semblé ne durer qu'un mois. Il ne se proposa pas pour accomplir le voyage de retour car, à présent, il avait quarante ans. C'était un homme jeune, jeune dans ses espoirs et ses désirs, mais il avait consumé le quart d'une vie humaine en une seule douloureuse expérience.

À cette époque, Hélène Amérique entra à Cambridge. Le collège de Dame Joan était le meilleur du monde atlantique. Cambridge avait retrouvé ses traditions protohistoriques et les néo-Britanniques lui avaient ajouté cette subtile touche de génie qui rattachait leurs traditions à la plus lointaine antiquité.

Il était normal que le langage courant y fût le terrestre cosmopolite et non l'anglais archaïque, mais les étudiants étaient fiers de vivre dans une université reconstruite exactement selon l'image archéologique de ce qu'elle avait été pendant la période de ténèbres et de troubles de la Terre.

Hélène avait une petite place dans cette Renaissance.

Les agences d'informations traquaient Hélène de la façon la plus cruelle. Elles relancèrent son nom et l'histoire de sa mère. Elle hésitait entre six professions et son dernier choix était d'être marin. Il advint qu'elle fut la première femme à remplir les conditions, surtout parce qu'elle était assez jeune et possédait les connaissances scientifiques nécessaires.

L'image d'Hélène et du marin figura sur les écrans avant qu'ils se soient rencontrés.

En fait, Hélène n'était rien de ce que l'on disait. Elle avait tant souffert durant son enfance de cet « *Hélène, Hélène, bête et vilaine !* », qu'elle ne luttait plus que sur le plan professionnel, froidement. Elle haïssait, adorait et regrettait la mère qu'elle avait perdue et elle était si fortement résolue à ne pas lui ressembler qu'elle en devint la vivante antithèse.

Sa mère avait été blonde, grande, chevaline, du genre de femme qui est féministe parce qu'elle n'est pas très féminine. Hélène ne songeait pas à sa propre féminité. Elle ne se souciait que d'elle-même.

Son visage, si elle avait été grasse, eût pu être rond, mais il ne l'était pas. Cheveux noirs, yeux sombres, petite et maigre, elle était le portrait génétique de son père inconnu. Ses professeurs, souvent, en étaient effrayés. C'était une fille tranquille et terne qui connaissait toujours son sujet.

Ses camarades s'étaient moqués d'elle pendant quelques semaines puis la plupart s'étaient groupés contre l'indécence de la presse. Lorsque parut une nouvelle assez ridicule concernant la défunte Mona, des rumeurs parvinrent à Dame Joan : « Protégez Hélène. Ils sont de nouveau après elle. »

Ils la protégeaient et ce ne fut que par hasard qu'elle découvrit son visage sur un écran. À côté, il y avait le portrait d'un homme. Il ressemblait à un petit singe très vieux, pensa-t-elle. Puis elle lut : « *La fille idéale veut être marin. Le marin convolera-t-il avec la fille idéale ?* » Ses joues s'enflammèrent d'une rage et d'un embarras très anciens et sans espoir. Mais elle avait trop l'habitude d'être elle-même pour faire ce qu'elle n'eût pas manqué de faire dans son adolescence : haïr cet homme. Elle comprenait que ce n'était pas non plus sa faute. Ce n'était même pas la faute des agences d'informations. Simplement, il lui suffisait d'être elle-même, si seulement elle pouvait découvrir ce que cela signifiait.

Leur premier rendez-vous eut des allures de cauchemar. Une agence d'informations avertit Hélène qu'une semaine de vacances lui était offerte à La Nouvelle-Madrid en compagnie du marin des étoiles.

Hélène refusa.

Puis il refusa, lui aussi, et un peu trop vivement au goût de la jeune fille. Elle ressentit de la curiosité à son égard.

Deux semaines passèrent et, dans le bureau de l'agence d'informations, un employé amena deux feuilles au directeur.

Il s'agissait des demandes destinées à obtenir les plus luxueux logements de La Nouvelle-Madrid pour Hélène Amérique et Monsieur Plusgris.

Le trésorier déclara : « Ils ont été enregistrés comme cadeaux par l'Instrumentalité, monsieur. Faut-il les annuler ? »

Le directeur des informations avait son compte de nouvelles pour la journée et il se sentait humain. Impulsivement, il ordonna au trésorier : « Redonnez-leur ces tickets. Pas de publicité. Nous ne nous en occuperons pas. S'ils n'en veulent pas, ils n'ont pas besoin de les prendre. Laissez-les, c'est tout. Allez. »

Les tickets revinrent à Hélène. Elle venait de réaliser le plus haut quotient jamais enregistré à l'université et avait besoin de repos. Lorsque la femme de l'agence lui tendit la feuille, elle demanda : « Est-ce un piège ? »

La femme lui assura que non et elle demanda alors : « Est-ce que cet homme va venir ? »

Elle ne pouvait dire « le marin ». Cela ressemblait trop à la façon dont les gens parlaient d'elle. Et, honnêtement, elle ne se rappelait pas son autre nom en cet instant.

La femme ignorait s'il viendrait.

« Faudra-t-il que je le rencontre ? demanda Hélène.

— Non, dit la femme. Le cadeau est inconditionnel. »

Hélène eut un rire presque sinistre. « Très bien. Je l'accepte et je vous remercie. Mais un seul photographe... rappelez-vous, un seul... et je m'en vais. Je pourrai même m'en aller sans aucune raison. Est-ce d'accord ? »

C'était d'accord.

Quatre jours après, Hélène se retrouva dans l'univers de plaisir de La Nouvelle-Madrid et un maître de cérémonie lui présenta un étrange et fascinant vieil homme aux cheveux noirs.

« Hélène Amérique, étudiante en sciences... Monsieur Plusgris, marin des étoiles. »

Il les regarda d'un air malicieux et eut un sourire aimable et avisé. Puis il ajouta la phrase vide de sens propre à sa profession : « J'ai eu cet honneur et me retire. »

Ils restèrent seuls tous deux, à proximité de la salle à manger. Le marin lui jeta un regard acéré et demanda : « Qui êtes-vous ? Êtes-vous quelqu'un que je connais ? Devrais-je me souvenir de vous ? Il y a trop de monde sur Terre. Que faisons-nous maintenant ? Que sommes-nous censés de faire ? Aimeriez-vous vous asseoir ? »

À toutes ces questions, Hélène ne répondit que par « oui » et elle n'imagina jamais que ce « oui » unique serait prononcé par des centaines de grandes actrices, chacune à sa façon, durant les siècles à venir.

Ils s'assirent.

Comment le reste s'ensuivit, nul ne le sut jamais vraiment.

Elle avait dû le calmer, presque comme s'il était un blessé dans la Maison de Guérison. Elle lui expliquait les plats et, quand il ne pouvait choisir, elle donnait à sa place les sélections destinées au robot. Assez gentiment, elle lui apprit les usages quand il oubliait de manger comme tout un chacun, de se lever pour déplier sa serviette, par exemple, ou de déposer les restes dans le plateau solvant et l'argenterie dans le transfert.

À la fin, il se détendit et ne parut plus aussi âgé.

Oubliant un instant les milliers de fois où on lui avait posé des questions idiotes, elle demanda : « Pourquoi êtes-vous devenu marin ? »

Il la regarda, les yeux agrandis en une question muette, comme si elle venait de lui parler en un langage inconnu et espérait une réponse. Finalement, il murmura : « Est-ce que vous... vous aussi... vous voulez dire que... que je n'aurais pas dû ? »

Elle mit la main sur sa bouche en un geste de confusion. « Non, non. Voyez-vous, moi aussi je veux être marin. »

Il la regarda, ses yeux anciens et jeunes grands ouverts. Il ne la fixait pas mais semblait seulement, essayer de comprendre ses paroles. Elle ne cherchait pas à fuir son regard, pour étrange qu'il fût. De nouveau, elle pouvait détailler les traits inexprimablement différents de cet homme qui avait guidé d'énormes voiles dans le noir vide et aveugle, entre les éclats fixes des étoiles.

Il était aussi jeune qu'un enfant. Ses cheveux, qui lui valaient son nom, étaient d'un noir brillant. Sa barbe devait être rasée en permanence car sa peau était bien entretenue, d'aspect agréable, mais avec les stigmates du temps. Pas un poil n'apparaissait. Cette peau avait vieilli sans expérience. Les muscles étaient âgés mais ne révélaient pas *comment* l'être avait vieilli.

Tandis que sa mère fréquentait un fanatique après l'autre, Hélène était devenue une observatrice attentive des gens. Elle savait que ceux-ci portent leur biographie secrète inscrite dans les muscles de leur visage et qu'un étranger croisé dans la rue livre (qu'il le veuille ou non) toute son intimité. En regardant avec assez d'attention et sous un bon éclairage, on peut savoir si la peur, l'espoir ou la joie ont marqué les heures de ses jours, deviner les origines et la nature de ses plaisirs sensuels les plus cachés, saisir les reflets faibles mais persistants des autres personnes qui, à leur tour, ont laissé sur lui l'empreinte de leur personnalité.

Tout cela était absent de Monsieur Plusgris.

Il avait l'âge sans en avoir les stigmates. Il avait grandi sans les traces normales de la croissance, avait vécu sans vivre, à une époque et en un univers où les êtres demeuraient jeunes tout en vivant trop.

Jamais Hélène n'avait rencontré quelqu'un qui fût en aussi nette opposition avec sa mère. Avec une appréhension douloureuse, elle réalisa que cet homme tiendrait une grande place dans sa vie future, qu'elle le veuille ou non. Elle découvrait en lui un jeune célibataire prématurément vieilli, un homme dont l'amour s'était porté vers le vide et l'horreur et non vers les joies et les peines tangibles de la vie humaine.

Pour maîtresse, il avait eu l'espace entier, et l'espace l'avait profondément usé. Encore jeune, il était vieux ; déjà vieux, il était jeune.

Cela composait quelque chose qu'elle n'avait jamais rencontré

auparavant et elle soupçonnait que personne d'autre ne l'avait rencontré non plus. Il avait, au début de sa vie, le chagrin, la compassion et la sagesse que la plupart des gens ne trouvent qu'à la fin.

Ce fut lui qui rompit le silence.

« Vous avez dit... n'est-ce pas... que vous vouliez devenir vous-même marin ? »

Hélène trouva enfantine et stupide la réponse qu'elle fit :

« Je suis la première femme qui ait jamais eu les qualités scientifiques tout en étant assez jeune pour réussir les tests physiques...

— Vous devez être une fille assez inhabituelle », dit-il doucement.

Hélène réalisa alors, avec un tressaillement, un espoir véritable et doux-amer, que ce vieux jeune homme des étoiles n'avait jamais entendu parler de l'« enfant idéale » qui avait été accueillie par des rires à sa naissance, de la fille qui avait eu l'Amérique pour père, qui était célèbre et étrange et si terriblement seule qu'elle ne pouvait même imaginer ce qu'était une vie ordinaire, heureuse, décente ou simple.

Mais elle se contenta de dire : « Il ne sert à rien de dire que l'on est inhabituel. Je suis lasse de la Terre et, puisqu'il ne m'est pas nécessaire de mourir pour la quitter, je pense que j'aimerais voguer jusqu'aux étoiles. J'ai moins à perdre que vous pourriez le croire... » Elle fut sur le point de lui parler de Mona Muggeridge mais elle s'arrêta à temps.

Les yeux gris pleins de sympathie se posèrent sur elle et, en cet instant, c'était lui et non plus elle qui avait le plein contrôle de la situation. Elle détailla les yeux eux-mêmes. Pendant quarante ans, ils étaient restés ouverts sur les ténèbres de l'obscur petite cabine. Sur ces rétines fatiguées, le faible éclat des cadrans avait été un éblouissant soleil et, de temps en temps, il avait contemplé le néant noir pour y voir persister leur image, tandis que les kilomètres de course aspiraient le souffle même de la lumière pour le pousser, avec sa cargaison humaine gelée, à des vitesses presque démesurées au sein d'un océan de silence. Pourtant, ce qu'il avait fait, elle voulait le faire.

L'éclat de ses yeux gris s'accompagnait du sourire de ses lèvres. Dans ce visage ancien et jeune, à la fois masculin de structure et féminin de texture, ce sourire recelait une tendresse extraordinaire. De façon assez singulière, elle avait plutôt envie de pleurer tandis qu'il la regardait avec ce sourire si particulier. Était-ce là ce que l'on apprenait entre les étoiles ? Se soucier réellement des autres et venir jusqu'à eux pour les aimer et non les dévorer ?

D'une voix mesurée, il dit : « Je vous crois. Vous êtes la première personne que je crois. Tous les autres m'ont dit eux aussi qu'ils

voulaient être marins, même lorsqu'ils me regardaient. Ils ignorent ce que cela signifie, mais ils le disent pourtant et je les ai détestés pour cela. Vous, par contre... peut-être voguerez-vous jusqu'aux étoiles, mais je ne le souhaite pas. »

Comme s'il s'éveillait d'un rêve, il regarda tout autour de lui la salle luxueuse, les serveurs-robots dorés sur tranche qui se tenaient à proximité, élégants et désinvoltes. Ils avaient été conçus pour être toujours présents sans paraître gêner. C'était un effet esthétique, difficile à obtenir, mais le modéliste y était parvenu.

Le reste de la soirée se poursuivit par l'inévitable concert de grande musique. Il l'accompagna jusqu'à la plage déserte que les architectes de La Nouvelle-Madrid avaient construite à côté de l'hôtel. Ils bavardèrent un peu, se regardèrent et firent l'amour avec une assurance qui leur semblait extérieure à eux-mêmes. Il était très tendre et ne réalisa pas que, dans cette société génétiquement sophistiquée, il était le premier, amant qu'elle ait jamais eu et désiré. (Comment la fille de Mona Muggeridge pouvait-elle désirer un amant, un époux ou un enfant ?)

L'après-midi suivant, usant de la liberté de son époque, elle lui demanda de l'épouser. Ils étaient revenus à la plage qui, par le miracle d'ajustements microclimatologiques extrêmement précis, jouissait d'un après-midi polynésien au cœur de ce plateau glacé de l'Espagne centrale.

Elle lui posa elle-même la question, lui demanda de l'épouser et il refusa, aussi tendrement, aussi gentiment qu'un enfant de soixante ans peut refuser une fille de dix-huit ans. Elle n'insista pas et ils poursuivirent leur idylle.

Ils s'assirent dans le sable artificiel et plongèrent leurs pieds dans l'eau de l'océan qui avait été réchauffée par la main de l'homme. Puis ils s'allongèrent sur une dune de sable artificiel qui leur cachait La Nouvelle-Madrid.

« Dis-moi, dit Hélène, puis-je te demander pourquoi tu es devenu marin ?

— Ce n'est pas si difficile de répondre, dit-il. Peut-être pour l'aventure, au moins en partie. Et puis je voulais voir la Terre. Je ne pouvais m'offrir le voyage en caisson. Maintenant... eh bien, j'ai assez d'argent pour vivre le reste de ma vie. Je peux retourner sur Nouvelle-Terre comme passager en un mois de vie au lieu de quarante ans. Je peux être gelé en un clin d'œil, placé dans un caisson adiabatique, prendre le premier navire en partance et me réveiller chez moi pendant qu'un autre idiot aura assuré la navigation. »

Hélène hocha la tête. Elle n'osa pas lui dire qu'elle savait déjà tout cela.

« Là-bas, quand tu naviguais entre les étoiles, dit-elle. Peux-tu... peux-tu me dire comment c'était ? »

Son visage devint pensif et sa voix, quand il parla, venait d'une distance immense. « Il y a des moments... (ou des semaines ? Tu ne peux jamais savoir sur un navire.) Tu te sens... Tes nerfs se tendent jusqu'à toucher les étoiles. Tu te sens énorme. »

Il parut revenir vers elle.

« Bien sûr, c'est banal de le dire, mais tu n'es plus pareil. Je ne veux pas seulement parler du physique, mais tu te trouves... ou peut-être te perds-tu. C'est pourquoi, ajouta-t-il en désignant La Nouvelle-Madrid, invisible derrière la dune, je ne peux supporter tout ça. Nouvelle-Terre... eh bien, c'est ce que la Terre a dû être dans le temps, je crois. Là-bas, il y a quelque chose de pur. Ici...

— Je sais », dit Hélène Amérique. Et elle savait. L'atmosphère un peu décadente, un peu corrompue et trop douce de la Terre devait avoir un effet étouffant sur un homme venu des étoiles.

« Là-bas, dit-il, tu ne me croiras pas, mais parfois l'océan est trop froid pour que l'on puisse y nager. Nous avons de la musique qui n'a pas été composée par des machines et des plaisirs qui sont en nos corps sans que nous devions les y installer. Il faut que je retourne sur Nouvelle-Terre. »

Pendant un instant, Hélène ne prononça pas un mot, ne cherchant qu'à chasser le chagrin de son cœur. « Je... je... » commença-t-elle.

— Je sais ! dit-il presque sauvagement en se tournant vers elle. Mais je ne puis t'emmener ! Tu es trop jeune. Tu dois vivre ta vie et j'ai gaspillé un quart de la mienne. Non, ce n'est pas vrai. Je ne l'ai pas vraiment gaspillée. Je n'agis pas autrement parce que cela m'a donné quelque chose, là, en moi, que je n'avais jamais eu auparavant. Et cela t'a donnée à moi.

— Mais, si... reprit-elle.

— Non. Ne gâche pas ce moment. La semaine prochaine, je vais aller me faire geler dans un caisson en attendant le premier navire. Je ne puis en supporter plus et je risquerais de faiblir. Ce serait une terrible erreur. Nous avons eu ces instants ensemble et toute notre vie pour nous en souvenir. Ne pense à rien d'autre. Il n'y a rien d'autre. Rien que nous puissions faire. »

Pas plus en cet instant que plus tard, Hélène ne lui parla de l'enfant que maintenant ils n'auraient jamais. Elle aurait pu se l'attacher avec cela, car c'était un homme d'honneur et il l'aurait épousée si elle le lui avait dit. Mais Hélène, bien que jeune encore, voulait qu'il vînt à elle de son plein gré. Alors, l'enfant eût été la bénédiction de leur mariage.

Il y avait aussi l'autre solution, bien sûr. Elle pouvait avoir son enfant sans donner le nom du père. Mais elle n'était pas Mona Muggeridge. Elle connaissait trop bien la terreur et la solitude que lui

avait values le fait d'être Hélène Amérique, pour se rendre responsable d'un tel acte. Et, pour ce qu'elle projetait d'accomplir, il n'y avait pas de place pour un enfant. Aussi, quand s'acheva leur séjour à La Nouvelle-Madrid, le laissa-t-elle lui dire adieu. Sans un mot, sans une larme, elle le quitta.

Puis elle gagna une cité arctique, une ville de plaisir où certaines négligences prophylactiques étaient fréquentes, et un service médical confidentiel élimina l'enfant qui n'était pas encore né. Enfin elle retourna à Cambridge et confirma qu'elle postulait le titre de première femme pour les étoiles.

Le Seigneur de l'Instrumentalité qui était en exercice à cette époque était un homme nommé Waite. Waite n'était pas méchant. Son travail ne lui laissait place que pour l'efficience.

Son adjoint lui demanda : « Cette fille veut partir pour Nouvelle-Terre. Allez-vous l'y autoriser ? »

— Pourquoi pas ? dit Waite. Si elle échoue, nous ne le saurons que dans quatre-vingts ans, quand reviendra le navire. Néanmoins, comme cargaison, ne lui confiez aucun forçat. Ils ont trop de valeur comme pionniers pour que nous risquions de les perdre. Donnez-lui des fanatiques. N'en avez-vous pas vingt ou trente mille en attente ?

— Oui, monsieur, vingt-six mille deux cents. Sans compter les derniers inscrits.

— Très bien, dit le Seigneur de l'Instrumentalité. Confiez-lui tout le lot et donnez-lui ce nouveau navire. L'avons-nous baptisé ?

— Non, monsieur, dit l'adjoint.

— Trouvez-lui un nom. »

L'adjoint resta interloqué. Un sourire méprisant se joua sur le visage de son chef. Il dit : « Très bien. En ce cas, appelez-le *Ame*... Et laissez *l'Ame* s'envoler vers les étoiles. Et qu'Hélène Amérique devienne un ange si elle le désire. Pauvre fille, sa vie n'a pas été si belle sur Terre, pas de la façon dont elle est née et a été élevée. Et il ne servirait à rien d'essayer de la réformer, de modifier sa personnalité alors que celle-ci est si riche, si vivante. Cela ne donnerait rien de bon. Nous ne pouvons la punir d'être elle-même. Laissons-la partir. Laissons-la faire ce qu'elle veut. »

Waite s'assit, regarda son adjoint et répéta fermement : « Laissons-la faire ce qu'elle veut... mais seulement si elle est qualifiée ».

Il s'avéra qu'Hélène Amérique était qualifiée. Les docteurs et les experts essayèrent de la dissuader de son projet.

Un technicien déclara : « Ne réalisez-vous pas ce que cela signifie ? Quarante années de plus dans votre vie en un seul mois. Vous partez jeune fille. Vous arriverez et vous serez une femme de soixante ans. Il

y aura une cargaison humaine de près de trente mille caissons rangés derrière vous, et vous devrez vivre dans la cabine de contrôle. Nous vous donnerons tous les robots dont vous pourriez avoir besoin, peut-être une douzaine. Vous aurez une grande voile et une voile avant et il vous faudra veiller sur les deux.

— Je sais. J'ai lu le manuel, dit Hélène Amérique. Et le navire est poussé par la lumière, et si les infrarouges irradiant la voile, j'avance. Si j'ai une interférence radio, je replie les voiles. Et si les voiles sont détruites, j'attends ma vie entière. »

Le technicien parut quelque peu vexé. « Il est inutile d'en faire un drame. Si vous voulez vous tuer, vous pouvez le faire sans tuer en même temps trente mille autres personnes ou perdre un navire entier. Vous pouvez vous noyer ici, ou sauter dans un volcan, ou simuler un accident. Le drame, ce n'est pas ce qui est difficile. Le plus difficile, c'est de lutter. Lorsqu'il faut continuer sans cesse, même contre tout espoir.

« Maintenant, voici comment fonctionne la voile avant. Cette voile aura quatre mille kilomètres dans sa plus grande largeur. Elle se termine en pointe et sa longueur totale est légèrement inférieure à cent soixante mille kilomètres. Elle est repliée ou déployée par de petits servo-robots. Ceux-ci sont contrôlés par radio. Vous devrez veiller à ménager cette radio car les batteries doivent durer quarante ans. Elles ont pour rôle de vous garder en vie.

— Oui, monsieur, dit Hélène Amérique d'un ton très humble.

— Il faut vous rappeler en quoi consiste votre travail. Vous partez parce qu'un marin prend beaucoup moins de poids qu'une machine. Il n'existe encore aucun ordinateur total qui pèse moins que vous. Vous partez simplement parce que l'on peut vous sacrifier. Quiconque part pour les étoiles a une chance sur trois de ne jamais arriver. Mais vous ne partez pas parce que vous représentez une élite. Seulement parce que vous êtes jeune, intellectuellement qualifiée et parce que, physiologiquement, vos nerfs sont solides. Vous comprenez cela ?

— Oui, monsieur.

— Aucune question ?

— Non, monsieur.

— J'ajoute que vous partez parce que votre voyage durera quarante années. Si on envoyait des appareils automatiques pour manœuvrer les voiles, il se pourrait qu'ils y parviennent. Mais il leur faudrait une centaine d'années ou plus, et pendant ce temps les caissons adiabatiques seraient endommagés, la plus grande partie de la cargaison humaine ne pourrait être ramenée à la vie et la perte de chaleur suffirait à détruire toute l'expédition. Aussi souvenez-vous que le drame et les ennuis que vous allez affronter ne sont que du travail, en grande partie. Du travail, et c'est tout. Voilà surtout ce que vous

aurez à faire. »

Hélène eut un sourire. C'était une petite femme aux cheveux sombres, aux yeux bruns avec des sourcils très prononcés, mais lorsqu'elle souriait elle redevenait presque une enfant, et une enfant plutôt jolie. Elle dit : « Je dois travailler. Je comprends, monsieur. »

Sur le terrain d'essai, la mise au point se déroula sans hâte. Par deux fois, les techniciens conseillèrent à Hélène de prendre des vacances avant l'entraînement final. Elle refusa. Elle voulait continuer. Elle pensait qu'ils savaient qu'elle voulait quitter la Terre pour toujours, qu'ils savaient qu'elle n'était pas seulement la fille de sa mère. Tant bien que mal, elle s'efforçait d'être elle-même. Elle savait que le monde ne le croyait pas, mais elle se souciait peu du monde.

Pour la troisième fois, on lui suggéra de prendre un congé, et c'était une véritable mise en demeure. Il lui restait deux longs mois à tuer. Elle les passa en s'amusant un peu dans les merveilleuses Hespérides, ces îles qui avaient été soulevées après que le poids des ports spatiaux eut provoqué la formation d'un nouvel archipel, sous les Bermudes.

Lorsqu'elle revint, elle était en pleine forme, prête pour le départ.

L'officier-médecin fut assez brutal. « Savez-vous vraiment ce que nous allons vous faire ? Nous allons vous faire vivre quarante années de votre vie durant ce que vous croirez être un seul mois. »

Elle acquiesça. Il poursuivit : « Pour vous faire passer ainsi ces quarante années, il va nous falloir ralentir vos processus vitaux. Après tout, le seul fait de respirer quarante années d'air en un mois implique un rapport de cinq cents contre un. Les poumons n'y résisteraient pas. Votre corps doit contenir de l'eau. Il doit se nourrir. La plus grande partie de votre alimentation sera constituée de protéines. Nous y ajouterons un hydratant. Vous aurez également besoin de vitamines.

« Maintenant, ce que nous allons faire, c'est ralentir votre cerveau de façon suffisante pour qu'il travaille selon ce rapport de cinq cents contre un. Nous ne voulons pas que vous soyez incapable de travailler. Il faut que quelqu'un s'occupe des voiles.

« Donc, si vous hésitez, si vous commencez à réfléchir, une pensée ou deux vous prendront plusieurs semaines. Pendant ce temps, votre corps devra également être ralenti. Mais nous ne pouvons ralentir les diverses parties selon le même rapport. L'eau, par exemple, sera ramenée de quatre-vingts à un environ, la nourriture de trois cents à un.

« Vous n'aurez pas le temps de boire assez d'eau pour quarante années. Nous la ferons circuler. Elle sera récupérée, purifiée et réinjectée dans votre système, à moins que vous ne brisie les circuits d'injection.

« Ce qui vous attend donc, c'est un mois d'éveil total sur une table d'opération où vous serez opérée sans anesthésie, tout en accomplissant l'une des tâches les plus dures qui ait jamais été confiée à l'homme. »

Toute pâle, elle acquiesça de nouveau quand il s'interrompit. Puis il reprit :

« Vous devrez procéder à des observations, surveiller les caissons des passagers et la cargaison derrière vous. Vous devrez manœuvrer les voiles. S'il y a encore quelqu'un là où vous allez, on viendra vous accueillir. En fait, c'est ainsi la plupart du temps. Je ne puis vous assurer que vous emmènerez le vaisseau à bon port ; et si personne ne vient à votre rencontre, vous devrez vous mettre en orbite au-delà de la plus lointaine planète, vous laisser mourir ou bien essayer de vous en tirer. Vous ne parviendriez pas à poser seule trente mille personnes sur une planète.

« En attendant, vous avez du travail devant vous. Nous allons placer des contrôles dans votre corps. Nous commencerons par mettre des valves aux artères de votre poitrine. Puis nous vous cathétériserons. Nous allons pratiquer une colostomie artificielle juste ici, sur vos hanches. L'absorption d'eau a une certaine importance psychologique et nous vous laisserons en boire un cinq centième. Le reste sera injecté directement dans votre sang. Un dixième de votre nourriture sera également absorbé de cette façon. Vous comprenez cela ?

— Vous voulez dire, dit Hélène, que je mangerai un dixième de nourriture et que le reste me sera administré par voie intraveineuse ?

— C'est exact, dit le technicien médical. Nous allons le pomper dans votre corps. Les concentrés sont ici. Les reconstituants là. Ces tuyaux ont une double connexion. L'une est reliée à l'appareil de conditionnement. Cela va devenir le support logistique de votre corps. Et ces tuyaux sont le cordon ombilical de l'être humain isolé entre les étoiles. Ils sont votre vie. S'ils venaient à se briser, ou si vous tombiez, vous pourriez perdre conscience pendant un an ou deux. Si cela se produisait, le système local prendrait alors le relais. C'est l'appareil que vous aurez dans le dos. Sur Terre, il pèse autant que vous. Vous avez déjà manipulé le modèle courant et vous savez qu'il est très facile de s'en servir dans l'espace. Cela vous maintiendrait en vie pendant une période subjective de deux heures environ. Nul n'a jamais conçu d'horloge basée sur l'esprit humain ; aussi, au lieu de vous donner une horloge, nous allons vous munir d'un odomètre fixé sur votre pouls et gradué. Si vous le regardez et comptez en milliers de pulsations cardiaques, vous pourrez en retirer quelque information. J'ignore quel genre d'information, mais cela pourrait peut-être se révéler utile. »

Hélène hocha la tête.

Il lui jeta un regard aigu, puis revint à ses instruments et lui tendit une aiguille brillante qui comportait un disque à l'une de ses extrémités.

« Maintenant, voyons ceci. Nous devons parvenir droit dans votre esprit. Il s'agit aussi d'une opération chimique. »

Hélène l'interrompit. « Vous avez dit que vous n'auriez pas à m'opérer de la tête.

— Simplement l'aiguille. C'est la seule façon dont nous puissions parvenir jusqu'à votre esprit. Le ralentir pour qu'il travaille subjectivement selon un taux qui fera passer quarante années comme si elles duraient un mois. » Il eut un sourire sinistre qui s'adoucit presque aussitôt tandis qu'il évaluait son obstination courageuse, sa détermination enfantine, admirable et pitoyable.

« Je n'ai pas à discuter, dit-elle. Tout ceci est aussi désagréable – et aussi agréable – qu'un mariage. L'espace sera mon mari. » Il lui vint à l'esprit l'image du marin mais elle n'en dit rien.

Le technicien reprit : « Nous avons déjà construit des éléments psychotiques. Vous devrez être folle pour manœuvrer les voiles et survivre totalement seule, ne serait-ce que pendant ce temps vous *saurez* que quarante années s'écoulent en réalité. Vous n'aurez pas de miroir mais vous trouverez probablement des surfaces brillantes où vous regarder.

« Vous allez vous voir vieillir, à chaque regard. J'ignore ce que peut représenter un tel problème. Cela est assez dur pour les hommes.

« La question du système pileux devrait être plus facile avec vous. Pour les précédents marins, nous avons dû tout simplement tuer les racines des poils. Autrement, ils se seraient étouffés dans leur barbe. De plus, une quantité appréciable de nourriture serait gaspillée pour la croissance des poils sur le visage. Je pense que nous allons provoquer chez vous une inhibition de la croissance des cheveux. Vous verrez bien, plus tard, s'ils repoussent de la même couleur. Avez-vous déjà rencontré ce marin qui est venu sur Terre ? »

Le docteur savait qu'elle l'avait déjà rencontré. Il ignorait que c'était à cause du marin des étoiles qu'elle partait.

Elle parvint à demeurer impassible et souriante : « Vos techniciens lui ont planté un nouveau scalp. Ses cheveux sont ressortis noirs et c'est ce qui lui a valu son surnom de Plusgris.

— Si vous êtes prête mardi prochain, nous le serons aussi. Pensez-vous y parvenir, Dame ? »

Hélène eut une impression étrange en entendant cet homme l'appeler « Dame ». Mais elle comprit que c'était par respect pour sa profession et non uniquement pour elle.

« Mardi, cela ira. »

Elle se sentit heureuse de ce qu'il fût assez vieux jeu pour connaître

les anciens noms des jours de la semaine et les utiliser. Cela signifiait qu'il n'avait pas seulement appris les matières de l'Université, mais qu'il avait également retenu les choses élégantes et superficielles.

Deux semaines plus tard représentaient vingt et une années aux chronomètres de la cabine. Pour la dix millièmè fois, Hélène se tourna pour observer les étoiles.

Elle ressentit un élançement douloureux dans le dos.

Elle pouvait percevoir le ronflement de son cœur, une vibration rapide selon sa perception du temps. Elle pouvait regarder le cadran à son poignet et voir les aiguilles qui indiquaient lentement des dizaines de milliers de pulsations.

Elle entendait le sifflement de l'air dans sa gorge tandis que ses poumons semblaient frissonner.

Et elle percevait la douleur lancinante du tube nourricier qui amenait l'eau directement à sa gorge.

Il lui semblait que l'on avait allumé du feu dans son ventre. Le tube d'évacuation fonctionnait automatiquement mais il la brûlait comme un charbon ardent. Le cathéter qui reliait sa vessie à un autre tube l'élançait aussi cruellement qu'une aiguille portée au rouge.

Elle avait mal à la tête et sa vision vacillait.

Mais elle pouvait toujours apercevoir les instruments et surveiller les voiles. De temps à autre, elle jetait un regard léger comme une trace de poussière sur le réseau immense d'humains et de marchandises qui s'étendait sous les voiles.

Elle ne pouvait s'asseoir.

La seule façon dont elle pouvait se reposer était de s'appuyer contre le tableau de bord, les côtes contre le métal, son front fatigué posé sur les cadrans.

Elle se posa ainsi une fois et se rendit compte que deux mois et demi s'étaient écoulés quand elle se redressa. Elle savait que le fait de se reposer n'avait aucun effet et elle apercevait son image mouvante, reflet déformé de son visage qui vieillissait sur la surface de verre du cadran marqué « *Poids apparent* ». Elle regarda ses bras. Sa vision devenait floue mais elle nota le rétrécissement de la peau, son relâchement, puis le rétrécissement de nouveau sous l'influence de la température.

Une fois de plus, elle observa les voiles et décida de ramener celle de l'avant. Péniblement, elle attira jusqu'à elle un servo-robot, trouva la commande et la déclencha pour une semaine environ. Elle attendit, dans le bourdonnement de son cœur et le sifflement de l'air dans sa gorge. Finalement, elle vérifia si elle avait bien poussé la commande qu'il fallait, recommença, et rien ne se produisit.

Elle appuya une troisième fois. Il n'y eut aucune réaction.

Elle alla jusqu'au panneau principal, lut à nouveau les indications, vérifia la direction de la lumière et décela une certaine pression en infrarouge dont elle aurait pu profiter. Très graduellement, les voiles avaient presque atteint la vitesse de la lumière. Le navire allait plus vite lorsqu'il existait un côté obscur. Derrière, les caissons scellés dans le temps et l'éternité voguaient docilement dans une pesanteur presque nulle.

Ses calculs avaient été corrects.

Seule la voile ne fonctionnait pas.

Elle alla jusqu'au panneau d'alerte et appuya. Il ne se produisit rien.

Elle envoya un robot-réparateur afin qu'il procède à des réfections rapides. Elle tournait les fiches aussi vite que possible afin de lui transmettre ses instructions. Le robot partit et revint un instant (trois jours) plus tard. Son panneau proclamait : « *N'est pas conforme* ».

Elle en envoya un autre. Il n'obtint pas plus de résultat.

Elle en envoya un troisième, le dernier. Trois mots clignotèrent : « *N'est pas conforme* ». Elle disposa les servo-robots de l'autre côté des voiles et tira.

La voile n'était toujours pas orientée correctement.

Elle demeura effondrée, perdue dans l'espace, et pria. Elle espérait qu'elle priait avec assez de ferveur pour obtenir une réponse.

Il n'en fut pas ainsi. Elle resta seule et effrayée.

Il n'y avait nul soleil. Il n'y avait que la minuscule cabine et elle-même, plus seule qu'aucune autre femme ne l'avait jamais été auparavant. Elle percevait la tension et le relâchement de ses muscles au long des jours alors que son esprit n'y voyait que des minutes. Elle se pencha en avant, luttant pour ne pas s'assoupir. Finalement, elle se rappela qu'un des efficients techniciens lui avait donné une arme.

Elle ignorait quelle pouvait être l'utilité de celle-ci.

Elle était graduée et pouvait porter jusqu'à 400 000 kilomètres. La cible pouvait être sélectionnée automatiquement.

Elle s'agenouilla, traînant avec elle le tube abdominal, le tuyau nourricier, les cathéters et les circuits de son casque, chacun relié au panneau. Elle rampa à la recherche des servo-robots et ramena un manuel. Elle découvrit enfin la fréquence de contrôle des armes, monta l'engin et alla jusqu'à la baie.

Au dernier moment, elle pensa : « Peut-être ces idiots vont-ils m'obliger à détruire la baie ? Ils auraient dû prévoir la possibilité de tirer sans avoir à rien briser. C'est comme cela qu'ils *auraient dû* faire. »

Elle y réfléchit pendant une semaine ou plus.

Juste avant de tirer, elle se retourna. Là, près d'elle, il y avait son

marin des étoiles, Monsieur Plusgris. Il lui dit : « Cela n'ira jamais ainsi. »

Il semblait en pleine forme, comme à La Nouvelle-Madrid. Il n'avait aucun tuyau, ne tremblait pas, et elle pouvait percevoir le mouvement de sa poitrine qui s'élevait et s'abaissait normalement tandis qu'il respirait, chaque heure à peu près. Une partie de son esprit savait qu'il n'était qu'une hallucination. L'autre le croyait bien réel. Elle était folle et très heureuse de l'être en cet instant. Elle se laissa donc guider par son hallucination. Elle modifia le fusil afin qu'il tire à travers le mur de la cabine et envoya une faible charge en direction du mécanisme réparateur, de l'autre côté de la voile paralysée.

Cette faible charge réalisa le miracle.

La panne avait dépassé toute prévision technologique. L'arme venait d'en détruire la cause qui resterait à jamais inconnue. Les servo-robots pouvaient maintenant se mettre au travail, pareils à une tribu de fourmis en folie. Ils s'élancèrent, munis de défenses contre les dangers mineurs du vide, et s'activèrent fébrilement.

Avec un sentiment presque religieux, Hélène perçut le vent des étoiles dans les voiles immenses qui se remettaient en position. Elle eut une sensation fugitive de pesanteur. *L'Ame* reprenait son voyage.

« C'est une femme », dirent-ils sur Nouvelle-Terre. « C'est une femme. Elle devait avoir dix-huit ou vingt ans quand elle a quitté la Terre. »

Monsieur Plusgris ne voulut pas le croire.

Mais il se rendit à l'hôpital et, là, il vit Hélène Amérique.

« Me voici, marin, lui dit-elle. J'ai fait le voyage, moi aussi. » Son visage était d'une blancheur crayeuse et son expression était celle d'une fille de vingt ans. Son corps était celui d'une femme de soixante ans bien conservée.

Quant à lui, il n'avait pas changé, puisqu'il était revenu en caisson.

Il baissa les paupières, puis, les rôles soudain renversés, ce fut lui qui se retrouva agenouillé près du lit, les larmes coulant sur ses mains.

D'un air presque incohérent, il balbutia : « Je t'ai quittée parce que je t'aimais tant. Je suis revenu ici où tu ne pourrais jamais me suivre, ou alors, si tu le faisais, je serais toujours trop vieux et toi toujours une jeune femme. Mais tu as fait le voyage et tu l'as fait pour moi. »

L'infirmière de Nouvelle-Terre ignorait les règlements concernant les marins des étoiles. Doucement, elle quitta la chambre. Mais c'était une femme pratique. Elle appela un de ses amis au service des informations et lui dit : « Si tu te dépêches, tu peux avoir la primeur d'une nouvelle sur Hélène Amérique et Monsieur Plusgris. Ils viennent juste de se rencontrer, comme ça, et ils sont tombés amoureux. »

L'infirmière ignorait qu'ils s'étaient déjà déclaré leur amour sur

Terre. Elle ignorait qu'Hélène Amérique avait accompli son voyage solitaire dans un but précis, elle ignorait que l'image hallucinatoire du marin s'était tenue pendant quarante ans avec elle dans le néant insondable, dans les ténèbres de l'espace entre les étoiles.

La petite fille avait grandi. Elle s'était mariée et avait maintenant une petite fille à elle. La maman était restée la même, mais le mimominet était devenu très, très vieux. Il avait épuisé ses merveilleuses facultés de mimétisme et, depuis quelques années, il était resté figé dans le rôle d'une poupée blonde aux grands yeux bleus. Sans se soucier du bon goût, on l'avait habillé d'une vareuse bleu vif avec pantalon assorti. Le petit animal rampait doucement sur le plancher, se servant de ses mains humaines et de ses genoux. Son visage était une caricature d'image humaine. Il leva les yeux et gémit sur un ton aigu pour réclamer son lait.

La jeune mère dit : « Maman, tu devrais te débarrasser de cette chose. Elle est usée et, dans cet appartement, c'est horrible.

— Je croyais que tu l'aimais, dit sa mère.

— C'était bien bon quand j'étais enfant, mais je ne le suis plus. Et puis, il ne marche même plus. »

Le mimominet s'était redressé et il saisit la cheville de sa maîtresse. La dame l'écarta doucement et posa devant lui une soucoupe de lait et une tasse de la taille d'un dé à coudre. Conformément à son rôle, le mimominet essaya de bien se tenir mais il trébucha, tomba et se mit à pleurer. La mère le redressa et le vieux petit animal-jouet entreprit de prendre le lait dans sa tasse, puis de le déverser dans sa bouche minuscule dépourvue de dents.

« Tu te souviens, maman... » dit la jeune femme. Puis elle s'interrompit.

« Je me souviens de quoi ?

— De ce que tu m'avais raconté sur Hélène Amérique et Monsieur Plusgris quand c'était encore tout récent.

— Oui, chérie, sans doute.

— Tu ne m'avais pas tout dit, reprit la jeune femme d'un ton accusateur.

— Bien sûr que non. Tu étais une enfant.

— Mais c'était ignoble ! Tous ces gens et la façon horrible dont vivaient les marins. Je ne vois pas pourquoi tu as idéalisé tout cela pour en faire une légende.

— Mais c'en était une. C'est toujours une légende.

— Une légende, mon œil ! dit sa fille. Cela ne vaut pas plus que toi et ce mimominet tout vieux. » Elle tendit le doigt vers la poupée minuscule, ancienne et vivante qui s'était endormie à côté de son lait. « Je pense que c'est horrible. Tu devrais t'en débarrasser. Et les mondes devraient se débarrasser des marins.

— Ne sois pas cruelle, chérie, dit la maman.

— Ne te conduis pas comme une vieille chose sentimentale, dit sa fille.

— *C'est peut-être vrai », dit sa mère avec un sourire adorable.*
Discrètement, elle déposa le mimominet endormi sur un fauteuil, là où il
ne risquait pas d'être cogné ni écrasé.

Traduit par MICHEL DEMUTH.
The lady who sailed the Soul.

LE NAUFRAGE DU VAISSEAU JOHN B.

Par Frank M. Robinson

Quel sera dans l'espace l'ennemi le plus redoutable de l'homme ? Le vide, le froid ? Il sait construire des coques pour s'en défendre. L'apesanteur ? Des moyens simples, comme la force centrifuge, ou complexes (encore à inventer) permettent d'établir une gravité artificielle. La complexité des calculs et de la manœuvre ? Des ordinateurs peuvent s'en charger. Le désœuvrement ? On peut embarquer à bord tous les livres, les enregistrements, les jeux nécessaires au maintien d'un bon moral. Alors ? Il reste au cœur de l'homme le plus vieux de ses démons : la crainte d'être de trop.

C'EST au cours de la 1356^e période de notre voyage que je repérai le cadavre. Il flottait seul dans le noir immuable de l'espace à des milliards de kilomètres de nulle part ; dans les propulseurs du scaphandre, il ne restait plus de combustible et le réservoir d'oxygène n'était plus qu'une boîte d'aluminium absolument vide. Il n'y avait rien d'autre dans les alentours immédiats, ce qui signifiait que le corps avait dérivé dans l'obscurité silencieuse des milliers de périodes durant, tandis que le scaphandre laissait fuir lentement son air par une centaine de pores microscopiques et que le froid, en s'infiltrant, transformait l'homme à l'intérieur en une momie gelée et desséchée.

Que je l'eusse même découvert était pur hasard. J'avais abandonné la surveillance par radar automatique depuis des centaines de périodes ; mais au cours de cette période-là, pour des raisons que je ne saurais préciser, j'en avais eu assez de contempler le vide au-delà des hublots de ma cabine, en proie à la nostalgie ou à l'inquiétude que me causait l'étrange malaise qui semblait habiter depuis peu le vaisseau, et j'avais décidé de soumettre tous les instruments à une vérification de routine. Le radar accrocha le scaphandre au quatrième balayage,

peu après que je l'eus mis en route. Le faisceau de balayage dans le globe de visualisation vacilla, puis s'immobilisa, fouilla un instant puis se rétrécit en un rai d'écarlate brillant. Le voyant rouge de l'alarme se mit à clignoter tandis qu'une fraction de seconde plus tard l'alerte à « Tous les Postes » résonnait d'un bout à l'autre du *Cassiopeia*, comme l'appel d'airain des trompettes du jugement dernier – ce qu'en la circonstance elle semblait être pour de bon.

J'ai dû passer une minute entière, le regard rivé sur le globe, et caressant distraitemment du doigt mes galons tatoués de capitaine, à me demander ce que diable ça pouvait être, avant d'actionner le téléobjectif pour rapprocher l'image holographique. Quand je pus distinguer ce que c'était, la sueur suinta entre mes omoplates et une angoisse m'étreignit l'estomac. J'attendis que la console de commande indiquât que tous les postes étaient occupés – notai qu'ils le furent avec deux ou trois minutes de retard sur les meilleurs temps, bien que j'eusse depuis longtemps cessé de m'inquiéter des performances – puis hurlai dans l'interphone à Coleman, notre métallurgiste, l'ordre de s'équiper pour sortir et le récupérer.

Quand le corps fut à l'intérieur du sas, d'autres membres de l'équipage, transformés pour la circonstance en porteurs honoraires des cordons du poêle, le transportèrent en silence dans la cabine des transmissions et le déposèrent doucement sur le pont, utilisant des attaches magnétiques légères pour le maintenir sur le sol métallique. L'instant était solennel et je crois que nous en étions tous conscients ou, du moins, le pensai-je sur le moment : nous avions devant nous le premier martyr que l'espace eût jamais rendu. Quelques minutes plus tard, le reste de l'équipage qui s'était silencieusement glissé dans le compartiment était suspendu aux anneaux de stabilisation et aux tubes de lumière froide, et l'étroite cabine finit par ressembler à une sorte de volière humaine où s'entassaient dix oiseaux nus et sans plumes.

Cela devait faire au moins cinq cents périodes que nous ne nous étions pas trouvés tous réunis dans un même compartiment et probablement à peine moins que je n'avais pas adressé la parole à un autre membre de l'équipage. Sur les long-courriers, l'humanité en vous s'évapore lentement comme flaque d'eau au soleil et vous vous éloignez de plus en plus les uns des autres. La situation était sans doute différente sur les vaisseaux militaires mais le *Cassiopeia* était un cargo et j'étais un capitaine élu et nous n'étions pas vraiment un équipage ; nous étions de futurs colonisateurs – c'est-à-dire jeunes, intelligents et indisciplinés. Le vaisseau était complètement automatisé, bien entendu, ce qui faisait de nous, exclusivement, un groupe de passagers semblables à ceux qui s'entassaient dans les navettes de transport terrestres. Nous avions de quoi nous occuper mais avec le temps vint l'ennui, puis le dégoût, et la lassitude les uns

des autres, puis enfin le silence et l'hostilité. Le Comité de Colonisation s'y attendait, qui s'était assuré que nous disposions d'écrans d'ombre et qu'aucune arme n'était embarquée sous quelque forme que ce fût. Quant à nous, nous cherchions refuge dans l'isolation dont nous nous faisons une armure invisible et le jour vint, inévitablement, où nous ne nous adressâmes plus du tout la parole.

Personne ne disait mot maintenant ; tous contemplaient d'un œil vide la chose sur le pont. Ils attendaient que le capitaine parle – et je ne savais pas ce qu'il fallait dire. Je ne ressemblais pas à un capitaine – j'étais petit, maigre et affligé d'une figure de poupon et de cheveux pâles, couleur de cendre – et à cet instant précis, je ne me sentais pas non plus l'étoffe d'un capitaine. Je toussai ; le bruit sembla démesuré et vulgaire dans l'étroite cabine ; et je me demandais par quoi j'allais commencer quand je m'aperçus que je ne pouvais plus distinguer le masque de mort derrière la vitre craquelée du scaphandre. La moiteur tiède de la cabine s'était condensée en une multitude de cristaux blanc et fins qui semblaient avides d'enterrer cette chose où ils s'étaient posés.

D'une poussée, je m'approchai du scaphandre, saisis un anneau sur le sol pour freiner ma course, puis m'accroupis près du métal givré. Du bout des doigts, j'effaçai les cristaux sur le masque puis, après m'être essuyé les mains sur mes cuisses nues, je restai un moment à osciller sur mes talons, fasciné par le fragile visage derrière la vitre. Vint le moment de dire quelque chose et je pris soudain intensément conscience de la plainte étouffée de l'ordinateur central, du ronronnement de la ventilation qui n'absorbait jamais tout à fait l'humidité et les odeurs corporelles, et de la sourde respiration de l'équipage nu dans l'étroite cabine. Je pouvais sentir la température s'élever, tandis que je restais là agenouillé, puis l'odeur me prit à la gorge et j'eus presque un haut-le-cœur. Nous n'avions ni blanchisserie, ni quartiers séparés, ni douches à bord – la cargaison était trop précieuse, et le poids et l'espace utiles primaient tout le reste – aussi les conditions de vie à bord du *Cassiopeia* tenaient-elles du vestiaire encombré après le match de la victoire quand on peut goûter la sueur dans la vapeur de l'air.

Je grimaçai et levai les yeux vers Potter, le « même » au visage boutonneux qui était responsable de nos équipements d'hygiène et de survie, puis frappai le masque de l'ongle de mon pouce, en prenant ostensiblement l'air déterminé. « Pas très... joli », grognai-je entre mes dents. Ma voix résonna étrangement forte et rauque.

Potter se passa la langue sur les lèvres, tourmenta nerveusement sa barbe rabougrie, parut sur le point de dire quelque chose, puis se contenta de hocher la tête. Hulsman, notre homme en matière de micro-circuits, du type blond puéril que les grosses vieilles dames

adorent dorloter, ouvrit la bouche, s'aperçut que personne d'autre ne semblait avoir l'intention de parler, la referma et opta pour des gestes vagues de la main. Reynolds, un spécialiste médical rondouillard, notre expert en échardes, furoncles, ampoules, urticaires et circoncisions du bord, se caressa le nez et prit un air entendu. Bail, l'astronome, grand, mince et Britannique par profession, l'homme qui, je l'avais toujours pensé, aurait dû être élu capitaine, se trouva soudain très préoccupé de son pagne. Le maigre petit Jimenez, notre physicien, que nous avions investi de la « Garde de la Pile » au début du voyage, semblait se retrancher derrière ses épaisses lunettes et la broussaille de sa barbe rousse et s'appliquait à paraître indéchiffrable, tandis qu'Adams, Kentworthy et Herschel se contentaient de contempler la chose sur le pont avec des degrés variés de dégoût et – à ma grande surprise – d'indifférence.

Je notai intérieurement *équipement présent et au complet* et jurai que, pour cette période, je l'inscrirais vraiment sur le journal de bord, puis reportai mon attention sur le scaphandre, le visage ratatiné, les globes oculaires desserts et la bouche de marbre. Je frissonnai. Si la radio du scaphandre avait fonctionné, on aurait sans doute pu l'entendre hurler pendant des heures. C'est alors qu'un détail attira mon attention, et je me penchai si près que ma propre haleine embuait la vitre du masque. La radio n'était pas branchée. *Mais c'est impossible*, pensai-je. *Personne ne quitte jamais un vaisseau avec la radio débranchée.*

Je fis un signe de tête à Coleman, maintenant débarrassé de son scaphandre et demandai : « Tu peux me dire l'âge ? »

Il assura un pied dans un anneau de stabilisation et s'accroupit ; son insigne de fonction, le tournevis, engagé dans la ceinture de son pagne taché de graisse, tinta faiblement sur le pont. C'était un homme minuscule, aux jambes arquées ; il avait le corps recouvert de poils noirs et frisés, les sourcils épais et un nez large qui donnait à son visage un faux air d'anthropoïde. Il gratifia le scaphandre d'une tape amicale et grommela : « Vieux modèle, peut-être deux ou trois cents ans. Un truc préhistorique. »

— Ce qui ne me renseigne pas beaucoup. « Ouvrons-le », dis-je.

Nous dûmes nous acharner maladroitement sur les agrafes gelées puis, en renversant le scaphandre, nous fîmes tomber le corps comme un dé d'un cornet ; le givre le couvrit instantanément d'une mince pellicule argentée. Potter et moi entreprîmes l'examen minutieux du corps tandis que Coleman s'occupait du scaphandre. Au toucher, le cadavre se révéla léger et sec comme du papier mâché. « Rien », murmurai-je enfin, plus déconcerté par ce que je devais chercher que par ce que j'avais trouvé. « Aucune blessure, il n'a pas saigné. » Je tentai de déchiffrer l'expression presque effacée du visage, un filigrane à peine visible sur la chair desséchée et gelée. « Il n'a pas l'air

malheureux, on dirait plutôt... ennuyé ? Vivant quand il a endossé le scaphandre, vivant quand il a quitté le vaisseau seul. »

Seul ?

Je plongeai de nouveau vers le globe de visualisation tandis que la sonnerie d'alarme retentissait une fois encore d'un bout à l'autre du vaisseau.

Les jambes nouées autour de la console de commande, je fis signe à l'équipage de rester dans la cabine et laissai courir mes doigts sur la multitude des touches de contrôle accumulées sur les panneaux. Les distances rétrécirent tandis que, dans le globe de visualisation, les étoiles explosaient vers l'extérieur, effleuraient la surface du globe puis s'évanouissaient en brèves étincelles de lumière.

Peu après, le globe contenait l'image holographique d'un autre scaphandre tournoyant lentement dans l'espace, bras et jambes écartés comme les rayons d'une roue.

Même modèle, pensai-je. Un autre homme provenant du même vaisseau, une autre épave à la dérive dansant sa valse solitaire. Je manipulai de nouveau rapidement les commandes et les distances s'agrandirent tandis que les étoiles semblaient maintenant aspirées vers le centre. Le faisceau de balayage projeta une douzaine de fines brindilles rouges et un tronc plus épais – une douzaine d'hommes à la dérive et le vaisseau dont ils provenaient.

« Tu veux que je les récupère tous ? demanda Coleman dont le visage trahissait l'inquiétude. Pense au temps que cela prendra... à la dépense de combustible. » Il montra du doigt le cadavre qui gisait sur le pont. « Un ne suffit pas ? »

Je fis non de la tête. « Je veux leur vaisseau », répondis-je doucement.

J'entendis l'équipage s'agiter derrière moi ; Jimenez se laissa dériver jusque derrière la console et empoigna un anneau de stabilisation. Il avait la peau diaphane des Latins et je pouvais voir battre son sang aux veines de ses tempes. « Pourquoi ? » Le mot fut prononcé dans un grognement de fureur sourde. « On n'a pas à s'en mêler. On ne peut rien faire de toute façon. Le vaisseau est mort, l'équipage est mort. On ne peut pas les ressusciter. Ça ne nous concerne pas ! » Jimenez était un petit homme sec et avec ses lunettes sales et les veines qui saillaient maintenant sur son cou il parut trente ans de plus que son âge ; je dus faire un effort pour ne pas oublier qu'à lui, comme à moi, il manquait une année terrestre pour atteindre la majorité.

Je jetai un coup d'œil vers les autres. Ils regardaient le globe comme s'il contenait quelque chose d'immonde. Je vais trop loin, pensai-je. Mais pourtant, l'épave avait été... qui sait ? broyée par un météorite, abordée par... quelque chose ?

Je secouai la tête et apportai quelques corrections au globe de visualisation. « Ce qui a pu leur arriver pourrait aussi nous arriver, dis-je en poursuivant mon propre raisonnement. Nous pourrions peut-être découvrir ce que c'était. »

Jimenez se pencha par-dessus le globe et l'explosion d'étoiles disparut dans la broussaille rousse qui couvrait sa maigre poitrine. À cet instant précis, je me trouvai physiquement plus près de lui que je ne l'avais jamais été de qui que ce fût depuis des centaines de périodes et cette proximité me rendit nerveux. Il s'efforça de parler d'une voix contenue, lentement, comme on parle à un adolescent quand on veut souligner l'importance d'un avertissement. « Ça ne nous concerne pas, Martin ! Et s'il y a danger, nous n'avons aucune arme pour nous défendre ou défendre le vaisseau. Et puisque *cet* équipage est mort et qu'il flotte dehors, il y a danger, c'est évident – et rien, rien que nous puissions utiliser pour nous battre.

— Contre *qui* ? » demandai-je négligemment.

Il rougit, me défia un moment du regard, puis haussa des épaules noueuses avant de dire « Comme tu voudras ». Il lâcha l'anneau de stabilisation et glissa de quelques mètres vers l'extérieur de la cabine pour rejoindre les autres. Je concentrai mon attention sur les scaphandres qui nous croisaient lentement dans le silence de l'espace, tandis que leur image grossie tournoyait un instant dans le globe avant de disparaître. Un, deux, trois... Une douzaine d'hommes, sans vie et figés, dérivant dans un silence de points lumineux sur une courbe en forme d'entonnoir qui partait du vaisseau dont ils avaient été l'équipage. Tous les scaphandres eurent bientôt disparu et il ne resta plus qu'une scintillante plage d'étoiles avec, au milieu, une petite tache rouge qui allait croissant. Quand elle entra dans le champ de l'holographe, je manipulai les commandes et l'image apparut d'un coup dans toute sa netteté. Je fis un signe à Coleman qui se laissa tomber près de la console et se mit à étudier l'image dans le globe comme s'il s'agissait d'un frottis sur la lame d'un microscope.

« Cargo, Modèle A-18, âge deux cents ans – non, plutôt deux cent trente. On le voit à l'évasement des tubes.

— Tu me parais bien sûr de toi », dis-je.

Il grommela. « J'ai construit des modèles réduits de cet engin quand j'étais gosse. M'ont souvent valu le premier prix. »

Je regardai longuement le vaisseau dans le globe. Il était étrange, en effet – un modèle ancien en forme d'haltère, avec de petits hublots circulaires et une antenne de radar d'une forme bizarre qui se projetait au-delà de la coque. Et tout à coup, je l'aperçus – une trappe de sortie bâillant démesurément comme si quelque dentiste céleste lui avait ordonné de dire « Ah ». J'éprouvai les mêmes sensations que j'éprouvais sur Terre lorsque j'observais les passants sur les trottoirs

roulants, du haut du deux centième étage, l'impression que mon estomac chavirait et un vague frisson dans le bas du dos.

Nous allâmes nous mettre en orbite le plus près possible de l'épave et l'attente commença. Je me mis à transpirer abondamment – une mince pellicule gluante qui suintait de toute la surface de mon corps – et je savais que j'empestais ; une nourriture à base d'algues a des effets pires que ceux de l'ail. Nous continuâmes à examiner le cargo dans le globe de visualisation dans l'espoir de trouver un indice, mais, à cette distance, il n'y avait rien à voir que le vaisseau lui-même dont la silhouette se détachait sur les étoiles, une trappe ouverte sur l'espace. Il n'y avait aucun signe d'activité physique et aucune explosion de voix ne fit irruption sur notre récepteur radio qui parcourait dans les deux sens, avec la vivacité de l'écureuil sur un arbre, toute la gamme des fréquences dans l'espoir d'accrocher un signal. Il n'y avait aucune trace de vie sur les détecteurs infrarouges et les compteurs Geiger n'indiquaient qu'une faible activité résiduelle de la pile.

« Tu vas l'aborder ? » demanda Coleman d'une voix mal assurée. Je sentis l'attention de l'équipage se reporter d'un seul coup du globe sur moi.

« Quelle est la proportion de long-courriers qui n'atteignent jamais leur destination ? murmurai-je sur un ton de réflexion. Trente pour cent ? Quarante ? »

Quelqu'un répondit, comme à regret. « C'est à peu près ça.

— A-t-on jamais su pourquoi ? poursuivis-je calmement. Non. A-t-on jamais retrouvé un cargo porté disparu ? Encore non – et dans les profondeurs de l'espace, il faudrait être fou pour entreprendre des recherches. Mais voici que quelqu'un vient d'en découvrir un. Nous. Et ce quelqu'un peut maintenant en faire l'autopsie. Nous. »

Le visage de Coleman se crispa en un rictus, les sourcils formant deux empreintes noires et grasses au-dessus des petits yeux marron. « Écoute – nous appartenons à la catégorie des cargos, des cargos *long-courriers*. Les seules armes à bord sont des couteaux de huit centimètres de long.

— Tu crois à la possibilité d'une présence étrangère ? Nous n'en avons trouvé aucune trace.

— C'est peu probable.

— Alors, qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je... je ne sais pas. » Son habituelle grogne n'était plus qu'un murmure et il ne pouvait soutenir mon regard ; j'étais en train de le mettre au pied du mur et je savais qu'il m'en voulait féroce de le faire. « Je ne pense pas que nous devions nous en mêler. C'est une affaire qui ne nous concerne pas vraiment. »

Je le dévisageai un moment et le rouge lui monta aux joues. Puis

mon regard se porta de nouveau sur le globe de visualisation et le vaisseau solitaire dont la silhouette se découpait dans le scintillement de la galaxie, et je pris ma décision. Je me retournai vers l'équipage et demandai d'un ton cassant : « Des volontaires pour l'équipe d'abordage ? »

Personne ne me regarda et personne ne leva la main. Je laissai le silence s'installer ; c'est finalement Jimenez qui parla de son habituelle voix rauque : « Nous ne sommes pas sur un vaisseau militaire, Martin, et tu n'es pas vraiment capitaine. Tu as été élu – et nous pouvons en élire un autre si nous le voulons. »

Je haussai les épaules. Je m'y attendais un peu et ça n'avait pas vraiment d'importance. S'ils voulaient un nouveau capitaine, c'était du pareil au même en ce qui me concernait. Et puis je me mis à y réfléchir de plus près, à imaginer Jimenez, peut-être, à la direction du vaisseau et je réalisai – à ma grande surprise – que ce n'était plus du pareil au même du tout. Enfin, pas vraiment.

« D'accord, dis-je hypocritement. Je n'ai pas demandé à être capitaine. Celui qui veut la responsabilité, et le travail qui va avec – il n'y en avait pas beaucoup mais il fallait avoir été capitaine pour le savoir –, n'a qu'à le prendre. Quelqu'un veut se présenter ? Hulsman ? » Il prit un air affolé et secoua la tête. « Bail ? » Il refusa également, ce qui me surprit car j'avais pensé que s'il s'en trouvait un pour saisir l'occasion, ce serait Bail. « Jimenez ? » Il hésita. « Allons, Jimenez, ajoutai-je, la responsabilité te fera grand bien. »

J'obtins bien sûr le résultat escompté. Il secoua la tête et sa voix grinça « Non, merci.

— Quelqu'un d'autre ? » Il n'y eut pas de preneurs. « Messieurs, je vous remercie tous de l'honneur que vous me faites. Jimenez, Coleman, équipez-vous. » Je me retournai vers les autres. « Bail prendra le commandement. Si nous ne sommes pas rentrés dans trois périodes, poursuivez le voyage. Ne tentez aucune opération de sauvetage. »

Je dégageai mes jambes de la console, fis signe à Bail de prendre ma place, puis me laissai flotter jusqu'à l'armoire des combinaisons spatiales. Je me sentais vaguement contrarié tandis que nous nous équipions en silence. Personne n'avait voulu prendre part à mon excursion jusqu'à l'épave, mais personne ne s'y était vraiment opposé non plus ; et d'une certaine manière, cela m'ennuyait.

C'est alors que nous nous laissions dériver vers l'épave, que je connus la première vraie difficulté de ma carrière spatiale. Dans l'espace, il y a deux manières de réagir. Certains n'accordent aucune importance au vide environnant – pour eux, « dehors » ressemble à une grande pièce aux murs tendus de velours noir et les étoiles, à de petites lampes incrustées dans le velours, tandis qu'eux-mêmes, leurs

coéquipiers et le vaisseau délimitent l'horizon immédiat. Leur *perception de l'ensemble* n'est donc pas une perception d'immensité mais procède d'une étrange miniaturisation. Pour les autres, surtout s'ils perdent de vue leurs points de repère, la réalité envahit toute leur perception sensorielle et provoque un sentiment de panique. C'est un phénomène dont les premiers astronautes n'avaient pu soupçonner l'existence car il leur était possible de déterminer leur position dans l'espace par rapport à l'énorme masse de la Terre toute proche et leur propre capsule spatiale. Dans les profondeurs de l'espace, l'esprit humain ne peut concevoir les immensités, les étendues illimitées dans toutes les directions, la sensation d'absence d'horizon, et l'infini silencieux des lointains inexplorés.

Ça m'a pris alors que j'étais à mi-chemin de l'épave. Je m'étais légèrement retourné pour atteindre ma torche à laser et, l'espace d'une fraction de seconde, je perdis de vue le *Cassiopeia*, l'épave, Coleman et Jimenez. Et soudain, je *sentis* l'immensité, l'intense immobilité, la solitude glacée, l'absolue indifférence. C'était comme si l'on m'avait abandonné de nuit sur un océan immense, un océan dont les eaux noires n'abritaient aucune étincelle de vie, dont les sombres cieux n'étaient traversés par aucun battement d'ailes familier et la terre la plus proche était si éloignée que je ne pouvais pas même imaginer cette distance.

Mes muscles se contractèrent dans un spasme et ma main, brusquement crispée, alluma automatiquement la torche à laser. Je suivis des yeux le pinceau de lumière jusqu'au point où il se perdait dans l'espace – un mince rayon de lumière qui se projetait puis s'évanouissait dans l'immensité mais qui, dans mon imagination, se prolongeait encore, et encore, et encore. Puis le sentiment de ma propre insignifiance m'écrasa et il n'y eut plus que l'obscurité ; je fermai les yeux et je sus que je tombais et qu'il n'y aurait jamais de fond pour arrêter ma chute.

Il me sembla tout d'abord entendre un bébé pleurer, puis je réalisai que j'entendais ma propre voix. J'ouvris brusquement les yeux, et tandis que je commençais à basculer, j'entrevis Coleman et Jimenez sur ma gauche, qui m'observaient en silence. Leur taille me donna immédiatement une idée de la distance qui les séparait de moi, et d'un seul coup, toute la perspective bascula et s'inversa comme font certaines illusions d'optique. L'immensité n'était en réalité qu'une pièce avec des dimensions, le *Cassiopeia* et l'épave marquant la position des murs de velours noir parsemés de lampes minuscules qui ressemblaient à des étoiles.

Je repris mon souffle, avalai ma salive, chassai la panique de mon esprit, et actionnai les petites fusées du scaphandre de manière à contourner lentement l'épave. Je repérai le nom, que la corrosion

avait presque rendu illisible, sur l'extrémité la plus éloignée : le *John B.* – je ne pus distinguer la dernière partie. L'instant d'après, j'étais au-dessus de la trappe béante ; Jimenez et Coleman avaient déjà disparu à l'intérieur. Je restai un moment accroché à l'ouverture avant de m'y laisser glisser et contemplai une fois encore les profondeurs sombres derrière moi, la fine criblure d'étoiles et le *Cassiopeia* dont la silhouette croisait à un demi-mille de distance. Deux mots me vinrent machinalement à l'esprit : *vaisseau fantôme*. Cette image persista une fois à l'intérieur. Les écrans d'ombre étaient en place, effaçant lumière et son, apparemment alimentés par l'activité résiduelle de la pile et divisaient le vaisseau en cabines et compartiments de part et d'autre d'un couloir central. Les tubes de lumière froide étaient aussi allumés, inondant de clarté le couloir vide – après combien de périodes ? Je sus, sans avoir à regarder plus avant, que le vaisseau était désert et je pouvais imaginer l'écho des pas de fantômes livides.

*Ô timonier, c'est une nuit d'effroi !
Le danger guette par les fonds.*

Jimenez et Coleman glissèrent jusqu'à moi, ressemblant, dans leurs scaphandres, à des poissons bizarres aux gestes maladroits. « Nous ne nous séparons pas tant que nous n'aurons pas pu éteindre les écrans d'ombre, dis-je, en m'efforçant de prendre le ton d'un commandant de bord. Primo, le poste d'équipage, ensuite la cabine des transmissions, puis la pile. » Même à moi le ton parut exagéré.

Dans les écouteurs de mon casque, la voix de Jimenez n'était plus qu'un nasillement désagréable. « Qu'est-ce qu'on cherche ?

— Tu le sauras bien quand tu l'auras trouvé ! » répondis-je avant de réaliser qu'il ne faisait peut-être pas de l'esprit, après tout.

Nous nous rendîmes tout d'abord au poste d'équipage : le long compartiment équipé de hublots individuels, de hamacs en élastomère et d'écrans de lecture reliés à l'ordinateur central, source classique d'information et de distractions, mamelle électronique que nous tétons tous dès notre arrivée à bord. Chaque place disposait de commandes pour les écrans de lecture et de commandes supplémentaires qui permettaient à son occupant de s'isoler en coupant sa position du reste du vaisseau par un écran d'ombre. Je fus alors frappé par quelque chose qui me parut anormal : *tous* les écrans étaient en place, ce qui d'ordinaire a peu de chances d'arriver, bien que j'eusse remarqué leur usage de plus en plus fréquent sur le *Cassiopeia*.

Ignorant ma propre consigne de rester en vue, je franchis l'écran d'un compartiment isolé. Le compartiment était vide, bien sûr, mais je découvris des indices d'occupation humaine, comme on renifle dans l'air une bouffée fugitive de parfum. L'archéologue pénétrant dans une

tombe, pensai-je. Et à partir du manche de la hache et de débris de poteries, je vais ressusciter l'homme qui a vécu ici. Mais il y avait fichtrement peu de chose dans cette tombe. Un échiquier y était installé – il était interdit d'emporter des objets personnels à bord mais Coleman en avait bien passé un en fraude sur le *Cassiopeia* et je ne doutais pas que ce fût là un article courant de contrebande – et des dates de parties jouées, ainsi que les noms des gagnants et des perdants, étaient inscrites au crayon gras sur les cloisons. Je m'agenouillai pour lire les dates. Au début, il ne se passait pas une période sans qu'une partie ne fût jouée, puis ce fut une période sur deux, puis une sur dix, puis enfin – au cours de la mille deux cent soixante-septième période de voyage – deux membres de l'équipage avaient joué leur dernière partie. Les pièces étaient encore sur l'échiquier et leur disposition indiquait que la partie venait juste de commencer. Ensuite, il y avait eu une interruption, les joueurs s'étaient levés et la partie n'avait jamais été reprise.

Je pénétrai dans le compartiment isolé suivant et à cet instant Coleman découvrit l'interrupteur central ; tous les écrans d'ombre s'évanouirent et nous nous retrouvâmes dans un grand compartiment unique. Le local de la pile était installé à l'extrémité la plus éloignée, la console de commande et les transmissions, du côté où nous nous trouvions. Le poste d'équipage occupait le centre et formait une immense hélice autour de ce qui avait été le couloir central. Je me laissais déjà glisser vers Coleman, quand un détail me retint. Un mince plateau magnétique qui servait aux repas était posé sur le pont près d'un des hamacs d'élastomère. Je me penchai et promenai un doigt ganté de métal sur les résidus dans le plateau. Le repas avait été à demi consommé et ce qu'il en restait était maintenant efficacement lyophilisé. De toute évidence, quelqu'un avait déposé ce plateau, après avoir soigneusement placé la fourchette magnétique dans l'encoche prévue à cet effet, puis s'en était allé tranquillement. Le plateau n'avait pas été abandonné dans un mouvement de panique ; dans l'habituelle sauce épaisse, les bribes de nourriture encore collées au plateau métallique n'avaient pas été éparpillées – ce qui ressemblait à du riz, de la viande et des pois artificiels était toujours bien rangé dans les différents alvéoles.

Il y eut un bruit dans les écouteurs de mon casque et je levai les yeux pour apercevoir Jimenez qui me faisait signe depuis les environs de la pile. Je flottai jusqu'à lui. Les cadrans et rhéostats indiquaient que la pile ne fonctionnait plus qu'au ralenti – un niveau d'activité suffisant pour alimenter les tubes de lumière froide, les écrans d'ombre et peut-être quelques autres commodités mais certainement trop faible pour fournir une poussée.

Jimenez tenait ouvert devant moi le journal de l'ingénieur du bord

et je me mis à lire le passage qu'il indiquait du doigt. « *Arrêté pile, Période 1436. Signé, Dickinson, physicien.* » Ainsi, pensai-je, c'était arrivé cent soixante-neuf périodes après le début de la dernière partie d'échecs. Si mes déductions étaient justes, c'était cette période-là que le vaisseau avait été abandonné. À partir de ce moment, le *John B.* n'avait cessé de dériver.

« Coleman... »

Il flotta jusqu'à nous ; derrière la vitre du masque, sa barbe lui donnait l'air d'un singe dans une cage de verre.

« Étant donné les positions dans lesquelles nous les avons trouvés, peux-tu dire à combien de temps les uns des autres les hommes d'équipage ont quitté le vaisseau ? »

Sa voix avait une intonation métallique et perplexe. « Pas la moindre idée, pas après une trajectoire de dérive de plus de deux cents ans. L'ordinateur pourrait le prouver. » Il fit une pause. « Sans doute à quelques périodes, peut-être quelques heures les uns des autres.

Est-il possible qu'ils soient sortis tous ensemble ?

Non, nous les aurions alors trouvés tous groupés. Non, je pense qu'ils sont sortis à plusieurs heures d'intervalle. »

J'en eus un frisson. Ainsi, un à un, ils s'étaient équipés puis s'en étaient allés. Ils étaient sortis calmement au-devant d'une mort certaine, indifférents au vaisseau, indifférents à leur mission, indifférents à la vie elle-même. Et rien ne nous disait pourquoi. Aucune trace de lutte, aucun message rédigé à la hâte, aucun signe de violence.

Nous arrê tâmes les recherches à l'autre bout du navire près de la console de commande et de l'ordinateur central. Une soudaine inspiration me fit asseoir à la console. Le niveau d'activité de la pile était suffisant pour alimenter l'ordinateur. Par l'intermédiaire du clavier, je demandai à l'ordinateur de rechercher un texte biblique en guise de test. Il émit une plainte sourde, puis une suite de cliquetis, et le texte apparut sur l'écran de lecture où les lignes se succédèrent lentement de bas en haut.

Seigneur, fais-moi connaître ma fin, et la mesure de mes jours, quelle est-elle ? afin que je sache combien frêle je suis.

J'hésitai un moment, choisis une date au jugé, fis courir mes doigts sur les touches et commandai une liste des opérations pour la période 437. L'ordinateur ronronna doucement. Le biologiste Scheer avait demandé des informations sur le jeu d'échecs, le mathématicien Bailey avait demandé de la littérature amusante et le capitaine Shea, l'histoire de la Renaissance. Je sautai à la période 989. Aucune demande. J'essayai quelques périodes plus loin. Toujours rien. Il n'y avait pas d'autres demandes pendant les trente et une périodes

suivantes, puis le psychologue Hendrix avait soudain désiré lire tout ce qui traitait des problèmes des villes de la fin du XX^e et du début du XXI^e siècle. Il n'y avait ensuite aucune demande jusqu'à la période 1436, quand le physicien Dickinson commanda des informations sur la pile. À partir de là, le dossier des demandes était complètement vide.

Je sentis soudain les vibrations dues à des coups de marteau à travers les semelles métalliques de mes bottes et levai les yeux de l'écran de lecture pour apercevoir Coleman qui, armé d'une clef à molette, s'acharnait sur un coffre dans la cloison. Le coffre céda brusquement et Coleman, projeté dans une lente culbute, empoigna un anneau de stabilisation pour arrêter sa chute. Il fouilla le coffre puis se laissa glisser jusqu'à moi, avec dans les mains une demi-douzaine de bandes magnétiques contenant le journal de bord. Sur l'une des petites boîtes on pouvait lire l'inscription : *Journal de bord du John B. McClellan*. Le nom éveilla un souvenir dans ma mémoire et je le revis dans une note en bas de page d'un ouvrage, l'un des noms d'une longue liste de vaisseaux perdus.

Je demandai à Coleman d'emporter les bandes magnétiques puis me tournai vers Jimenez : « Rien d'autre ? »

Il jeta consciencieusement un dernier coup d'œil à la cabine derrière lui, mais j'eus le sentiment qu'il ne la voyait pas vraiment. « Si toi tu ne vois pas d'autre chose, comment diable le ferais-je ? »

J'avais amorcé le retour vers la trappe puis rebroussé chemin jusqu'à l'ordinateur central pour prendre l'énorme bobine de bande enregistrée contenant la liste des fiches de lecture. Qui sait ?...

Sur le trajet du retour, ce que mon subconscient n'avait cessé d'enregistrer me frappa soudain : *Je n'avais rien trouvé d'anormal*. Aucune trace d'abordage, aucune trace de violence – le vaisseau lui-même était en parfait état de marche. Restait donc... quoi ? l'équipage ?

Je cessai bientôt d'y penser car nous avions quitté les entrailles du *John B.* et j'étais de nouveau dans le vide de l'espace, essayant fiévreusement de localiser le *Cassiopeia* et de trouver un repère avant que l'illusion ne se renversât de nouveau et ne fit de moi, une fois encore, un grain de poussière insignifiant suspendu dans un néant sombre et sans fin.

Nous confiâmes une nouvelle fois le navigateur inconnu à l'espace, avec ce qu'il convenait de cérémonie, fîmes les corrections de route qui s'imposaient et reprîmes notre long voyage. Le *John B.* se rapetissa rapidement dans le lointain et ne fut bientôt plus qu'un souvenir et une demi-douzaine de bobines d'ordinateur.

J'employai les trois ou quatre périodes suivantes à écouter les enregistrements du journal de bord du *John B.* dont la presque totalité consistait en notations techniques. Celles qui ne l'étaient pas – et elles

se trouvaient presque toutes au début – concernaient les gagnants du tournoi d'échecs du jour et ce qu'on pourrait qualifier de petits potins du bord. Vers la fin, il y avait de longues sections vides où le capitaine avait négligé d'inscrire son rapport journalier.

La dernière notation concluait la dernière période. *Je sors.*

Le journal ne donnait aucune explication, aucune raison, ne faisait état d'aucune menace. J'imaginai le capitaine reposant son micro, s'équipant puis sortant calmement. Pourquoi ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Je rangeai les bobines dans le coffre de l'ordinateur, me promis de les examiner très bientôt de plus près et passai les quelques périodes suivantes à échafauder des hypothèses à leur sujet, étendu dans mon compartiment, les écrans d'ombre en place, et le regard perdu, par-delà le hublot, dans la poussière d'étoiles des lointains insondables. Les bobines s'estompèrent peu à peu dans mon esprit et je me mis à penser à la Terre, à New Chicago, aux vertes prairies du Midwest et aux cinq cents périodes qui nous séparaient encore de la descente vers notre planète de destination. Puis, une période, alors qu'étendu, immobile, je méditais sur ces cinq cents parcelles de temps et que je m'imaginais courant de nouveau sur un trottoir ou plongeant dans l'eau d'une piscine, je me pris soudain à penser que ces rêves étaient illusion. La descente vers une planète, un autre monde, un ciel d'azur... J'y pensais sans conviction et je ne croyais pas vraiment que tout cela se réaliserait un jour.

Je sortis alors tout à fait de ma torpeur et je ressentis la même impression que lorsqu'on s'éveille dans une maison au milieu de la nuit, que l'éveil vous surprend l'oreille tendue, transpirant et tremblant, étendu là dans l'attente de quelque chose. Puis j'entrevis ce qui m'avait mis dans cet état et cette pensée ne s'enfuit pas assez vite pour m'échapper tout à fait. En réalité, je ne croyais pas que nous arriverions jamais à destination. *Ce que je croyais*, au plus profond de moi-même, c'est qu'un jour nous endosserions nos scaphandres pour quitter le *Cassiopeia* comme si c'était là chose très naturelle.

Je m'assis au bord du hamac, tendis l'oreille, laissai s'évanouir mon écran d'ombre et écoutai simplement le vaisseau pendant un long moment. Le silence était écrasant, et pourtant je me souvenais d'un temps où des rires, des jurons et des jeux résonnaient dans l'allée centrale, d'un temps où l'on pouvait voir le compartiment entier sans écrans d'ombre, période après période.

Mon esprit s'affola tandis que les pensées s'y bouscullaient. Le *John B.* n'avait pas été perforé par une météorite ou abordé par des formes de vie étrangères. Une défaillance mécanique ? Les cargos long-courriers étaient pourvus d'un triple système de sécurité ; il était impossible qu'une panne survînt au niveau de la pile, de l'ordinateur

ou de l'installation électrique. Les équipements d'entretien de la vie – une panne *pouvait* survenir à ce niveau, mais les risques en étaient de plus en plus minces. Restait donc...

L'équipage, bien sûr.

Mais il n'y avait eu aucune trace de violence, aucun signe de mutinerie. Un saboteur à bord ? Cela supposait la présence d'une opposition politique ou militaire et il n'y en avait aucune. Folie collective ? Sûrement pas dans le sens où on l'entendait habituellement.

Je me mis à penser à ce que le *Cassiopeia* avait été juste après le lancement et à ce qu'il était maintenant, et j'en eus le frisson. C'était comme si j'avais regardé s'arrêter une horloge. La vie avait imperceptiblement abandonné l'équipage tandis que les écrans d'ombre poussaient comme des champignons. Quand Coleman avait-il joué aux échecs pour la dernière fois ? et quand avais-je inscrit mon dernier rapport sur le journal de bord ?

Il me faudrait prendre des mesures à ce sujet, pensai-je, en me recouchant sur le hamac d'élastomère – dès la prochaine période. Je pris alors conscience de ce que j'étais en train de faire et je défaillis. Pas la prochaine période, *maintenant !* Je me jetai au bas du hamac et me précipitai vers le compartiment de Jimenez dont je forçai l'écran d'ombre sans le traverser d'abord de la main pour demander la permission d'entrer.

Il était couché sur son hamac, les yeux fermés et le poil roux et épais de son corps le couvrait comme un souple duvet auburn. À son arrivée à bord, il était vif, plein de vie, presque insupportablement zélé – il vérifiait sans cesse la pile, couvrait ses tableaux à calculs de rangées et de rangées de chiffres, ravi que l'ordinateur central contînt assez d'information sur sa spécialité pour le tenir occupé durant trois années entières. Il sentit soudain ma présence et ouvrit les yeux pour me dévisager en silence, le regard vide. « Salut, l'Ingénieur, dis-je.

— Isolation, Martin.

— Je voulais te demander ce que tu pensais du *John B.* »

Il me tourna le dos ; sa colonne vertébrale ressemblait à une longue chenille rose. « Je n'y pense pas, Martin.

— Pourquoi ?

— Si c'est au jeu des vingt questions que tu veux jouer, ne compte pas sur moi.

— C'est sérieux, dis-je.

— Ouais. » Il resta silencieux un moment et je commençais à croire qu'il avait pour de bon glissé dans le sommeil quand il parla soudain. « Je n'y pense pas parce qu'on n'y peut rien et que ce ne sont pas nos oignons.

— Je crois..., commençai-je.

— Je me fous de ce que tu crois ! Je veux rester seul... maintenant fais-moi le plaisir de fiche le camp d'ici.

— Que ferais-tu, poursuivis-je lentement, si je te disais que l'aiguille de la pile est dans le rouge ? »

Il se dressa sur un coude et me foudroya du regard. « Je dirais que tu es un foutu menteur ! Il n'y a rien qui cloche avec la pile... rien n'a jamais cloché et rien ne clochera jamais avec la pile ! Elle n'a pas besoin de la surveillance de *l'homme*, Martin ! Ce vaisseau n'a pas besoin d'un physicien, ni d'un métallurgiste, ni d'un astronome... ni d'un capitaine, par la même occasion. Il pourrait arriver quelque chose à n'importe lequel d'entre nous et ça n'aurait aucune espèce d'importance... nous sommes des passagers, Martin, des passagers ! » Il s'affaissa de nouveau sur le hamac et, sans mot dire, se mit à fixer le plafond grillagé. Sa voix était à peine perceptible. « Va-t'en d'ici, je t'en prie. »

Je battis en retraite, puis me laissai dériver jusqu'au compartiment de Hulsman. Les écrans d'ombre étaient en place là aussi – tous les écrans d'ombre du vaisseau étaient en place, remarquai-je – et j'eus une hésitation avant de les traverser. Hulsman était le benjamin du bord, notre mascotte quand nous avions quitté la Terre. Il était de ceux qui attirent spontanément la sympathie – cheveux blonds, taches de rousseur, un sourire contagieux. On avait envie de lui frotter la tête et sur les terrains d'entraînement de base-ball, il devait être celui qu'on envoie attraper les balles longues.

Je traversai d'une poussée et le trouvai en train de m'observer. Il avait le visage plus marqué maintenant – beaucoup plus marqué – encadré par des cheveux longs et crasseux et ses yeux bleu clair avaient pris une teinte ardoise terne et sale.

« Salut, Martin. » La voix était atone.

« J'étais en train de penser au *John B.*, dis-je sur un ton faussement détaché, et je me demandais ce que tu en pensais. »

Un air de lassitude envahit son visage, comme si parler et penser étaient au-dessus de ses forces. « Je crois bien que je n'y ai pas beaucoup pensé, Martin. Et puis, je crois que je m'en fiche un peu.

— Tu ne penses pas que la même chose pourrait nous arriver ? »

Une ombre d'inquiétude hésita un instant sur son visage puis s'évanouit. « Ça fait un peu longtemps, tu ne crois pas ?

— Mais tu n'as pas envie d'en savoir plus ?

— Je suppose que je devrais, mais... non. » Il resta étendu un moment sans bouger puis ferma les yeux et me tourna le dos. « Écoute, Martin, est-ce que tu pourrais... tu sais... me laisser tranquille. Je suppose que je n'y peux pas grand-chose. »

Je restai là, désespéré, à le regarder. « Ça ne fait rien, je comprends, Hully. »

Je m'apprêtais à sortir quand il parla soudain d'une voix éteinte. « J'ai une impression bizarre, Martin, l'impression que je devrais faire quelque chose... seulement, je ne sais pas pourquoi, je n'arrive pas à me secouer. Je *devrais* être capable de faire quelque chose à bord, Martin. » Il se retourna légèrement et enfouit son visage dans le hamac. « Ça me fiche la trouille, geignit-il d'une voix étouffée, ça me fiche une sacrée trouille. »

La première vraie crise éclata vingt périodes plus tard, alors que la vie à bord du *Cassiopeia* s'était relâchée encore plus et que nous étions tous réduits à l'état de fantômes incapables de penser et de réagir. Je me trouvais dans le compartiment des équipements de survie avec Hulsman, Bail et Coleman et nous faisions la queue pour le « repas du soir » bien que la majeure partie de l'équipage préférât maintenant venir retirer son repas quand il n'y avait personne en vue pour ne pas courir le risque de devoir adresser la parole à quelqu'un. J'étais devant un distributeur de nourriture, et je manipulais les touches de sélection au-dessus de mon plateau quand Potter entra pour prendre un plateau dans le présentoir et s'élança vers le distributeur voisin, à quelques mètres de moi. Quand il s'en éloigna précipitamment, son plateau resta coincé dans la fente et Potter continua sur sa lancée.

Tout se passa vite. Le mince plateau usé jusqu'à en devenir tranchant, à force d'avoir été inséré des centaines de fois dans la gueule de métal du distributeur de nourriture, se prit dans la fente et quand Potter glissa le long du bord acéré, le plateau lui entailla profondément l'avant-bras.

Aucun de nous ne dit mot ; hébétés, nous nous contentions de regarder. Potter avait saisi un anneau de stabilisation et flottait maintenant au milieu du compartiment, un grand gosse effrayé qui regardait, les yeux agrandis par l'horreur, son bras gauche d'où le sang jaillissait, se rassemblait en boule puis s'écrasait lentement vers le pont.

Il me sembla qu'une minute entière s'écoula sans que personne ne bougeât. J'étais pétrifié près du distributeur automatique, et mon esprit semblait s'être scindé en deux. Une partie – la plus grande – ne réagissait pas du tout. Elle regardait simplement Potter, le regardait saigner, regardait la mare de sang sur le pont, et se demandait avec curiosité ce que Potter allait faire ensuite. Il me semblait assister à la projection d'un film passionnant en stéréoscopie. L'hologramme que Potter était devenu allait mourir là sous mes yeux, d'une artère sectionnée. C'était quelque chose que je n'avais encore jamais vu.

Puis le contact se fit avec la réalité. Il se pouvait qu'aucun de nous ne fût indispensable au *vaisseau* mais Potter était l'homme chargé des équipements de survie et il était indispensable à *l'équipage*. Et Potter était en train de *mourir*.

Je laissai tomber mon plateau pour plonger vers lui. Il se tenait là, debout, dans un état proche de l'état de choc ; il tremblait et regardait son bras d'un air hébété. Je me mis fébrilement à déchirer mon pagne et serrai les lambeaux très fort autour de son bras, puis je pivotai vers Hulsman qui observait, le visage figé.

« Trouve-moi Reynolds, et vite ! »

Il n'eut aucune réaction ; ses yeux étaient vitreux. Je resserrai le bandage et le nouai solidement puis, saisissant une poignée de nourriture dans mon plateau qui s'était posé sur le pont non loin de là, je la jetai au visage de Hulsman. Le gâchis l'atteignit à la base du cou et glissa lentement vers les épaules.

« Remue-toi, espèce de salopard, ou je te fais passer tête la première dans la poubelle la plus proche et je te laisse tomber dans cette merde ! Fonce ! »

Hulsman commença à marmonner : « Isolation... »

— *FONCE, NOM DE DIEU !* »

Il bondit de son banc dans le couloir de lumière froide, empoignant frénétiquement les anneaux de stabilisation pour guider sa course. Nous l'entendîmes brailler le nom de Reynolds tandis qu'il disparaissait de notre vue.

La douleur et le choc se disputaient maintenant Potter. Il agrippa son bras de sa main valide et se mit à geindre, puis il leva les yeux vers moi et l'horreur se lisait sur son visage. « J'aurais pu mourir, hoqueta-t-il entre deux sanglots. Ils m'auraient laissé mourir. »

Une douzaine de périodes après que Potter se fût entaillé le bras, le reste de l'équipage avait sombré encore plus profondément dans l'apathie des longs voyages, étrangers les uns aux autres, étrangers à eux-mêmes. Le vaisseau n'était plus maintenant qu'une jungle d'écrans d'ombre qui préservaient l'Isolation. Les membres de l'équipage s'écartaient de leur chemin pour s'éviter et quand d'aventure ils se rencontraient, c'était avec une indifférence hostile.

Je me liai d'amitié avec Potter parce qu'il me sauva la vie.

Un moment vint où, psychologiquement parlant, je finis par m'écrouler et me mis à éviter les autres. Je passais une partie de plus en plus grande de mon temps dans mon compartiment, à regarder par le hublot, en pensant au pays ou peut-être à strictement rien du tout. J'avais été le seul à m'inquiéter du vaisseau et de l'équipage – très bien, ils pouvaient maintenant aller au diable. Et peu de temps après, quand Potter se rua à travers mon écran d'ombre sans le traverser d'abord de la main pour demander la permission d'entrer, je me surpris à dire machinalement « Isolation, Potter ».

« Tu as un problème sur les bras, capitaine. »

Je sortis de ma torpeur comme un homme qui s'éveille le matin.
« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Bail est en train de s'équiper pour sortir. Il te reste peut-être trois minutes pour l'arrêter. »

Je roulai hors du hamac, me jetai sur un anneau de stabilisation et bondis dans le couloir, empoignant des anneaux au passage pour me donner chaque fois un peu plus d'élan. Je coupai à travers un compartiment isolé derrière ses écrans d'ombre, en prenant le risque d'entrer en collision avec son occupant, puis contournai un angle et fonçai sur la silhouette en combinaison spatiale qui manipulait calmement les commandes du sas intérieur. Je plongeai entre la silhouette et le sas, empoignant un anneau et m'y arrêtant avec une violence telle qu'elle faillit me désarticuler le bras.

« Tu vas quelque part, Bail ? »

Il me dévisagea, puis tendit les bras pour dégrafer son casque et l'enlever. Il secoua la tête, ce qui fit voler sa barbe noire et ses longs cheveux, puis sourit d'un sourire figé. Il ressemblait à un prophète sorti tout droit de l'Ancien Testament, regard brûlant et tout le reste.

« Je vais Dehors, capitaine, répondit-il gravement.

— Tu ne m'en as pas averti, que je sache.

— Désolé ; j'en avais pourtant l'intention.

— Est-ce ta fonction à bord qui t'amène à sortir ? » demandai-je en perte de vitesse.

De nouveau le sourire figé. « Meilleure vue des étoiles. Vue dégagée et tout ça. Observation en milieu naturel. Il est prévu... » Sa voix se modifia légèrement et perdit son accent professionnel. Il prit une inspiration bruyante. « Le règlement prévoit que le capitaine n'a pas à intervenir auprès d'un technicien dans l'exercice de ses fonctions.

— Le règlement prévoit aussi qu'aucun homme ne quitte le vaisseau sans une sangle de sécurité sauf s'il s'agit d'un transfert de vaisseau à vaisseau. Où est ta sangle, Bail ? »

Il regarda la ceinture de sa combinaison d'un air ahuri. « Je l'ai oubliée ?

— Et tes réservoirs d'air ? Tu as pris l'un de ceux que nous avons utilisés pour aller jusqu'au *John B*. Il n'y a pas plus de vingt minutes d'air là-dedans, et encore ! »

Son regard devint fuyant. « Je n'étais pas encore parti. J'allais justement changer de réservoirs. »

Je me forçai nerveusement à sourire : « Écoute, Bail. On a besoin de toi. Et on aura besoin de toi sur la planète d'arrivée. »

Bail se passa la langue sur les lèvres. Son visage avait pris un air de bête traquée. « Ce vaisseau n'a pas besoin de moi, marmonna-t-il. Et personne dans ce vaisseau n'a besoin de moi non plus. Et la planète d'arrivée... » Sa voix s'éteignit peu à peu. Il renversa la tête sur le côté et eut l'ombre d'un sourire : « Tu ne veux pas me laisser sortir, hein !

Martin ? »

Je vis ce qui allait se passer, une précieuse fraction de seconde avant que ça n'arrive. Un léger durcissement autour des yeux puis toute expression s'évanouit brusquement comme font des empreintes de doigts sur un gâteau que l'on vient de cuire, et Bail me percuta comme un module qui s'arrime à une capsule spatiale, en hurlant « *Je vais sortir, nom de dieu, laisse-moi...* »

Il n'était pas épais mais il avait la résistance trompeuse que certains mécaniciens cachent sous des apparences fragiles. Il m'arracha au panneau du sas et me projeta violemment dans le couloir.

Je glissai en arrière sur plus de six mètres, la respiration momentanément bloquée ; puis, en m'aidant des pieds et des mains, je réussis à me remettre debout et m'élançai de nouveau sur lui à partir d'un anneau de stabilisation. Bail fit volte-face et sa combinaison ne représentait qu'un faible handicap à cause de la pesanteur presque inexistante du vaisseau.

« *Tu ne peux pas me garder enfermé dans cette cage à poules avec ces maudits étrangers !* »

Je tentai de freiner ma course et de le frapper en même temps mais j'avais trop d'élan et Bail me saisit au passage par la taille. Je me pliai en deux pour essayer d'intercaler mes genoux entre sa combinaison et moi, mais son bras droit gainé de métal se projeta en avant, m'emprisonna la tête entre avant-bras et biceps et il serra, en agrippant son poignet de l'autre main. Je détendis les jambes mais ne trouvai aucune prise et me débattis sauvagement dans le vide. La pression augmenta soudain et je commençai à perdre connaissance. « *Je vais sortir, nom de dieu, je vais sortir.*

— Attrape-le, Martin, attrape-le ! »

La pression cessa d'un coup et je me libérai d'une torsion. Je secouai la tête pour retrouver mes esprits et me retournai d'un coup pour voir ce qui s'était passé. Potter était suspendu d'une main au col de la combinaison spatiale de Bail ; son bras blessé pendait, inutile, à son côté.

Il ne pourra tenir qu'une seconde de plus, pensai-je, encore étourdi. Enfonçant un pied dans un anneau de stabilisation, je m'accroupis, puis bondis sur Bail. La synchronisation fut parfaite. Je percutai Bail en pleine poitrine et nouai mes jambes autour de lui tandis qu'il commençait à basculer en arrière. Puis, les mains jointes en guise de massue, je frappai une première fois. Ses yeux se ternirent et je sentis son corps s'affaïsser.

Je lâchai prise, essuyai la sueur de mon visage et m'efforçai de calmer les hoquets douloureux de ma respiration. Je me ressentis alors d'un seul coup de tout ce qui s'était accumulé et je dus soudain me

plier en deux, de peur de vomir tout mon dîner dans le couloir. Potter me retint par le bras et je murmurai « Merci » en m'efforçant d'avaler la bile. La tête me tournait, j'avais mal au cœur et je me mis à parler pour cacher mon malaise. « Qu'est-ce qui t'a poussé à venir à mon secours, Potter ? »

— La logique de la chose, dit-il avec un très grand sérieux. Si je me fichais de ce qui arrivait à Bail, je n'avais pas le droit d'en vouloir aux gars qui s'étaient moqués de ce qui m'arrivait quand je perdais mon sang, n'est-ce pas ? Alors, j'en ai conclu qu'il fallait que j'y aille. »

Je ne répondis pas, essayant toujours de contrôler les spasmes de mon estomac.

« Crois-tu que le reste de l'équipage l'aurait suivi ? »

Je fis oui de la tête. « Ouais... un à un, jusqu'à ce que cette boîte de sardines se soit vidée... et nous aurions sans doute été du nombre. » Je parcourus le couloir vide du regard et frissonnai. Il y avait des hommes derrière les écrans d'ombre mais le *Cassiopeia* semblait déjà désert.

Bail se mit à gémir et je me penchai sur lui pour lui gifler doucement le visage. Il battit faiblement des paupières puis fixa sur moi un regard vide.

« Sors de ta combinaison, grognai-je. Range-la et retourne à ton compartiment. Je passerai plus tard. »

Nous le regardâmes s'éloigner en flottant mollement dans le couloir et Potter demanda « Qu'est-ce que tu vas faire s'il essaie encore une fois de sortir ? »

— L'arrêter, quoi d'autre ?

— Et la fois suivante ? »

Je haussai les épaules et me laissais déjà glisser vers mon compartiment quand je me retournai soudain. « Écoute, nous avons les enregistrements des fiches de lecture du *John B.* Si tu tiens à me donner un coup de main, nous pourrions nous relayer pour les passer dans l'ordinateur et résumer les documents demandés. On en tirera peut-être quelque chose. »

Potter me lança un regard étrange. « C'est toi le capitaine, Martin – tu veux que je fasse quelque chose, tu me le dis, c'est tout. »

Nous fîmes passer les bandes perforées du *John B.* dans la mémoire électronique du *Cassiopeia* et, à tour de rôle, nous entreprîmes d'analyser les documents cités. Cette analyse fut loin d'être rigoureuse – impossible de lire cinq années de fiches de lecture en dix ou vingt périodes – et les fiches par elles-mêmes constituaient une énigme ; dérivées au troisième degré des personnalités à bord, reflet de leurs goûts, leurs dégoûts et leurs caprices d'un moment. Fallait-il, par exemple, accorder de l'importance au fait que le mathématicien Bailey avait progressivement abandonné un régime de romans légers

pour absorber d'austères traités de mathématique au cours d'un laps de temps d'un millier de périodes ? Il n'y avait aucun moyen de le savoir.

C'est Potter qui suggéra une solution. « Écoute, nous ne sommes pas objectifs ; les arbres nous cachent la forêt.

— Comment ça ?

— Je crois que nous devrions travailler par analogie. Nous présumons que nous sommes les seuls à nous inquiéter du sort du *Cassiopeia* et du malaise actuel... et nous avons raison. Mais pourquoi ? Pourquoi t'en soucies-tu, par exemple ? Pour quoi es-tu resté fidèle au poste quand le reste de l'équipage laissait tomber ? Et moi, qu'est-ce qui m'empêche d'abandonner ? »

J'eus l'impression qu'il exagérait un peu ; je savais bien, moi, que j'avais peu à peu abandonné ; mais je réfléchis un long moment avant de répondre « Question de responsabilité – envers l'équipage. Que l'on m'ait choisi pour capitaine, le fait même de ce choix m'a donné un sentiment de responsabilité. La même chose pour toi, je suppose. Nous avons tous deux une responsabilité envers l'équipage, tout l'équipage ; pas les autres. »

Il me regarda d'un air un peu narquois. « Quelqu'un, à bord du *John B.*, ne se serait-il pas trouvé dans la même situation ?

— D'accord, dis-je lentement, je vois où tu veux en venir. Le capitaine, de toute évidence. Et ils avaient un psychologue à bord. C'est à peu près tout, je crois.

— Je pense que je devrais m'occuper des demandes du capitaine et toi, de celles du psychologue, dit-il avec justesse. Ça nous donnera sans doute une plus grande objectivité. »

C'était un raisonnement empreint d'une saine logique et c'est ce que j'aurais dû faire moi-même, mais je suppose que si les parents peuvent s'instruire auprès de leurs enfants, un capitaine le peut également auprès de son équipage – même s'il se réduit à un seul homme.

Deux périodes plus tard, je me représentais assez bien Peter Hendrix, le psychologue à bord du *John B.* Un homme jeune – peut-être vingt-cinq ans – quelque peu athlète, du moins suffisamment pour s'inquiéter de son physique et avoir peur de perdre la forme (fiche de lecture, vingt-neuvième période du voyage : *Exercices de culturisme* de Koptka). Il n'avait sans doute aucune expérience pratique de sa profession (*Cinq années de divers cas de psychiatrie* de Horney), était collectionneur de pipes (*Pipes de bruyère et d'écume de mer* de Vanderhof) et devait aimer les chiens (*L'Ami de l'homme* de Reisman, cinquième édition, révisée). Vers la huit centième période du voyage, les demandes commencèrent à se raréfier. Il était clair que Hendrix lisait de moins en moins, et qu'il avait atteint le point où il restait

dans son compartiment, les écrans d'ombre en place, à flotter dans l'obscurité, en fuyant la compagnie des autres membres de l'équipage. Puis, tout à coup, au cours de la mille vingtième période, il demanda *Les Problèmes des villes* de Vandercook et *L'Homme dans la solitude* de Walter, deux études consacrées aux supermétropoles du XX^e siècle. Ces deux ouvrages furent suivis d'un déluge de volumes du même genre puis ces demandes elles aussi commencèrent à se faire rares. À partir de la mille quarante-cinquième période du voyage, Hendrix n'avait plus rien demandé.

Je considérai la liste pendant un long moment, puis, me secouant de ma méditation, je me mis à chercher quels volumes figuraient encore dans l'ordinateur central du *Cassiopeia*. Les ouvrages de Vandercook et de Walter étaient tous deux encore disponibles ; parmi les autres, quelques-uns avaient été supprimés. Je m'installai confortablement devant la console de lecture, réglai les commandes sur BALAYAGE LENT et me mis à lire.

Je ne compris pas tout, tout de suite – certains éléments ne trouvèrent leur place qu'après que j'y eus réfléchi un moment – mais au bout de trois heures environ, je commençai à saisir les grandes lignes de la situation. Quelques périodes plus tard, j'étais couvert de sueur ; j'avais acquis la quasi-certitude d'avoir cerné le problème mais j'étais bien moins sûr de sa solution. Je m'étonnais maintenant qu'aucun long-courrier ait même jamais atteint sa destination. Le problème, pour une part, était contenu dans la nature même du long voyage, et sans le moindre doute la sélection aléatoire de l'équipage en était responsable pour une autre part. J'en eus la chair de poule. Je dormis sur le problème le temps d'une période, puis me précipitai dans le compartiment de Potter dont je violai l'isolation sans l'ombre d'un regret.

Il dormait, enroulé dans son hamac dans une position fœtale. Je lui saisis l'épaule. « Réveille-toi, Potter – allez, debout !

— *Hein ?... quoi ?...*

— Qu'est-ce que tu as découvert sur le capitaine ? »

Il bascula ses jambes lisses sur le côté du hamac, bâilla, et se gratta le ventre. « C'est pour ça que tu m'as réveillé ? Bon dieu ! Écoute, je n'ai rien trouvé du tout – ce qui s'appelle rien. Il aimait la cuisine italienne, et il avait un faible pour les chevaux – je suppose qu'à l'époque la race n'était pas encore éteinte et il devait en posséder un. » Il s'éveilla soudain tout à fait. « Et Hendrix ? Raconte. »

Et je lui racontai, pendant presque une heure entière. Quand j'eus fini, il me regarda avec des yeux ronds et siffla. « Alors, monsieur, qu'est-ce qu'il se passe maintenant ? En théorie, ça me semble parfait, mais qu'est-ce qu'on va faire ? C'est bien joli d'être au courant mais pour...

— Je ne sais pas encore ce que je vais faire, dis-je lentement. Je suppose que je vais essayer de leur parler. Si ça ne marche pas, alors il faudra que j'imagine autre chose. »

J'essayai d'abord avec Coleman. Nous avions été amis autrefois et je pensais que j'avais de meilleures chances de l'atteindre, lui, que n'importe lequel des autres.

Je traversai l'écran d'ombre de la main pour demander la permission d'entrer dans son compartiment, ne reçus aucune réponse et le franchis quand même. Coleman avait les bras croisés sous la tête et les yeux fermés.

« Joe. »

Pas de réponse. Je m'approchai et lui donnai quelques petites tapes sur le visage. Ses yeux s'ouvrirent lentement ; il ne montrait aucun signe de colère.

« *Isolation, Martin.* » Ses paupières commençaient à retomber.

Je le giflai de nouveau, un peu plus fort. Ses yeux restèrent ouverts, cette fois. Je me laissai glisser jusqu'au hublot et lui tournai le dos. Je transpirais maintenant et commençais à puer de nervosité.

« Tu sais, Joe, j'étais en train de penser à l'autre période, celle où Potter s'est coupé le bras. Je me suis mis à penser en moi-même – qu'est-ce qui se serait passé si Potter était mort et que les bacs de culture d'algues se soient alors arrêtés ? Ça m'a plutôt secoué pendant un moment, parce que j'ai réalisé que, même si nous ne sommes pas importants pour le vaisseau, Joe, nous sommes importants les uns pour les autres. Et je n'y avais jamais vraiment pensé avant. »

Je risquai un bref coup d'œil vers Coleman. Rien.

« Tu vois, Joe, sans Potter nous ne mangeons pas, nous ne respirons pas. Si je ne lui avais pas mis un garrot, il aurait saigné à mort et le reste d'entre nous serait mort si quelque chose était arrivé aux bacs de culture. Une chance que j'y aie pensé, hein, Joe ? »

Pas de réponse.

« C'est plutôt froid, Dehors, Joe, plutôt mort. Pas une trace de vie sur des millions et des millions de kilomètres. Les seuls êtres vivants sont ici, à l'intérieur du *Cassiopeia*. C'est toi, moi, Potter, Jimenez et les autres. Dix petites boules de gélatine qui palpitent au milieu de tout ce néant, là, Dehors. Nous avons besoin les uns des autres, Joe. Nous ne pouvons plus continuer à nous fermer les uns aux autres. Si nous le faisons, alors, une période viendra où quelqu'un décidera de sortir et le reste d'entre nous va ramasser ses billes et le suivre. Et aucun de nous n'aura la présence d'esprit de comprendre qu'il s'agira d'un suicide. »

Avant d'avoir fini, j'étais à la fois couvert de transpiration et parcouru de frissons. Autant que je pouvais le dire, Coleman ne savait même pas que j'étais là.

Quelque chose se déclencha alors dans mon esprit et je me mis à hurler, à l'insulter, à l'appeler de tous les noms que je pouvais trouver. Après quelques minutes de ce régime, ma cascade de jurons ne fut plus qu'un mince filet, puis se tarit complètement. C'était comme si je m'en étais pris à un cadavre. Je me retournais pour sortir quand j'aperçus le jeu d'échecs de Coleman installé contre la cloison, avec ses petites figurines en porcelaine de Dresde qui montaient la garde sur leur minuscule territoire de carrés rouges et noirs. C'étaient d'adorables pièces d'une grande finesse, aux couleurs tendres et chaudes.

Je cueillis une reine, royale et distante dans sa robe glacée de la couleur des roses et ses petites mules de porcelaine fine comme une toile d'araignée. Puis je saisis le grand tournevis magnétique de Coleman sur la cloison où il s'était collé, le soulevai par la pointe et abattis le manche sur la reine au creux de ma main. J'eus l'impression de casser de la glace. La figurine explosa et une fine poussière de porcelaine coula entre mes doigts. J'ouvris la main et les débris roses et bleus de la reine commencèrent à s'éparpiller dans l'espace.

« C'était contre le règlement d'emporter ça à bord », dis-je d'une voix glaciale. Je choisis un fou en coiffe et manteau de fine porcelaine et, une seconde après, lui aussi n'était plus que poussière.

Je soulevai ensuite une tour et levai les yeux vers Coleman. Il y avait maintenant quelque chose dans son regard, quelque chose qui, en d'autres circonstances, m'aurait donné froid dans le dos.

« Tu n'aurais jamais dû enfreindre le règlement », dis-je et la tour devint poussière. Je me penchai pour saisir un cavalier. Le « quelque chose » dans le regard de Coleman devait être encouragé à sortir même si c'était un crime. J'écrasai négligemment le cavalier.

« *Espèce de salaud !* »

L'instant d'après, Coleman était sur moi. Il me déséquilibra sur le coup mais je m'y attendais et réussis à m'écarter un peu. Il me saisit aux jambes puis se retourna et plongeait vers ma gorge. J'esquivai, lui accrochai un bras au passage et lui pris la tête de l'autre main. Il avait déjà de l'élan et il ne me resta qu'à le guider un peu. Il s'écrasa contre le verre renforcé du hublot ; il y eut un bruit sourd et le compartiment fut traversé d'une fine projection de sang. Je fis la grimace – j'avais été un peu fort ; Coleman s'était sans doute cassé plusieurs dents. Je tenais toujours son bras ; je le tirai brusquement en arrière puis, enroulant mes jambes autour de lui, je me mis à serrer. Il se courba et se cabra un court instant, puis ses forces l'abandonnèrent et il s'affaissa. Je maintins la pression un moment, pour plus de précaution, puis le libérai en le soutenant d'une main par le bras.

Il eut alors une réaction qui me surprit. Il se retourna, enfouit sa tête dans mon épaule et éclata en sanglots.

Nous tîmes le conseil de guerre dans le compartiment de Potter, tous les écrans d'ombre en place, et à voix basse, bien que les risques d'être dérangés fussent presque nuls.

« On ne peut pas continuer à faire le tour de l'équipage pour essayer de les convaincre un à un de quoi que ce soit au nom de la sainte raison, déclara Potter d'un air songeur.

— Je n'en avais pas l'intention, dis-je. À mon avis, la seule chose qui pourrait marcher, c'est le choc – nous devons les forcer à réagir.

— Je ne sais pas..., commença Potter.

— Ça a bien marché avec moi, intervint Coleman avec une pointe d'animosité, mais je ne sais pas si ça marchera avec les autres. »

Je me mis à gratter distraitement les poils entremêlés de mon aisselle, y écrasant quelque chose qui avait échappé jusqu'alors aux tubes à ultraviolets du plafond, puis me tournai vers Potter. « Qu'est-ce que tu en penses ? »

Il secoua la tête. « Je ne suis pas psychologue.

— Fais semblant, répondis-je brutalement. Je ne suis pas capitaine non plus. Alors que ferais-tu si tu *étais* psychologue ? »

Potter sourit de toutes ses dents. « Tu veux que je raisonne comme un de ces réducteurs de têtes – d'accord, je jouerais sur leurs émotions fortes, amour, haine, peur, et j'essaierais de les secouer. Mais voilà le hic, *on ne sait pas* ce qu'ils aiment, ce qu'ils détestent, ou ce qu'ils craignent le plus. Si nous avions été sur un vaisseau militaire – tu sais, toujours au coude à coude – chacun se serait engagé à fond et on se connaîtrait beaucoup mieux. » Il haussa les épaules. « Dans notre situation...

— Et les dossiers du personnel dans l'ordinateur ? interrompit Coleman. Ne pourraient-ils servir ? »

Les dossiers du personnel... c'était une idée. Ils contenaient nos profils psychologiques, notre passé médical et un bref résumé de nos vies familiales – nos tripes et nos âmes réduits à de minuscules tracés d'hydroxyde ferroso-ferrique sur des bandes magnétiques de la grosseur du papier à cigarettes, pour aider le service du placement de la planète de destination.

« Ces bandes sont stockées dans des circuits protégés, dis-je, sceptique. Il n'y a aucun moyen d'en obtenir la lecture par l'ordinateur. »

Coleman pouffa et les rides qui envahirent son visage simiesque partagèrent sa barbe si bien que les poils se dressaient comme les crins d'une brosse. « N'importe quel imbécile pourrait faire sauter ces sécurités.

— Tu pourrais le faire ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. « Je ferai peut-être sauter l'ordinateur tout entier mais j'en doute.

— Et ensuite on s'attaque à l'équipage, c'est ça ? demanda Potter.

— Exactement, dis-je. On les effraie, on les harcèle, on les provoque jusqu'à la colère.

— On peut s'habituer à la provocation, dit Potter soudain rempli de doutes.

— Tout dépend de la provocation », dis-je avec raison.

Nous nous en primes d'abord à Jimenez, parce qu'il avait un point faible sur lequel nous pouvions facilement jouer et parce que nous avions besoin de sa force, si du moins nous pouvions l'éveiller. C'était maintenant un Jimenez tranquille, presque apathique, qui avait complètement renoncé à faire semblant de jouer son rôle. Il passait son temps à dormir ou à regarder par le hublot, trottait d'un pas silencieux jusqu'au distributeur de nourriture à intervalles réguliers, mangeait en silence, n'adressait jamais la parole à personne et n'avait même pas conscience de la présence des autres, sauf quand il montrait, de temps en temps, des signes de nervosité à l'approche de quelqu'un d'autre. Il était originaire de Tijuana, Mexico, capitale du divertissement du Continent nord-américain, et d'après le dossier du personnel il détestait la région et non sans raison – elle pullulait de crotales et Jimenez avait la phobie des serpents.

Il nous fallut de l'adresse pour transformer un morceau de tissu entortillé en ce que nous voulions. De l'adresse, un peu de couleur et de graisse durcie pour modeler les stries et les écailles. Puis nous attendîmes que Jimenez fût endormi. C'est à moi que revint le soin de me couler de l'autre côté de l'écran d'ombre pour déposer le « serpent » dans la mousse rousse qui couvrait le torse de Jimenez. Puis je fis glisser légèrement le bout de mes doigts dans les poils de sa poitrine, imitai le serpent à sonnettes en faisant résonner le bout de ma langue contre mes dents et plongeai d'un bond hors du compartiment.

Il y eut un moment d'attente oppressante et Jimenez jaillit de l'écran d'ombre, la barbe rousse en bataille et les yeux fous. J'imaginai aisément le hurlement qu'il avait dû pousser. Il m'aperçut, resta suspendu dans l'espace, roulant des yeux, le temps de comprendre, puis empoigna un anneau de stabilisation et plongea vers moi, les pieds devant. Coleman et Porter lui agrippèrent les bras et le tirèrent en arrière.

« J'aimerais te parler, Jimenez », lui dis-je.

Il me cracha au visage et me tourna le dos – mais je lui parlai quand même.

Je crois que j'aurais pu me faire une bonne idée de Hulsman sans lire son profil. Il nous fallut découper les bobines d'une étude médicale des « techniques et réactions dans l'acte sexuel » pour les monter ici et là dans un film d'amateur consacré à la famille de

Hulsman ; et quand nous eûmes fini, j'étais assez dégoûté de moi-même. Je laissai passer une période puis je fis un saut chez Hulsman pour lui annoncer que l'ordinateur était détraqué, qu'il risquait d'y avoir des projections accidentelles de certains documents contenus dans la mémoire mais qu'on n'y pouvait rien. Je crois qu'il ne m'entendit même pas. Je le lui répétei encore une fois avant de m'en aller, puis, quelques heures plus tard, nous branchâmes son compartiment sur l'ordinateur, ouvrîmes les circuits et l'attente commença.

Cinq secondes après la mise en fonction des circuits, il était à demi sorti du compartiment, le visage livide et marqué des signes d'un choc extrême. Puis il hésita et se glissa de nouveau à l'intérieur. Je le suivis quelques minutes plus tard. Il avait le regard rivé sur l'écran, les poings crispés, les muscles du visage figés comme du béton. J'attendis un instant pour m'assurer qu'il avait pris conscience de ma présence, puis m'éclaircis bruyamment la voix.

« Ta mère, Hulsman, dis-je d'un ton acide, a-t-elle jamais été actrice ? »

Il me pocha un œil et me cassa presque le nez avant que Potter et Coleman parviennent à le maîtriser.

Nous continuâmes ainsi pendant une douzaine de périodes. Divers outrages eurent raison de Reynolds qui possédait un sens personnel de la propreté frisant l'obsession. Je commençai par détruire les tubes sanitaires à rayons ultraviolets de son compartiment. Il n'en eut que vaguement conscience au début, une légère irritation qui peu à peu se mit à le ronger. Puis je fis en sorte qu'il trouvât sur son plateau des débris de nourriture desséchée chaque fois qu'il allait manger. Et bien sûr, je riais et plaisantais à ce sujet dès qu'il se trouvait à portée de voix ; puis une période, dans le compartiment des équipements de survie, je laissai négligemment échapper que c'était moi qui m'amusais à salir son plateau et que je trouvais la plaisanterie très drôle.

Il fut à deux doigts de me décapiter quand il projeta vers moi, à travers le compartiment, son plateau aux bords acérés. J'eus le réflexe de me baisser et le plateau heurta la cloison avec une telle violence que le bord en fut recourbé de trois centimètres.

Le point faible de Bail était l'orgueil que lui inspirait son physique. C'était un homme solidement bâti et il mettait un point d'honneur, bien sûr, à ne jamais frapper un homme plus petit que lui-même – le faire eût été perdre la face. Il ne sut donc pas quelle attitude prendre quand Coleman se mit à le bousculer systématiquement, en grognant chaque fois que c'était la faute de Bail. Coleman s'y prenait avec assez de finesse – il s'élançait d'un anneau de stabilisation avec juste une petite erreur d'appréciation et Bail devenait, à l'autre bout de la

trajectoire, le point d'impact d'une collision ou d'une bousculade inopinée. Au bout de quelque temps, Bail montra des signes de nervosité, comme un passager des navettes de transport qui ne sait pas ce que va faire l'ivrogne mal embouché, de l'autre côté de l'allée. À mesure que Bail prit mieux conscience de la situation, il s'efforça d'ignorer délibérément Coleman mais Coleman ne se laissait pas ignorer. Il n'épargna ni la famille de Bail, ni ses manies personnelles, ni son courage – qui, insinuait-il, brillait plus par son absence que par sa présence. L'exaspération de Bail fut comme une démangeaison qu'il finit par gratter et il écrasa le nez de Coleman, ce dont il fut lui-même plus effaré que sa victime. Il resta figé sur place, entre le trouble et la colère, et je m'empressai de dire ce qu'il fallait quant à leurs tailles respectives et au fait que Bail ne devrait s'en prendre qu'à des hommes de sa taille.

J'avais oublié à quel point je me rapprochais, plus que Coleman, du gabarit acceptable. « *Espèce de fumier* », hurla-t-il et quatre années ou presque d'angoisse et de frustration me tombèrent dessus à bras raccourcis. Cette fois, c'est à quatre qu'il fallut nous y mettre pour le calmer – et il ne se calma vraiment qu'après que je lui eus cogné le côté de la tête avec une demi-douzaine de plateaux. Il restait maintenant Kentworthy, Adams et Herschel.

Mais tandis que je brisais ainsi l'équipage, je savais que là n'était pas vraiment la solution. Je n'avais modifié ni la situation, ni l'environnement de base. Je pouvais provoquer encore plus d'agacement, mais Potter avait raison – il viendrait un moment où je ne serais plus que le petit garçon qui crie au loup et je les perdrais alors pour de bon. Je savais ce qu'il me fallait faire : provoquer une alerte, une alerte réelle dans laquelle nous n'aurions qu'une honnête chance de nous en sortir, une alerte à laquelle ils pourraient faire face – mais de justesse.

J'aurais voulu me confier à Potter et Coleman, mais je savais que je ne pouvais en prendre le risque et je montai donc l'opération seul, avec l'aide de l'ordinateur. C'est finalement le manifeste de notre cargaison qui me l'inspira. L'idée était dangereuse – mais il fallait qu'elle le fût – et l'issue dépendrait entièrement de l'ingéniosité de l'équipage. Et si j'avais commis une erreur de jugement – eh bien, ce ne pouvait être pire que de les laisser consumer leur vie, à regarder dehors, jusqu'à tant se lasser d'eux-mêmes qu'ils finiraient par s'en aller à jamais, passer leur reste d'éternité dans une culbute sans fin à travers les profondeurs solitaires de l'espace.

J'attendis une période où presque tous les écrans d'ombre étaient en place, trouvai un pied-de-biche et me glissai sans être vu jusqu'au compartiment des équipements de survie. Il y avait un petit compartiment derrière le blindage des distributeurs de nourriture, qui

renfermait les bacs automatisés de culture d'algues, ces petits élevages d'organismes vivants qui contenaient le principe de nos vies. Coinçant le pied-de-biche dans l'ouverture du distributeur, j'appuyai lentement vers le bas, le pied solidement fixé dans un anneau de stabilisation pour augmenter la force de ma poussée. Le blindage céda peu à peu et il y eut bientôt une ouverture assez grande pour me permettre de me glisser péniblement de l'autre côté. Je me faufilai à grand peine jusque derrière les dessiccateurs, les moules de mise en forme et les appareils d'adjonction du goût, puis je me mis à frapper dans toutes les directions avec le pied-de-biche. Des bacs de culture explosèrent et leur contenu gicla sur les cloisons – des torrents de boue verte jaillissant comme des geysers à travers le compartiment, saturant l'air d'un épais brouillard vert et recouvrant le pied-de-biche d'une bave visqueuse. J'étais si effrayé que j'eus envie de vomir, mais je continuai à frapper. J'avais raison, *il fallait* que j'aie raison.

Je m'extirpai enfin du compartiment, secoué de spasmes de nausée, suffoquant et dégoulinant de boue, et me traînai jusqu'à la console de commande. Je repérai le dispositif central contrôlant les écrans d'ombre, ouvris le panneau qui était au-dessous et enfonçai brutalement le pied-de-biche dans les réseaux de fils tandis qu'au même moment je déclenchais l'alerte générale.

Le hurlement strident de l'alarme déferla d'un bout à l'autre du vaisseau comme une immense vague ; au même moment le panneau de contrôle des écrans d'ombre se mit à cracher des étincelles et à crépiter ; un à un, les écrans disparurent et je ne vis bientôt plus qu'un seul long compartiment où neuf hommes d'équipage, inquiets et presque nus, dégringolaient pêle-mêle de leurs hamacs d'élastomère.

Une seconde après, quelqu'un hurla, une bousculade suivit puis quelqu'un m'aperçut debout près de la console, couvert de boue et les mains encore crispées sur le pied-de-biche. Et pendant tout ce temps, l'alarme hurlait à travers le vaisseau comme la sirène hystérique d'une alerte aérienne.

Ils se précipitèrent comme un seul homme vers la console.

« Eh ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Bon dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

— Eh ! Potter, le distributeur de nourriture !

— Qu'est-ce qui est arrivé aux écrans ?

— Bon sang ! mais qu'est-ce qui se passe ?

— *Le distributeur de nourriture.* »

Un hurlement hystérique. « *LE DISTRIBUTEUR DE NOURRITURE !* »

Un seul élan les emporta comme une marée à l'autre bout du compartiment, puis, un à un, ils revinrent former autour de moi un cercle silencieux et vigilant.

« Espèce d'ignoble crétin, s'écria Jimenez d'une voix glaciale, tu as

signé notre arrêt de mort à tous. Et le tien avec. »

Je secouai la tête. « Non, on peut s'en tirer. Il y a du grain dans la cargaison et nous pouvons fabriquer des bacs hydroponiques. Je crois que nous pouvons y arriver. »

Tout le monde regarda Potter. Jimenez demanda. « C'est vrai ? »

Potter était accroupi sur le pont, la tête entre les mains, tremblant et marmonnant : « Par la Sainte Mère de Dieu ! Martin, tu n'aurais jamais dû faire ça ; tu aurais dû me prévenir, tu aurais dû me prévenir. » Il reçut le bout du pied de Jimenez dans les côtes et leva les yeux, le visage encore blafard, tremblant toujours. « Je n'en sais rien, *je n'en sais rien*. C'est presque impossible. Il faudra forcer le passage dans la soute et il faudra... »

Reynolds cria d'une petite voix aiguë « Il faudra construire toute une nouvelle écologie, voilà ce qu'il faudra faire, toute une nouvelle écologie ! Il ne suffit pas de fabriquer les bacs, où va-t-on trouver l'engrais ? »

Je l'interrompis « Je ne croyais pas que tu poserais une question aussi stupide ». Il devint vert de rage.

Coleman m'avait tourné le dos quand Jimenez lui demanda des précisions sur les soutes. « Ouais, on pourra peut-être passer. Ça demandera beaucoup de travail. Il faudra découper le passage au chalumeau et je ne sais même pas si nous aurons assez d'oxyacétylène pour le faire. Une chose est sûre, nous aurons sacrement faim avant d'arriver au bout. »

C'est Bail qui demanda froidement : « Pourquoi as-tu fait ça, Martin ? »

Ils s'arrêtèrent tous de parler et je sentis, à peine perceptible, le mouvement qui les fit s'aligner tous derrière Bail. Nous y voilà, pensai-je, la Question fatidique, l'épreuve finale. Et je n'avais aucun allié dans leurs rangs. « Parce qu'il le fallait, Bail, répondis-je lentement. Parce que c'est le seul moyen que j'ai trouvé d'assurer au moins notre arrivée à destination. »

Il médita une minute là-dessus puis répondit avec à-propos : « Tu as peut-être assuré juste le contraire. »

Je fis oui de la tête. « Possible, mais je ne le crois pas. En toute franchise, Bail, peux-tu affirmer que nous y serions arrivés de toute façon ? » Je me tournai vers les autres. « Y en a-t-il un seul parmi vous qui puisse l'affirmer ? Y en a-t-il un seul parmi vous qui s'en souciait plus que de sa première chemise avant maintenant ? Oh ! bien sûr, vous vous en souciez maintenant – vous ne *pouvez* faire autrement. »

Bail me défia du regard et je soutins ce défi, puis, après le plus long moment de ma vie, il répondit calmement. « Tu as peut-être raison. On verra. »

Je parcourus le reste du groupe du regard. Coleman hochait

imperceptiblement la tête comme pour lui-même. Reynolds paraissait un peu ébranlé. Je crus même discerner une faible lueur d'approbation dans les petits yeux myopes de Jimenez.

Voilà, j'avais réussi, pensai-je, sans ressentir la moindre exultation. Ils étaient maintenant importants les uns pour les autres ; de passifs ils redevenaient maintenant actifs – il le fallait bien car leurs vies en dépendaient.

C'est alors que Hulsman se détacha du groupe, serrant à la main une clef à molette et secouant la tête pour dégager les cheveux blonds et sales qui tombaient sur ses yeux fous. Il était toutes griffes dehors maintenant, pensai-je, et prêt à commettre un acte insensé à la moindre provocation. J'eus l'impression qu'il m'en voulait toujours furieusement depuis l'autre fois.

« Je devrais te tuer, Martin ! »

Je le toisai du regard et répondis avec mépris. « Non, tu ne vas pas me tuer, Hulsman. Ni toi, ni personne d'autre n'oserait y songer en ce moment. »

Il montra les dents, brandit la clef et dit : « Pourquoi pas ? Qu'est-ce qui te rend si sûr de toi ? »

J'étais fatigué et je commençais à subir les effets du contrecoup nerveux. J'aurais donné ma vie pour pouvoir aller dormir et oublier, mais je réalisai que pas plus que les autres je ne pouvais le faire maintenant.

« Parce que vous avez besoin d'un capitaine, répondis-je. Et je suis le seul qui puisse l'être, je suis le seul qui le veuille vraiment. Tout le monde a eu sa chance et personne ne l'a prise, personne n'a voulu de la responsabilité. Alors, le capitaine, c'est moi, Hulsman, pas la peine de chercher plus loin. » Je m'avançai légèrement et lui arrachai la clef des mains. « Maintenant, prenez les torches et mettez-vous au travail – tous. Et vite ! »

Le dixième jour après l'arrivée au sol, j'étais assis dans le bureau du commandant du port qui vérifiait avec moi le manifeste de notre cargaison. Je me sentais mal à l'aise – il me faudrait beaucoup de temps pour me réhabituer aux chaussures, aux chemises et aux pantalons et le fait de prendre une douche m'apparaissait encore une formalité tout à fait inutile en dehors d'une ou deux fois par mois – mais une bonne partie de mon malaise résidait simplement dans le fait que nous approchions de la fin du manifeste et que certains articles manquaient, sans explication.

Callahan, le commandant du port, était de ces hommes en compagnie desquels on se sent bien – jovial, le teint haut en couleur et dix kilos superflus qui, je ne sais pourquoi, semblaient le revêtir d'un air d'autorité au lieu de recouvrir simplement ses os de graisse. C'était un homme important sur Xerxès – le commandant du port d'une

planète-colonie l'était toujours – et je ne doutais pas que son air détendu s'évanouirait d'un coup quand nous aborderions le sujet des articles manquants.

À mon grand étonnement, il ne sembla y prêter aucune attention et il avait commencé à paraphraser le manifeste quand je l'interrompis.

« Pardonnez-moi, monsieur, dis-je avec respect, mais il y a quelques articles qui manquent. »

Il reposa son crayon, se renversa sur sa chaise d'osier et leva un sourcil. « Oh ? »

— Les semences, dis-je d'un ton compassé. Je crois qu'il ne reste que moins d'un dixième du tonnage qui nous avait été confié. Et certains articles en métal n'existent plus – sous la forme portée au manifeste. »

Il alluma sa pipe, tira dessus un moment, puis leva vers moi des yeux marron attentifs qui ne semblaient pas tout à fait à leur place dans ce visage bien en chair. « Vous faites allusion aux feuilles métalliques que vous avez transformées en bacs hydroponiques ? »

— Je ne savais pas que... », commençai-je surpris.

Il m'arrêta d'un signe de la main. « Bien sûr que je suis au courant. Je ne suis pas idiot, Martin. Je suis commandant de port ici depuis près de dix ans, et je réceptionne en moyenne un vaisseau terrestre par mois. La première chose que nous faisons – après avoir déchargé le vaisseau, épouillé l'équipage et désinfecté par fumigation la porcherie qu'est devenu le poste d'équipage – est de confronter le manifeste avec ce qui est vraiment arrivé jusqu'ici. Puis nous vérifions le journal de bord. De nombreux rapports manquent sur le vôtre, mais vous avez tout de même été assez explicite sur ce qui s'est passé. »

Je rougis. « Excusez-moi, je... »

— Quant aux articles manquants, continua-t-il, ça n'a pas d'importance. La bureaucratie a pour vertu de toujours chercher à minimiser les risques. Trois vaisseaux sur cinq, portant la même cargaison que la vôtre, ont accompli avec succès le long voyage. Je ne veux pas dire que ces graines ne nous manqueront pas – mais elles n'avaient pas vraiment une importance vitale.

— Vous essayez de me dire que le vaisseau et sa cargaison n'étaient pas très importants, dis-je avec amertume.

— Je ne veux rien dire de la sorte, répondit-il avec douceur. Écoutez, Martin, vous avez fait ce que vous aviez à faire pour le bien du vaisseau et de son équipage. Sur une plus grande échelle, la terre fait ce qu'elle a à faire pour le bien des planètes-colonies. Et aussi précieuse que puisse être la cargaison, n'oubliez pas que l'équipage a encore plus d'importance – nous avons terriblement besoin de ses connaissances techniques. Vous nous les avez amenés sains et saufs ; et pour cela, vous devez être félicité. » Son visage s'assombrit soudain.

« Vous devriez voir dans quel état certains vaisseaux nous arrivent – meurtres, folie, équipages mutinés, parfois la moitié de l'équipage mort. Vous vous en êtes bien tiré, Martin, mieux que vous ne l'imaginez. »

Je regardais par la fenêtre derrière lui, je n'écoutais plus. Des remorqueurs du port emportaient le *Cassiopeia* vers la fonderie où les parties métalliques seraient récupérées. Il n'y avait encore que peu d'exportations de Xerxès et les vaisseaux qui arrivaient en surnombre étaient fondus pour le métal dont Xerxès avait le plus grand besoin. Mon esprit se prit à vagabonder et revint à la solitude du bord, à la puanteur du poste d'équipage, au bras entaillé de Potter, à ce que nous avions fait à Hulsman et...

« Je crois que j'ai eu raison d'écrire ce que j'ai écrit dans le journal de bord », dis-je brusquement.

Callahan me considéra longuement puis fit rouler un cigare vers moi à travers le bureau. « Si vous voulez en parler, je suis prêt à l'entendre. »

La proposition était flatteuse ; j'allumai le cigare et je ressentis l'envie de m'épancher. « Vous avez dit que le triomphe de la bureaucratie vient de ce qu'elle cherche à minimiser les risques. Je vous l'accorde – mais c'est justement ça et les besoins de sa fonction qui ont fait du vaisseau ce qu'il était. La raison pour laquelle les cargos sont Spartiates est évidente. Et puisque l'équipage sera composé de novices, un équipage destiné à ne faire qu'un seul voyage, le vaisseau devra être très automatisé. Ce qui veut dire que l'équipage n'a pratiquement rien à faire – en un sens, il n'est pas utile. Et l'équipage le sait.

— Est-ce nécessairement un inconvénient ? demanda Callahan, surpris.

— Toute situation qui ne laisse aucune place à l'intervention de l'homme est une situation hostile, dis-je lentement, et plus elle peut se passer de l'homme, plus elle est hostile. »

Callahan semblait déconcerté. « Je ne vous suis pas. »

Je me renfrognai. « Moi non plus, jusqu'à ce que j'aie lu les mêmes documents que Hendrix, le psychologue à bord du *John B.*, avait lus sur les problèmes des villes du XX^e siècle. Ces villes d'antan étaient de vraies catastrophes – elles étaient surpeuplées, en proie à la pollution atmosphérique, à la saturation de la circulation, au crime et tout le reste – mais il y avait un autre problème, encore plus grave. » Je reportai toute mon attention sur le cigare pendant une minute. « L'homme est grégaire, il a tendance à s'agglutiner en groupes – d'abord en hameaux, puis en villages, puis en villes, et enfin en grandes métropoles. Mais personne ne réalisa qu'entre l'homme et la ville, c'est l'homme qui perdrait. Plus grande est la métropole, plus

grande est la concentration de la population et plus diminué devient en son sein l'individu. Il devient un rouage de plus en plus petit dans une machine de plus en plus grande, pour finalement ne plus avoir d'importance du tout. Et ces villes d'antan *étaient des machines*, de formidables machines faites d'axes de circulation automobile, de réseaux électriques et de circuits de communication, de gigantesques systèmes d'adduction d'eau et d'énormes usines de destruction d'ordures. Puis un beau jour un homme prit conscience de sa propre insignifiance et, quand il le fit, il commença à se replier sur lui-même. Ils avaient un mot pour ça. Ils appelaient ça aliénation – *anomie*. »

Callahan ne dit rien ; il se contenta de tirer sur sa pipe et de m'observer de ses yeux marron attentifs qui semblaient avoir le pouvoir de me transpercer la peau.

« Il y avait autre chose encore, continuai-je. Plus vous étiez *obligés* de vivre près de vos voisins et moins vous vous sentiez proches d'eux. Vous n'aviez *aucune envie* de connaître les voisins de la porte à côté, ou les voisins de l'autre bout du couloir, ou les voisins d'en face. Ils faisaient seulement partie de la multitude sans visage. De plus, vous *saviez* qu'ils se fichaient pas mal de vous, alors pourquoi ne pas vous fiche d'eux aussi ? » Je frissonnai. « On pouvait assassiner un homme dans une navette de transport sans que personne ne prenne sa défense. Personne ne voulait se mêler de rien. Une femme pouvait hurler au secours dans les rues et les autres se bouchaient les oreilles et fermaient leurs fenêtres. Ils avaient accepté l'horreur – sans même s'en rendre compte.

— Une sorte d'apathie ? » demanda Callahan.

J'approuvai d'un signe de tête. « Exactement. Et non seulement envers les autres, mais envers eux-mêmes également. Un jour, au cours d'une panne générale d'électricité, les voyageurs abandonnés dans les navettes de transport n'ont pas été pris de panique, ne se sont pas manifestés, n'ont pas essayé de sortir. Ils sont restés assis sans rien faire. La merveilleuse machine avait cessé de fonctionner et tous les petits rouages étaient incapables de fonctionner seuls. Ils avaient oublié comment faire. »

J'observai un silence, en contemplant l'activité du port, de l'autre côté de la fenêtre, et je me souvenais. Callahan me relança gentiment. « Je ne vois pas le rapport. Vous parlez d'une métropole de millions d'habitants – vous n'étiez que dix à bord du *Cassiopeia*, »

Je me demandai un instant si l'homme était stupide puis compris qu'il voulait m'entendre confirmer ce qu'il pensait déjà. « Le *Cassiopeia* était un taudis dans l'espace, dis-je. Nous n'y étions que dix, mais si l'on considère la densité au mètre carré, la ville la plus peuplée serait un désert, en comparaison. Et comme les habitants de ces villes

d'antan, nous n'avions aucune influence sur nos conditions de vie. Nous étions impuissants. On nous avait assigné des fonctions de routine – des passe-temps – mais rien de ce que nous faisions n'avait vraiment d'importance. *Nous* n'avions pas d'importance. Nous ne détenions aucun pouvoir de décision dans ce qui nous arrivait. Et il y avait enfin le facteur déterminant. » Je sentais mes aisselles commencer à dégoutter de sueur. « Nous n'avions pas besoin les uns des autres – et le plus horrible est que tout avait été organisé pour qu'il en fût ainsi. Le Comité de Colonisation craignait qu'au cours du long voyage nous en arrivions à nous entre-tuer ; alors, ils nous ont fourni des écrans d'ombre ; ils nous ont entraînés à respecter l'Isolation avant tout et ils ont organisé les emplois du temps de façon que nous puissions nous éviter. Et aucune arme, bien sûr, sous quelque forme que ce fût. Ce qui nous laissait encore plus démunis en face de l'inconnu. Et comme pour les habitants des villes, la conséquence finale fut la perte d'identité. Nous devînmes étrangers les uns aux autres, étrangers à nous-mêmes, étrangers à nos propres sentiments. Comme les passagers des navettes de transport, nous pouvions regarder Potter saigner à mort sans rien ressentir. Il ne s'agissait pas de nous. »

Callahan demanda : « Pourquoi l'équipage du *John B.* est-il sorti ?

— L'environnement, dis-je lentement. L'environnement terrifiant et inhumain, et la solitude. Quand vous êtes seul dans une foule, alors vous connaissez *vraiment* la solitude. Et puis vous prenez peur. À la fin, vous n'avez plus qu'un seul désir, échapper à cette foule.

— Mais sortir était un suicide. »

Je haussai les épaules. « Ils ne le savaient pas. À ce moment-là, ils avaient perdu tout contact avec la réalité. Quant à Dehors, ce n'est pas toujours un monde sans fin – parfois ça ressemble plutôt à une petite pièce noire avec des murs parsemés de lumières. C'est aussi vrai dans un sens que dans l'autre. » Je restai assis sans bouger pendant un moment, tandis que mon cigare, oublié, se consumait lentement dans le cendrier. « Je comprends pourquoi l'équipage du *John B.* est sorti. Les pauvres bougres voulaient fuir ce vaisseau, fuir les autres. » Je sentis à ce moment que je commençais à m'effondrer. « Le contraire de l'amour, ce n'est pas la haine, dis-je lentement, c'est l'indifférence. Demandez à n'importe quel gosse. »

Callahan se redressa et dit : « Je vais rédiger des recommandations que je soumettrai au Comité. Je vais probablement les exhorter à construire des vaisseaux moins parfaits. Nous en perdrons peut-être quelques-uns ainsi ; mais, à longue échéance, je crois que le résultat sera positif. » Il se leva et me tendit le manifeste. « Nous avons grand besoin de chefs ici, vous savez. C'est une race dont nous sommes toujours à court.

— C'en est une qu'il est difficile de former et de transporter, répondis-je.

— Nous n'avons jamais demandé qu'on nous en expédie, répondit calmement Callahan. Ils se révèlent en route, en quelque sorte. » J'avais la main sur la poignée de la porte quand il ajouta soudain. « Nous avons besoin de quelqu'un de solide ici, au port. Quand vous aurez visité un peu les lieux, repassez donc me voir. »

Je saluai, puis me retournai pour sortir dans la lumière éblouissante du soleil. À trois rues du port spatial, bien à l'écart du boulevard, le « Rod and Pile » était niché au milieu des grands arbres de Xerxès qui ressemblent à des palmiers.

Ils avaient déniché une douzaine de filles et tout le monde acclama mon entrée. Jimenez fut le premier à m'offrir un verre ; avec ses lunettes propres, sa barbe taillée et des vêtements, j'ai bien failli ne pas le reconnaître. Il m'appela sale gringo, mais il souriait en le disant, puis se paya un autre verre, l'avalait d'un trait et fit une chute magnifique du haut de son tabouret. Hulsman prit la suite ; son sourire de « Monsieur-Amérique » avait subi un vaste changement pour prendre l'expression béate de l'ivresse. Puis ce fut au tour de Bail de payer à boire et de me donner de grandes claques dans le dos et même Reynolds, astiqué et rosé dans un uniforme impeccable, s'attendrit et paya une tournée générale. Et nous avons bu et chanté, flirté avec les filles, promis de les revoir plus tard, hurlé de rire au souvenir d'anecdotes qui, sur le moment, avaient été tout sauf drôles. Nous prîmes la décision de nous réunir chaque année et je me demandai, quant à moi, quels mensonges nous nous raconterions après nous être éparpillés sur les continents de Xerxès, quand nous aurions femme et enfants, que le *Cassiopeia* serait presque oublié et que les étoiles ne seraient plus que quelque chose que l'on admire le soir et qui éveille en vous des élans de romantisme.

Je me retrouvai bientôt seul à une table avec Coleman. Plongeant la main dans ma poche, j'en retirai un petit paquet que j'avais précieusement gardé tout l'après-midi et le posai doucement sur la table en face de lui. Il le fixa, intrigué.

« Vas-y, dis-je, ouvre-le. »

Il défit maladroitement l'emballage et disposa le contenu sur la table. Un fou, une reine, un cavalier et une tour. C'étaient d'adorables et délicates figurines, la réplique presque exacte de celles que j'avais écrasées.

« Quand il s'agit de porcelaine, dis-je, Xerxès possède les meilleurs artisans de ce côté-ci de la Terre. » Je m'étirai sur ma chaise et regardai Coleman manipuler avec une joie évidente les pièces du jeu d'échecs ; je me laissai bercer par le bruit du ventilateur au plafond, le regard perdu dans la mare de soleil qui entrait par la porte ouverte.

Puis je commandai un verre, me détendis complètement et me laissai aller à me souvenir, juste un tout petit peu, de ce qu'avait été la vie à bord du *Cassiopeia*.

Traduit par COLETTE M. TANGUY.
The wreck of the ship John B.

LE VAISSEAU QUI CHANTAIT

Par Anne McCaffrey

Un des plus douloureux problèmes posés à l'humanité est celui des enfants handicapés, ceux par exemple qui ont une sensibilité et un cerveau intacts, mais dont le corps est anormal. Peut-être trouveront-ils, comme Helva, née à l'état de « chose », l'emploi de leurs talents dans l'intégration complète à de grands navires interstellaires. Mais la technologie exclut-elle l'amour ?

ELLE était née à l'état de « chose » et, comme telle, serait condamnée si elle ne passait avec succès le test de l'encéphalogramme requis de tous les nouveau-nés. Il ne fallait pas oublier, en effet, que peut-être, si les membres étaient tordus, le cerveau, lui, était bien conformé, si les oreilles entendaient à peine, si les yeux ne voyaient que vaguement, l'esprit dissimulé derrière eux était réceptif et alerte.

L'électro-encéphalogramme se révéla tout à fait favorable, plus même qu'on ne l'espérait, et l'on alla porter la nouvelle aux parents qui attendaient, éplorés. Il leur restait à prendre une décision cruelle : soit soumettre leur enfant à l'euthanasie, soit lui permettre de devenir un « cerveau » encapsulé, un mécanisme directeur auquel on assignerait une profession parmi beaucoup d'autres. S'ils choisissaient la deuxième solution, leur progéniture ne souffrirait pas, mènerait pendant plusieurs siècles une existence confortable dans une capsule de métal, et rendrait en même temps d'incalculables services au Centre Mondes.

Elle vécut et on lui donna un nom : Helva. Pendant ses trois premiers mois de vie végétative, elle agita ses pinces, lança de faibles ruades de ses pieds bots, bref se comporta comme n'importe quel bébé de son âge. Elle n'était pas seule car la grande nursery spécialisée de la cité abritait trois autres enfants semblables à elle. Bientôt, on les transporta au laboratoire du Centre, où leur délicate transformation commença.

L'un des bébés mourut au cours du transfert initial mais les dix-sept autres membres de sa « promotion » prospérèrent dans leurs coquilles de métal. Au lieu d'agiter ses pieds, les impulsions neurales d'Helva actionnaient des roues ; au lieu de saisir les objets avec ses mains, elle manipulait des extensions mécaniques. Au fur et à mesure de sa croissance, on lui ajusterait des synapses neurales de plus en plus nombreux, qui commanderaient d'autres mécanismes destinés à assurer l'entretien et le fonctionnement d'un astronef. Car Helva était censée devenir le « cerveau » d'un patrouilleur ; elle serait associée, selon son choix, à un homme ou à une femme qui en deviendrait la moitié mobile. Elle appartiendrait à l'élite de son espèce. Ses premiers tests mentaux avaient donné des résultats supérieurs à la normale et son indice d'adaptation était exceptionnellement élevé. Si son développement à l'intérieur de sa coquille ne décevait pas les espérances que l'on formait à son sujet, et si les manipulations que l'on infligeait à son hypophyse ne produisaient aucun effet secondaire, Helva mènerait une existence riche, valable, insolite, bien différente de celle qui l'aurait attendue si elle était née « normale. »

Cependant, ni les diagrammes de ses circonvolutions cervicales, ni les premiers tests destinés à déterminer son Q. I. ne pouvaient révéler certains aspects essentiels de sa personnalité, que le Centre pourtant devait connaître. Il lui faudrait patienter pendant les délais officiels, avec l'espoir que les doses massives de psychologie cellulaire à elle administrés suffiraient à la préserver des tensions exercées par sa solitude contre nature et par sa profession. On ne pouvait risquer qu'un astronef actionné par un cerveau humain sombrât dans l'illégalité ou dans la démence avec les ressources énergétiques et autres dont le Centre devait équiper ses patrouilleurs. Bien entendu, la technique employée par le Centre avait depuis longtemps dépassé le stade expérimental. La plupart des bébés survivaient aux manipulations pituitaires qui permettaient, grâce à une méthode perfectionnée, d'interrompre leur croissance, éliminant ainsi la nécessité de transferts successifs dans des capsules de plus en plus grandes. Et un nombre infime succombait au moment où l'on procédait aux derniers raccords avec les tableaux de contrôle de l'astronef ou de la machine industrielle. Quelles que fussent leurs déformations congénitales, les êtres encapsulés ressemblaient par la taille à des nains adultes, mais le cerveau bien orienté n'aurait accepté pour rien au monde d'échanger son sort contre celui de l'homme le plus beau de l'Univers.

Donc, pendant plusieurs années heureuses, Helva s'ébattit dans sa coquille en compagnie de ses camarades, jouant à Bloque-Moteur, à Cache-Énergie, étudiant les techniques de la trajectoire et de la propulsion, les mathématiques, la logistique, l'hygiène mentale, des

éléments de psychologie extraterrestre, la philologie, l'histoire spatiale, le droit, les règlements de la circulation, les codes... tous les et cetera nécessaires à la formation d'un citoyen raisonnable, logique et bien informé. Enfin, chose moins évidente pour elle mais beaucoup plus importante aux yeux de ses professeurs, elle assimila les préceptes de son conditionnement avec autant de facilité que son liquide nutritif. Un jour, elle penserait avec reconnaissance au ronronnement patient de l'instructeur qui agissait au niveau de son subconscient.

La civilisation d'Helva n'était pas sans abriter de ces associations bienfaisantes, dont les membres s'affairaient à dépister les cas de cruauté à l'égard de citoyens terrestres ou extra-terrestres. Helva venait d'entrer dans sa quatorzième année lorsqu'un groupe de ce genre s'enflamma au sujet des « enfants » encapsulés. S'inclinant devant la nécessité, les autorités du Centre haussèrent les épaules et organisèrent une visite des Écoles Laboratoires, qu'elles firent débiter par l'histoire de leurs sujets, avec photos à l'appui. Rares étaient les comités qui résistaient aux premières de ces photos. La plupart des objections qu'ils pouvaient formuler à l'égard des « capsules » s'effaçaient devant le soulagement qu'ils éprouvaient à la pensée de savoir ces corps hideux (pour eux tout au moins) heureusement dissimulés à leur vue.

Helva assistait à un cours de dessin, matière facultative de son programme chargé. Elle avait activé l'un de ses outils microscopiques dont elle se servirait plus tard pour procéder à des réparations délicates dans diverses parties de son tableau de contrôle. Son modèle était grand – elle travaillait à une copie de la Cène – et sa toile minuscule : la tête d'un petit clou. Elle avait ajusté sa vision au degré convenable. Absorbée par son œuvre, elle fredonnait distraitement, émettant un son bizarre. Les êtres encapsulés utilisaient pour parler leurs propres cordes vocales et leur diaphragme, mais l'orifice par lequel passaient les ondes sonores était plutôt un microphone qu'une bouche. Aussi le bourdonnement d'Helva, bien que réduit à des variations chromatiques hasardeuses, se distinguait-il par une richesse, une suavité, une vibration curieuses.

« Mon Dieu, mais quelle jolie voix vous avez, » dit l'une des visiteuses.

Helva leva les « yeux » et vit un panorama fascinant de cratères sales, disposés avec régularité sur une surface rosé écailleuse. Son fredonnement se mua en un hoquet de surprise. Instinctivement, elle réajusta son degré de vision : la peau perdit son aspect de terrain volcanique et les pores reprirent des proportions normales.

« Oui, madame. Nous suivons pendant plusieurs années des cours qui nous apprennent à corriger notre voix, dit calmement Helva. Les particularités vocales deviennent souvent excessivement irritantes au

cours de voyages interstellaires prolongés, et doivent être éliminées. Ces cours m'ont beaucoup plu. »

Bien que ce fût là le premier contact d'Helva avec des êtres non encapsulés, elle accueillit l'expérience sans se départir de son calme. Toute autre réaction eut été immédiatement signalée.

« Je voulais dire que vous chantiez bien... ma chère enfant, expliqua la dame.

— Merci. Aimerez-vous voir mon dessin ? » demanda poliment Helva. Son instinct la poussait à éviter les conversations d'ordre personnel, mais elle enregistra le commentaire de sa visiteuse dans un coin de sa mémoire pour le méditer plus tard, à tête reposée.

« Votre dessin ? fit la dame.

— Je suis en train de reproduire la Cène sur une tête de clou.

— Oh ! vraiment ! » gazouilla la dame.

Helva grossit sa vision et contempla son œuvre d'un œil critique.

« Bien sûr, certaines nuances ne correspondent pas tout à fait à celles du vieux Maître, et la perspective est défectueuse, mais je crois que c'est une bonne copie. »

Les yeux de la dame, n'étant pas adaptables, lui sortaient de la tête.

« Oh ! j'oubliais », s'écria Helva, d'une voix réellement contrite. Si elle avait pu rougir, elle l'aurait fait. « Les gens de votre espèce ne peuvent pas modifier leur degré de vision. »

Le responsable de cet entretien eut un sourire à la fois fier et amusé, tant le ton d'Helva exprimait de pitié pour ces infortunés.

« Tenez, cela vous aidera », proposa Helva, en présentant au bout d'une extension une loupe qu'elle posa sur le tableau.

En proie à une sorte de choc, les messieurs et les dames du comité se penchèrent pour examiner la copie brillante et parfaitement exécutée de la Cène sur une tête de clou.

« Eh bien, observa un monsieur qui avait été forcé d'accompagner sa femme, le Seigneur peut manger là où les anges craignent de poser le pied. »

— Ne feriez-vous pas allusion, monsieur, s'enquit poliment Helva, aux controverses qui eurent lieu durant le Moyen Âge concernant le nombre d'anges qui pouvaient tenir à la fois sur une tête d'épingle ?

— C'est effectivement à cela que je pensais.

— Si l'on substitue le terme « atome » au terme « ange », et si l'on connaît la composition métallique de l'épingle en question, le problème n'est pas insoluble.

— Et votre instruction vous permet de le résoudre ?

— Bien sûr !

— A-t-on pensé à inclure dans cette instruction le sens de l'humour, jeune demoiselle ?

— On s'efforce, monsieur, de développer en nous le sens des

proportions, ce qui revient à peu près au même. »

Le monsieur émit un petit rire appréciateur et se dit qu'il n'avait pas perdu son temps.

Si le Comité d'Enquêtes mit plusieurs mois à digérer la nourriture intellectuelle que lui avait servie l'École Laboratoire, il alimenta également pendant un certain temps les pensées d'Helva.

Pour devenir applicable à son cas, la technique du « chant » nécessitait quelques adaptations. Helva, bien entendu, avait eu, à son grand plaisir, l'occasion d'assister à des cours de critique musicale qui comportaient l'audition des classiques les mieux connus, tels *Tristan et Isolde*, *Candide*, *Oklahoma*, *Les Noces de Figaro*, les chanteurs de l'âge atomique, Eileen Farrell, Elvis Presley, Géraldine Todd, sans oublier les bizarres progressions rythmiques des Vénusiens, les gammes visuelles capellennes et les concerti sonores des Altaïriens. Mais, pour un être encapsulé, la technique du « chant » posait des problèmes considérables. L'éducation d'Helva lui avait appris à examiner successivement tous les aspects d'une situation donnée avant d'établir un pronostic. Parfaitement équilibrée entre l'optimisme et le sens des réalités, l'attitude anti-défaitiste des êtres encapsulés leur permettait de se tirer d'affaires, eux, leurs appareils et leurs équipages, dans les circonstances les plus insolites. Helva ne se laissa donc pas décourager par le fait qu'entre autres inconvénients elle ne pouvait ouvrir la bouche pour chanter. Elle inventerait une méthode qui triompherait de toutes ces difficultés.

Pour commencer, Helva étudia les méthodes employées depuis le début de l'histoire pour reproduire le son, par l'intermédiaire des organes humains et des instruments de musique... Son équipement à elle était plus instrumental que vocal. Le contrôle de la respiration et la prononciation correcte des sons voyelles lui parurent exiger des efforts sérieux et de longs exercices. Les êtres encapsulés ne respiraient pas à proprement parler. L'oxygène et les autres gaz qui leur étaient nécessaires ne leur parvenaient pas de l'air ambiant par le canal des poumons, mais d'une solution artificielle contenue dans leurs capsules. Au terme de ses expériences, Helva découvrit qu'il lui était possible de manipuler son unité diaphragmatique de manière à soutenir le son. En relâchant les muscles de la gorge, en dilatant la cavité orale jusque dans les sinus frontaux, elle parvenait à placer les sons voyelles dans la position la plus favorable à la reproduction microphonique. Elle compara les enregistrements de sa propre voix à ceux des chanteurs modernes et fut enchantée du résultat bien que les premiers se distinguassent par une sonorité particulière, pas du tout désagréable mais simplement unique. Acquérir un répertoire grâce à la bibliothèque du Labo ne soulevait aucune difficulté pour une personne dont la mémoire atteignait à la perfection. Helva se découvrit capable

de chanter n'importe quel rôle et n'importe quel air. Il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'on pût s'étonner d'entendre une chanteuse incarner indifféremment une basse, un baryton, un ténor, une alto, mezzo, soprano ou colorature. Pour elle, il s'agissait simplement de savoir adapter la reproduction microphonique et le contrôle du diaphragme à chaque cas.

Si les autorités remarquèrent ses curieuses distractions, elles n'en discutèrent qu'entre elles. On encourageait les êtres encapsulés à se trouver un violon d'Ingres, du moment qu'il ne nuisait pas à leur travail technique.

À l'occasion du seizième anniversaire de son entrée dans sa capsule, Helva reçut son diplôme et fut installée dans son astronef, le XH-834. Sa coquille permanente de titanium fut encastrée, derrière une barrière plus indestructible encore, dans l'axe central du patrouilleur. On brancha définitivement les unités neurales, sonores, visuelles et sensorielles. Les extensions furent détournées, branchées ou augmentées. Enfin, Helva étant endormie sous l'influence d'un anesthésique, on procéda aux dernières dérivations cervicales, infiniment délicates. Quand elle se réveilla, elle *était* l'astronef. Son cerveau, son intelligence en contrôlaient chaque fonction, de la navigation au chargement du fret dont un patrouilleur de sa classe pouvait avoir besoin. Elle était capable d'assumer sa propre sécurité et celle de sa moitié mobile dans les situations les plus difficiles que le centre connût ou qu'une imagination fertile pût inventer.

Son premier vol réel (car, comme tous les êtres de son espèce, elle accomplissait des vols fictifs depuis l'âge de huit ans) prouva qu'elle possédait parfaitement toutes les techniques de sa profession. Elle était prête pour les grandes aventures et pour l'arrivée de son partenaire.

Neuf patrouilleurs qualifiés flânaient dans les baraquements de la base le jour où Helva entra en service. Plusieurs missions urgentes réclamaient leur attention, mais, dans certains services du Centre, on s'intéressait à Helva depuis pas mal de temps et chacun de ces services était bien décidé à se la faire affecter. En conséquence, on oublia de présenter à Helva ses partenaires éventuels. C'était toujours le vaisseau qui choisissait son partenaire. S'il y avait eu à ce moment-là sur le terrain un autre « cerveau, » il aurait conseillé à Helva de faire le premier pas. Mais il n'y en avait pas. Aussi, pendant que les services du Centre se disputaient entre eux, Robert Tanner quitta furtivement la caserne des pilotes, traversa l'aérodrome et s'approcha de la svelte coque métallique.

« Il y a quelqu'un ? » demanda-t-il, en manière de plaisanterie.

— Bien sûr, répondit Helva avec logique, en activant ses radars extérieurs. Vous êtes mon partenaire ? s'informa-t-elle avec espoir en reconnaissant l'uniforme des patrouilleurs.

— Je le deviendrais avec plaisir si vous le désirez, répliqua-t-il, sincère.

— Personne n'est venu. Je me disais qu'il n'y avait peut-être pas de partenaires disponibles, et je n'ai reçu aucune directive du Centre. »

Sa voix était plaintive. Elle s'en rendit compte elle-même, mais elle s'ennuyait, seule sur cet aérodrome obscur. Elle vivait depuis toujours en compagnie d'autres capsules et, les derniers temps, elle avait été entourée par de véritables essaims de techniciens. Sa solitude soudaine avait perdu son charme provisoire et commençait à l'oppresser.

« L'absence de directives serait plutôt un sujet de joie que de regret, mais il se trouve que, sans me compter, huit autres types se rongent les ongles en attendant d'être invités à votre bord, superbe créature. »

Tout en parlant, Tanner était entré dans la cabine ; il effleurait des doigts, avec délectation, les cadrans, la couchette anti-gravité, inspectait les cuisines, le poste de pilotage, les compartiments pressurisés.

« Si vous voulez à la fois vous venger du Centre et nous faire à tous une faveur, appelez la Caserne et organisez une petite surprise-partie. On pendra la crémaillère et vous choisirez votre partenaire. D'accord ? »

Helva rit sous cape. Il ressemblait si peu aux gens qui visitaient parfois le Laboratoire, aux divers techniciens qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer. Il était si gai, si sûr de lui, et l'idée qu'il venait de lui suggérer était si amusante. Rien, dans le règlement, ne lui interdisait de la mettre en pratique.

« Les communications ? Ici XH-834. Passez-moi la Caserne des Pilotes.

— En visuel ?

— S'il vous plaît. »

Le tableau d'une pièce remplie d'hommes affalés dans les différentes postures de l'ennui apparut sur l'écran.

« Ici XH-834. Les patrouilleurs sans affectation veulent-ils me faire l'honneur de monter à mon bord ? »

Huit silhouettes bondirent sur leurs pieds, saisirent leurs vêtements, débranchèrent des prises de magnétophones, lancèrent aux quatre coins de la pièce draps ou serviettes.

Helva interrompit la communication. Tanner, gloussant de joie, s'installa pour attendre l'arrivée de ses collègues.

Helva fut prise dans un tourbillon de joie et d'impatience, fort éloigné de l'état d'âme qui caractérisait habituellement les êtres encapsulés. Une actrice le soir de la première ne se fût pas montrée plus craintive, plus nerveuse, plus agitée. Mais, à la différence de

l'actrice, Helva ne pouvait, pour se soulager, piquer une crise de nerfs, casser des porcelaines ou des boîtes à maquillage. Par contre, elle pouvait, bien sûr, vérifier son stock de boissons et de comestibles. Ce qu'elle fit, et Tanner entama le premier les vivres sélectionnés par l'officier d'intendance.

Dans l'argot de la base, les patrouilleurs se nommaient « les muscles, » par opposition aux « cerveaux. » Ils devaient subir un entraînement aussi rigoureux que leurs partenaires et seuls les étudiants qui avaient obtenu les notes les plus élevées dans les différents collèges du monde entier étaient admis à suivre les cours du Centre. Aussi les huit jeunes gens qui escaladèrent la passerelle et se pressèrent dans le sas hospitalier d'Helva étaient-ils des spécimens d'une beauté, d'une intelligence, d'un équilibre supérieurs à la normale, ravis de cette réunion au cours de laquelle ils comptaient bien, avec la permission d'Helva, s'enivrer légèrement, et bien décidés à se marcher réciproquement sur les pieds pour hériter d'elle.

Devant cette marée humaine, Helva perdit mentalement le souffle, luxe dont elle se délecta pendant les quelques instants qui lui parurent convenables.

Elle se mit à trier les jeunes gens. L'opportunisme de Tanner l'amusait sans l'attirer spécialement ; le blond Nordsen lui semblait trop fruste ; le brun Alatpay faisait preuve d'une sorte d'entêtement qui ne lui plaisait guère ; l'amertume de Mir-Ahnin dissimulait sans doute des ténèbres intérieures qu'elle ne se souciait pas d'éclairer, quoique ce fût lui qui fit les plus grands efforts pour attirer son attention. Quelle étrange cour ! Son premier mariage ne serait pas le dernier, car les « muscles » prenaient leur retraite après soixante-quinze ans de service, ou même moins, s'ils étaient malchanceux. Les cerveaux, n'étant sujets à aucune détérioration physique, servaient pendant deux cents ans ; on leur demandait alors s'ils désiraient ou non continuer. Helva elle-même avait eu l'occasion de rencontrer un être encapsulé âgé de trois cents vingt-deux ans. Trop intimidée par ce contact, elle n'avait pas osé poser à cette personne les questions d'ordre intime qu'elle avait préparées.

Elle resta indécise jusqu'au moment où Tanner entonna une chanson de patrouilleurs qui narrait les mésaventures de l'intrépide, de l'obtus, de l'imbécile « Monsieur Muscles ». Les invités se mirent à chanter en chœur, mais il en résulta une cacophonie telle que Tanner agita frénétiquement les bras pour réclamer le silence.

« Ce qu'il nous faudrait, c'est un bon ténor, capable de nous mener. Jennan, à part tricher aux cartes, que sais-tu faire d'autre ? Qu'est-ce que tu chantes ?

— Dièse, répliqua Jennan avec un humour facile.

— Si vous avez absolument besoin d'un ténor, je m'en charge,

proposa Helva.

— Mais, ma bonne *dame*... protesta Tanner.

— Donnez-nous le *la* », suggéra Jennan en riant.

Dans le silence stupéfait qui suivit un « la » magnifique, clair et puissant, Jennan observa doucement : « Pour chanter un *la* pareil, Caruso aurait donné toutes les autres notes de la gamme. »

Il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir toute l'étendue de sa voix.

« Tout ce que Tanner réclamait, c'était un bon ténor, se lamenta Jennan en souriant, et notre douce maîtresse nous fournit toute une troupe d'opéra. Le type auquel écherra le vaisseau ira loin, très loin.

— Jusqu'à la Nébuleuse Tête de Cheval ? demanda Nordsen, faisant allusion à une vieille scie que les patrouilleurs du Centre se répétaient depuis toujours.

— Jusqu'à la Nébuleuse et au-delà, nous voguerons en musique, répliqua Helva avec un léger rire.

— Tous les deux, ajouta Jennan. Mais, avec la voix que j'ai, je préfère que ce soit vous qui chantiez et moi qui écoute.

— Je pensais au contraire que le rôle du public me reviendrait », suggéra Helva.

Jennan exécuta un salut majestueux, en ôtant avec élégance son calot chiffonné. Pour ce faire, il se tourna vers le pilier de contrôle central, là où se *trouvait* Helva. Ce fut à ce moment précis que le choix de cette dernière se cristallisa, et pour la raison suivante : seul, Jennan, en lui parlant, s'adressait directement à sa présence physique, sans tenir compte du fait qu'elle pouvait capter son image à quelque endroit de l'astronef qu'il se trouvât, et que son corps était caché derrière des parois de métal massif. Tout le temps que dura leur association, Jennan ne manqua jamais de tourner la tête dans sa direction, quelle que fût son orientation par rapport à elle. Dès lors, et pour répondre à cette personnalisation, Helva prit l'habitude d'utiliser son haut-parleur central quand elle parlait à Jennan, même lorsque cette méthode n'était pas la plus efficace.

Helva ne se rendit pas compte qu'elle était tombée amoureuse de Jennan ce soir-là. N'ayant jamais connu ni l'amour ni l'affection, mais seulement leurs cousins plus arides, l'estime et l'admiration, elle ne pouvait identifier la réaction que suscitait en elle la chaleur de sa personnalité et sa considération. En sa qualité d'« encapsulée, » elle se croyait inaccessible à des émotions qui avaient pour source principale des désirs physiques.

Elle était en train de discuter avec Jennan de la qualité du baroque dans « *Corne All Ye Sons of Art* » quand, brusquement, Tanner déclara : « J'ai été ravi de faire votre connaissance, Helva. Merci pour cette petite réunion. On se reverra un jour dans l'espace, Jennan, sale

veinard.

— Vous n'avez pas besoin de partir si vite, implora Helva, réalisant un peu trop tard que Jennan et elle avaient exclu les autres de leur discussion.

— Le meilleur a gagné, fit Tanner, mi-figue mi-raisin. Je crois que je ferais bien d'aller me documenter sur les refrains amoureux. Il se peut que j'en aie besoin la prochaine fois, au cas où le Centre abriterait d'autres cerveaux de votre genre. »

Helva et Jennan les regardèrent partir, tous deux un peu confus.

« Tanner a peut-être conclu trop vite ? » s'enquit Jennan.

Helva le regarda. Accoudé à un meuble, il avait la tête tournée dans la direction de sa capsule, les bras croisés sur la poitrine, et il tenait à la main un verre, vide depuis un bon moment déjà. Il était beau, comme eux tous. Mais il avait le regard vif, sans étourderie, une bouche qui souriait facilement, une voix grave et sonore (qui attirait particulièrement Helva), vierge de tout accent déplaisant.

« Réfléchissez-y jusqu'à demain, Helva, en tout cas. Appelez-moi dans la matinée si vous êtes décidée. »

Elle l'appela dès le petit déjeuner, après avoir soumis son choix au Centre. Jennan emménagea à bord, reçut leur assignation commune, vit le dossier qui décrivait l'histoire de sa vie et son expérience enregistré dans le viseur d'Helva, lui indiqua les coordonnées de leur première mission et le XH-834 devint officiellement le JH-834.

*

* *

Cette première mission était urgente (le Service Médical avait finalement hérité d'Helva), mais assez terne : il s'agissait de porter en toute hâte un stock de vaccins dans une colonie infestée par une violente épidémie. Il fallait arriver à Spica le plus rapidement possible.

Après la merveilleuse découverte de l'essor initial à la vitesse maximum, Helva se rendit compte que cette mission trop facile fatiguerait moins ses muscles à elle que ceux de son partenaire. Mais ils disposaient de tout le temps nécessaire pour explorer leur personnalité réciproque. Jennan savait, bien sûr, de quoi Helva était capable en qualité d'astronef et de partenaire, tout comme Helva elle-même connaissait les capacités de son compagnon. Mais tout cela se résumait à des faits arides et Helva était impatiente de découvrir ce qui, chez Jennan, ne se réduisait pas à une série de symboles. D'ailleurs, le contact de deux personnalités ne pouvait s'apprendre dans un livre. Il fallait en faire l'expérience directe.

« Mon père était patrouilleur, lui aussi. Mais c'est peut-être écrit dans mon dossier ? commença Jennan, le troisième jour du voyage.

— Bien sûr.

— C'est injuste, vous savez. Vous connaissez toute l'histoire de ma famille et je ne sais rien de la vôtre.

— Moi non plus, avoua Helva. Avant de lire votre dossier, je n'avais jamais pensé que moi aussi, j'en avais un, caché quelque part dans les classeurs du Centre.

— Vive la psychologie de capsule ! » fit Jennan. Helva éclata de rire. « Oui, et l'instruction que l'on m'a donnée me protège contre toute curiosité à cet égard. Dommage que ce ne soit pas votre cas. »

Jennan se fit offrir un verre, s'étendit sur la couchette anti-gravité, juste en face d'elle, posa ses pieds sur les tampons et se mit à se balancer.

« Helva... c'est un nom fabriqué...

— À la sonorité Scandinave.

— Vous n'êtes pas blonde, trancha Jennan.

— Eh bien, il y a des suédoises brunes.

— Comme il y a des Turques blondes, mais cette fois mon harem se limite à un seul spécimen.

— L'épouse cachée derrière son purdah. Libre à vous cependant de hanter les maisons de plaisir... » Helva elle-même fut surprise par la nervosité que trahissait sa voix si soigneusement éduquée.

« Vous savez, fit Jennan sans lui laisser le temps de terminer sa phrase tant il était absorbé par ses propres réflexions, mon père m'a toujours donné l'impression d'être marié à son astronef, le *Silvia*, plutôt qu'à ma mère. Je me rappelle que je considérais Silvia comme ma grand-mère. Ou plutôt comme mon arrière-arrière-arrière-grand-mère car elle portait l'un des premiers numéros. Je lui parlais pendant des heures.

— Quel était ce numéro ? demanda Helva, sans prendre conscience de la jalousie qu'elle éprouvait pour toutes les personnes avec lesquelles Jennan était entré en contact.

— 422. Je crois qu'à présent elle s'appelle TS. J'ai eu l'occasion de rencontrer Tom Burgess, un jour. »

Le père de Jennan était mort à la suite d'une maladie planétaire, après avoir employé tout le stock de vaccins que son astronef transportait à soigner les citoyens de ladite planète.

« D'après Tom, elle est devenue coriace et morose. Si vous perdez votre douceur, je reviendrai vous hanter après ma mort, ma fille. »

Helva eut un petit rire. Jennan la surprit en bondissant jusqu'au tableau de contrôle qu'il se mit à palper avec des doigts légers et tendres.

« Je me *demande* vraiment comment vous pouvez bien être », dit-il doucement, d'un ton pensif.

Helva était prévenue et s'attendait à ces accès de curiosité, naturels chez ses partenaires. Elle ne savait rien d'elle-même, ne saurait, ne

pourrait jamais en savoir rien.

« Choisissez la forme, la nuance qui vous plaira, et je serai trop heureuse de vous obliger, répliqua-t-elle comme ses instructeurs le lui avaient suggéré.

— Vierge de Fer, j'aime les blondes aux longues tresses, et Jennan décrivit du geste les nattes de Lady Godiva. Puisque vous êtes immolée dans le titanium, reprit-il en saluant, je vous appellerai Brunhilde, ma chère. »

En riant, Helva entonna l'aria de circonstance. À ce moment précis, Spica établit le contact.

« Qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ? Qu'est-ce que vous avez à hurler comme ça ? Et d'abord, qui êtes-vous ? Si vous n'appartenez pas au Service Médical, allez-vous-en. Il y a une épidémie chez nous et les visites ne sont pas admises.

— Mon vaisseau est en train de chanter. Nous sommes le JH-834 et nous avons votre vaccin. Quelles sont vos coordonnées d'atterrissage ?

— Votre vaisseau est en train de chanter ?

— C'est la meilleure cantatrice de tout l'espace organisé. Désirez-vous un air particulier ? »

Le JH-834 livra le vaccin, mais plus d'arias, et reçut l'ordre de poursuivre immédiatement sa route en direction de Leviticus IV. Arrivé là, Jennan découvrit que sa réputation l'avait précédé et dut défendre l'honneur du 834.

« Je ne chanterai plus, murmura Helva d'un ton contrit en préparant des cataplasmes pour son troisième œil au beurre noir de la semaine.

— Si, vous chanterez, déclara Jennan, les dents serrées. Tant pis si je dois récolter encore toute une cargaison de gnons, mais votre surnom « le « vaisseau qui chante » perdra son contexte ironique. »

Lorsque « le vaisseau qui chante » se fut victorieusement mesuré avec des trafiquants de drogues assez perfides dans les Magalléniques Inférieures, son surnom devint un sujet de respect. Le Centre, qui avait suivi chaque épisode de la lutte, marqua d'une croix blanche le dossier du JH-834. Une équipe de premier ordre venait de se former.

Après l'arrestation spectaculaire à laquelle ils avaient procédé, Helva et Jennan se considérèrent, eux aussi, comme une équipe de tout premier ordre.

« De tous les vices de la terre, c'est la toxicomanie que je déteste le plus, dit Jennan pendant le voyage de retour. Les gens ont assez vite fait de se damner sans qu'on les y aide.

C'est pour cela que vous êtes devenu patrouilleur ? Pour enrayer le trafic ?

Je parie que ma réponse officielle se trouve dans votre viseur.

Oui, mais elle est conçue dans des termes beaucoup trop fleuris. Si je puis me permettre de citer vos propres paroles, voilà ce que vous avez dit : « Je veux m'engager dans le Service pour perpétuer les traditions de ma famille, qui est fière de lui appartenir depuis quatre générations. »

Jennan émit un gémissement. « J'étais *très* jeune quand j'ai écrit ça. En tout cas, je n'étais pas encore passé par les dernières années d'instruction. Mais, quand j'en suis arrivé là, mon orgueil ne m'a pas permis d'échouer...

« Je vous ai déjà dit que je rendais souvent visite à mon père au bord du *Silvia*. Peut-être *Silvia* s'était-elle mis en tête de me prendre plus tard, pour partenaire, en remplacement de papa, car j'ai été soumis à des doses massives de propagande destinée à me faire embrasser la carrière de patrouilleur. Je m'y suis laissé prendre. Dès l'âge de sept ans, j'avais décidé que je deviendrais patrouilleur, et rien d'autre. » Il haussa les épaules, comme pour déprécier une décision juvénile dont la réalisation avait pourtant exigé de sa part des années d'efforts.

— C'est ça ? Le patrouilleur Sahir Silan, sur le JS-422 pénétrant dans la Nébuleuse Tête de Cheval ? »

Jennan choisit de ne pas saisir l'intention sarcastique.

« Avec vous, il se peut que j'aille plus loin encore mais, malgré les encouragements de *Silvia*, je n'ai jamais, aux heures les plus délirantes, rêvé pour moi cette sorte de gloire. C'est à votre cerveau agile que j'abandonne l'édification de ces exploits. La contribution que je désire apporter à l'Espace est moins grandiose.

— De la modestie ?

— Non. Du sens pratique. L'humble tâcheron, etc. » D'un geste théâtral, il posa une main sur son cœur.

« Âme assoiffée de gloire, fit Helva d'un ton moqueur.

— Et vous, qui rêvez de votre Nébuleuse ! Moi, du moins, je ne demande pas grand-chose. Il n'y aura qu'un héros comme mon père sur Parsaea, mais, bien sûr, je ne détesterais pas me distinguer par quelque haut fait. C'est normal. Sinon, pour quoi risquer sa vie ?

— Si je puis me permettre de vous rappeler quelques faits incontestables, je vous dirai que votre père étant mort pendant le voyage, en revenant de Parsaea, il n'a jamais su qu'on le considérait comme un héros pour avoir stoppé l'inondation avec son astronef. Ce qui permit aux colons de rester sur Parsaea. Et, par la suite, de découvrir les qualités anti-paralytiques de la planète. Mais ça non plus, il ne l'a jamais su.

— Je ne l'ignore pas », fit doucement Jennan. Aussitôt, Helva se repentit de sa rebuffade. Elle connaissait parfaitement toute l'étendue de l'affection que Jennan éprouvait autrefois pour son père. Sur son

dossier, une note indiquait qu'il s'était consolé de cette perte, par la raison, en jugeant que son père avait payé de sa vie l'issue heureuse et imprévue de l'affaire parsaéenne.

« Les faits ne sont pas humains, Helva. Mon père l'était, et je le suis. Vous êtes humaine, vous aussi, au fond. Inspectez vos cadrans, 834. Au milieu de tous les fils branchés sur votre corps se trouve un cœur, un cœur humain sous-développé. Manifestement !

— Excusez-moi, Jennan », dit-elle, repentante.

Il hésita un instant, puis leva la main en signe d'acceptation et tapota affectueusement sa capsule.

« Si nous cessons un jour de faire la tournée du laitier, nous nous attaquons à la Nébuleuse. D'accord ? »

*

* *

Comme cela se produisait fréquemment dans le Service, ils reçurent, au cours de l'heure suivante ; l'ordre de modifier leur itinéraire et de se diriger, non vers la Nébuleuse, mais vers un système récemment colonisé, composé de deux planètes habitables, l'une tropicale, l'autre glaciale. Le soleil, nommé Ravel, était devenu instable. Son spectre indiquait une expansion rapide et des lignes d'absorption qui se déplaçaient vers le violet. L'accroissement de la température avait déjà rendu nécessaire l'évacuation du monde le plus proche, Daphnis. D'après les émissions spectrales, Chloé n'échapperait pas non plus à la catastrophe. Tous les appareils qui se trouvaient dans le voisinage immédiat devaient entrer en contact avec la Base de Chloé pour procéder à l'évacuation des derniers colons.

Obéissant, le JH-834 offrit son concours et reçut la mission de se rendre dans les régions éloignées de la planète afin d'y récupérer quelques groupes disséminés qui ne semblaient pas se rendre compte du caractère urgent que présentait la situation. En fait, il régnait sur Chloé, pour la première fois depuis que cette planète avait été séparée de sa sœur jumelle, une température supérieure à zéro. Comme la plupart des colons étaient des fanatiques venus s'installer dans ce climat rigoureux pour mener une existence faite de pieuses méditations, ils étaient plutôt enclins à expliquer ce brusque dégel par des causes moins naturelles que les excentricités du soleil.

Jennan avait perdu un temps précieux en discussions oiseuses ; aussi Helva et lui étaient-ils en retard sur leur horaire quand ils partirent pour le quatrième et dernier campement.

D'un bond, Helva franchit la haute chaîne de pics déchiquetés qui entourait la vallée, l'abritant autrefois des tempêtes de neige et maintenant de la chaleur. Au moment où l'astronef se posa, le soleil brûlant, encerclé de sa couronne embrasée, commençait juste de

dissiper les ombres.

« Ils feraient bien de sauter sur leurs brosses à dents et de se précipiter à bord, remarqua Helva. La Base dit qu'il faut se dépêcher.

— Il n'y a que des femmes, s'écria Jennan, surpris, en se portant à la rencontre du groupe qui s'avavançait. À moins, bien sûr, que, sur Chloé, les hommes ne portent des jupes de fourrure.

— Hâtez-vous de les séduire mais réduisez la routine à l'essentiel. Et n'oubliez pas de brancher votre circuit privé. »

Jennan s'approcha en souriant mais, quand il exposa sa mission, il fut accueilli par une incrédulité totale ; on alla même jusqu'à exprimer des doutes sérieux quant à l'authenticité du rôle dont il était chargé. Il eut un gémissement intérieur en écoutant la supérieure lui exposer, tout comme dans les cas précédents, les causes qu'elle attribuait personnellement au réchauffement de l'atmosphère.

« Révérende Mère, il y a eu surcharge sur votre circuit de prière et le soleil est en train d'exploser pour vous obliger. J'ai reçu l'ordre de vous ramener au spatioport de Rosary...

— Cette Sodome ? rugit la digne femme en repoussant la proposition de Jennan d'un haussement d'épaules indigné. Nous vous remercions de votre avertissement mais nous ne désirons pas abandonner notre cloître pour les rudesses du monde. Laissez-nous poursuivre la méditation matinale que vous avez interrompue...

— Elle le sera définitivement quand le soleil se mettra à griller. Il faut partir immédiatement, dit Jennan avec fermeté.

— Madame, fit Helva, pensant que dans ce cas particulier une voix féminine aurait peut-être plus de poids que le charme très masculin de Jennan.

— Qui a parlé ? s'écria la nonne, surprise par la voix désincarnée.

— Moi, Helva, l'astronef. Je vous prends sous ma protection, vous et vos sœurs en religion. Ainsi, vous ne serez point profanées par la présence d'un mâle. Je vous transporterai dans un refuge qui a été préparé pour vous. »

La supérieure glissa un œil prudent par le sabord ouvert du vaisseau.

« Puisque l'usage de ces appareils est strictement réservé au Centre Mondes, je dois reconnaître, jeune homme, l'authenticité de votre mission. Cependant, nous ne courons aucun danger.

— À Rosary, la température est, à présent, de 37°, dit Helva. Dès que les rayons du soleil s'infiltreront directement dans cette vallée, la température y sera également de 37°. Elle doit s'élever jusqu'à 70° environ dans le courant de la journée. Je vois que vos huttes sont faites de bois et de mousse. De mousse sèche. Elles s'enflammeront sans doute vers midi. »

Le soleil commençait à percer obliquement entre les pics et les

rayons brûlants réchauffaient le groupe des jeunes femmes qui s'agitaient autour de la supérieure. Plusieurs d'entre elles entrouvrirent le col de leurs parkas fourrées.

« Jennan, dit Helva, sur le circuit privé, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Je ne peux pas les abandonner, Helva. Il y a là des jeunes filles à peine sorties de l'adolescence.

— Et jolies, par la même occasion. Je ne m'étonne pas que la supérieure refuse de les laisser monter.

— Helva.

— Ce sera à la grâce de Dieu, dit la supérieure avec fermeté, en tournant le dos à ses sauveteurs.

— Croyez-vous qu'il veuille vous voir brûler vives ? hurla Jennan en la regardant fendre la foule de ses disciples murmurantes.

— Elles ont envie de jouer les martyres ? Libre à elles, Jennan, dit Helva, sans émotion. Nous, nous devons partir. Le choix ne nous appartient plus.

— Comment pourrais-je les abandonner, Helva ?

— Parsaea ? lui lança-t-elle, d'un ton provocant, en le voyant s'avancer d'un pas pour rattraper l'une des femmes. Vous ne pourrez les traîner *toutes* à bord et nous n'avons pas le temps de les persuader par la force. Montez, Jennan, ou je rendrai compte de votre attitude au Centre.

— Elles vont mourir, murmura Jennan avec abattement, en se retournant à contrecœur vers la passerelle.

— Il ne faut pas prendre plus de risques, lui dit Helva, gentiment. Au point où en sont les choses, nous aurons déjà du mal à rejoindre le lieu du rendez-vous. Le rapport du laboratoire signale une accélération critique de l'évolution spectrale. »

Jennan était déjà entré dans le sas quand l'une des plus jeunes femmes s'élança en hurlant derrière lui. Son initiative décida ses compagnes ; elles se pressèrent dans l'étroite ouverture. On eut beau les entasser à l'intérieur de l'astronef, il n'y avait pas assez de place pour tout le monde. Jennan prit trois scaphandres et les donna aux femmes qui devaient rester avec lui dans le sas. Il lui fallut encore perdre un temps précieux pour expliquer à la supérieure qu'elle devait enfiler ce scaphandre car le sas ne possédait ni provisions d'oxygène ni dispositif de climatisation indépendant.

« La chaleur va nous rattraper, déclara Helva, sur leur circuit privé. Dans cette précipitation, nous avons perdu dix-huit minutes. Maintenant, je suis trop chargée pour atteindre la vitesse maximum et si je ne l'atteins pas, nous ne pourrions échapper à la vague de chaleur.

— Pouvez-vous vous élever ? Nous avons revêtu nos scaphandres.

— M'élever ? Oui, dit-elle, en le faisant. Mais je me sens

trébucher. »

Jennan se raidit, saisit les femmes à bras-le-corps pour les soutenir ; il percevait la pesanteur du vaisseau. Inaccessible à la pitié, sachant que la force de gravité écrasait brutalement les passagers de la cabine (deux en moururent), Helva maintint le plus longtemps possible sa poussée. Le sort de Jennan était son unique sujet de préoccupation et il lui inspirait de terribles inquiétudes. Malgré leurs scaphandres, les quatre personnes emprisonnées dans ce sas dépourvu d'oxygène, non climatisé, protégé par une seule couche de métal au lieu de trois, n'étaient pas en sécurité. Leurs scaphandres appartenaient au type standard ; ils n'étaient pas faits pour supporter la chaleur excessive à laquelle le vaisseau allait être soumis.

Helva fit de son mieux, mais les brûlantes radiations émises par le soleil qui explosait la rattrapèrent à mi-chemin du port.

Elle ne prêta nulle attention aux cris, aux gémissements, aux prières, aux supplications dont retentissait la cabine. Elle n'écoutait que la respiration torturée de Jennan, les pulsations défectueuses du système qui renouvelait l'air de son scaphandre, le bruit de succion du dispositif de climatisation surchargé. Elle entendait, impuissante, les hurlements hystériques de ses trois compagnes, qui se tordaient dans l'affreuse chaleur. C'était en vain que Jennan essayait de les calmer, de leur expliquer qu'à condition de se tenir tranquilles elles seraient bientôt sauvées. Affolées par la terreur et la souffrance, elles se jetèrent sur lui, malgré l'exiguïté du sas. Un bras qui cherchait à le frapper se prit dans les fils de son générateur d'énergie individuel, et la catastrophe ne tarda pas à se produire. L'un de ces fils, affaibli par la chaleur, se rompit sous le poids.

Malgré toute la puissance dont elle disposait, Helva était désarmée. Elle vit Jennan étouffer, tourner la tête dans sa direction, l'implorer du regard, et mourir.

Il fallut toute la rigueur des principes qu'on lui avait inculqués pour empêcher Helva de faire demi-tour et de se purifier en plongeant dans le cœur brûlant du soleil. Muette de souffrances, elle rejoignit le convoi de réfugiés et transféra ses passagères prostrées, couvertes de brûlures, dans le transport qu'on lui indiquait.

Puis elle entra en contact avec le Centre. « Je garde le corps de mon patrouilleur, dit-elle, d'une voix sourde. Je le mène à la Base la plus proche pour procéder aux formalités de l'enterrement.

— Nous vous fournissons une escorte, lui fut-il répondu.

— Je n'ai pas besoin d'escorte.

— Elle arrive, XH-834, » répliqua le Centre, d'un ton sans réplique.

Le choc qu'elle éprouva en se rendant compte que l'initiale de Jennan ne faisait déjà plus partie de son numéro étouffa ses protestations. Assommée, elle attendit près du transport, jusqu'au

moment où ses écrans lui révélèrent l'arrivée de deux sveltes vaisseaux semblables à elle. Ce ne fut point à un pas d'enterrement que le cortège entama le voyage de retour.

« 834 ? Le vaisseau qui chante ?

— Je n'ai plus de chants.

— Votre patrouilleur était Jennan.

— Je n'ai pas envie de communiquer.

— Je suis le 422.

— Silvia ?

— Silvia est morte il y a longtemps. Je suis le 422. MS, pour l'instant. Notre compagne est AH-640, mais Henri n'est pas en ligne en ce moment. Tant mieux... il ne comprendrait pas si vous décidiez de passer dans l'illégalité. Mais, au cas où il essaierait de vous en empêcher, j'interviendrais.

— Dans l'illégalité ? » Ce terme arracha Helva à son apathie.

« Mais oui. Vous êtes jeune. Vos réserves d'énergie sont suffisantes pour des années. Filez. D'autres l'ont fait avant vous. Le 732 s'est échappé il y a deux ans, après avoir perdu son patrouilleur lors de la fameuse mission sur la naine blanche. On ne l'a plus revu depuis.

— Je n'en ai jamais entendu parler, s'exclama Helva.

— Ce n'est pas à l'école qu'on pourrait vous l'apprendre, ma chère, puisque tout votre conditionnement est dirigé contre cela.

— Il faudrait lui désobéir ? s'écria Helva, angoissée, mais pleine de désir pour le cœur brûlant, le cœur aveuglant du soleil qu'elle venait de quitter.

— Je crois que, pour vous, cela ne poserait guère de problèmes en ce moment », lui dit calmement le 422, d'une voix qui avait perdu toute trace de cynisme. Les étoiles vous appellent.

— Et je serais seule ? demanda Helva, dans un élan.

— Seule ! » confirma le 422.

Seule avec les profondeurs de l'espace et du temps. La Nébuleuse elle-même ne serait pas assez loin pour la décourager. Seule, pendant plus de cent ans, avec ses souvenirs, et rien d'autre... rien d'autre.

« Parsaea en valait-il la peine ? demanda-t-elle doucement au 422.

— Parsaea ? répondit, surpris, le 422. Avec son père ? Oui. Bien sûr. Nous étions là, au moment où l'on avait besoin de nous. Tout comme vous... et son fils... vous étiez à Chloé. Au moment où l'on avait besoin de vous. Le crime, c'est toujours d'ignorer où surgit ce besoin, et de ne pas répondre à l'appel.

— Mais c'est *lui* qu'il me faut. Qui étanchera ma soif ? » gémit Helva, avec amertume.

« 834, dit le 422 après toute une journée de silence. Le Centre désire votre rapport. Un remplacement vous attend à la Base de Régulus. Veuillez corriger votre cap en conséquence.

— Un remplacement ? » Ce n'était pas cela, en tout cas, qu'il lui fallait. Ce n'était pas quelqu'un qui lui rappellerait Jennan sans combler le vide laissé par lui. Sa coque était encore chaude du soleil de Chloé. Poussée par son atavisme, Helva voulait du temps pour pleurer Jennan.

— Oh ! tous les patrouilleurs se valent si le vaisseau est bon, remarqua le 422 avec philosophie. Et c'est exactement ce dont vous avez besoin. Le plus tôt sera le mieux.

— Vous leur avez dit que je ne m'échapperais pas, n'est-il pas vrai ? fit Helva, pesamment.

— Vous avez laissé passer l'occasion tout à l'heure, comme moi après Parsaea, après Glen Arthur, après Bételgeuse.

— Notre conditionnement nous empêche d'agir ainsi, n'est-ce pas ? Cela nous est *impossible*. Ce que vous m'avez dit, c'était un test ?

— Oui. J'en avais reçu l'ordre. Les Psychiatres eux-mêmes ne savent pas pourquoi certains cerveaux passent à l'illégalité. Le Centre est très inquiet, et nous aussi, ma sœur. Je... j'ai demandé moi-même à vous servir d'escorte. Je ne veux pas vous perdre tous les deux. »

Dans le tourbillon d'émotions qui l'agitait, Helva eut un élan de gratitude pour la rude sympathie de Silvia.

« Nous sommes toutes passées par là, Helva. Ce que je vais vous dire ne vous consolera pas, mais que serions-nous si nous ne pouvions souffrir avec nos patrouilleurs ? Des machines équipées de haut-parleurs. »

Helva regarda la forme immobile de Jennan, étendue devant elle dans son linceul, et entendit l'écho de sa voix puissante dans la cabine silencieuse.

« Silvia. *Je n'ai pas pu* l'aider ! cria-t-elle, du fond du cœur.

— Je sais, ma fille », murmura doucement le 422. Et puis, tout se tut.

Les trois vaisseaux poursuivirent leur route en silence jusqu'à la grande base de Régulus. Là, Helva reçut les instructions d'atterrissage et les condoléances officielles.

Le cortège se posa près de l'enceinte boisée où les gigantesques arbres bleutés de Régulus montaient la garde auprès des morts, endormis dans le petit cimetière du Service. Le contingent tout entier de la Base s'approcha à pas mesurés pour former une haie d'honneur entre Helva et le cimetière. Un détachement gravit, avec lenteur, sa passerelle, pénétra dans sa cabine. Le corps de son bien-aimé disparu fut respectueusement placé dans le cercueil monté sur roues, recouvert du drapeau bleu roi éclaboussé d'étoiles. Helva le regarda longer la

haie vivante qui se referma derrière lui.

Alors, quand furent prononcées les simples paroles de l'adieu, quand les avions passèrent en inclinant leurs ailes au-dessus de la tombe ouverte pour rendre au patrouilleur les dernier honneurs, Helva retrouva sa voix.

Doucement, d'abord à peine perceptibles, les accents de l'antique requiem s'enflèrent jusqu'à la poignante mesure finale et dans l'espace sombre retentit la voix du vaisseau qui chantait.

Traduit par ELISABETH GILLE.

The ship who sang.

LE PANTOMORPHE

Par Daniel F. Galouye

Le jouet le plus fascinant que puissent découvrir des cosmonautes sur un autre monde pourrait être un être mimétique qui se plierait à la pensée de son maître et qui emprunterait toutes les formes qu'il lui plairait de lui donner. Mais ce pantomorphe, entre des mains criminelles, ou simplement inconscientes, pourrait devenir la plus terrible des armes, l'agent du crime parfait dans la chambre la plus hermétiquement close qu'on puisse imaginer, un vaisseau spatial.

LE pantomorphe fit deux pas hésitants et maladroits avant de chanceler et de s'affaisser en une masse grotesque sur le pont de métal.

Les six hommes et le jeune garçon éclatèrent de rire.

La masse translucide, d'un rose bonbon, se reforma en sphéroïde, puis roula vers le refuge de la coursive ténébreuse.

« Des bras, Felton ! dit Marner, dont les yeux riaient sous ses sourcils blancs en broussaille. Sans bras, il ne peut pas garder l'équilibre. Regarde... »

La sphère s'immobilisa, s'aplatissant comme un ballon qu'on dégonfle. Deux jambes trapues et une paire de bras tendus rigidement apparurent à sa surface.

« Donne-lui une tête, patron ! » dit vivement Steinman, le mécanicien.

Marner se concentra, tout en se pinçant la peau du cou, comme quand on roule une cigarette entre ses doigts.

Le pantomorphe se dota d'un cinquième renflement qui n'avait avec une tête qu'une ressemblance très vague. Pas de nez, pas d'yeux, pas de bouche.

Il se releva maladroitement et s'avança lourdement jusqu'au centre de la cabine, comme un bonhomme de pain d'épices. Il se tourna vers le garçon de cabine, tomba sur ses genoux aux articulations inégales et

fit une révérence burlesque.

Bobby eut un rire extasié.

Marner se décontracta et fouilla dans sa poche pour y prendre une cigarette.

« Le coup, c'est de trouver le degré de concentration voulu », se vanta-t-il.

Libéré, le pantomorphe se laissa couler en une masse amorphe – tel un bonhomme de neige dans une fournaise, songea Felton l'électronicien. Puis, péniblement, il se mit en devoir de reprendre sa forme sphérique naturelle. Toutefois, la métamorphose cessa soudain et, une fois de plus, sa hauteur s'accrut ; avec des bras, des jambes, une tête globuleuse, hâtivement façonnée. Felton jeta un coup d'œil à la ronde pour voir qui se concentrait.

« Formidable ! observa Marner en allumant sa cigarette. Lequel d'entre vous l'a commandé ? »

Steinman haussa les épaules en regardant Felton.

L'électronicien hocha la tête et porta les yeux sur Too-Char, le Végan. Mais Too-Char s'occupait de nouveau du calculateur, dans lequel il introduisait les données de la route.

Les bras du pantomorphe s'amincirent, ses jambes s'allongèrent. Il diminua son tour de taille, s'arrondit les hanches et s'attribua des caricatures d'organes proprement féminins. Qui donc le commandait ? se demanda Felton.

« C'est toi qui le diriges, Nestoff ? » demanda Marner.

Nestoff, l'astrogateur, ouvrit les mains comme pour bien montrer qu'elles étaient vides :

« Pas moi, capitaine. »

Le sourcil froncé, Marner insista :

« C'est toi, B'Rada ? »

Le Centaurien, qui était muet, grogna en signe de négation.

Bobby hocha la tête avant même que le regard inquisiteur du patron se fût posé sur lui. Mais Felton n'avait-il pas perçu une expression de culpabilité amusée sur le visage du jeune garçon ? En tout cas, songea-t-il, qui que ce soit, il s'en tire rudement bien.

Des lèvres informes et sans couleur s'étaient amorcées à l'endroit approximatif de la bouche. Des seins bien ronds se dessinèrent. Et voilà que s'ébauchaient même des hauts talons.

Marner passa la main dans ses cheveux blancs et clairsemés et dit en riant :

« En tout cas, c'est une bonne idée. Avec un régime approprié, on pourra faire grandir ces choses jusqu'à la taille humaine.

— Je vois d'ici la publicité, dit Steinman en gesticulant de ses bras épais et poilus. Voulez-vous la dame de vos rêves ? Offrez-vous un pantomorphe. Concentrez-vous. Elle apparaîtra à vos yeux ! »

Momentanément libéré, le pantomorphe redevint une boule à travers laquelle on distinguait une vague tache rouge qui pouvait être un noyau, proche de la surface.

Felton le ramassa ; à son état naturel il avait la dureté du métal, et pourtant il avait la faculté de se modeler et de s'activer simplement sous l'influence d'une pensée. C'était à leurs yeux une énigme, depuis le jour où ils avaient fait halte pour renouveler leur provision d'eau dans un système solaire encore non exploré, au-delà du secteur de la Tête de Cheval. C'était là qu'ils avaient découvert des myriades de colonies de pantomorphes, dont ils avaient emmené un échantillon.

« Publicité ou pas, dit Too-Char le Végan, d'un air content de soi, c'est la fortune pour nous. On pourra les vendre sur un millier de mondes !

— Une simple part d'un sixième, suggéra Steinman, suffirait à acheter une douzaine de mondes.

— D'un *septième*, le corrigea Felton, qui tenait, dans sa paume humide le pantomorphe pantelant. Le gosse a droit à une part, lui aussi. »

B'Rada secoua la tête en grognant.

Mais la tête de Marner s'allongea hors du col doublé de fourrure de sa veste de cuir :

« Bobby est dans le coup, du moment que Felton le dit. C'est Felton qui a trouvé les trucs, non ? »

Le visage du garçon de cabine s'illumina d'une grimace reconnaissante. B'Rada fronça les sourcils.

« C'est régulier, convint Steinman. Mais quand est-ce qu'on va mettre tout ça par écrit, légalement ? »

Marner examina la carte du ciel.

« Dès que nous aurons atteint l'avant-poste 28 pour y déposer notre demande de concession. »

Too-Char prit le pantomorphe des mains de Felton et le déposa sur la table de la salle à manger. Il choisit un couteau dans la boîte aux instruments et le tendit, manche en avant, à la créature.

Une petite main potelée à deux doigts se forma, s'étendit et agrippa le couteau. La sphère changea de forme, se donna un torse d'apparence humaine, avec des jambes minces aux proportions raisonnables, et des bras sans articulations.

Puis, la petite caricature haute de soixante centimètres se mit à tournoyer de façon désordonnée, en balançant le couteau entre ses jambes, puis devant son visage sans traits, imitant le premier mouvement de la Danse du Sabre de Véga.

Too-Char, qui avait la faculté de télépathie interracial, était sans conteste le plus compétent à dominer la chose, songea Felton qui se penchait en avant pour observer.

Le pantomorphe, qui s'était mis à virer frénétiquement, manqua un pas près du bord de la table et se mit à chanceler. Nestoff tendit la main pour le rattraper mais la lame étincela une dernière fois, tandis que la petite main rosée potelée l'enfonçait profondément dans la poitrine de l'astrogateur...

*

* *

« Évidemment que ce n'est pas moi qui l'ai tué ! » soutenait Too-Char, plein de rancœur. Le grand et maigre Végan s'agitait dans son fauteuil, sa peau tannée se teintant de rouge, tandis que les autres se tenaient en un cercle accusateur autour de lui.

Le pantomorphe, à demi caché sous le siège du calculateur, se retira plus ou moins dans l'ombre, comme honteux du rôle qu'il avait joué.

« C'est toi qui lui as donné un couteau, dit Steinman.

— Et c'est toi qui le manipulais ! » ajouta Marner.

Avec un juron de colère, le Végan insista :

« Si j'avais voulu le tuer, aurais-je choisi le moment où tout le monde savait que c'était moi qui contrôlais la chose ? Sachant bien qu'on me soupçonnerait immédiatement ? »

Felton tourna vers les autres son visage pensif :

« C'est logique. S'il avait *voulu* tuer Nestoff, il aurait trouvé le moyen de le faire sans attirer les soupçons.

— Vous ne voyez donc pas comment c'est arrivé ? fit Too-Char, avec un geste implorant. Le pantomorphe était en train de tomber, un couteau à la main. Et Nestoff a voulu le rattraper. Celui qui souhaitait l'assassiner s'est tout simplement emparé du contrôle, juste le temps d'enfoncer le couteau ! »

Marner, très agité, marchait de long en large.

« B'Rada, monte à l'astrodome faire le point. Nous ne pouvons pas dévier de notre route à cause de cet accident. »

Le Centaurien grassouillet et mou fit un signe de tête et sortit en roulant les hanches, silencieusement.

« Bien, soupira Marner, en regardant les autres d'un air concentré mais conciliant, adoptons un autre point de vue : qui avait une raison de tuer Nestoff ? »

Felton se tenait sans rien dire devant le hublot qui révélait la froide majesté des confins de la galaxie – d'un bleu-blanc si froid qu'on eût dit toucher la mort même. Il baissa les yeux sur ses mains, pâles et agitées de mouvements nerveux.

« Je ne pense pas que l'assassin ait voulu tuer spécialement Nestoff, dit-il en se retournant. N'importe qui aurait pu être la victime – même moi. Il y avait peu de chances que le pantomorphe fasse un faux pas à

cet endroit précis ou que la victime *choisie* se trouvât là juste à point pour se faire poignarder. »

Un lourd silence s'établit, magnifié par les tristes parois grisâtres. Le silence était rendu plus sensible par les bruits de fond des relais automatiques et le sourd murmure des machines.

« Mr. Marner... », commença Bobby.

Mais le capitaine, le visage crispé, lui fit signe de se taire.

« Ce qui veut dire que l'assassin aurait aussi bien tué n'importe qui... rien que pour s'amuser ! s'écria Steinman.

— Et rien ne nous assure qu'il ne tuera pas de nouveau », ajouta Too-Char.

Felton mit les mains dans ses poches et se retourna vers l'infini terrifiant des étoiles et des nébuleuses. Nestoff flottait quelque part dans ce froid terrible et dans ce néant de l'espace... tel un déchet, condamné à dériver jusqu'au rideau final de l'éternité. C'était une pensée effarante et...

« Mr. Marner. »

Felton sursauta en remarquant l'anxiété de la voix du jeune homme.

« Mais pourquoi ? demanda le capitaine, sans prêter attention à Bobby. Pourquoi tuerait-il de nouveau ? Sûrement pas... rien que pour le plaisir ?

— Bien sûr que non, dit sombrement Felton. Il y a une heure, il y avait sept parts de pantomorphe. Maintenant, les bénéfiques ne seront plus divisés que par six. »

Steinman, le mécanicien, échangea un regard appuyé avec le mince Végan. Felton leva des yeux inquiets sur le visage du capitaine. Et toute la cabine devint un nœud de regards soupçonneux.

« Messieurs, l'un d'entre nous est un meurtrier », dit Marner d'un ton apathique.

Il dit cela si platement, songea Felton... comme un instituteur en train d'admonester sa classe.

« Mr. Marner ! finit par s'écrier Bobby. Le pantomorphe a disparu !

— B'Rada ! » murmura Felton d'une voix rauque, en se rappelant le Centauren. Ils foncèrent tous vers l'échelle.

Ils découvrirent le Centauren replet sur le pont de l'astrodome, le visage tourné vers l'infinie splendeur des étoiles. Il avait les joues enflées, violettes, le cou marqué et déchiré comme si on l'eût étranglé avec une corde grossière.

Dans le coin, près du collateur, le pantomorphe long et mince se contractait lentement pour redevenir sphéroïde.

Les étoiles répandaient leur luminescence sur le visage de Steinman, avec de sombres radiations. Il poussa un juron de mépris et fit un geste dans la direction de la créature.

La même lumière se refléta sur les traits de Felton, en plus pâle, quand il prit le mécanicien par le bras :

« Il est peut-être toujours sous contrôle ! »

La poitrine de Steinman se soulevait lourdement, tendant et détendant alternativement sa chemise.

Too-Char poussa un soupir d'impatience.

« Ce n'est pas en regardant cette chose que nous arriverons à une solution.

— Je vais le prendre », dit Marner en s'avancant. Mais il s'immobilisa et se retourna vers les autres. « Steinman, récite l'article 1 du *Manuel* ; Too-Char, l'article 2 ; Felton, l'article 3. Quant à toi, Bobby, compte à haute voix. »

Steinman s'ébouriffa les cheveux d'un air dégoûté : « C'est un foutu moment pour...

— Le but, expliqua patiemment le Végan, c'est d'occuper l'esprit de chacun, de façon que personne ne puisse dominer cette créature. »

La mine funèbre comme à un enterrement, Felton reprit la direction du compartiment central tout en débitant comme un chant funéraire les phrases complexes de l'article 3. Les mots n'étaient que routine... un vernis sinistre par-dessus ses pensées engluées dans la vision de deux cadavres emportés dans le néant sans âge.

Marner, ses lèvres minces encore plus serrées qu'à l'ordinaire, le suivait, portant à bout de bras le pantomorphe. Derrière lui, suivaient les autres, poursuivant chacun leur récitation.

La procession pénétra dans le compartiment central.

Marner se baissa et fit rouler le pantomorphe dans un compartiment plus réduit, à une seule couchette. Il en ferma la porte à clef.

Les voix des récitants se turent progressivement.

« Et avec ça on a tout résolu ? » demanda cyniquement Steinman en remontant son pantalon.

— Jusqu'à ce que nous ayons trouvé une explication raisonnable, dit Marner.

— Et moi je dis qu'il faut le détruire ! s'écria le mécanicien, en abattant le poing sur la table. Si l'un de nous a encore des assassinats à commettre, qu'il le fasse ouvertement ! »

Too-Char hocha la tête d'un air de regret.

« Il n'est pas facile de détruire ce qui sera peut-être la plus grosse fortune de la Fédération. »

Felton s'essuya les mains sur son pantalon. Quels imbéciles ! Ils jouaient avec la mort... ils mettaient en balance la fortune contre

l'oubli éternel dans le terrifiant infini.

Il s'assit lourdement à la table en se passant la main sur le front.

« Il faut nous débarrasser de cette chose. Il a suffi de quelques jours à l'un d'entre nous pour avoir l'idée de s'en servir pour tuer. À quels autres usages criminels emploiera-t-on les pantomorphes sur un millier de mondes ?

— Jetons-le par le sas ! insista Steinman.

— Si l'on votait ? suggéra Too-Char.

— D'accord, trancha Marner. Steinman ?

— Tuons-le.

— Too-Char ?

— Gardons-le.

— Felton ?

— Détruisons-le ! » Felton fit la grimace, car il avait parlé plus violemment qu'il ne le voulait.

Ils se tournèrent tous vers le capitaine.

« Navré, messieurs, s'excusa Marner, mais on a couru des risques plus graves pour des fortunes moins grandes. Je vote pour que nous le gardions. »

Steinman poussa un grognement de colère en se penchant sur la table :

« Deux contre deux. Nous ne sommes pas plus avancés.

— Mais, lui rappela le capitaine, nous n'avons pas encore l'avis du cinquième actionnaire... Bobby ? »

Le garçon de cabine, indécis, s'agita, remettant en place les vêtements mal assortis qu'il portait et qui avaient dû appartenir à d'autres membres de l'équipage.

« Je ne veux pas tuer le pantomorphe », dit-il d'une voix assurée.

Marner ouvrit les mains :

« Quelqu'un désire-t-il modifier son vote ? »

Il n'y eut pas de réponse.

*

* *

Felton examina les trois hommes et le jeune garçon. L'un d'eux était un assassin. Mais lequel ? On ne pouvait pas disculper Bobby. Il avait seize ans et était tout aussi avide de richesse que quiconque. Il était impossible de fonder les soupçons sur le vote et de conclure que Bobby, Too-Char et Marner ayant décidé d'épargner l'animal, l'un d'eux devait fatalement être le meurtrier. C'était peut-être Steinman, malgré sa proposition de se débarrasser de la chose... il avait très bien pu prévoir que le vote prédominant serait en faveur du maintien de la créature.

La nef filait sans bruit dans le silence extérieur... un calme si

intense, songeait Felton, qu'il produisait le même effet que mille tuyères détonant ensemble.

Dans le compartiment central, régnait un silence tout aussi profond, tandis que les autres hommes et le jeune garçon s'entre-regardaient, de plus en plus soupçonneux.

Marner se tripotait la peau du cou.

« Puisque nous voilà affublés du pantomorphe, nous n'avons qu'une solution : découvrir l'assassin. »

Steinman se tourna d'un air coléreux vers le Végan :

« Too-Char a davantage de contrôle sur lui que n'importe qui d'autre. Et je ne me laisse pas prendre à l'argument qu'il n'aurait pas pu tuer Nestoff sous prétexte que sa culpabilité aurait été trop évidente. C'est peut-être justement pour cela qu'il l'a tué ! Il a dû penser qu'il arriverait à nous convaincre qu'il était le moins soupçonnable de nous tous ! »

Mais ce ne pouvait être le Végan, Felton en était presque persuadé. Pendant qu'on tuait le Centaurien, Too-Char était trop pris par la discussion du premier meurtre et ne pouvait par conséquent, à ce moment, dominer le pantomorphe.

Irrité, le Végan se leva en agitant le doigt sous le nez de Steinmann :

« Et moi, je pense que c'est toi le coupable ! Tu t'es tenu bien trop tranquille au moment où l'on tuait B'Rada ! »

Toute la carcasse du mécanicien se mit à trembler de rage.

« Tu oublies que j'ai voté pour qu'on détruise cette chose ! »

Il se précipita vers le compartiment où était enfermé le pantomorphe, mais Marner l'arrêta :

« Une démonstration très édifiante, Steinman. Toutefois, cela ne prouve pas que tu ne sois pas le meurtrier, pas plus que le fait que je n'en ai pas fait autant prouve que je le suis.

— Qu'est-ce qui nous prouve que tu ne l'es pas ? fit dédaigneusement Steinman.

— Moi ? » fit Marner ahuri. Felton se tourna vers le capitaine :

« Il a raison. Tu pourrais l'être. Ce n'était peut-être que de la promptitude d'esprit, mais tu as trouvé bien vite cette idée de nous faire réciter quelque chose pendant que tu portais le pantomorphe pour l'enfermer. Tu aurais bien pu y penser longtemps à l'avance... rien que pour nous convaincre que tu avais aussi peur que nous tous. »

Marner se campa les poings sur les hanches.

« Et pourquoi me donnerais-je le mal de l'enfermer si je voulais m'en servir pour vous supprimer tous ?

— Pour que nous ne le détruisions pas en te privant ainsi de ton arme, avança Steinman.

— S'il tue de nouveau, nous le détruirons sûrement. Alors où sera

mon arme ?

— Peut-être te contenterais-tu de ramener les parts à quatre, dit pensivement Felton, qui s'empessa d'ajouter : Comprends-moi... je ne t'accuse pas. Je raisonne seulement sur la base que tu pourrais être le meurtrier. »

Le capitaine, furieux, se tourna vers lui : « Très bien, Felton. Et maintenant, si nous envisagions que *tu* sois l'assassin... Tu ne serais pas un peu *trop* maladroit quand tu tentes de diriger mentalement le pantomorphe, non ? Tu n'arrives même pas à le faire tenir en équilibre. »

Felton haussa les épaules. Il avait bien pensé qu'on l'accuserait peut-être à l'aide de cet argument.

« Je n'y peux rien si mon contrôle n'est pas aussi efficace que le tien.

— Vraiment, Felton ? s'écria Marner. Il faut de la concentration, n'est-ce pas ? Et de la puissance mentale ? Tu es électronicien... tu es le seul à bord à posséder un diplôme. Ou bien vas-tu essayer de nous faire croire qu'il faut aussi une sorte de courant *subconscient* pour contrôler le pantomorphe, alors que le siège de ton intelligence se trouve dans ton esprit *conscient*. Chercherais-tu à nous *faire croire* que tu ne pouvais pas dominer cette créature ? »

Felton eut un rire sans joie :

« Collez-moi dans la même catégorie que Too-Char. Pourquoi me distinguerais-je de vous autres ? Attirerais-je l'attention sur moi en me prétendant le seul à *n'avoir pas* atteint un degré normal de contrôle ? »

*

* *

Bobby, assis sur un coin de la table, s'y accrocha de ses deux mains maigres et blanches :

« Je ne pense pas que Mr. Felton soit le coupable. »

Steinman éclata de rire :

« Écoutez-moi ce même ! Voilà qu'il se prend pour Dieu Tout-Puissant ! »

Il s'avança d'un air menaçant vers le jeune homme.

« Tu te figures que tu es au-dessus de tout soupçon ? Tu t'imagines que tu peux rester là à nous regarder nous tabasser sans que personne ait seulement l'idée qu'un petit gringalet de garçon de cabine pourrait bien être le coupable ?

— Sincèrement, je ne... »

Le mécanicien se tourna vers les autres :

« Regardez-le ! Regardez son visage de coupable !

— Fiche la paix au gosse, dit Marner.

— Mais il n'est pas plus à l'abri des soupçons que les autres !

protesta Steinman. Peut-être que l'un d'entre nous n'hésiterait pas à tuer comme un homme. Mais pour un même, il faut la ruse ! »

Bobby, effrayé, recula. Felton pensa qu'il avait vraiment peur. L'électronicien alla donc se tenir près de lui. Too-Char se frottait le visage :

« Le même a effectivement manœuvré le pantomorphe plus que n'importe lequel d'entre nous. Il n'arrête pas de jouer avec depuis trois semaines. »

Steinman, les yeux mi-clos, examina l'enfant :

« Et il était fichtrement perdu dans ses pensées jusqu'au moment où il a décidé de nous faire savoir que le pantomorphe était sorti de la cabine.

— Minute ! » Felton passa un bras protecteur sur l'épaule de Bobby. « Ce n'est pas parce que nous ne pouvons pas nous défendre contre les soupçons qu'il faut nous venger sur le même. Nous admettons qu'il n'est pas plus coupable que vous ou moi. »

Il était content d'éprouver une telle colère devant l'attitude indigne qu'on avait envers le jeune homme. Cela le décontractait partiellement. Une menace contre l'enfant, c'était une chose qu'il pouvait combattre. Il ne s'agissait plus là d'une mort furtive, qui pouvait frapper sans avertissement, ne laissant plus que son cadavre qu'on abandonnerait au néant.

Devant sa détermination, les autres se décontractèrent. Il y eut un bruit de chaises et tout le monde s'assit autour de la table.

« Nous ne progressons pas du tout, observa sombrement Too-Char.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On reste assis à réciter le Manuel pendant quinze jours ? » grommela Steinman.

Too-Char jeta un coup d'œil vers le compartiment où était le pantomorphe.

« Cela ne devrait pas être nécessaire... tant que la chose reste enfermée.

— Alors qu'une seule personne en a la clef ? demanda timidement Bobby, qui se recroquevilla sous le regard coléreux de Marner.

— Le même a raison, je n'ai pas plus confiance en Marner qu'en qui que ce soit », dit Steinman.

Le capitaine prit la clef dans sa poche et la jeta sur la table. Too-Char prit un verre au râtelier et en coiffa l'objet.

« Nous sommes cinq, dit Marner. Trois d'entre nous surveilleront constamment la clef pendant que les deux autres s'acquitteront des corvées. Si l'un des trois touche seulement le verre, les deux autres lanceront l'alerte générale. »

Après avoir réfléchi, les autres se déclarèrent, d'accord. Marner se leva :

« Felton, Too-Char et Bobby prendront la première veille. Steinman

et moi, nous allons nous occuper de la fusée et prendre un peu de repos. Plus tard, nous relèverons deux d'entre vous. Périodiquement, l'un d'entre nous devra faire double veille. »

*

* *

La nef se balançait légèrement sous l'effort des gyroscopes qui la faisaient pivoter. Felton, dont la tête s'affaissait sur la table, se redressa en ouvrant les yeux. Too-Char le regardait en souriant. Était-il amusé de le voir somnolent, se demanda Felton, ou son expression dissimulait-elle une pensée sournoise ?

« Je ne crois pas que, moi, je pourrais dormir, suggéra le Végan, à moins d'être absolument sûr de ne pas être le suivant sur la liste du pantomorphe. »

Felton ne répondit pas. Il attendait la déflagration qui modifierait la route de la fusée. Elle se déclencha avec une force progressive qui lui tirailla le corps. Puis le transport reprit son immobilité relative. Involontairement, il referma les yeux.

« Ce n'est pas régulier, entendit-il Bobby dire un peu plus tard. Mr. Felton venait d'assurer double veille juste avant le meurtre de Mr. Nestoff. Il a passé près de vingt heures de plus sans sommeil que nous autres. »

Mais Too-Char se mit à le fouailler.

« Tu as confiance, hein, Felton ? Cela ne te gêne pas de penser que si tu t'endormais je pourrais assommer Bobby, libérer le pantomorphe et dire que c'est toi le coupable ? »

Felton s'arracha au sommeil. Il ne fallait pas dormir... il ne fallait pas...

Le Végan éclata de rire.

Bobby prit un « Sphinx Puzzle » dans sa poche et se mit à en manipuler les taquets et les anneaux.

Too-Char et l'enfant s'évanouissaient sous les yeux de Felton. Il ne fallait pas dormir... il ne fallait pas...

*

* *

L'immensité de la galaxie l'entourait comme un gigantesque tourbillon de flammes – ou était-ce comme une faucille lumineuse ? Et la solitude sans merci se refermait sur lui pour l'étouffer violemment.

Felton hurla et le tonnerre désespéré de sa voix revint immédiatement en écho à ses oreilles. Il tourna la tête comme un forcené et se cogna la tempe au rembourrage de son casque.

Se forçant au calme, il battit de ses bras sans pesanteur dans le noir

néant et se mit à tourner sur lui-même. Lentement, la nef aux hublots éclairés et au sas grand ouvert lui apparut... à une centaine de mètres.

Il tâtonna à la recherche du filin de sécurité pour regagner le bord.

MAIS IL N'Y AVAIT PAS DE FILIN DE SÉCURITÉ !

Il lança un second hurlement, en arrachant des poignées de vide, comme pour s'agripper au néant et se tirer vers le refuge.

Épuisé, il se laissa aller, ne résistant plus qu'à peine à la folie qui montait vers lui du fond sans limites de l'éther.

Et puis il vit les autres : Nestoff et B'Rada, tout proches, qui flottaient, leurs visages figés dans la sérénité de la mort. Too-Char et Steinman, à mi-chemin entre lui et la nef, s'efforçaient de nager dans le vide comme ils l'eussent fait dans l'eau. Marner et Bobby n'étaient qu'à quelques pieds du sas.

Felton tendit frénétiquement les bras vers les deux cadavres... il se fût raccroché à n'importe quoi pour se propulser vers le sas. Mais il s'en fallait de plus de trente centimètres qu'il y parvînt.

Il se souvint alors de son nécessaire d'outillage et le dégrafa de son ceinturon, pour le lancer en arrière, par-dessus son épaule.

Sous la poussée, il flotta lentement, lentement, vers Nestoff et B'Rada. D'un geste triomphant, il les saisit par les chevilles et les fit glisser sous lui, plantant fermement ses bottes sur leurs épaules et se détendit des jarrets.

Felton glissa plus vite, cette fois. Mais il fallait aller encore plus vite ! En effet la fusée commençait à se mouvoir, laissant échapper de ses tuyères une faible vaporisation d'énergie nucléaire. Bientôt le jet pâle se transformerait en une gerbe de flammes féroces qui ne laisseraient aucune trace des sept cadavres carbonisés.

Il parvint jusqu'à Steinman et s'accrocha à la jambe du mécanicien qui se débattait ; il le repoussa vers les deux cadavres qui lui avaient déjà fourni une part de son élan. La réaction accrut sa vélocité, il réussit à saisir le poignet de Too-Char et l'expédia en direction des autres.

Le visage de Marner était implorant derrière la vitre de son casque, et le capitaine tendait désespérément les mains. Felton réussit toutefois à l'éviter et planta sa semelle sur le dos de Marner pour se propulser une nouvelle fois.

Maintenant, c'était Bobby qui approchait, les yeux fous de terreur. Felton le prit par le talon et le fit tourner pour échapper à son étreinte. Puis prenant Bobby aux épaules, il le poussa violemment – loin des profondeurs terrifiantes de l'infini, vers le sas étanche.

Déjà les tuyères maîtresses de la fusée se mettaient à vomir les flammes.

*

* *

Too-Char lui secouait rudement l'épaule « Reste éveillé, Felton ! » Il leva des yeux lourds de sommeil. « Je pense que vous feriez mieux de

rester éveillé Mr. Felton, lui conseilla Bobby. Le capitaine a recommandé de veiller soigneusement pour assurer un maximum de sécurité. »

Felton écoutait le ronronnement du chronomètre fixé à la paroi grise ; il hocha vigoureusement la tête pour s'éclaircir les idées. Il distingua de nouveau clairement Too-Char et le jeune garçon.

Le Végan tambourinait des doigts sur la table.

« Si tu étais l'assassin, Felton, comment espérerais-tu t'en tirer de ces six meurtres ? »

Est-ce que Too-Char lui tendait un piège pour lui faire dire quelque chose qui pourrait s'interpréter comme un indice de culpabilité ?

« Et comment un seul homme pourrait-il espérer manœuvrer un astronef ? continua le Végan.

— Je pense qu'il entrerait dans les plans de l'assassin de l'abandonner, répondit prudemment Felton. Il faut un équipage au départ et à l'atterrissage, mais dans l'espace un homme seul peut manœuvrer... Il le guiderait sans doute jusqu'à proximité d'un monde habité, s'échapperait dans une vedette de sauvetage, et lancerait la fusée vers le soleil. »

Too-Char se leva et marcha de long en large. « Alors, il se poserait et irait demander concession exclusive sur les pantomorphes.

— Quelque chose dans ce goût-là. Il ne risquerait rien en passant sous silence les meurtres. La Centrale n'a pas d'archives concernant notre transport, puisque Marner opère sans registre officiel.

— Et du point de vue du meurtrier, les assassinats seraient-ils nécessaires ?

— Oui, s'il tenait à s'assurer un monopole personnel et exclusif.

— Tu dis que *n'importe qui* serait capable de manœuvrer la nef pour regagner un système habité ?

— Même au risque de m'attirer les soupçons, j'avoue que je le pourrais.

— C'est franc, fit Too-Char en souriant. Je veux bien m'attirer les soupçons dans la même mesure. Mais les autres ? Bobby, par exemple ? »

Le garçon de cabine reposa son puzzle.

« Puisque c'est l'heure de la franchise pour tous, je dois vous avouer que je me crois capable de conduire la fusée – et aussi une vedette de sauvetage.

— Ce qui ne réduit pas le nombre des suspects, fit Too-Char en haussant les épaules. Tout le monde reste suspect.

— Je ne vois pas comment nous pourrions éliminer qui que ce soit », fit Felton, à bout d'imagination.

Too-Char reprit son tambourinage énervant. Bobby se replongea dans son puzzle. Felton alla au hublot et contempla la nuit noire,

froide, sans fin. Un tremblement lui parcourut les épaules. Il tourna le dos au néant.

Brusquement, il s'appuya des deux mains sur la table :

« Et si nous imaginions que le pantomorphe soit... intelligent ? »

Too-Char et Bobby prirent une expression réfléchie.

« Mais c'est impossible, protesta le Végan. Il n'a jamais donné le moindre signe...

— Seulement nous n'en savons rien ! Ne peut-il, à force d'être contrôlé, avoir acquis une certaine dose d'intelligence ?

— Tu vas trop loin. Nous avons étudié sa capacité à apprendre, n'est-ce pas ?... Tests d'alimentation, etc.

— Comment aurait-il pu savoir qu'on pouvait tuer avec un couteau ? objecta Bobby. Et comment aurait-il découvert que le cœur est le point le plus vulnérable ? »

— À regret, Felton céda sur ce point – et pourtant cette créature avait réussi à se rendre à l'astrodome, par un dédale de couloirs qu'elle ignorait auparavant.

Too-Char se leva :

« Puisque nous avons pour instructions de choisir au hasard le moment de nourrir le pantomorphe, je propose que nous nous en acquittions immédiatement. »

Bobby acquiesça de la tête et Felton se mit à réciter l'Article 3 en allant au coffre prendre les noix indigènes à l'usage de la chose. Le garçon de cabine s'était mis à compter et Too-Char s'était embarqué dans l'Article 2. Cette méthode constituait une garantie valable, songeait Felton. Et s'en rapporter au hasard garantissait de plus que les deux autres, ailleurs dans la fusée, ne pouvaient pas savoir quand le pantomorphe aurait une chance de s'évader sous contrôle.

Le Végan prit la clef sous le verre, et, à trois de front, ils allèrent ouvrir le panneau.

Felton jeta les noix sur le sol, en continuant à réciter.

Mais la voix de Bobby se brisa à « trente-quatre ».

« Il n'est plus là ! » s'écria-t-il en se mettant à genoux pour regarder sous la couchette de la cabine vide.

Effaré, Too-Char regardait la grille ménagée dans la paroi, au ras du sol.

« Le conduit d'air ! » s'écria-t-il.

*

* *

Ils foncèrent par la cursive jusqu'à la chambre des commandes. Marner, qui écrivait dans le livre de bord, lâcha son crayon et leva la tête, étonné.

Voyant que le capitaine était sain et sauf, Felton et Too-Char se

précipitèrent vers l'arrière.

Bobby les suivit, en lançant par-dessus son épaule :

« Le pantomorphe, Mr. Marner ! Il s'est échappé... par le conduit d'air ! »

Steinman gisait sur le pont de la chambre d'entretien des tuyères, le corps convulsé, à demi caché sous le panneau de contrôle. Il avait le crâne atrocement déformé et la mâchoire décrochée. Il portait au visage des marques et des déchirures causées par une pluie de coups sauvages.

Felton s'agenouilla près de lui, puis, pris de malaise, il détourna les yeux. Marner arriva sur les lieux et ses yeux s'écarrillèrent soudain de peur :

« Dieu ! On l'a battu à mort ! »

Sur le visage du capitaine alternaient des expressions de terreur et de résolution haineuse. Il glissa soudain la main sous sa veste et l'en retira armée d'un pistolet.

« Qui est-ce ? hurla-t-il, l'arme tremblant dans son poing. Dites-le, bon dieu ! Ou je vous descends tous ! »

Felton et Too-Char s'entre-regardèrent désespérément, puis reculèrent devant le pistolet. Bobby se rapprocha d'eux.

Toutefois, la frayeur disparut lentement des traits de Marner qui laissa pendre son bras en s'appuyant à la cloison. Il tâtonna à la recherche du loquet de l'éjecteur à ordures, qu'il ouvrit. Alors, vivement, il y jeta son arme et referma le loquet, avant d'appuyer sur la détente de l'éjecteur.

Soulagé, Felton imagina avec un certain plaisir le pistolet filant dans l'espace selon une tangente à la route de la nef.

Les épaules de Marner s'affaissèrent sous sa grosse veste, et, déprimé, il retourna dans le compartiment central, suivi des autres, silencieux. Il se laissa choir sur un siège, l'esprit confus.

« Pourquoi n'as-tu pas tiré ? » lui demanda le Végan.

Marner marmonna des paroles incohérentes et se plongea la tête dans les mains. Too-Char s'appuya mollement à la table.

« Moi, si j'avais un pistolet, je crois que je vous tuerais tous. »

C'était l'affirmation sans emphase de sa conviction. Marner releva la tête, s'animant tout à coup.

« En tout cas, j'ai prouvé que ce n'est pas moi l'assassin ! »

Too-Char et Felton le regardèrent sans comprendre.

« Vous ne voyez pas ? » Il se raidit devant leurs doutes. « J'ai toujours eu ce pistolet. Si j'avais voulu vous tuer, j'aurais pu vous prendre par surprise... dans ce compartiment même... à l'heure des repas. »

Le Végan eut un bref sourire.

« Tu ne serais pas le premier sadique à laisser passer l'occasion

d'un meurtre collectif au bénéfice de quelque chose de plus satisfaisant. Et tu aurais pu craindre que nous ne prenions le dessus, malgré le pistolet. »

Le capitaine se leva, scandalisé.

« Mais... mais j'avais l'arme ! Je l'ai jetée ! »

Le Végan fit entendre un rire méprisant :

« Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à te considérer comme un innocent vieillard aux cheveux blancs, n'est-ce pas ? Ça ne prend pas ! »

Felton s'interposa :

« Le point important, c'est que nous avons perdu une arme qui pourrait bien s'avérer indispensable.

— Comment cela ? demanda Too-Char.

— Nous sommes tous d'accord pour penser qu'il faut détruire le pantomorphe. Mais il ne nous sera peut-être pas tellement facile de le tuer quand nous l'aurons retrouvé. Sous sa forme sphérique, il est presque aussi résistant que ce pont.

— Plus résistant, dit Bobby. Quand je me suis aperçu qu'on ne pouvait pas lui faire de mal, je l'ai frappé avec une clef anglaise. Seulement il se ramollit juste ce qu'il faut pour amortir les coups.

— Nous pourrions lui faire prendre une autre forme, *en pensant*, proposa Marner.

— J'ai essayé, avoua le garçon de cabine, mais la clef ne lui a toujours pas fait de mal... »

Felton se rassit lourdement... Trois hommes et un gosse... en train de discuter d'une menace de mort, en toute sincérité. Mais pour l'un d'eux, la conversation n'était qu'un paravent. L'un d'eux jouait la comédie... lequel ? Et le découvriraient-ils à temps ? Comme Too-Char, il regrettait amèrement de n'avoir pas été lui-même armé du pistolet, plutôt que Marner.

*

* *

Felton se frappa les genoux et se leva « Puisque nous sommes d'accord pour nous débarrasser du pantomorphe, mettons-nous à sa recherche. Nous pourrions toujours le jeter par le sas – comme l'avait suggéré Steinman. »

Le Végan hocha sombrement la tête.

« Comment nous y prendre pour le retrouver ? Il peut assumer des milliers de formes. Il peut s'adapter à un millier de cachettes.

— Il y a des chances qu'il se cache habilement dans un des conduits d'air, dit Marner. Pour l'en faire sortir, il faudrait presque entièrement démonter la fusée. »

Mais Felton eut un sourire plein d'assurance.

« Pourquoi ne *penserions-nous* pas à l'en faire sortir ? Trois d'entre nous suffiront à lui faire quitter sa cachette... même si le quatrième se concentre pour l'y faire rester.

— Si je comprends bien, tu penses nous prouver ton innocence à force de naïveté ? ricana Too-Char.

— Pourquoi notre volonté ne le ferait-elle pas sortir ?

— Tout simplement parce que le pantomorphe n'est pas intelligent. On ne peut pas le placer dans un labyrinthe et lui commander de trouver son chemin. Il faut constamment guider ses actions, de façon à poser successivement les bases des directives ultérieures.

— En d'autres termes, dit Marner, s'il est dans un labyrinthe, nous ne pouvons pas le diriger à moins de voir simultanément tous les couloirs du dédale et de vérifier constamment ses réactions à nos commandements ? »

Too-Char fit un signe affirmatif : « Autrement, il aboutirait à une impasse et nous ne saurions pas s'il continue ou non à se diriger vers la sortie. »

Ou ce raisonnement était erroné, songea Felton, ou, s'il était correct, il jetait un jour nouveau sur le problème. Mais lequel ?

Il trouva soudain :

« Comment le *meurtrier* peut-il le dominer quand il ne l'a pas *sous les yeux* ? » demanda-t-il.

Les autres échangèrent des regards incertains. Ou Felton décela-t-il une trace de dépit sur le visage de Marner ?

« Je n'en sais rien », avoua le capitaine.

Too-Char haussa les épaules.

« Je n'y avais pas pensé, dit Bobby.

— Je peux avancer une théorie, dit Felton. Supposons que la tache rouge que nous prenions pour un noyau soit en réalité un organe photosensible ? Supposons qu'il existe un certain *rapport* entre le pantomorphe et celui qui le domine ?

Dans ce cas, le contrôleur pourrait *voir* par l'intermédiaire de la tache rouge ! » s'écria Marner.

Felton ferma les yeux, imaginant qu'il existait entre lui et la créature une liaison visuelle réceptive. Immédiatement il perçut une image vague d'entretroises de métal parmi des cloisons sombres.

« Tu vois quelque chose ? fit impatiemment Marner.

— Il est dans une des cales ! » déclara Felton. Mais son impression visuelle disparut et il rouvrit les yeux, déçu.

« Que s'est-il passé ? demanda le capitaine.

— La tache s'est fermée. Sans doute un écran quelconque.

— Ouvre-le. »

— Felton imagina que l'œil s'ouvrait. Mais le contact ne se rétablissait pas.

« Je ne peux pas. »

Too-Char, Marner et Bobby fermèrent les yeux pour se concentrer. Mais ils finirent par abandonner à leur tour.

« L'un de nous, dit sombrement le Véga, a été assez puissant pour que l'œil reste fermé, malgré la volonté des autres... le temps de guider le pantomorphe vers un coin sombre. À présent, nous n'avons pas une chance de le retrouver, à moins de démolir tout le système de ventilation.

— Mais le tueur sait où il est ! fit Bobby, en lançant aux autres des regards effrayés. Il saura comment l'en faire sortir !

— Chose plus grave, dit Felton, le meurtrier a agi de façon complètement insoupçonnée... il a réussi à contrôler l'animal sans cesser pour cela de nous parler. »

Marner tendit les bras, d'un geste implorant : « Et nous ne savons toujours pas *qui c'est* ! »

*

* *

Ils mangèrent un repas réduit au minimum. Puis ils restèrent assis, sans penser, pendant des heures, et mangèrent de nouveau. Finalement, Felton, fatigué, les yeux ternes, s'appuya à la cloison en dodelinant du chef.

Too-Char ouvrit un flacon de *chiral* de Véga dont les vapeurs emplirent la pièce. Il but à longues gorgées.

Marner, qui se passait les doigts dans les cheveux, ne protesta pas.

Bobby tournait le dos aux autres. Toutefois, aux mouvements spasmodiques qui lui secouaient les épaules, Felton vit bien qu'il sanglotait en silence, mais que, honteux, il s'efforçait de dissimuler ses réactions.

Trois hommes en ma compagnie dans ce compartiment, songeait Felton. L'un d'eux est un assassin, qui, sans doute, en ce moment même, dresse ses plans, caché sous un masque de soi-disant terreur et de désespoir.

Mais qui ?

Lequel ? se demandait-il. Puis il les regarda pour voir s'ils n'avaient pas perçu ses pensées noires... ils devaient les deviner cependant, ne fût-ce que parce qu'ils étaient dévorés des mêmes peurs et savaient qu'il éprouvait des angoisses identiques aux leurs. Tous sauf un, en tout cas.

Felton laissa échapper un soupir et baissa la tête. Ce n'était pas tant la mort qu'il craignait que l'horrible solitude de l'espace... même si ce n'était que son corps sans vie qu'on dût confier à l'infini... Il s'était trouvé pris là, une fois... sans filin de sécurité. Et il avait failli perdre la raison pendant ces douze heures...

« Messieurs, dit brusquement Too-Char, en faisant tourner l'alcool dans son verre, je pense qu'il est temps d'envisager l'inévitable. »

Les autres le regardèrent, l'air intéressé. Il but une gorgée.

« À un moment ou à un autre, il faudra dormir » dit-il.

Felton se demanda s'il n'y avait pas autre chose que du désespoir derrière ces paroles... de l'ironie, peut-être ?

« Mais pourrions-nous dormir, poursuivit le Végan, sachant que c'est peut-être notre tour ? Et maintenant, le danger est double. Tôt ou tard, l'un de nous, innocent pour le moment, va se mettre à tuer pour se protéger.

— Je ne crois pas que nous en soyons réduits à nous conduire comme des bêtes affolées », fit amèrement Marner.

Too-Char reposa brutalement le flacon sur la table.

« Il est assez facile à *l'un de nous* de garder ses esprits, dit-il grossièrement, et je soupçonne que c'est lui qui nous suggère de ne pas nous conduire comme des bêtes folles ! »

Marner perdit son sang-froid. Il fonça vers Too-Char. Mais Felton le retint par le bras.

« Qu'il y vienne ! défia le Végan, qui avait levé le flacon de métal. Cela fera toujours un de moins contre qui me défendre ! »

Marner, après un instant de tension, se décontracta.

« Ce n'est pas ainsi que nous arriverons à une solution ! »

Felton le fit rasseoir en se demandant pourquoi il ne les laissait pas s'entre-tuer. Cela aurait du moins réduit le nombre des suspects.

Too-Char se remit à boire, l'air détaché.

« J'y pense tout à coup, dit-il en s'essuyant les lèvres, *l'un de nous* aura le privilège de savoir qui est le meurtrier... celui qui restera seul en vie face à lui, après les deux victimes à venir... Est-ce que cette révélation finale éclaircira tout ? Y aura-t-il lutte de volontés pour le contrôle du pantomorphe ? Sera-ce une épreuve d'endurance ? Ou le dernier meurtre aura-t-il lieu honnêtement, homme contre homme ? »

Personne ne répondit, mais Felton examina attentivement le Végan. Son attitude ne décelait-elle pas un rien de plaisir sadique ?

Felton hocha la tête. Si seulement ils arrivaient à trouver le pantomorphe. Il ferma les yeux et se concentra dans l'espoir de rétablir le contact... Là ! Voyait-il vraiment des entretoises de métal et des ombres et une partie du tableau de commandes ? Ou n'était-ce qu'imagination ?

Il sursauta en entendant résonner dans toute la nef une sonnerie métallique.

*

* *

Marner se leva brusquement : « Le détecteur de météores ! »

Il se dirigea vers la coursive.

« Mêmes instructions pour la récitation des Articles. Allons-y ! »

Mais Too-Char haussa les épaules.

« C'est toi le capitaine. Va changer la route toi-même. Moi, je reste ici. »

Bobby lança un coup d'œil par-delà le capitaine dans la coursive sombre.

« Je reste aussi », dit-il gauchement.

Felton se renversa contre la cloison, intéressé par cette situation qui allait peut-être précipiter une crise. Le bruit continuait et maintenant venait s'y ajouter la plainte d'une sirène.

« Collision brutale ! fit Marner, d'une voix implorante, en hésitant à l'entrée de la coursive. Nous n'avons plus que cinq minutes !

— Vas-y », dit Too-Char, d'un air suffisant.

La sirène et la cloche se firent plus insistantes.

Le capitaine s'enfonça seul dans les ténèbres de la coursive.

« Venez, dit Felton, on ne peut pas le laisser y aller seul. »

Le Végan le prit par le bras :

« Mais c'est la preuve ! Tu ne comprends pas que seul celui qui n'a rien à craindre oserait s'y aventurer tout seul ? *C'est Marner l'assassin !* »

Intrigué, Felton réfléchit à la validité du raisonnement. Mais Bobby s'approcha.

« Je pense qu'on devrait aller rejoindre le capitaine, Mr. Felton. Un capitaine essaie toujours de sauver son bâtiment. »

Too-Char fronça les sourcils.

« En outre, poursuivit Bobby, après un regard de côté au Végan, peut-être que l'un de nous *désirait* que le capitaine y aille seul. »

Les tuyères détonèrent pour modifier la route. La cloche et la sirène se turent. Puis la nef vibra sous un nouvel effort des tuyères pour la remettre dans la bonne direction.

Mais la cloche se remit à tinter.

« Il doit y en avoir tout un essaim », dit Bobby.

Il y eut encore des changements de route, puis finalement le silence et l'immobilité pendant environ cinq minutes.

« Allons chercher Marner, finit par dire Felton.

— Allez-y, dit Too-Char en souriant. Les événements ont l'air de se précipiter.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Peut-être que Marner a cédé à l'impulsion de sauver l'astronef. Une impulsion plus forte que son instinct de conservation. Mais le prochain de nous qui va là-haut tout seul n'aura pas la même excuse.

— Et inversement, repartit Felton, celui qui consent à rester ici tout seul n'a aucune peur du pantomorphe. »

Too-Char comprit soudain et fit la grimace.

« Tu viens, Bobby ? » demanda Felton.

Le jeune homme s'avança :

« Nous ferions bien de nous presser. Nous avons déjà perdu trop de temps. » Le Végan les suivit de près.

*

* *

Marner vivait encore, mais à peine. C'était apparemment le col de sa grosse veste qui lui avait épargné l'étranglement. Toutefois, il avait été frappé et mutilé... comme Steinman.

Bobby leva les yeux en s'agenouillant près du capitaine :

« Le pantomorphe doit encore être hors de sa cachette ! »

Désespérément, Felton s'efforça d'établir le contact avec la bête avant qu'elle eût regagné l'abri du système d'aération.

Too-Char ferma également les yeux :

« Je le vois ! Il entre dans un conduit ! »

Finalement Felton perçut l'image de minces barreaux. Rapidement, les barreaux se rapprochèrent, grandirent, puis passèrent à l'arrière de son point visuel. La perspective se perdit dans les ténèbres.

« Il est dans le conduit ! s'écria Bobby. Faisons-le ressortir. Peut-être découvrira-t-on dans quelle partie de la nef il se tient. »

Felton se concentra pour faire revenir la créature en arrière. Mais il ne se passa rien. Sa vision interposée ne lui apporta aucune lumière.

Marner gémit. Felton baissa le regard sur le capitaine, qui ouvrait les yeux. Le sang lui coulait de la bouche ; il toussa convulsivement.

Des côtes brisées, un poumon perforé, devina l'électronicien. Et Dieu sait quelles lésions internes. Il s'agenouilla pour soulever la tête de Marner. Le capitaine esquissa un sourire. Avec ses lèvres humides de sang, cela lui donnait une expression grotesque.

« Ça n'a pas collé, murmura-t-il, mais j'ai bien failli réussir, hein ? »

Il toussa et son visage se convulsa.

« J'en ai été à deux doigts, quand même. Je vous aurais tous supprimés, sans les météores... les météores et quelqu'un dont la volonté était plus forte... »

Ses yeux se refermèrent et son cou se détendit. Felton lui reposa doucement la tête sur le pont. Puis il retourna en silence dans le compartiment central.

« Eh bien, fit Bobby, épuisé, je pense qu'on peut dormir maintenant.

— Pour te faire défoncer le crâne ? fit cyniquement Too-Char.

— Mais tout va bien à présent, plaida le garçon. Le capitaine a avoué que c'était *lui* qui avait commis les meurtres !

— C'est vrai, dit le Végan en buvant une rasade. Marner a tué

Nestoff, B'Rada et Steinman... de son propre aveu. »

Bobby se raidit, Felton eut un tremblement imperceptible en regardant d'un air soupçonneux le garçon de cabine, et en se demandant s'il ne leur avait pas suggéré de dormir pour les prendre au piège.

« C'est exact, Bobby, dit-il prudemment, *mais alors qui a tué Marner ?* »

Le jeune homme parut soudain affreusement inquiet.

« Le plan était tellement parfait, reprit Too-Char, que quelqu'un d'autre l'a repris à son compte. Quelqu'un qui a eu la force d'arracher à Marner le contrôle du pantomorphe... *et de le retourner contre Marner.*

Et maintenant, nous sommes deux à savoir que le troisième est le coupable et qu'il a l'intention de compléter la série, puisqu'il se tait, souffla Felton.

En tout cas, dit le Végan, empoignant son flacon comme pour bien montrer qu'il avait une arme, le champ des soupçons s'est considérablement rétréci. »

Felton lui lança un regard de reproche :

« Peut-être Bobby et moi nous soupçonnons-nous réciproquement... ou *te soupçonnons-nous toi-même !* »

Sans s'en rendre compte, il recula jusqu'à la cloison. Il se sentit vaguement ridicule en voyant que les deux autres avaient également battu en retraite. Paradoxalement ils s'efforçaient de mettre entre eux le plus de distance possible sans toutefois s'écarter trop les uns des autres. L'un d'eux était un fameux acteur !

L'épuisement lui faisait tinter les oreilles et battre les tempes... tandis qu'il attendait, dans la peur.

*

* *

« Alors, messieurs, vous avez des suggestions ? » fit ironiquement Too-Char.

Il s'avança au milieu de la pièce :

« Felton, je suis prêt à admettre que je ne pense pas que ce soit toi qui aies tué Marner. »

Bobby se glissa le long de la cloison. « Alors vous pensez que c'est moi ? fit-il, l'air incrédule.

— Je pense effectivement que c'est toi, dit le Végan.

— Mais ce n'est pas vrai ! Vous ne comprenez pas que c'est Mr. Felton ? Pendant que le capitaine esquivait les météores, Felton ne disait rien. Il était trop occupé à diriger le pantomorphe vers la chambre des commandes !

— Ridicule, dit Felton, personne ne disait rien à ce moment.

— Vous l'avez tué ! éclata Bobby. Vous l'avez tué !

— C'est Too-Char qui l'a tué, accusa Felton. Too-Char a pris bien soin que le capitaine aille aux commandes... tout seul. »

Le Végan éclata d'un rire de fou.

« Je pense que c'est Bobby. Bobby te soupçonne. Et tu es sûr que c'est moi... C'est un cercle vicieux.

— Si je suggère un plan, demanda Felton, m'aideras-tu à l'appliquer ?

— Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas un piège ?

— Tu n'as qu'à en juger. » Felton se rendait compte que c'était un plan désespéré, qui faciliterait peut-être même le meurtre suivant. Mais cela paraissait être leur dernier espoir.

« J'écoute, dit le Végan.

— Nous savons que celui qui commande au pantomorphe a sur lui un pouvoir supérieur à celui de Marner. Il le fallait bien, pour s'en emparer. Il sera par conséquent en mesure de le guider de cachette en cachette, tout en faisant semblant de le chercher.

— Vu, fit durement Too-Char.

— Suppose qu'on accepte de se faire faire une piqûre anesthésiante, chacun son tour... et...

— Tu es fou ! Tu voudrais qu'on se bourre de narcotique et qu'on reste sans défense ?...

— Non. Attends. » Felton leva la main. « Tant que le contrôleur restera conscient et capable de diriger la créature, les deux autres ne parviendront pas à la découvrir. Il continuera à l'éloigner d'eux. Mais s'il est inconscient... et il le sera bien à un moment, si nous passons à tour de rôle sous l'anesthésiant... alors les deux innocents auront une chance de faire sortir le pantomorphe de sa retraite.

— Je ne vois toujours pas..., commença le Végan.

— Le magasin d'équipement ne comporte pas de conduit d'aération, poursuivit Felton, on peut le fermer à clef de l'extérieur. En le fermant, nous protégerons contre le pantomorphe celui d'entre nous qui sera anesthésié.

« On tirera au sort pour savoir qui recevra la première piqûre d'une demi-heure. Ensuite, on l'enfermera dans le magasin, pendant que les deux autres s'efforceront de dénicher le pantomorphe. Si les premières recherches échouent, une seconde personne recevra une piqûre. Finalement et fatalement, les deux innocents seront ensemble et auront peut-être une chance de retrouver la créature. »

Too-Char, pensif, ferma à demi les yeux.

« Ça me paraît valable, dit Bobby. Je veux bien.

— C'est peut-être un plan en vue de nous séparer pour faciliter les opérations, grommela le Végan.

— Mais en revanche, lui rappela ironiquement Felton, repousser

mon plan pourrait bien être un indice de culpabilité.

— Oh ! zut, fit Too-Char en haussant les épaules. Je veux bien essayer. »

Ils inscrivirent leurs noms sur des morceaux de papier qu'ils retirèrent ensuite d'un bol, un à la fois. Ce fut Bobby qui sortit le premier et Felton le second. Le Végan eut un sourire satisfait en voyant que son nom venait en dernier.

Dans le magasin d'équipement, ils fouillèrent les placards, déplacèrent les caisses, examinèrent tous les coins... jusqu'au moment où le garçon de cabine eut la certitude que le pantomorphe n'y était pas caché.

Felton lui fit la piqûre et ils attendirent que Bobby fût complètement anesthésié.

De retour dans la coursive, la main de Felton tremblait un peu en introduisant la clef dans la serrure pour boucler la porte... Quand il la retira pour la mettre dans sa poche, et se retourna, Too-Char avait disparu.

*

* *

Effrayé, l'électronicien se figea, l'oreille tendue, aux aguets du moindre mouvement susceptible de lui indiquer par où le Végan était parti. Felton se demandait néanmoins si c'était bien Too-Char le coupable. Avait-il trouvé une cachette d'où guider le pantomorphe pour les derniers meurtres ? Ou avait-il simplement pris la fuite pour se protéger... ou peut-être pour chercher une arme ?

Felton eut une pensée de regret pour le pistolet que Marner avait jeté par le sas aux ordures. Puis, immédiatement, il se rendit compte que si le capitaine avait été vraiment le meurtrier, à ce moment-là, il ne se serait sûrement pas débarrassé d'une arme dont il eût pu avoir besoin par la suite. Il eût seulement *fait semblant* de la jeter !

Il fonça vers l'arrière dans l'atelier d'entretien des tuyères. Too-Char y était... en train de tripoter frénétiquement le crochet du sas aux ordures ! Le Végan avait dû deviner lui aussi que Marner avait fait semblant de jeter son arme, avait feint de manœuvrer l'éjecteur.

Felton le plaqua aux jambes et l'envoya promener loin de l'éjecteur, au moment même où le couvercle s'ouvrait. Le pistolet se trouvait effectivement dans le sas.

Il s'en empara au moment où Too-Char se relevait. Il l'en menaça.

« C'est bon... tire. » L'attitude du Végan était désespérée et abattue. Mais Felton le regardait fixement, profondément intrigué.

« Ou préfères-tu appeler ton pantomorphe ? lui demanda amèrement Too-Char.

— Cesse de jouer la comédie ! Tire tout au clair ! »

Too-Char eut un rire dément. Felton comprit que jusqu'au bout le Végan s'efforçait de dissimuler... avec autant de force de conviction que Marner en avait manifesté.

« Tire ! le défia Too-Char. Tire ou appelle-la, ta sacrée créature !

— Ce n'est pas moi qui ai le contrôle du pantomorphe », dit doucement Felton, en se demandant pourquoi il supportait plus longtemps cette farce.

Le visage de Too-Char se convulsa, se décontracta, se crispa de nouveau. Felton l'examinait attentivement, sans croire qu'un homme puisse jouer aussi bien la comédie.

« Alors, c'est Bobby ! dit le Végan, d'un ton dubitatif.

— C'est Bobby... ou *toi*. » Alors même qu'il ne restait que deux autres, Felton ne pouvait pas encore aboutir à une certitude.

« Ce n'est pas moi, Felton ! Je le jure ! » C'était tellement convaincant ! D'ailleurs, la seule solution était de croire le garçon de cabine coupable du meurtre de Marner. Felton, incapable de prendre une décision, poussa un soupir. Il avait la possibilité de tuer immédiatement Too-Char. Son doigt se crispa sur la détente. Toutefois, restait la possibilité que Bobby fût le coupable.

« Commençons les recherches, dit-il, découragé, en tendant au Végan la clef du magasin où était le garçon de cabine. Garde-la. »

Puis, faisant signe à l'autre de le précéder, il s'enfonça dans la coursive, le pistolet toujours braqué sur le dos du Végan. Ce dernier hésita :

« Felton, tu as prouvé que ce n'est pas toi... en ne me tuant pas sur-le-champ. Il ne reste que le même. Débarrassons-nous-en... avant qu'il ne reprenne connaissance !

— Mais toi, tu ne m'as pas prouvé que ce n'est pas *toi*. »

Ils explorèrent quatre compartiments. Ils tapaient sur les conduits d'air tandis que Felton espérait contre tout espoir que le contrôle supposé de Bobby s'étant relâché, le pantomorphe sortirait de lui-même ou trahirait au moins par quelque bruit son lieu de retraite.

Mais leurs efforts restèrent vains.

« Le même a dû reprendre connaissance, à présent », dit finalement Felton en retournant vers l'arrière.

— Ne lui laisse pas une chance, plaida Too-Char quand ils revinrent dans le compartiment central. Nous savons que c'est lui ! Nous... »

La voix du Végan s'étrangla. Il s'immobilisa, regardant le sas du magasin où avait été enfermé le garçon.

La porte était grande ouverte.

Figés de terreur, Felton et Too-Char restèrent fascinés par la porte de métal qui se refermait lentement et silencieusement... après leur avoir laissé à peine entrevoir une masse rose bonbon par-delà le seuil.

« C'est toi ! dit Felton d'une voix rauque.

— C'est toi ! » murmura Too-Char en s'avançant vers lui.

Felton leva son pistolet et le Végan s'immobilisa.

« Tu as fait seulement semblant de fermer la porte, n'est-ce pas ? demanda Too-Char, l'air sûr de lui. De façon à pouvoir y envoyer le pantomorphe par la suite.

— Je te dis que j'ai fermé à clef ! murmura Felton. Je... »

Pris de colère, il se tut. Pourquoi se défendre contre les vaines accusations du Végan, puisqu'il ne restait plus de doute sur la personnalité du meurtrier ?

Son doigt s'alourdit sur la détente, mais, repris de soupçons, il se retint... Il *avait dû* laisser la porte ouverte ! Autrement, comment le pantomorphe fût-il entré ? Pourtant, en dépit de sa fatigue, il se rappelait avoir tourné la clef et entendu le déclic. Mais, en y réfléchissant, avait-il vraiment entendu le déclic ? Avait-il *réellement* tourné la clef ? Il restait hésitant... Et soudainement, il comprit.

« Je comprends, maintenant, dit-il avec un sourire de triomphe. Je sais comment tu t'y es pris ! »

Too-Char recula devant le pistolet qui ne tremblait plus.

« Ce ne serait pas arrivé si je n'avais pas été assez bête pour te remettre la clef en te donnant ainsi encore une preuve de confiance, poursuivit Felton, toujours à voix basse. Tu as tout simplement laissé la clef dans un des compartiments que nous avons explorés. Quand nous sommes partis plus loin, tu as envoyé le pantomorphe la prendre, puis tu l'as guidé vers le magasin où était Bobby.

— Non, Felton ! Non ! s'écria Too-Char en plongeant la main dans sa poche. Regarde ! J'ai toujours la clef ! »

L'objet brillant qui tremblait dans la main du Végan fascina Felton. Tout à coup, un sourire désespéré, mais inspiré illumina le visage de Too-Char.

« Si ce n'est pas toi l'assassin... *prouve-le !* Ferme la porte à clef pendant que le pantomorphe est à l'intérieur et jette la clef. »

Felton se débattait dans un tourbillon d'incertitude. Il n'y avait plus aucune tromperie possible, et pourtant le Végan continuait à se prétendre innocent. Pourquoi ?... Mais voyons ! Simplement parce que lui, Felton, disposait d'une arme plus terrifiante que le pantomorphe : un pistolet.

Le sourire s'effaça du visage de Too-Char, pour être remplacé par une expression de sombre désespoir.

« Mais c'est toi l'assassin. Tu... »

Un faible gémissement s'éleva dans le magasin.

« Il vit encore ! » s'écria Felton, sans en croire ses oreilles.

Mais Too-Char lançait vers la porte des regards terrifiés.

« C'est un piège ! C'est Bobby, l'assassin ! Il veut nous faire entrer dans son piège ! »

Le gémissement reprit... Convaincant. Mais il s'interrompit avec une brusquerie étrange.

Felton s'avança vers la porte, recula, avança de nouveau. Puis il se précipita et ouvrit le battant d'un coup de pied.

*

* *

Bobby gisait immobile sur le plancher... Une masse rose, molle mais tenace, lui recouvrait le visage comme un voile de crêpe. Il ne fallut qu'un instant à Felton pour voir que le jeune homme ne respirait déjà plus.

Effrayé, il leva son arme et tira.

Un jet d'énergie mince comme un crayon jaillit dans le magasin, manquant le but de près de deux mètres.

Le pantomorphe se détacha du jeune mort, découvrant le visage du garçon, mutilé sans aucune pitié. Puis la créature reprit sa forme sphérique.

Felton tira une seconde fois... et manqua de nouveau.

Pris de panique, il jeta un coup d'œil au cadran de son arme : il avait utilisé plus de la moitié de la charge.

Le pantomorphe se mit à rouler lentement vers la porte, prenant progressivement de la vitesse.

Avec une résolution sauvage, Felton se campa pour viser avec soin. La décharge violente d'énergie manqua le but, de plus de cinquante centimètres.

Mais c'était impossible ! Il avait tiré à bout portant !

Le pantomorphe parvint à la porte et Felton s'en écarta d'un bond. Ce faisant, il vit du coin de l'œil Too-Char, qui s'aplatissait de peur contre la cloison opposée du compartiment principal.

Too-Char ! C'était bien lui ! N'était-ce pas le Végan qui dominait la chose ? Et si, pour une raison particulière, Felton ne parvenait pas à frapper le pantomorphe, la mort de son dominateur n'aboutirait-elle pas au même résultat ?

Il braqua son arme vers l'autre et pressa la détente d'un doigt vengeur ; il continua à presser jusqu'à ce que l'arme fût totalement déchargée.

Too-Char s'abattit sur le pont, les vêtements brûlés du côté droit, la chair atrocement déchirée et carbonisée par l'intense chaleur.

Le pantomorphe roula tranquillement jusqu'à une bouche d'air, tout en s'allongeant transversalement. D'un mouvement qui ressemblait à celui d'une bactérie, il passa à travers la grille.

Le Végan se tordait de douleur sur le pont, la respiration presque arrêtée.

« C'est toi, Felton, dit-il faiblement. C'est toi. Seulement, *tu ne le sais même pas !* »

Un mouvement attira les regards de Felton sur la grille du ventilateur. Il en vit sortir le pantomorphe, qui se métamorphosait en sphère. Il se crispa instinctivement, puis se décontracta en se rappelant que la chose n'était plus sous le contrôle de quiconque.

Too-Char émit un faible rire... manifestation hystérique de sa douleur, de sa terreur, de sa compréhension subite.

Ahuri, Felton le regarda.

« Tu n'as pas pu le tuer, Felton, parce que tu ne le voulais pas vraiment. » Il fit une grimace et se redressa sur un coude, les yeux mi-clos. « Tu as essayé de fermer la porte du magasin où était Bobby, mais tu n'as pas pu. Cependant, *tu as cru* l'avoir fait ! »

Les pensées de Felton s'ensavaient. Était-il possible qu'il se fût seulement imaginé avoir fermé la porte ? S'était-il simplement agi d'une autosuggestion subconsciente ?

Près de la grille, le pantomorphe changea de forme et s'attribua deux jambes trapues. Il s'avança. Felton ne pouvait que le regarder.

« Nous aurions dû comprendre, avant même le premier meurtre, qu'il était possible de contrôler cette chose subconsciemment aussi. » La voix du Végan était à peine perceptible. Il se laissa retomber sur le pont. « Quelqu'un lui avait fait prendre une forme féminine. Mais tout le monde a *sincèrement* nié l'avoir fait. »

Felton n'entendait que vaguement les mots de Too-Char, tandis qu'il reculait, chancelant, vers la cloison.

Le pantomorphe eut soudain une tête burlesque, et un bras unique qui jaillissait comme une matraque du centre de sa poitrine mal formée. Il se tourna gauchement vers le Végan.

Too-Char s'efforça en vain de se traîner hors de portée de cette horreur.

« Après les trois premiers meurtres commis par Marner, poursuivit-il, les yeux fascinés par la chose, tu t'es protégé en soustrayant le pantomorphe à son contrôle, *sans même le savoir !* Mais le pli était pris. Tu ne pouvais que continuer à tuer. Et maintenant, tu ne peux plus l'arrêter ! »

Felton, les yeux braqués sur le pantomorphe, sur *son* pantomorphe... sentait contre son dos la dureté et le froid de la cloison. Son pantomorphe, et pourtant il n'était pas le sien, car il n'avait pas sur lui de contrôle *conscient*.

Il se rappela soudain son rêve : il était abandonné dans l'espace et réussissait à regagner la nef en sacrifiant la vie des autres... Son rêve n'avait été qu'une émanation de son subconscient... un indice subtil

de l'énormité écrasante de sa terreur. Il aurait dû comprendre à ce moment-là qu'il était moralement capable de s'emparer du pantomorphe et de poursuivre la série de meurtres de telle sorte que sa propre vie ne se trouvât plus menacée.

Faisant passer la majeure partie de sa matière dans son bras en forme de massue, le pantomorphe se dressa au-dessus de Too-Char. Le membre unique devint visiblement plus dur, et sa couleur se ternit, tandis que sa surface prenait la consistance de l'acier.

Le bras frappa... une fois... deux fois...

Le Végan mourut sans un gémissement.

Le pantomorphe se tourna alors lentement vers Felton...

Il est déjà bien difficile de réprimer les désirs, les passions et les mauvais instincts de l'esprit conscient.

Mais comment annuler le complexe de culpabilité né dans un subconscient ?

Traduit par BRUNO MARTIN.

The pliable.

L'IMPOSSIBLE ÉTOILE

Par Brian Aldiss

Certaines étoiles sont si massives qu'elles déforment l'espace autour d'elles. La raison peut-elle résister à ce spectacle ?

1

LORSQUE les conditions physiques s'écartent de la normale, la raison humaine tend à glisser vers la folie.

Eddy Sharn consigna cette phrase dans son calepin et le plaqua contre sa poitrine, de manière que Malravin ne pût voir ce qu'il avait écrit. Il aimait particulièrement « *tend à glisser vers la folie* ». Le mot « tend » conférait à la phrase une objectivité, un certain détachement scientifique, tandis que « *folie* » exprimait un degré d'exacerbation plus poussé que « *démence* ». Ce qui convenait à leur cas, Puisqu'ils constituaient une équipe scientifique en mission dans les immensités sauvages de l'infini intergalactique.

Il savourait encore sa petite trouvaille lorsque des bruits retentirent dans le sas.

Malravin et Sharn échangèrent un regard. Malravin indiqua le sas d'un geste de la tête.

« Tu l'entends, cet idiot de Dominguey ? C'est exprès qu'il fait tout ce tintamarre, pour nous prévenir de son arrivée. Drôle de plaisantin qu'on nous a choisi pour capitaine !

— Il est impossible de faire autrement dans ce sas, dit Sharn. Il a été mal conçu. Ils ont raté l'insonorisation et le bruit se propage dans les conduites d'air. En outre, ils s'y sont mis à deux là-dedans pour faire du vacarme. Jim Baron est avec lui. »

Il s'exprimait sur un ton badin, mais bien entendu la réflexion de

Malravin était chargée de fiel.

Ce grand dadaïs de Sibérie savait que, dans l'antagonisme qui avait surgi entre les quatre membres de l'équipage de l'astronef, une sorte d'alliance s'était faite entre Sharn et Dominguey.

Le sas s'ouvrit et les autres membres de l'équipage du *Wilson* entrèrent et se mirent en devoir de se défaire de leurs combinaisons encombrantes. Ni Malravin ni Sharn ne firent un geste pour les aider. Dominguey et Baron se prêtèrent mutuellement assistance.

Bill Dominguey était un jeune homme remarquable, brun et musclé avec un visage extraordinairement maussade qui pouvait soudain exploser dans un éclat de rire lorsqu'on parvenait à éveiller son sens particulier de l'humour. Jim Baron présentait un autre type de personnage morose. C'était un petit homme râblé, avec des cheveux coupés à l'ordonnance et des joues solides que les efforts déployés à l'extérieur avaient rougies.

Il jeta un coup d'œil sur Sharn et Malravin et dit : « Vous feriez bien de vous équiper et d'aller voir comment ça se présente à l'extérieur. Il est impossible de s'en rendre compte exactement sans en faire soi-même l'expérience.

— C'est vraiment un cours pratique, n'est-ce pas, Jim ? dit Dominguey. Mais un cours supérieur. Personnellement j'aurais préféré les sécher ! »

Baron leva les bras, les doigts étendus, et toucha la matière plastique des casques. Il ferma les yeux. « J'ai bien pensé que je ne pourrais jamais rentrer, Billy, Excuse-moi si je... »

Dominguey l'interrompt vivement. « Oui, c'est bon d'être à nouveau dans l'appareil. Grâce à la pesanteur artificielle d'un demi-G que l'on maintient ici, et aux volets baissés, cet endroit ressemble moins à un modèle réduit de l'enfer, n'est-ce pas ? » Il saisit le bras de l'autre et le guida vers une chaise. Sharn observait la scène avec curiosité ; jamais il n'avait vu Baron, cet homme lourd et peu imaginaire, avec des yeux à ce point affolés.

« Mais cette histoire de pesanteur, disait Baron. J'ai cru... enfin, je ne sais pas trop ce que j'ai cru. Je ne vois pas la façon rationnelle de l'exprimer. C'était comme si mon corps se désintégraient... »

— Jim, tu n'es pas dans ton état normal, dit Dominguey brutalement. Tiens-toi tranquille ou prends un sédatif. » Il se tourna vers les deux autres. « Je vous demande de sortir immédiatement. Vous ne risquez absolument rien. Selon toutes les apparences, nous nous trouvons sur une planète mineure. Mais avant de pouvoir faire un bilan de la situation, je voudrais que vous puissiez me faire un rapport et cela le plus tôt possible.

— As-tu disposé les spectroscopes ? As-tu obtenu quelques

résultats ? » demanda Sharn. Il n'avait pas la moindre envie de sortir.

« Ils sont toujours à l'extérieur. Revêts ta combinaison, Eddy, et toi aussi, Ike ; allez faire les relevés. Jim et moi, nous allons manger un peu. Nous avons disposé les instruments et nous les avons laissés sur le rocher, braqués sur la grande Bertha. Mais ça ne donne rien. Les indications fournies n'ont aucun sens.

— Sacré nom d'un chien, ça devrait pourtant marcher. Nous avons vérifié tous les appareils avant que tu les aies disposés à l'extérieur.

— Si tu ne nous crois pas, vas-y voir toi-même, nom d'un tonnerre, dit Baron.

— Inutile de brailler comme un possédé, Baron !

— Eh bien, quitte cette figure d'enterrement. Billy et moi avons fait notre part. À votre tour d'aller dehors, comme l'a dit Billy. Faites une promenade aux alentours, comme nous l'avons fait. Vous avez tout le temps. Avant que le moteur soit réparé, nous allons encore moisir.

— J'aimerais mieux continuer à redresser la spire. Je n'ai rien à faire dehors. Mon travail est dans l'astronef, fit Malravin.

— Pour ce qui est de me faire sortir seul, rien à faire, Ike ; alors n'essaie pas de resquiller, dit Sharn. Il était convenu que nous sortirions ensemble lorsque ces deux-là rentreraient.

— Si nous rentrions, nous, les héros de l'espace, corrigea Dominguey. Tu aurais dû préparer un repas pour fêter notre retour, Eddy !

— Tu devrais te souvenir que les rations sont réduites de moitié !

— Je n'essaie jamais de me souvenir des choses désagréables », dit Dominguey avec bonne humeur.

Un souci alimentaire dénote une nature infantile, pensa Eddy. Il se promit de noter cette pensée plus tard.

Après de nouvelles chamailleries, Sharn et Malravin revêtirent leurs combinaisons et se dirigèrent vers le sas. Ils savaient grosso modo ce qu'ils trouveraient au-dehors. Ils en avaient vu suffisamment par les hublots de l'astronef, avant qu'ils aient décidé de fermer tous les volets. Mais, voir la chose de l'extérieur, c'était, du point de vue psychologique, une tout autre affaire.

« Autre chose, leur cria Baron. Prenez garde à l'atmosphère ; elle a un comportement erratique assez déconcertant.

— Il ne peut pas y avoir d'atmosphère sur un planétoïde de cette dimension ! » protesta Sharn.

Baron s'approcha de lui et le regarda à travers son casque. Ses joues étaient toujours pourpres et ses yeux affolés.

« Écoute-moi, gros malin, mets-toi bien ceci dans la tête. Nous nous trouvons dans un maudit coin de l'univers, où les lois ordinaires de la physique n'ont plus cours. Nous sommes en un endroit totalement

impossible, la grande Bertha ne peut pas exister. Et pourtant l'endroit est bien là et la grande Bertha aussi. Tu aimes les paradoxes, eh bien, cette fois, tu es servi. Le paradoxe te gobe comme une huître. Va donc faire ton petit tour au-dehors, tu seras moins fier lorsque tu rentreras !

— Tu as la langue bien pendue, Baron. Mais ça ne t'a guère arrangé de sortir : j'ai bien cru que tu allais mourir de peur ! »

Dominguey intervint : « Hé ! là ! vous deux, ça suffit ! Mais je te préviens, Eddy, Jim a raison. Tu t'en rendras compte lorsque tu seras dehors. Dans ce petit coin de ciel, l'univers est horriblement désaxé.

— Comme le sera bientôt le nez d'un particulier de ma connaissance », promit Sharn.

Il pénétra dans le sas en compagnie de Malravin. Le gros Sibérien appuya sur les boutons du panneau de commande et l'air s'échappa à l'extérieur.

Ils ouvrirent la porte et prirent pied sur la surface rugueuse du planétoïde que le capitaine Dominguey avait ironiquement baptisé Erehwon⁽²⁾.

Derrière eux le *Wilson*, semblable à un gros pneumatique d'automobile, était juché sur ses béquilles d'atterrissage. Il s'agissait maintenant de s'adapter aux circonstances. À première vue, la pesanteur semblait légèrement supérieure à celle qui régnait à l'intérieur du vaisseau, quoique la masse de leur combinaison spatiale rendît cette appréciation difficile.

Ils eurent tout d'abord beaucoup de mal à distinguer ce qui les entourait.

Par la suite, la visibilité demeura très médiocre.

Ils étaient debout sur une plaine minuscule. La distance qui les séparait de l'horizon demeurait incertaine dans la lueur étrange où ils baignaient. Elle ne paraissait guère excéder une centaine de mètres dans toutes les directions. La plaine semblait affectée d'une certaine distorsion et cette impression provenait sans doute de l'irrégularité de sa conformation. De hautes falaises, des excavations abruptes, des roches dentelées formaient le paysage. Les lignes se chevauchaient à un rythme échevelé qui déroutait les sens. Aucun signe de cette atmosphère dont avait parlé Baron. Les étoiles descendaient jusqu'à la ligne d'horizon derrière laquelle elles disparaissaient sans transition.

Se tenant par les pinces métalliques qui terminaient leurs bras, les deux hommes commencèrent à avancer. Ils aperçurent à peu de distance les instruments de Baron isolés sur un rocher, et se dirigèrent instinctivement dans leur direction. Ils n'avaient pas besoin de lampes ; l'entière voûte céleste était littéralement criblée d'étoiles.

Le *Wilson* était un astronef cartographique à grand rayon d'action. Avec les deux autres vaisseaux qui l'accompagnaient, il avait été le premier à s'aventurer au cœur de la nébuleuse du Crabe. C'est une fois arrivé là qu'en se frayant un chemin parmi les abîmes insondables de poussière interstellaire, il avait perdu le contact avec le *Brinkdale* et le *Grandon*. Les rideaux de matière créée se refermèrent sur eux, annihilant même les rayons subradiophoniques.

Ils continuèrent néanmoins leur route. À mesure qu'ils avançaient, tous leurs concepts de l'espace s'effaçaient progressivement. Ici, c'était le domaine de la lumière et de la matière, et non du vide et de l'obscurité. Tout autour d'eux serpentaient des spirales de fumée – une fumée sertie de sequins – et des falaises de poussière vibrante que deux vies successives n'auraient pas suffi à explorer. Dans les débuts, les quatre hommes ressentaient une sorte d'enthousiasme devant la magnificence de leur nouvel environnement. Plus tard, cette magnificence devint synonyme, non plus de beauté, mais d'annihilation.

Tout était trop démesuré. Ils étaient trop insignifiants. Les quatre hommes se réfugièrent dans le silence.

Mais l'astronef poursuivit sa route, car ils avaient leurs ordres, leur honneur et leur solde. Suivant les plans établis, le *Wilson* s'enfonça au cœur de la nébuleuse. Les indications fournies par les instruments de bord devenaient de plus en plus fantaisistes. Il eût été fou de continuer plus avant. Heureusement ils étaient parvenus dans une région où les étoiles et la matière sidérale étaient moins denses. Au-delà, c'était l'espace, au long d'années-lumière sans nombre, et entièrement dépourvu d'entités physiques... à l'exception d'une seule.

Ils découvrirent bientôt que, s'ils se trouvaient en ce lieu, ce n'était pas par un simple caprice du hasard. S'étendant au milieu du gigantesque trou ménagé dans l'espace, se trouvait le phénomène qu'ils avaient baptisé « grande Bertha ».

C'était colossal. C'était impossible. Mais les instruments ne donnaient plus aucune indication ; sans instruments, les sens humains n'avaient plus aucune utilité. Déjà abrutis par le voyage, ils étaient fort mal équipés pour se mesurer avec la grande Bertha. Pour ajouter à leurs malheurs, le cyboscope directionnel qui dirigeait les réacteurs au centre de l'appareil se détraqua.

Ils adoptèrent la seule solution qui leur fût encore permise et se posèrent sur le plus proche corps astral, pour prendre un peu de repos, réparer les dégâts et rétablir le contact avec les astronefs associés.

Le corps le plus proche se trouva être Erehwon.

L'atterrissage sur Erehwon avait été une sorte de miracle, réalisé pratiquement sans l'aide d'instruments, avec les seuls yeux de l'équipage, leurs seules mains et un flot retentissant de jurons.

La puissance des radiations émises par la grande Bertha annihilait complètement la radio, le radar et le radix.

Le ciel était maintenant une merveille dont la vue était pénible à soutenir. Partout un ruissellement d'étoiles scintillantes, partout d'immenses plumages, de gigantesques draperies de matière sidérale illuminées par le rayonnement des étoiles. Tout cela, cependant, se trouvait dans l'infini, au-delà de l'influence gravitationnelle de la grande Bertha. Seul restait dans son domaine le misérable planétoïde sur lequel s'était posé le *Wilson*.

La situation ressemblait à celle d'un os enfermé dans une chambre vide, en tête-à-tête avec un chien affamé.

« Les effets de la gravitation peuvent se faire sentir, non seulement dans les muscles, mais aussi dans le thalamus. C'est la puissance des ténèbres, peut-être la puissance ultime.

— Comment ? sursauta Malravin.

— Je pensais tout haut. » Embarrassé, Sharn ajouta : « Bertha va se lever dans une minute, Ike. Es-tu prêt ? »

Ils firent halte près du pathétique groupe d'instruments. Ils étaient là, fixés au roc, et subissant une tension évidente. Bertha se levait déjà.

Leurs yeux étaient mauvais juges de ce qui se produisit ensuite, même après qu'ils eurent abaissé les écrans infrarouges devant leurs casques. Mais ils virent partiellement... et sentirent partiellement, car une sensation de marée envahit leurs corps.

À l'est, au-dessus de l'horizon, une partie du champ des étoiles parut se fondre et s'affaïsser. L'une après l'autre, étoiles, grappes d'étoiles, se stratifièrent inexplicablement puis ondulèrent et se dirigèrent vers l'horizon, comme une peinture maladroitement appliquée ruisselle le long d'un mur. Concurrément, les corps de Sharn et de Malravin subirent des distorsions.

« Illusion d'optique, dit Malravin en levant la main vers les lignes d'étoiles en fusion. L'attraction gravitationnelle courbe la lumière. Mais j'ai quelque chose dans ma combinaison... retournons au *Wilson* ! »

Sharn fut incapable de répondre. Il luttait silencieusement avec quelque chose qui se trouvait aussi à l'intérieur de sa combinaison, quelque chose qui semblait plus proche de lui que ses propres muscles.

Là où les étoiles coulaient, quelque chose se dressait au-dessus de l'horizon, un grand corps, sûr de sa puissance, sortant majestueusement de son tombeau, libérant d'abord une épaule puis un

torse dans l'univers visible.

C'était cela, Bertha. Les deux hommes se laissèrent tomber gauchement à genoux.

Le phénomène était gigantesque. Il occupait vingt degrés d'arc. Il montait au-dessus de l'horizon – et cependant son surgissement continuait toujours et il semblait s'étendre au fur et à mesure qu'il apparaissait. Il semblait engloutir le ciel.

Les contours bien qu'ils fussent diffus indiquaient un corps sphérique. Les stratifications stellaires rendaient impossible une observation efficace.

Les sensations que ressentait Sharn s'étaient modifiées. Il se sentait plus léger à présent, plus à l'aise. La sensation de s'être introduit dans le corps d'un autre avait disparu. Elle avait été remplacée par un curieux sentiment de déséquilibre. C'est à peine s'il pouvait soulever sa tête pour regarder le phénomène.

Celui-ci dévorait le ciel. Il n'irradiait pas de lumière. Néanmoins, d'après ce que l'on pouvait en voir, il n'était pas rendu visible par de la lumière réfléchie. Il faisait de l'ombre dans le ciel.

« Elle émet de la lumière noire, dit Sharn. Est-elle vivante ?

— Elle va nous écraser », dit Ike. Il fit demi-tour dans l'intention de ramper vers le *Wilson*, mais à ce moment l'atmosphère les atteignit.

Sharn avait détourné son regard de l'affreux monstre qui se trouvait dans l'espace pour voir ce que faisait Malravin, de sorte qu'il vit arriver l'atmosphère. Il leva une pince pour protéger son visage.

L'atmosphère avait franchi l'horizon à la suite de Bertha. Elle accourait en longues traînées, avançant à grande vitesse. Elle était accompagnée d'un murmure qui se transforma en sifflements stridents résonnant à l'intérieur de leurs casques. Tout d'abord, les vapeurs ne firent qu'ajouter un peu de confusion dans la lumière crépusculaire, puis elles s'épaissirent et prirent l'aspect d'un nuage d'un gris sinistre. Des effets secondaires de nature électrique se manifestaient çà et là. Des feux follets couraient sur les crêtes de rochers qui les entouraient. Le nuage grossit rapidement et les engloutit comme une mer impalpable.

Sharn se retrouva à genoux aux côtés de Malravin. Ils avaient à présent allumé leurs lampes de casque et se dirigeaient rapidement vers l'astronef. Leur progression était pénible. L'effet de déséquilibre rendait difficile le placement instinctif de leurs pieds.

Une fois qu'ils furent en contact avec le métal du sas du *Wilson*, ils sentirent décroître leur panique. Tous deux respiraient péniblement. Le niveau du gaz grisâtre s'était élevé au-dessus de leurs têtes.

Sharn s'écarta de la masse du vaisseau et regarda le ciel. Bertha était toujours visible à travers un halo.

Il était évident qu'Erehwon avait une vitesse de rotation ultra-

rapide. Le monstrueux disque noir se trouvait déjà presque au zénith. Entouré d'un halo d'étoiles déformées, il dominait le petit appareil comme une gigantesque meule sur le point de tomber. Avec hésitation, Sharn leva la main comme pour voir s'il pouvait la toucher.

Malravin lui tira le bras.

« Il n'y a rien à cet endroit, dit-il. C'est le genre de choses que l'on voit en rêve. Comment te sens-tu maintenant ? Très léger, également comme dans un rêve ! Ce n'est qu'un cauchemar et...

— C'est un tissu de sottises que tu me racontes là, Malravin. Tu essaies de te réfugier dans la folie en prétendant que le phénomène n'existe pas. Tu attendras jusqu'au moment où il tombera sur nous et nous écrasera sur le rocher comme des punaises – alors tu verras s'il s'agit d'un rêve ou non ! »

Malravin s'élança en courant vers le sas. Il ouvrit la porte et se hissa à l'intérieur, en faisant signe à Sharn.

Pris d'un accès de rire, Sharn demeura sur place. Les rêveries absurdes de son compagnon, nées évidemment de la peur, l'avaient mis de bonne humeur. Il se sentait beaucoup plus léger. Sur ce point, Malravin avait raison. Cette sensation le portait à l'insouciance.

« Jeter un défi, dit-il, et relever le défi. Toute l'histoire de la vie tient en ces deux termes. Nous le noterons dans le livre. Ceux qui ne le relèvent pas sont collés au mur !

— Tout cela n'est qu'un cauchemar, Eddy. Cette chose que nous voyons là... Ce n'est pas un soleil. Viens donc, pour l'amour de Dieu ! criait Malravin de l'abri du sas.

— Idiot ! Ce n'est pas un rêve ! Ou bien alors, moi aussi je ne suis qu'une fiction... Tout cela, ce sont des balivernes et tu le sais bien. Tu perds la tête, voilà tout ! »

Plein de dédain, il tourna le dos à son compagnon et s'avança sur la plaine à grands pas. Chacun d'eux constituait une sorte de vol plané. Il coupa le circuit d'intercommunication et immédiatement la voix de son camarade disparut. Ce fut la paix totale à l'intérieur du casque.

Il s'aperçut qu'il n'avait plus peur de regarder le monstre tapi dans l'espace.

« Traduisez tout en mots et les choses perdent immédiatement ce caractère mystérieux auquel la peur s'attache. Cet objet au-dessus de nos têtes, c'est un corps physique d'une espèce spéciale. C'est peut-être un phénomène tourbillonnaire qui subit des lois que nous ne comprenons pas encore. C'est peut-être le cœur de la nébuleuse qui provoque des tensions dans l'espace ; des pressions de toute sorte peuvent s'exercer en cet endroit, plus inattendues les unes que les autres. Alors, je traduis les phénomènes en mots, et ils cessent de

m'inquiéter. »

Il en était seulement arrivé au chapitre quatre de l'autobiographie qu'il était en train d'écrire. Il sentit qu'il serait nécessaire d'expliquer, en quelque endroit du livre, peut-être vers le milieu, ce qui poussait un homme à se lancer dans les régions les plus lointaines de l'espace, et ce qui le soutenait en cours de voyage.

Cette aventure sur Erewhon constituait une expérience valable, même sur le plan intellectuel. Cela ferait des souvenirs pour les années à venir – du moins si le monstre ne venait pas l'écraser de sa masse ! Il semblait bondir sur lui, directement au-dessus de sa tête.

Soudain, il se jeta à terre de tout son long, hurlant dans le microphone qui n'était pas branché. Il était trop léger pour se creuser un trou, puissamment, profondément dans le sol. Et il criait de terreur... à s'en rendre sourd.

Il s'arrêta subitement. « J'ai perdu la tête, » se dit-il. Il ferma les yeux en grimaçant. « Sache te dominer, mon petit vieux. Pense à ces idiots, dans le *Wilson*, ils riraient bien s'ils pouvaient te voir. Souviens-toi. Rien ne peut briser un homme qui a suffisamment de ressort. »

Il rouvrit les yeux. L'étape suivante consisterait à se mettre debout.

Le sol se déplaçait sous ses pieds. Pendant un instant il le considéra, fasciné. Une légère poussière de sable glissait sur le rocher, pas très vite, mais régulièrement. Il plaça sa pince de métal dans le courant et la poussière s'accumula devant cet obstacle, comme l'eau devant une digue. C'est un fort vent, pensa Sharn. En examinant le terrain, il s'aperçut que les particules se dirigeaient lentement vers l'ouest. L'horizon occidental était voilé par l'atmosphère nuageuse. La grande silhouette de Bertha y plongeait avec une rapidité appréciable.

Puis des terreurs nouvelles l'envahirent. Il vit Erewhon sous son véritable aspect, un fragment de rocher tourbillonnant dans l'espace. Lui... l'astronef... les autres, s'agrippaient à ce morceau de roche comme des mouches et...

Non vraiment, cela, il ne pouvait pas le supporter, tout seul perdu dans la plaine. Une autre pensée lui vint à l'esprit. Des planétoïdes aussi petits qu'Erewhon ne possèdent pas d'atmosphère. C'était donc que, fort peu de temps avant, cette atmosphère était autre chose. Peut-être une enveloppe de glace emprisonnant le roc.

Soudain, il se sentit une envie de courir. Ce n'était pas seulement du fait d'une peur irraisonnée, son acte avait un mobile logique. Il brancha son de micro et se mit à crier tout en se hâtant vers le *Wilson* : « J'arrive, les copains... Ouvrez ! J'arrive. »

Une partie du capot du moteur était démontée. Les pieds de Malravain émergeaient de la cavité encombrée. À la lumière d'une lampe à arc, il travaillait patiemment à la réparation du cyboscope directionnel.

Les trois autres, assis en rond dans des sièges-baquets, conversaient entre eux. Sharn avait changé de vêtements, s'était frictionné des pieds à la tête et buvait une tasse de Stimulus chaud. Baron et le capitaine fumaient des cigares.

« Nous avons calculé que la période de rotation d'Erehwon est de deux heures cinq minutes, disait Dominguey à Sharn, ce qui nous donne environ une heure de nuit lorsque l'astronef est abrité de Bertha par la masse du planétoïde. Le crépuscule du surlendemain aura lieu juste avant vingt heures, selon le Méridien Galactique.

« À vingt heures, tous les appareils gouvernementaux guettent les signaux de détresse. À l'abri des bruits de fond provenant de Bertha, nous aurons les plus grandes chances d'entrer en contact à ce moment avec le *Grandon* et le *Brinkdale*. Il nous reste encore de l'espoir ! »

Sharn hocha la tête. Mais Baron répondit : « Tu es beaucoup trop optimiste, Billy. Personne ne pourra jamais venir à notre secours. » Il parlait d'un ton amusé, plein de confiance.

« Comment cela ?

— Je te dis que personne ne pourra jamais venir jusqu'à nous, mon vieux. Je m'explique : nous avons laissé l'espace ordinaire derrière nous lors que nous nous sommes enfoncés dans la nébuleuse pour parvenir où nous sommes. Nous sommes d'accord sur le fait que rien dans l'univers ne ressemble à cet endroit...

— Pas le moins du monde, dit Dominguey. Nous sommes d'accord sur le fait qu'en moins de onze cents ans d'expéditions galactiques, nous avons à peine exploré une seule branche d'une seule galaxie. Nous n'en savons donc pas assez pour pouvoir déterminer si cette situation anormale est unique en son genre... Cela dit, j'admets que le coin n'est pas spécialement bien choisi pour un pique-nique. Alors, tu disais ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Billy. Je n'apprécie guère l'humour noir en la circonstance. » Baron sourit comme si sa remarque possédait un sens connu de lui seul. Il fit un geste gracieux de la main. « Nous nous trouvons dans un endroit rigoureusement impossible. Ce monstre qui se promène dans l'espace ne peut être un soleil ou un objet composé de matières connues, sans quoi nos spectroscopes nous auraient renseignés à son sujet. Ce ne peut être un soleil complètement mort, car dans ce cas, nous ne pourrions le distinguer aussi nettement. Ce planétoïde sur lequel nous sommes n'en est pas un : il serait tellement proche de Bertha qu'il serait irrésistiblement attiré par cette énorme puissance gravitationnelle... Tu as eu

parfaitement raison de l'appeler Erehwon ; nous ne sommes... nulle part.

— Mon pauvre Baron, tu es obnubilé par la stupide théorie de Malravin. Tu prétends que nous vivons un cauchemar. Permets-moi de te dire que de telles élucubrations sont uniquement basées sur...

— Je ne veux rien entendre », dit Baron. Son sourire devint plus aimable. « Tu ne pourrais pas comprendre, Sharn. Tu es tellement intelligent que tu préfères dire toi-même ce que je pense, plutôt que d'entendre mon opinion. Mais je vais tout de même te préciser ma pensée. Je ne crois pas que nous soyons le jouet d'un cauchemar... Je pense que nous sommes morts. »

Sharn se leva et se mit à marcher de long en large derrière son siège.

« Tu n'es pas de cet avis, Dominguey ?

— Je n'ai pas l'impression d'être mort.

— Parfait, continue, sans quoi il va nous arriver des ennuis. Tu connais le défaut de la cuirasse chez Baron : il est faible de caractère. Il s'est toujours appuyé sur les méthodes scientifiques. Au cours du dernier millier d'années-lumière, il nous a toujours nourris de faits, rien que de faits. Maintenant, il s'imagine que la science l'a trahi : alors il ne lui reste plus rien. Il n'est plus capable d'envisager le monde physique. Pour lui, une seule conclusion s'impose maintenant : il est mort ! Classique symptôme régressif !

— Tu mériterais qu'on te botte le derrière, dit Dominguey. De tous les idiots prétentieux et bavards que j'ai rencontrés dans ma vie, tu es incontestablement le plus pur spécimen ! Jim a du moins le mérite de proposer une idée. Après tout, elle n'est pas tellement invraisemblable : que savons-nous de la mort ? Rien ! Essaie de te représenter cette période qui suit l'arrêt du cœur, lorsque le corps, et particulièrement le cerveau dans sa boîte osseuse, conserve encore quelque chaleur. Que se passe-t-il alors ? Supposons que pendant cet intervalle, le cerveau se vide de sa substance comme un seau d'eau qui s'écoule dans le sable. Ne penses-tu pas que cet organe serait le siège de phénomènes hallucinatoires intenses ? Après tout, ce que nous voyons se passer autour de nous pourrait être le type même de ce que pourraient éprouver des hommes de l'espace en période d'agonie. Il est possible que nous nous soyons jeté la tête la première dans un agglomérat de matière, en pénétrant dans la nébuleuse du Crabe. Soit, nous sommes donc morts. Ce sentiment d'impuissance que nous ressentons tous signifie peut-être que nous sommes étendus en réalité dans notre poste de pilotage dont les parois se sont écrasées sur nous. »

Baron applaudit avec nonchalance : « Bravo, ton exposé est bien

supérieur à celui que j'aurais pu faire, Billy !

— Ne t'imagines pas que j'y crois, mon petit vieux, dit Dominguey froidement. Tu me connais : jusqu'à mon dernier souffle, je ne cesserai jamais de plaisanter. »

Il se redressa devant Sharn.

« Ce que je voulais te dire, Eddy, c'est que tu es beaucoup trop épris de tes propres opinions. Je sais comment travaille ton cerveau. Ton plus grand bonheur, c'est d'arriver à te persuader que les autres sont inférieurs à toi dans une situation donnée. Maintenant, si tu as une théorie à nous proposer qui nous permette de nous adapter à ce département particulier de l'enfer, nous serions, Jim et moi, fort heureux de l'entendre.

— Passe-moi un cigare », dit Sharn. Il avait assisté à de semblables explosions de la part du capitaine : Dominguey était donc moins équilibré qu'il ne voulait le laisser paraître. Dominguey serait dangereux en période de crise. Et la crise, mon Dieu, elle n'était pas très loin.

Sharn prit le cigare, l'alluma et s'assit. Dominguey prit place à ses côtés en le considérant avec intérêt. Ils fumèrent tous deux en silence.

« Alors, vas-y, Eddy. Il serait grand temps que nous fassions tous un petit somme. Nous sommes épuisés les uns et les autres et ça commence à se voir.

— Sur toi, peut-être, Dominguey. » Sharn se tourna vers Baron, languissamment étendu sur sa chaise. « Est-ce que tu m'écoutes, Baron ? »

Baron hocha la tête sans lever les yeux.

« Vas-y, ne t'occupe pas de moi. »

Tout serait tellement plus simple si l'on n'était qu'un simple robot, pensait Sharn. Aucune de ces frictions entre personnalités différentes n'existerait.

Toute difficulté suscite des problèmes de situation, et en plus de caractère. Comme s'il ne suffisait pas de lutter contre son propre tempérament, il faut encore supporter celui des voisins. Il tira son calepin avec l'intention de noter cette pensée, lorsqu'il surprit le regard du capitaine fixé sur lui et se mit brusquement à parler.

« À quoi rime cette sotte discussion ? Nous sommes ici pour faire un travail d'observation – faisons notre besogne, sacrebleu ! En sortant, tu nous as dit, à Ike et à moi, d'observer l'atmosphère. C'est ce que j'ai fait. Plutôt que d'échafauder des théories insensées, tu aurais aussi bien fait d'aller constater la chose *de visu*. Et cette curieuse sensation corporelle... cette affreuse impression qu'un autre se glisse dans votre combinaison... Mais il n'est pas nécessaire d'être un esprit supérieur pour comprendre qu'elle possède une explication

rationnelle, évidente. »

Baron se leva et s'éloigna. « Ne t'en va pas lorsque je parle, Baron ! dit Sharn avec colère.

— Je vais voir comment Malravin se débrouille, puis j'irai me coucher. Si tu as quelque chose d'intéressant à nous communiquer, Billy me le dira en deux mots un peu plus tard. Tes fariboles n'ont pas de sens pour moi. Je suis fatigué de tes éternels discours.

— Fatigué ? Alors que tu es mort ? Tu as besoin de dormir, alors que tu te trouves dans le repos éternel ?

— Laisse-le tranquille, pour l'amour du Ciel, et termine ce que tu as à dire ! dit Dominguey avec un bâillement. Écoute, Eddy, nous sommes dans une très mauvaise passe. Ce n'est pas seulement que nous soyons bloqués sur Erehwon, ce qui n'est déjà pas si mal. Mais si nous continuons à nous prendre ainsi aux cheveux, ça finira dans le sang. J'ai l'impression que tu deviens un excellent candidat pour la hache.

— Caresserais-tu des projets de meurtre, Dominguey ? Ce serait une nouvelle manière de chercher un refuge contre les réalités de notre situation, je suppose ?

— Assez de ce verbiage, Sharn ! C'est un ordre ! Tu parlais de cette étrange sensation corporelle que nous avons ressentie sur le rocher. Inutile d'en faire tant de mystère. Cela provient du fait que notre pesanteur est provoquée, non par Erehwon, mais par la grande Bertha. Notre masse s'oriente en partie selon la position où se trouve Bertha, et non point par rapport au planétoïde sur lequel nous nous trouvons. Bien entendu, cela nous procure quelques sensations étranges, de par l'influence exercée sur nos propriocepteurs et les canaux semi-circulaires de notre oreille interne. Lorsque Bertha se lève, notre intellect doit lutter contre la tendance que notre corps éprouve à considérer l'est comme le *bas* – ou autrement dit le sol. Lorsqu'elle est au-dessus de nos têtes, la situation est moins gênante ; mais notre masse se comporte comme l'aiguille d'une boussole qui aurait toujours tendance à se diriger vers l'astre en question. T'ai-je retiré les mots de la bouche ? »

Sharn hocha la tête.

« Puisque tu es si fort, Billy, tu en as probablement déduit que Bertha est une étoile, une grande étoile. Une étoile dotée d'une masse anormalement grande. Anormalement, je le souligne. Sa croissance est favorisée par un ensemble de circonstances uniques. Elle se gorge de manière stellaire qu'elle dérobe à la nébuleuse. Sa masse doit être vingt-cinq millions de fois celle de notre Soleil. »

Dominguey laissa échapper un sifflement. « Joli !... Je conçois qu'elle soit particulièrement bien placée pour opérer une croissance stellaire. Ainsi, tu penses qu'il ne s'agit que d'une accumulation

gigantesque de matière inerte ?

— Pas du tout. Dans ce sens, il n'existe pas de matière inerte. Baron est l'homme de science. Il te le dirait s'il n'avait pas pris le départ pour le royaume d'Utopie. La concentration d'une masse aussi gigantesque de matière détermine des pressions effroyables. Non, ce que je dis, c'est que Bertha est un soleil terriblement vivant, constitué par de la matière nébuleuse morte. »

« Tout cela ne tient pas debout, Eddy. Nous n'arrivons même pas à la voir distinctement : ce n'est qu'une masse de ténèbres à peine discernable. Si la théorie était correcte, Bertha serait une géante blanche. Nous en sommes si proches que nous serions volatilisés.

— Non, tu oublies tes principes élémentaires de relativité. J'ai étudié la question. Il ne s'agit pas d'une hypothèse farfelue. Si j'ai avancé que la masse de Bertha était vingt-cinq millions de fois celle du Soleil, c'est pour une bonne raison : lorsqu'une étoile atteint des proportions aussi gigantesques, la force de gravitation qui se développe à sa surface est tellement colossale que la lumière elle-même ne peut plus s'échapper dans l'espace. »

Dominguey reposa son cigare et fixa bouche bée la plus proche cloison.

« Par tous les saints du paradis, est-ce possible, Eddy ? Quelles conséquences en découlent ? Peux-tu donner une preuve de ce que tu avances ?

— Il y a la distorsion visible de la lumière provenant des étoiles, par la masse de Bertha. Cela peut te donner une idée des forces gravitationnelles mises en jeu. L'interféromètre donne quelques indications. Il fonctionne encore ; je m'en suis servi sur la surface du planétoïde avant de rentrer à bord. Pourquoi n'as-tu pas fait l'expérience ? Je suppose que toi et Baron avez été pris de panique, comme Malravin ? Bertha possède un diamètre apparent de vingt-deux degrés d'arc. Si sa masse correspond aux chiffres que j'ai indiqués, on peut calculer son diamètre en kilomètres. Cela doit faire environ trois cent quarante-six fois celui du soleil, soit quatre cent quatre-vingt millions de kilomètres. C'est beaucoup, je le sais, mais cela nous donne une indication approximative. Et, partant de là, un simple calcul trigonométrique nous donnera la distance qui nous sépare de Bertha. Cela fait un peu moins de deux milliards six cent millions de kilomètres. Sais-tu ce que cela veut dire ? Nous sommes aussi loin de Bertha qu'Uranus l'est du Soleil, ce qui, avec la taille de Bertha, signifie que nous sommes pratiquement sur elle.

Maintenant tu commences à me faire réellement peur », dit Dominguey. Il semblait véritablement effrayé, appuyant le bout des doigts sur ses tempes et tendant ainsi sa peau brune sur ses

pommettes. Baron et Malravin se querellaient derrière eux. Baron avait trébuché sur le pied de l'autre qui était étendu dans le capot du moteur, et ils faisaient assaut de jurons. Ni Dominguey ni Sharn ne firent attention à la dispute.

« Il y a une lacune dans ta théorie, dit enfin Dominguey.

— Laquelle ?

— Si Erehwon était tellement proche de son astre, il ne pourrait jamais demeurer en orbite. Il serait aspiré par Bertha. »

Sharn fixait le capitaine, préparant sa réponse. La vie n'était que misère, mais il y avait toujours quelque joie à être tiré de sa misère.

« La réponse à cette question m'a été fournie lorsque je me roulais à l'extérieur sur la surface rocheuse, dit-il. La vapeur se dirigeait vers moi au-dessus du sol. Je savais qu'Erehwon, du fait de ses dimensions restreintes, était incapable de retenir une atmosphère pendant un temps appréciable. J'en déduis qu'il n'y a pas si longtemps, cette atmosphère stagnait dans les cavités de la surface, sous forme liquide. Tu me suis ? »

Dominguey fit un mouvement de déglutition et dit : « Continue.

— Tu as émis l'hypothèse qu'Erehwon était un satellite de Bertha, Dominguey. Tu te trompais. Erehwon provient d'une région plus froide. Les rochers s'échauffent. Nous ne nous sommes pas posés sur un planétoïde – nous sommes accrochés sur un rocher tourbillonnant, qui fonce rapidement sur ce soleil. »

4

Il y eut un bruit de coups et Malravin poussa un grognement. Il se précipita sur Baron et les deux hommes s'empoignèrent, se martelant mutuellement le dos d'assez sotte façon. Dominguey et Sharn se précipitèrent et les séparèrent. Mort ou pas, Baron donnait des preuves évidentes de vitalité.

« Alors, dit Dominguey avec fureur, voilà que nous commençons à nous colleter. Nous avons besoin de sommeil. Vous trois, couchez-vous et prenez des sédatifs. Je vais continuer la réparation du cyboscope, Malravin. Mettez le réveil à dix-neuf heures cinquante M. G., pour ne pas manquer d'appeler le *Grandon* et le *Brinkdale*. Nous voulons tous sortir d'ici. Allons, exécution. Toi aussi, Eddy. Tu m'as convaincu. Nous allons partir le plus tôt possible. C'est pourquoi je veux travailler en paix. »

Ils protestèrent tour à tour ; mais Dominguey n'était pas homme à se laisser influencer. Les poings sur les hanches, il les regardait se

hisser dans leurs couchettes avec un visage impassible. Puis il haussa les épaules, ajusta le réveil sur le panneau de contrôle et se glissa dans le compartiment du moteur.

Il ne s'agissait pas d'un simple échange de pièces. Heureusement, l'appareil possédait des pièces de rechange pour les petites cellules de la grande spirale du cyboscope qui assurait la direction de l'astronef. Mais la spirale elle-même avait été faussée par les tensions anormales auxquelles elle avait été soumise depuis leur entrée dans la nébuleuse.

Malravin avait vidé le bain d'huile et démonté le capot, mais le remontage constituait un travail de précision que ne favorisait pas l'angle incommode sous lequel il fallait opérer.

Le temps passa...

Dominguey écoutait le bruit de sa propre respiration, lorsque le réveil sonna.

Il sortit du capot du moteur et pénétra dans la cabine. Sharn et Malravin étaient déjà levés et s'étiraient.

« Je viens de faire quatre heures de labeur, dit-il avec un bâillement. Eddy, vois si tu peux entrer en contact avec les autres astronefs ? Je vais boire un verre et piquer un petit somme. Nous serons bientôt prêts à prendre le départ. »

À ce moment, il aperçut Baron, sa face cireuse, la tache écarlate sur sa poitrine.

En deux enjambées, Dominguey se trouva auprès de la couchette. Baron était étendu sur son côté gauche, étreignant la couverture dans ses mains crispées. Il était mort, un couteau entre les côtes.

Le capitaine poussa un cri qui fit dresser les deux autres sur leurs pieds.

« Il a été assassiné. Jim a été assassiné ! L'un de vous deux... » Il se tourna vers Sharn. « Sharn, c'est toi ! Tu l'as tué avec ton propre couteau d'explorateur. Pourquoi ? Pourquoi ? »

Sharn était devenu aussi pâle que Dominguey.

« Tu mens ! Ce n'est pas moi. Je dormais dans ma couchette. Je ne me suis pas querellé avec Baron. Et Malravin, il ne s'est pas battu avec lui, non ? C'est toi, Malravin, avoue ! »

La sonnette du réveil sonnait toujours. Ils criaient tous à la fois. « Ne me traitez pas d'assassin, dit Malravin. Je dormais à poings fermés, j'avais pris un sédatif selon les ordres. C'est l'un de vous deux qui a commis le crime. Je ne suis pas mêlé à cette histoire.

— Tu as un œil poché, Malravin, dit le capitaine. C'est l'œuvre de Jim Baron. L'as-tu poignardé pour te venger ?

— Pour l'amour du Ciel, appelons les autres appareils pendant qu'il en est encore temps. Tu sais très bien que je suis incapable d'un pareil crime. C'est probablement toi le coupable, tu ne dormais pas !

— Je n'ai pas quitté le capot du moteur pendant tout ce temps.

— Vraiment ? Et comment pourrions-nous le vérifier ?

— Oui, il a raison, Dominguey, dit Sharn. Comment pouvons-nous savoir ce que tu avais derrière la tête ? Est-ce pour cette raison que tu nous as ordonné d'aller dormir ?

— C'est ce qu'il a fait, le maudit assassin ! cria Malravin. Je me demande pourquoi il ne nous a pas réglé notre compte à tous pendant qu'il y était ! » Il leva les mains et se précipita sur Dominguey.

Le capitaine fit un pas de côté et frappa Malravin au passage. Le coup n'était pas très fort. L'autre mugit et revint à la charge. Sur la table, se trouvait une clef à molette dont il s'était servi plus tôt pour démonter le capot du moteur. Dominguey en frappa Malravin à la base du cou. Le grand gaillard entra en collision avec une chaise et s'écroula avec elle sur le sol, heurtant violemment sa tête contre la cloison au passage.

« Tu en veux ta part ? » demanda Dominguey en se tournant vers Sharn, la clef brandie.

Tremblant, Sharn prononça le mot : « Non. »

« Occupe-toi d'Ike pendant que j'essaie d'envoyer des signaux. » Avec un bref hochement de tête, il se dirigea vers le panneau de signalisation et coupa la sonnerie. Le silence se fit aussi impressionnant que le tumulte l'avait été quelques instants auparavant. Il ouvrit la subradio et commença de lancer des appels.

Sharn se laissa tomber à genoux et souleva la tête de Malravin aussi doucement qu'il put.

L'homme ne bougea pas. Avec un gémissement, Sharn essaya de s'adapter aux circonstances. Il s'efforçait de rassembler ses esprits. Il murmura : « Les hommes déclenchent les événements ; les événements affectent les hommes. Une fois qu'ils sont déclenchés, l'homme peut en devenir la victime. Lorsque je suis entré au service spatial, j'avais entrepris une action décisive ; mais les lecteurs pourront penser que depuis que j'ai été à la merci... à la merci... »

Il se mit à pleurer. Malravin était mort lui aussi. Son cou était brisé. Dans sa tête encore chaude, les pensées coulaient vers l'oubli...

Au bout d'un certain temps, Sharn se rendit compte que Dominguey s'était arrêté de parler. Seuls un incompréhensible galimatias et des bruits de fond sortaient de la subradio.

Il leva les yeux. Le capitaine dirigeait sur lui un pistolet ionique.

« Je sais que tu as tué Jim Baron, Sharn », dit-il, la tension le faisait grimacer.

« Et moi, je sais que tu as tué Malravin. Je t'ai vu... l'instrument du meurtre se trouve sur le sol. »

Le pistolet ionique vacilla.

« Ike est mort ?

— Mort comme Baron que tu as tué. Tu es malin, Dominguey, tout à fait le Superman silencieux qui domine toujours son entourage. Maintenant, tu vas sans doute me tuer. Avec trois corps de moins, le *Wilson* s'enlèvera plus facilement, n'est-ce pas ? Ça tombe à pic car nous nous rapprochons sans cesse de Bertha.

— Je ne vais pas te tuer, Sharn, pas plus que je n'ai tué Baron. Pour Malravin, c'est un accident. J'entends un signal. »

Il fit pivoter sa chaise et augmenta le volume du poste. Sous les craquements des parasites, une faible voix les appelait :

« M'entendez-vous, *Wilson* ? M'entendez-vous, *Wilson* ? Ici Grant du *Brinkdale*. À vous !

— Allô ! Grant ! Allô ! Grant ! » Tout en parlant, le capitaine déplaçait le micro afin de pouvoir tenir Sharn sous la menace de son arme. « Ici Dominguey du *Wilson*. Nous nous sommes posés sur un astéroïde, pour réparations. Si je vous lançais une onde porteuse, pourriez-vous garder le contact ? La situation est très critique. L'aube se lèvera dans moins d'une heure et à ce moment les parasites brouilleront la réception. »

Très loin, au fond d'un grand puits de temps et d'espace, une voix fluette réclamait l'onde porteuse. Dominguey brancha l'émetteur et se tourna vers Sharn.

Celui-ci était toujours accroupi près de Malravin. Il avait repris son sang-froid.

« Tu vas te débarrasser de moi tout de suite, Dominguey ? demanda-t-il. Maintenant, plus de témoins gênants !

— Lève-toi, Sharn. Mets-toi le long du mur. Je veux m'assurer que Malravin est réellement mort et que tu ne mijotes pas quelque stupide tour de ta façon.

— Il est tout ce qu'il y a de plus mort. C'est du travail bien fait. De même que pour Baron. Mais avec lui c'était plus facile ; non seulement il dormait, mais le pauvre garçon se croyait déjà mort.

— Tu es malade, Sharn. Mets-toi contre le mur comme je te l'ai ordonné. »

Ils prirent leurs nouvelles positions, Sharn contre le mur près du hublot fermé, Dominguey près du cadavre sur le sol. Ils se déplaçaient lentement, se surveillant l'un l'autre, avec des masques impassibles.

« Il est bien mort, dit Sharn.

— Oui, il est bien mort, Sharn. Enfile ta combinaison spatiale.

— Tu veux lui offrir un service funèbre ? Tu es fou, Dominguey. Dans quelques heures, nous serons volatilisés.

— Fou toi-même, espèce de vipère ! Enfile ta combinaison spatiale. Je ne veux pas de toi ici pendant que je travaille. Je n'ai pas confiance

en toi. Je sais que tu as tué Baron ; tu es fou à lier. Il a supporté tes bavardages avec moins de patience qu'aucun d'entre nous. Tu ne peux pas supporter quiconque se refuse à te servir d'auditeur bénévole, hein ? Mais pour ce qui est de me tuer, n'y compte pas. Tu iras attendre à l'extérieur jusqu'au moment où nous serons prêts à décoller, ou quand le *Brinkdale* viendra nous recueillir. Allons, dépêche-toi, enfile ta combinaison.

— Tu vas me laisser ici pour compiler une anthologie sur le meurtre dans les espaces galactiques ? Au-delà du système solaire, la parole de l'homme devient le verbe de Dieu. »

D'un geste rapide, Dominguey lui administra une claque sur la joue.

« ... et la main de Dieu », murmura Sharn. Il se dirigea vers sa combinaison. Sous la menace du pistolet ionique, il l'enfila à regret. Dominguey le poussa vers le sas.

« Ne me renvoie pas au-dehors, je t'en supplie, Dominguey. Je ne pourrai pas le supporter. Ligote-moi plutôt à ma couchette...

— Marche, mon bonhomme ! Il faut que je termine ma réparation, je ne t'abandonnerai pas !

— Je t'en prie, capitaine Dominguey. Je jure que je suis innocent. Tu sais bien que je n'ai pas touché un cheveu de Baron ! Je vais mourir sur ce rocher ! Pardonne-moi !

— Je te permettrai de rester si tu me rédiges une déclaration par laquelle tu avoues avoir tué Baron.

— Tu sais parfaitement que ce n'est pas vrai. C'est toi qui l'as assassiné pendant que nous étions tous endormis. Il pensait que nous étions morts... tu as craint que la folie ne s'empare de l'équipage, alors tu l'as tué. À moins que ce ne soit Malravin. Oui, c'est Malravin qui a tué Jim, Dominguey. C'est évident. Te souviens-tu, nous parlions ensemble pendant qu'ils se querellaient ! Ce n'est pas notre faute. Ne nous sautons pas mutuellement à la gorge maintenant que nous ne sommes plus que deux. Il faut que nous partions d'ici, vite ! Nous nous sommes toujours bien entendus, nous avons exploré la galaxie ensemble...

— Avoue ou sors, Sharn ! Je sais que tu es le meurtrier. Je ne peux te garder ici. Tu me tuerais. »

Sharn cessa de protester. Il passa une main dans ses cheveux moites et s'adossa à la cloison.

« C'est bon, je vais signer. Tout plutôt que de sortir encore une fois. Je pourrai toujours dire que j'ai signé sous la menace. »

Dominguey l'entraîna jusqu'à la table, saisit un bloc-notes sur la table-radio et obligea Sharn à rédiger un bref aveu du meurtre de Jim Baron. Il le mit dans sa poche et braqua de nouveau son pistolet sur son camarade.

« Maintenant, dehors, dit-il.

— Non, Dominguey ! Tu m'as trompé... je t'en prie...

— Il faut que tu sortes, Sharn. Avec ce papier dans ma poche, tu n'hésiterais pas à me descendre à la première occasion.

— Tu es fou, Dominguey, un fou rusé ! Tu vas te débarrasser de moi pour m'accuser de tous les crimes...

— Je compte jusqu'à cinq, Sharn. Si tu n'es pas entré dans le sas au bout de ce temps, je te donne ma parole que je te désintègre sur place. »

À voir l'expression de son visage, on ne pouvait douter qu'il eût mis sa menace à exécution.

En pleurant, Sharn entra dans le sas à reculons. La porte se referma sur lui. Il entendit Dominguey purger l'air sur le panneau extérieur. En toute hâte il ferma son casque. La pression tomba au niveau extérieur.

Lorsque ce fut fini, il ouvrit la porte, déboulonna l'un des leviers du panneau de commande et le coinça dans le chambranle de manière à l'empêcher de se fermer. Ainsi le chemin du retour dans le vaisseau ne serait pas bloqué.

Puis, pour la seconde fois, il s'avança sur la surface d'Erehwon.

5

Les conditions extérieures se modifiaient rapidement. Bertha surgit dans le ciel, entourée d'une onde de choc d'étoiles déformées. Les étoiles lointaines prêtaient à la scène un halo de lumière confuse.

Elle se levait avec de l'avance sur l'horaire établi par les hommes : la liaison avec le *Brinkdale* était déjà coupée. Le diamètre apparent du gigantesque disque avait augmenté. Erehwon se précipitait effectivement sur Bertha.

Sharn se demandait pourquoi il n'était pas déjà réduit en cendres en dépit du système de réfrigération qui se trouvait dans sa combinaison. Mais puisque Bertha était tellement gigantesque, les ondes calorifiques ne pouvaient pas davantage s'échapper de sa masse. Quel monstre effroyable ! Il le contemplait dans un paroxysme de frayeur, se sentant de plus en plus allégé, attiré par la masse colossale. Le globe noir le surplombait de toute son énormité... symbole de quoi ? De vie, de fertilité, de mort, de destruction ? Il semblait combiner tous les aspects du monde dans son essor majestueux.

« En plein cœur de l'expérience – se trouver en plein cœur de l'expérience... cela ne transcende-t-il pas le goût des plaisirs moindres ? » pensa-t-il.

Il sentit son calepin noir inaccessible dans sa combinaison. Puisqu'il ne pouvait l'atteindre, il aurait aussi bien fait de le laisser sur Terre. C'était une perte considérable – non seulement pour lui-même mais aussi pour les autres, qui auraient pu le lire et qui se seraient trouvés stimulés par son travail. Les mots lui venaient à présent, denses, riches comme le sang, arrivant un à un tout d'abord, comme des oiseaux qui se seraient posés sur son épaule, puis en essaims.

Finalement il se tut, pétrifié sous ce regard noir. Sa solitude était extrême... seul, dans toute la création, il avait été choisi pour être le témoin de ce phénomène physiquement impossible.

Il brancha son micro et s'adressa à Dominguey.

« Je voudrais rentrer à bord. J'ai besoin de faire certains calculs. Je commence à comprendre Bertha. Ses propriétés constituent des impossibilités physiques. Tu comprends cela, Dominguey ? Alors, comment se fait-il qu'elle existe ? C'est peut-être que sous sa surface, dans des conditions inimaginables, elle crée de l'antimatière. Nous avons fait une extraordinaire découverte, Dominguey. Peut-être donnera-t-on mon nom à ce processus : l'effet Sharn. Laisse-moi rentrer, Dominguey... » Mais il se parlait à lui-même, et ses paroles se perdaient dans son casque.

Il demeurerait muet, penché devant la chose noire.

Déjà Bertha se couchait. L'atmosphère cotonneuse s'enfuyait sur les roches, suivant toujours la ronde du soleil, comme une marée. Le brouillard se raréfiait maintenant, dépassait à peine le niveau de l'épaule, car les molécules qui le composaient s'échappaient progressivement dans l'espace.

L'attraction changea de sens. Le corps de Sharn lui indiquait que c'était « en bas » qu'était le monstre au niveau de l'horizon et qu'il marchait sur une falaise verticale comme une mouche sur un mur.

Bien qu'il combattît cette sensation, lorsqu'il se retourna vers le *Wilson*, il eut l'impression d'entreprendre une ascension, et les vapeurs circulaient à côté de lui comme une cascade inversée.

Sans se préoccuper du brouillard, Sharn se dirigea vers le sas. Il se souvenait de l'épais bloc de miostène qui pendait à l'une des cloisons du sas, flanqué d'un stylo. Il se trouvait placé là en cas d'urgence : c'était le moment ou jamais.

À l'instant où il tendait le bras pour l'atteindre, la voix rude de Dominguey lui parvint aux oreilles à travers les écouteurs.

« Écarte-toi du sas, Sharn. J'ai remonté le capot du cyboscope et je me prépare à décoller. Il faut que je risque la manœuvre. Écarte-toi de l'appareil !

— Ne m'abandonne pas. Dominguey, je t'en supplie ! Tu sais bien que je suis innocent !

- J'ai tes aveux ! Écarte-toi, je vais faire la mise à feu !
- Mais j'ai fait une découverte importante !
- Écarte-toi ! »

Le contact fut coupé. Sharn cria dans son casque. Seul l'univers lui répondit.

Étreignant le bloc de miostreñe, il s'écarta du sas en courant. Il courut à la poursuite de la dernière bande de vapeur, aspirée le long du sol comme un ver disparaît dans son trou. Il descendit une pente qui tendait à rejoindre l'horizontale comme par une suite de mouvements en dents de scie. Le grand soleil avait disparu derrière le groupe de rochers qui tenait lieu d'horizon.

Une tour de stratifications déformées s'éleva devant lui. Il se pencha derrière elle et jeta un regard en arrière.

Un flot de lumière dorée vira au blanc ; un gros nuage de fumée se transforma en traînées rectilignes qui se précipitèrent dans sa direction : l'astronef prenait son essor.

Presque aussitôt, il disparut derrière l'horizon, vers le nord. Le mouvement fut si soudain, si imprévisible que Sharn pensa qu'il s'était écrasé. Puis il se rendit compte à quelle vitesse l'astronef et le planétoïde se déplaçaient l'un par rapport à l'autre. Il ne devait plus le revoir.

Plus calme maintenant, il se redressa et regarda autour de lui. Dans le roc, s'ouvrait un grand cratère. Les dernières traînées de fumée s'y engouffraient. Il s'approcha de la faille et regarda. Un grand œil s'ouvrit devant lui.

Sharn recula plein d'alarme, explorant son cerveau pour s'assurer qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion. C'est alors qu'il comprit ce qu'il avait vu. Erehwon n'était qu'une mince dalle de pierre percée en son milieu. Ce qu'il avait aperçu, c'était Bertha de l'autre côté. Dans une minute, elle se lèverait encore.

Maintenant, l'illusion du jour et de la nuit, qui avait fait croire aux passagers du *Wilson* qu'ils s'étaient posés sur une planète ou un planétoïde, se trouvait dissipée. Ce grand œil portait la vérité dans son regard. Sharn était perdu sur un infinitésimal fétu de roc qui se précipitait de plus en plus vite vers sa perte.

Il s'assit et posa son bloc sur ses genoux. Au même instant, le soleil se leva de nouveau. Il se rua à travers la voûte céleste et disparut aussitôt.

Erehwon ne portait plus maintenant aucune trace de vapeur pour suivre la course de Bertha. Une autre illusion s'était évanouie. De toute évidence, c'était le fragment de rocher qui tournait sur lui-même et non pas l'énorme soleil noir. Ce dernier était stationnaire. Il remplissait l'espace, comme un immense et terne bouclier invitant

tout et tous à se précipiter dans son sein.

Sharn commença d'écrire sur son bloc en lettres capitales :

« De même que ce rocher est dépouillé de tout ce qui le faisait ressembler à un monde, de même je deviens un homme dépouillé de toutes ses caractéristiques. Je suis devenu aussi nu qu'un symbole. Aucune question ne me concerne plus. Qu'on ne me demande pas si j'ai tué un homme à bord de l'astronef, je ne m'en souviens pas. Je n'ai plus de mémoire, je n'en ai plus besoin. Je sais seulement que je possède le point de vue le plus grandiose de tout l'univers sur la mort... Je... »

Mais le rocher tourbillonnait si vite à présent qu'il lui devint impossible d'écrire. Une spirale de lumière noire remplit l'espace. Elle s'élargissait à mesure qu'il se rapprochait de Bertha. Il s'étendit sur le rocher afin d'observer, les nerfs tendus dans un suprême effort pour ne rien perdre du spectacle, se retenant à la roche tandis que son poids variait au rythme de la noire spirale.

Au moment où il jetait le bloc, le dernier mot qu'il avait écrit sur la page attira son regard, et il leva un sourcil en reconnaissant à quel point il était approprié :

« Je(3)... »

Traduit par PIERRE BLLON.
The impossible star.

L'ÉTOILE NOIRE

Par Robert Silverberg

Lorsqu'une étoile d'une taille un peu plus importante que celle du soleil s'effondre sur elle-même après avoir brûlé la majeure partie de sa substance, elle peut donner naissance à un trou noir : sa densité devient telle qu'elle ne laisse plus échapper la lumière et qu'elle se contracte jusqu'à disparaître de notre univers. Évolution fascinante pour un astrophysicien. Sauf peut-être quand il s'agit d'aller y voir de très près. Car avec la matière et la lumière, qui sait si le trou noir ne peut dévorer l'esprit ?

LORSQUE nous arrivâmes à l'étoile noire, le microcéphale, la fille adaptée et moi, nos querelles commencèrent. Nous formions un drôle de lot, au départ. Le microcéphale provenait de Quendar IV, un endroit où les naturels ont la peau grise huileuse, les épaules fuyantes et la tête pratiquement inexistante. Mais, au moins, il était tout à fait différent. Pas comme la fille, que je haïssais pour cela.

Elle venait d'une planète du système de Procyon où l'atmosphère était plus ou moins de type terrestre, mais la gravité à peu près le double de la nôtre. Il y avait d'autres différences encore. Elle était épaisse aux épaules, épaisse à la taille, un vrai bloc. Les chirurgiens génétiques avaient commencé leur travail sur du matériel humain, mais ils l'avaient transformé en quelque chose de presque aussi « différent » que le microcéphale. Presque.

Nous formions une équipe scientifique, paraît-il. Chargée d'observer les derniers instants d'une étoile mourante. Un gros effort de coopération interstellaire. Choisissez trois spécialistes au hasard ; flanquez-les dans un vaisseau spatial ; lancez-les au milieu de l'espace, avec pour mission d'observer ce que l'homme n'a jamais observé auparavant. Une chouette idée. Noble, exaltante et tout. Nous connaissions notre affaire. Nous étions l'équipe idéale.

Mais nous n'éprouvions aucun désir de collaborer. Car nous nous

détestions.

La fille adaptée, Miranda, était aux commandes le jour où l'étoile noire fut en vue pour la première fois. Elle passa des heures à l'étudier toute seule avant de daigner nous faire savoir que nous étions arrivés à destination.

J'entrai dans la cabine d'observation. La masse de chair musculeuse de Miranda débordait de partout le fauteuil poli qui faisait face à l'écran de contrôle. Le microcéphale se tenait debout à côté d'elle, courte silhouette érigée sur une structure osseuse en forme de trépied qui lui tenait lieu de jambes et surmontée d'épaules démesurées qui cachaient à peu près la minuscule tête façon coupole. Naturellement, rien n'oblige un organisme à avoir le cerveau sous le crâne plutôt que douillettement installé à l'abri du thorax, mais je n'avais jamais pu me faire à la vue de cette créature. Ma tolérance à l'égard des extra-terrestres est plutôt limitée.

« Regardez », dit Miranda, et l'écran scintilla. L'étoile noire était en plein milieu, à une distance de peut-être une huitaine de jours-lumière – le plus près que nous osions approcher. Elle n'était pas tout à fait morte, ni tout à fait noire. Je la contemplai avec fascination. C'était quelque chose d'énorme, quatre fois la masse solaire, les restes impressionnants d'une ancienne géante. Sur l'écran scintillait ce qui ressemblait à un gigantesque champ de lave. Des îles de cendres et de scories de la taille d'un continent dérivait au milieu d'un océan de magma miroitant en fusion. Une incandescence rougeâtre consumait l'écran. Noir contre rouge, l'étoile moribonde palpitait d'une ancienne puissance. Dans les profondeurs de ce monstrueux amas de scories, des noyaux compressés gémissaient et craquaient. Jadis, la radiance de cette étoile avait éclairé tout un système solaire. Mais je n'osais songer aux milliards d'années qui s'étaient écoulées depuis, ni aux civilisations qui peut-être avaient salué la source de toute lumière et de toute chaleur avant la catastrophe.

Miranda déclara : « J'ai déjà opéré les relevés thermiques. La température de surface avoisine cinq cents degrés en moyenne. Impossible de tenter un atterrissage. »

Je lui lançai un regard mauvais. « À quoi peut nous servir la température moyenne ? Faites un relevé spécifique. Une de ces îles... »

— Les masses de cendres sont portées à cent vingt degrés. Dans les intervalles il fait plus de cinq cent cinquante degrés. Ce qui fait une moyenne générale de cinq cents degrés. Vous seriez carbonisé sans avoir le temps de dire ouf. Si vous désirez y aller, surtout ne vous gênez pas. Vous avez mon entière bénédiction.

— Je n'ai jamais dit...

— Vous avez laissé entendre qu'il y avait un coin sûr pour atterrir sur cette boule de feu », coupa Miranda. Sa voix avait la profondeur

d'un basson. Ce n'était pas la place qui manquait pour la résonance dans sa vaste poitrine. « Vous jetez sournoisement la suspicion sur mes capacités de...

— Nous utiliserons la chenillette pour notre inspection, intervint le microcéphale, raisonnable comme toujours. Il n'a jamais été question d'atterrir en personne sur l'étoile. »

Miranda s'apaisa. Je contemplai avec émerveillement le spectacle qui remplissait l'écran.

Une étoile met longtemps pour mourir, et l'ancêtre que j'avais sous les yeux m'impressionnait par son âge colossal. Elle avait brillé d'un éclat flamboyant durant des milliards d'années, jusqu'à ce que l'hydrogène qui lui servait de combustible se fût épuisé et que son foyer thermonucléaire eût commencé à s'éteindre en crachotant des flammes. Une étoile dispose de moyens de défense contre le refroidissement. Lorsque ses réserves de combustible s'amenuisent, elle se met à se contracter, augmente sa densité et convertit son énergie potentielle gravitationnelle en énergie thermique. Elle assume une nouvelle vie. Devenue une naine blanche, avec une densité de l'ordre de plusieurs tonnes par centimètre cube, elle brûle de façon stable jusqu'au moment où elle finit par devenir obscure.

Cela fait des siècles que nous étudions les naines blanches, et nous connaissons leurs secrets – c'est du moins ce que nous croyons. Une boulette de matière issue d'une naine blanche gravite en ce moment autour de l'observatoire de Pluton pour que nous en sachions davantage. Mais l'étoile sur notre écran, ce n'était pas la même chose. Elle avait été jadis une grosse étoile, plus grande que la limite de Chandrasekhar, 1,2 masse solaire. Il ne lui avait pas suffi de se contracter petit à petit en naine blanche. Son noyau central était devenu si dense que la catastrophe était survenue avant l'équilibre. Après avoir transformé tout son hydrogène en fer-56, elle avait explosé en supernova. Une onde de choc avait parcouru son noyau, convertissant l'énergie cinétique de l'explosion en chaleur. Les neutrinos avaient giclé de toutes parts ; la périphérie de l'étoile avait atteint des températures supérieures à un milliard de degrés ; l'énergie thermique s'était transformée en un rayonnement intense qui, en s'échappant de l'étoile agonisante, avait répandu l'espace d'un bref et terrifiant instant l'équivalent de la luminosité d'une galaxie.

Nous avions maintenant sous les yeux le résidu de la supernova. Même après le déchaînement de fureur, le noyau qui restait était considérable. Sa masse ravagée refroidissait depuis des temps immémoriaux, en attendant la mort. Pour une étoile plus petite, cette mort aurait été simplement causée par le refroidissement : l'ultime consommation, la naine blanche dérivant au milieu du vide tel un tas de scories-hideux, obscur, sans chaleur. Mais notre noyau stellaire était

toujours au-delà de la limite de Chandrasekhar. Une mort spéciale lui était réservée, une mort étrange et improbable. Et c'était pour cela que nous étions venus le regarder périr, le microcéphale, la fille adaptée et moi.

Je plaçai notre petit vaisseau en orbite à distance respectueuse de l'étoile noire. Miranda s'occupa de ses relevés et de ses calculs. Le microcéphale avait d'autres tâches complexes à effectuer. Le travail était bien réparti. À chacun ses corvées. Les dépenses occasionnées par l'envoi d'un vaisseau à de si considérables distances avaient nécessairement limité la taille de l'expédition. À nous trois, nous représentions : l'homme standard, la race adaptée des colons et celle des microcéphales, originaire de Quendar, les seuls autres êtres intelligents de l'univers connu.

Trois savants vertueux. Destinés à accomplir leur commune mission en parfaite et sereine harmonie puisque, comme chacun sait, les savants n'ont pas d'émotions et ne rêvent qu'aux mystères de leur profession. J'aimerais bien savoir quel est le fief idiot qui a mis ce mythe en circulation.

Je me tournai vers Miranda : « Où sont les données sur l'oscillation radiale ?

— Consultez mon rapport ; il sera publié au début de l'année prochaine dans...

— Est-ce que vous vous fichez de moi ? J'ai besoin de ces chiffres tout de suite !

— Passez-moi vos totaux concernant les courbes masse-densité, alors.

— Ils ne sont pas prêts. Je ne dispose que de données brutes.

— menteur ! barrit-elle. L'ordinateur est dessus depuis plusieurs jours. Je l'ai vu de mes yeux ! »

J'étais prêt à lui sauter à la gorge. C'eût été une bataille épique. Ses trois cents livres de chair n'étaient pas entraînées au corps à corps comme je l'étais, mais elle avait tous les avantages de la force et de la carrure. Aurais-je le temps de lui toucher quelque endroit vital avant qu'elle me casse en deux ? Je supputai les chances que j'avais.

À ce moment survint le microcéphale qui rétablit la paix une fois de plus avec quelques paroles duveteuses.

Il était le seul à paraître se conformer à cette image stéréotypée du savant sans émotions. C'était faux, naturellement. Pour autant que nous le sachions, le microcéphale bouillonnait peut-être de jalousies et de cupidités féroces, mais nous ne disposions d'aucune clef quant à leurs manifestations extérieures. Sa voix était aussi dépourvue d'inflexions qu'un transmetteur vocoder. Il jouait débonnairement son rôle de médiateur entre Miranda et moi. Je le méprisais pour son masque de tranquillité. Je soupçonnais également le microcéphale de

se croire supérieur à cause de notre propension éhontée à donner libre cours à nos émotions, et de prendre un plaisir sadique à nous modérer.

Nous retournâmes à nos travaux. Nous avions encore quelque temps devant nous avant le sursaut final de l'étoile noire.

Elle était presque refroidie. C'est à peine s'il subsistait à l'intérieur de ce noyau bizarre suffisamment d'activité thermonucléaire pour nous empêcher de descendre. Elle rayonnait principalement dans la bande optique du spectre, et selon les critères stellaires sa température était négligeable, mais pour nous cela équivalait à une promenade au cœur d'un volcan en furie.

Repérer l'étoile n'avait pas été si commode. Elle était dotée d'une luminosité si faible qu'on ne pouvait pas la détecter par des moyens optiques à moins d'une trentaine de jours-lumière. C'est un télescope à rayons X monté sur un satellite qui avait décelé les émanations de gaz neutronique dégénéré du noyau. À présent, nous étions en train de la mesurer sous toutes ses coutures. Nous évaluâmes des choses comme le taux de ruissellement des neutrons ou de capture des électrons. Nos ordinateurs calculèrent le temps qui restait avant l'effondrement final. Là où c'était indispensable, nous collaborions. La plupart du temps, nous suivions des chemins séparés. La tension à bord du vaisseau était horripilante. Miranda faisait tout ce qu'elle savait pour me provoquer. Et, bien que je me flatte d'être largement au-dessus de ses manœuvres abjectes, je dois avouer que je lui rendais coup pour coup, obstruction pour obstruction. Notre ami extra-terrestre ne tenta jamais rien ouvertement pour nous ennuyer. Mais dans un milieu confiné, l'agression indirecte peut être un facteur détonant. La complaisante indifférence affectée à notre égard par le microcéphale était aussi apte à envenimer les choses que les attaques fielleuses de Miranda ou que mes propres réactions délibérément hostiles.

L'étoile flottait au milieu de notre écran d'observation, bouillonnante d'une vitalité qui contredisait sa mort proche. Les îles de scories, de plusieurs milliers de kilomètres de diamètre, se détachaient et dérivait au hasard sur une mer de feu. De temps à autre, des éruptions giclantes de particules dépouillées forçaient le noyau central. Nos chiffres indiquaient que le moment de l'effondrement final approchait, et cela signifiait pour nous un douloureux dilemme. Quelqu'un allait devoir se dévouer pour enregistrer les derniers moments de l'étoile noire. Le risque était gros. L'issue pouvait être fatale.

Aucun de nous ne fit allusion à cette responsabilité ultime.

Nous approchions du point culminant de notre voyage. Miranda continuait à se rendre insupportable de toutes les façons possibles, rien que par perversité. Ce que je pouvais la détester ! Nous avions commencé cette expédition à froid, séparés uniquement par la rivalité

professionnelle. Mais des mois de promiscuité avaient transformé nos querelles en haine personnelle farouche. Sa seule vue me mettait hors de moi, et je suis sûr qu'elle réagissait de la même façon. Elle avait consacré toutes ses forces à une tentative grossière pour me troubler. Récemment, elle s'était mise à se promener en tenue d'Ève dans le vaisseau, dans l'espoir secret, j'imagine, d'éveiller en moi une étincelle d'intérêt sexuel qu'elle aurait le plaisir de noyer d'un seul coup d'un refus percutant et railleur. L'ennui, c'est que jamais je n'aurais pu éprouver le moindre désir pour une fille adaptée comme Miranda, un grotesque paquet de chair et d'os qui devait faire au moins le double de mon poids. Rien que la vue de ses mamelles monumentales et de son arrière-train massif me causait des frissons de dégoût.

La chipie ! Était-ce le désir qu'elle essayait d'allumer en s'exposant ainsi, ou la répulsion ? D'un côté comme de l'autre, elle me possédait. Elle devait s'en douter.

Au cours de notre troisième mois en orbite autour de l'étoile noire, le microcéphale annonça : « Les coordonnées indiquent que le rayon de Schwarzschild sera bientôt atteint. Il est temps d'envoyer notre véhicule à la surface de l'étoile.

— Qui de nous le contrôlera ? » demandai-je.

La poigne massive de Miranda se pointa vers moi : « Vous.

— Je crois que vous êtes mieux équipée pour faire ces observations, lui dis-je d'une voix suave.

— Trop aimable.

Il faut tirer au sort, proposa le microcéphale.

— Je ne marche pas, dit Miranda en m'assassinant du regard. Il est capable de tricher. Je n'ai pas confiance en lui.

Comment faire un choix autrement ? demanda l'extra-terrestre ?

Nous pourrions voter, suggérai-je. Je vote pour Miranda.

Je vote pour lui », jappa-t-elle.

Le microcéphale enroula ses tentacules flexibles autour de son crâne minuscule : Comme je ne tiens pas à voter pour moi, dit-il d'une voix fluette, il m'incombe de décider entre vous deux. Je refuse cette responsabilité. Nous devons trouver une autre méthode. »

Nous n'en parlâmes plus pendant un certain temps. Il nous restait quelques jours avant le moment critique.

Je souhaitais de tout mon cœur que ce soit Miranda qui prenne place dans la capsule de contrôle. Si elle assistait par procuration aux spasmes mortels de l'étoile noire, elle risquait la mort dans le meilleur des cas, au pire une atténuation radicale de son tempérament abrasif. J'étais disposé à ne reculer devant rien pour la faire profiter de cette remarquable et fracassante expérience.

Ce qui était sur le point d'arriver à notre étoile peut paraître étonnant à un profane, mais la théorie a été établie par Einstein et

Schwarzschild il y a un millier d'années et a été confirmée plusieurs fois depuis, bien que notre expédition soit la première à pouvoir l'observer de si près. Lorsque la matière atteint une densité suffisamment élevée, elle peut forcer la courbure locale de l'espace à se replier sur elle-même et à constituer une poche isolée du reste de l'univers. Le noyau d'une supernova, en s'effondrant, crée justement un tel effet Schwarzschild. Après s'être refroidi à une température avoisinant zéro, un noyau de la masse de Chandrasekhar proprement dite est soumis à une violente condensation qui fait que simultanément son volume tend vers zéro et sa densité vers l'infini.

En quelque sorte, il se contracte sur lui-même et disparaît de cet univers – car comment la texture du continuum tolérerait-elle un point de densité infinie et de volume zéro ?

De tels effondrements sont rares. La plupart des étoiles atteignent un équilibre de refroidissement et s'en tiennent là. Nous avions devant nous un cas unique, et nous étions en mesure de déposer juste à la surface de l'étoile froide un véhicule d'observation qui nous renverrait une description exacte des événements jusqu'au moment final où le noyau forcerait les murs du continuum et disparaîtrait à jamais.

Quelqu'un, cependant, devait s'occuper du matériel. Ce qui revenait pratiquement à assister par procuration à l'anéantissement de l'étoile. En d'autres occasions nous avions appris qu'il devient difficile pour l'opérateur dans ces moments-là de distinguer la réalité de ses effets. Il est tenté d'accepter comme sa propre expérience les signaux sensoriels de la sonde lointaine. Une sorte de contrecoup psychique en résulte. Souvent un cerveau non préparé est consumé intégralement.

Quel effet l'expérience directe d'un anéantissement brutal aurait-elle sur l'opérateur ?

J'étais âprement désireux de le savoir. Mais pas si c'était moi qui servais de victime propitiatoire.

Je me creusais la cervelle pour découvrir un moyen de faire entrer Miranda dans la capsule. Naturellement, elle faisait la même chose pour moi. C'est elle qui joua le premier acte en essayant de me droguer.

Quelle drogue elle utilisa, je n'en ai pas idée. Son peuple raffole d'hallucinogènes non toxiques, qui l'aident à briser la monotonie d'un monde aride et hypertrophié. D'une façon ou d'une autre, Miranda s'était arrangée pour modifier la programmation de mes rations journalières et y introduire un de ses alcaloïdes de prédilection. Je commençai à en ressentir les effets une heure après avoir mangé. Je me dirigeai vers l'écran pour étudier la masse boursouflée de l'étoile noire – dont l'apparence avait beaucoup changé depuis ces quelques mois – et au moment où je la regardais, l'image sur l'écran se mit à tourner et à devenir floue, et des langues de feu exécutèrent une

étrange sarabande sur le pourtour de la sphère.

Je me raccrochai à la rampe. La sueur giclait par tous mes pores. Le vaisseau était-il en train de se liquéfier ? Le plancher se dérobait et se gondolait sous moi. Je regardai le dos de ma main et j'y vis des continents de cendres incrustés dans un épanchement de magma embrasé.

Miranda était derrière moi : « Venez avec moi dans la capsule, chuchota-t-elle. Elle est prête à être lancée. Vous verrez comme vous trouverez les derniers moments exaltants. »

Titubant derrière elle, je traversai un décor étrangement altéré. La silhouette adaptée de Miranda était plus inhumaine qu'à l'ordinaire. Ses formes puissantes ondulaient et se répandaient, sa chevelure dorée s'irisait de toutes les couleurs du spectre, sa chair était bizarrement plissée et crevassée, et des filaments vrillés émergeaient de sa peau. L'idée de pénétrer dans la capsule me laissait impassible. Elle fit glisser l'écouille, découvrant la console luisante du panneau intérieur. Je commençai à entrer et, soudain, l'hallucination s'aggrava et je vis dans l'obscurité de la capsule un démon d'une indescriptible horreur.

Je me laissai tomber sur le plancher, en proie à des spasmes nerveux.

Miranda me saisit. Pour elle, je ne pesais pas plus lourd qu'un pantin. Elle me souleva et voulut me mettre de force dans la capsule. J'étais baigné de transpiration. La réalité revint d'un seul coup. Je me libérai en me tortillant comme un ver et roulai jusqu'à la cloison opposée. Comme un mastodonte, elle se lança à ma poursuite.

« Non, criai-je. Je ne veux pas y aller. »

Elle s'immobilisa. Un rictus de rage déforma son visage et elle se détourna, avouant sa défaite. Je restai haletant et tremblant jusqu'à ce que mon esprit fût purgé de tous ses fantômes. Je l'avais échappé belle.

Peu de temps après, ce fut mon tour. Combattre la force par la force, me disais-je. Je ne pouvais plus m'exposer davantage aux trahisures de Miranda. Le temps commençait à presser.

Dans la trousse médicale je trouvai une hypnosonde qui servait à l'anesthésie et fis un montage en série avec l'une des antennes de télescope de Miranda. Je la programmai pour qu'elle incite à la docilité et la laissai accomplir son œuvre. Lorsque Miranda effectuerait de nouvelles observations, l'hypnosonde entonnerait son sinistre chant de sirène et – si tout marchait bien – Miranda se plierait à mes désirs.

Ça ne marcha pas.

Je la vis s'approcher de ses télescopes. Je vis son corps monumental s'installer à sa place. J'entendis dans ma tête le doux chant de l'hypnosonde tel qu'il devait s'insinuer aux oreilles de

Miranda. Lui ordonnant de se relaxer, d'obéir. « La capsule... va dans la capsule... installe-toi aux commandes... entre dans la capsule... »

J'attendais qu'elle se lève et qu'elle se dirige comme une somnambule vers la capsule. Son corps basané restait immobile. Des muscles se contractèrent sous la chair obscènement nue. L'hypnosonde faisait son effet ! Oui ! Elle commençait à agir !

Non.

Elle empoigna le télescope comme si c'était un aiguillon enfoncé dans sa chair. L'instrument gémit et elle s'en arracha en pivotant brusquement. Ses yeux étincelaient de rage. Son corps gigantesque se dressa devant moi. Elle ressemblait à un rhinocéros désarmé. La sonde avait eu un certain effet, on le voyait à la façon dont elle se tenait de travers, mais elle avait tenu le coup. Quelque chose à l'intérieur de son cerveau adapté lui avait donné la force de résister à l'appel ténébreux des sirènes.

« Vous avez osé faire ça ! rugit-elle. Vous avez trafiqué le télescope, hein ?

— J'ignore de quoi vous parlez, Miranda.

— menteur ! Vendu ! Fumiste !

— Ne trépignez pas comme ça, Miranda. Vous allez nous faire sortir de l'orbite.

— Je trépignerai tant que ça me plaira ! Qu'est-ce que c'est que cette chose qui était dans ma tête ? Qu'est-ce que vous avez mis dans le télescope ? L'hypnosonde ?

— Oui, avouai-je froidement. Et vous, qu'est-ce que vous avez mis dans ma nourriture ? Quel hallucinogène ?

— Ça n'a pas marché.

— La sonde non plus. Miranda, il faut que quelqu'un aille dans cette capsule. Dans quelques heures, ce sera le moment critique. Nous n'oserions jamais retourner sans les observations essentielles. Faites le sacrifice.

— Pour vous ?

— Pour la science », répondis-je, invoquant cette noble abstraction.

Je reçus l'éclat de rire que j'avais mérité. Puis Miranda s'avança vers moi. Elle avait recouvré toute sa coordination, et semblait fermement décidée à employer la force pour m'enfermer dans la capsule. Ses bras de catcheuse me ceinturèrent. Les effluves de son cuir boucané manquèrent me faire défaillir. Je sentis mes côtes qui craquaient. Je lui martelai le corps, cherchant le point vital qui la ferait s'écrouler à mes pieds en un tas de viande flasque. Nous nous infligeâmes de cruels supplices, grognant et titubant d'un bout à l'autre de la cabine, enlacés dans un combat mortel où l'adresse le disputait à la force brutale. Elle refusait de s'écrouler, et je refusais de me laisser broyer.

La voix fluette et dépourvue d'inflexions du microcéphale déclara : « Arrêtez cela. L'étoile va atteindre son rayon de Schwarzschild d'un instant à l'autre. C'est le moment d'agir. »

Les bras de Miranda relâchèrent leur prise. Je reculai en lui décochant un regard furibond, aspirant de grandes goulées d'air dans mon pauvre corps défoncé. Des meurtrissures livides apparaissaient sur sa peau. Nous avions fait la preuve de nos ressources respectives, mais la capsule restait toujours vide. La haine nous séparait comme une boule de foudre en suspens. La créature à la peau grise et huileuse se tenait à l'écart.

Je ne saurais dire qui de Miranda ou de moi eut l'idée le premier. Toujours est-il que nous passâmes prestement à l'action. Le microcéphale eut à peine le temps d'émettre une protestation que déjà nous le traînions dans la coursive, puis dans la cabine où se trouvait la capsule. Miranda souriait. Je me sentais libéré d'un poids. Elle ceintura l'extraterrestre pendant que j'ouvrais l'écouille, puis le fit entrer d'une poussée. Ensemble, nous verrouillâmes l'écouille.

« Lancez la chenillette », dit-elle.

J'acquiesçai et me dirigeai vers le panneau de commande. Comme une torpille, le container fut éjecté du vaisseau et se dirigea sous une accélération élevée vers la surface de l'étoile noire. Il emportait un petit véhicule muni de prolongements articulés, contrôlé à distance à partir de la capsule d'observation située à bord du vaisseau. Tandis que l'opérateur relié aux harnais de contrôle se servait de ses pieds et de ses bras, des servo-relais actionnaient les pistons hydrauliques de la chenillette, à huit jours-lumière de distance. Elle se déplaçait parallèlement aux impulsions reçues, franchissant les montagnes de scories d'une surface solaire qu'aucune vie organique n'eût été capable d'affronter.

Le microcéphale dirigeait l'appareil avec adresse. Grâce à nos écrans vidéo munis de filtres, nous pouvions observer d'assez près le spectacle infernal. Un soleil refroidi est encore effroyablement plus brûlant que n'importe quelle planète humaine.

Les signaux provenant de l'étoile s'altéraient d'instant en instant, à mesure que le déplacement vers le rouge absorbait la lumière décroissante. Quelque chose d'incroyablement étrange se passait là-bas, et l'esprit de notre microcéphale y participait intégralement. Les forces gravitationnelles secouaient l'étoile. La chenillette était ballottée, soulevée, emportée, comprimée, soumise à des tensions qui la démantelaient peu à peu. L'extra-terrestre assistait à tout cela et décrivait ce qu'il voyait, lentement, stoïquement, impassiblement.

Le moment crucial approchait. Les forces de cohésion aspiraient à l'infinité. Le microcéphale parut s'émouvoir enfin lorsqu'il essaya de décrire le phénomène topologique qu'aucun regard n'avait contemplé

jusqu'ici. Densité infinie, volume zéro... comment l'esprit humain pouvait-il concevoir cela ? La chenillette n'était plus qu'une masse de forme indescriptible. Pourtant, ses appareils continuaient obstinément à relayer leurs données, qui étaient filtrées par le cerveau du microcéphale puis stockées dans les mémoires des ordinateurs.

À la fin, le silence se fit. Les écrans s'éteignirent. L'inimaginable était arrivé, l'étoile noire avait atteint le seuil de Schwarzschild et sombré dans l'oubli, emportant la chenillette avec elle. Pour l'extra-terrestre dans la capsule d'observation de notre vaisseau, c'était comme si lui aussi avait été englouti dans cette poche d'hyperespace qui défiait toute compréhension.

Je levai les yeux vers le ciel. L'étoile noire avait disparu. Nos détecteurs avaient enregistré le brusque afflux d'énergie qui avait coïncidé avec son annihilation. Nous fûmes un peu secoués par l'onde de force issue de l'endroit précédemment occupé par l'étoile, et ce fut tout.

Miranda et moi échangeâmes un regard.

« Faisons sortir le microcéphale », déclarai-je.

Elle ouvrit l'écouille. L'extra-terrestre était calmement assis devant la console de contrôle. Il ne parla pas. Miranda l'aida à s'extraire de la capsule. Son regard était sans expression. Mais, de toute façon, il avait toujours été comme ça.

Nous sommes à présent sur le chemin du retour. Mission accomplie. Nous avons pu transmettre des renseignements d'une valeur inappréciable.

Depuis que nous l'avons sorti de la capsule, le microcéphale n'a pas dit un mot. Je crois qu'il ne parlera plus jamais.

Miranda et moi, nous travaillons en bonne harmonie. Il n'y a plus trace d'hostilité entre nous. Nous sommes liés par le même crime. Rongés par une culpabilité que nous n'osons nous avouer. Nous entourons notre compagnon de bord de soins attentionnés.

Il fallait bien que quelqu'un se dévoue pour faire ces observations, après tout. Il n'y avait pas de volontaire. L'emploi de la force s'imposait pour résoudre la crise.

Miranda et moi, nous nous détestions, direz-vous. Comment avons-nous fait pour coopérer ?

Miranda et moi, nous étions tous les deux humains. Le microcéphale ne l'était pas. C'est cela, en dernier ressort, qui a fait pencher la balance. Nous nous sommes dit qu'après tout, en tant qu'êtres humains, nous devons nous serrer les coudes. Il y a des liens qui vous marquent.

Nous voilà de retour à la civilisation.

Miranda me sourit. Je ne la trouve plus odieuse maintenant. Le

microcéphale ne dit rien.

The dark star.

LES OPÉRATEURS HUMAINS

Par Harlan Ellison et A.E. Van Vogt

Les astronefs interstellaires seront sans doute équipés d'ordinateurs extrêmement sophistiqués chargés de leur pilotage et de leur entretien. Mais des machines aussi puissantes, chargées de servir les humains, peuvent atteindre à la conscience et se mettre à considérer leurs pilotes humains comme des parasites ou, pis, comme des esclaves. Et les tenir dans l'ignorance de leur vraie nature.

NEF : le seul endroit. Nef dit que je dois être délabré aujourd'hui à midi. Alors me voilà déjà en peine.

Cela paraît injuste de devoir être délabré trois pleines journées avant la séance mensuelle de rigueur. Mais depuis longtemps j'ai appris à ne plus demander à Nef de m'expliquer les questions personnelles.

Je sens qu'aujourd'hui c'est différent ; il se passe des choses. J'ai enfilé de bonne heure la combinaison spatiale et je suis sorti... ce qui n'est pas courant. Mais la poussière météorique a sérieusement endommagé un écran, et maintenant je suis là, en train de le remplacer. Nef dirait que je me conduis mal car, en faisant mon travail, je lance de petits coups d'œil autour de moi. Je n'oserais pas dans les zones interdites de l'intérieur. J'ai remarqué quand j'étais encore gamin que Nef semble être moins au courant de ce que je fais quand je suis à l'extérieur.

Voilà pourquoi je lance quelques regards circonspects aux profondeurs noires de l'espace. Et aux étoiles.

J'ai demandé une fois à Nef pourquoi nous n'allons jamais vers ces points brillants, ces étoiles... comme les appelle Nef. À cause de cette question, j'ai eu droit à un délabrement total supplémentaire, ainsi qu'à un long et fastidieux sermon pour me raconter que des humains vivent sur les planètes de ces étoiles et qu'ils sont d'une méchanceté extrême. Cette fois-là, Nef m'a vraiment grondé, en disant des choses

que je n'avais encore jamais entendues. Par exemple que Nef avait fui les méchants humains pendant la grande guerre contre les Kybiens. Qu'en de rares occasions Nef « a affaire » aux méchants humains mais que le périmètre de diffraction nous sauve. Je ne sais ce que Nef veut dire par là ; je ne sais même pas au juste ce que signifie « avoir affaire ».

La dernière « affaire » a dû se produire avant que je sois assez grand pour m'en souvenir. Ou du moins avant que Nef tue mon père, alors que j'avais quatorze ans. À diverses reprises, à l'époque où il était encore en vie, il m'arrivait de dormir toute la journée, sans raison qui me vienne à l'esprit. Mais depuis que c'est moi qui effectue tous les travaux d'entretien – depuis l'âge de quatorze ans – je ne dors que ma nuit habituelle de six heures. C'est aussi Nef qui me dit quand c'est la nuit et quand c'est le jour.

Agenouillé ici dans ma combinaison, je me sens minuscule sur cette étendue de métal gris, incurvée, dans le noir. Nef est de grandes dimensions. Plus de cent cinquante mètres de long et environ cinquante de large à l'endroit le plus renflé, derrière moi. Voilà que j'ai de nouveau cette pensée propre à l'extérieur : si je me communiquais une impulsion pour me laisser flotter droit vers une de ces taches lumineuses ? Pourrais-je m'enfuir ? Je crois que cela me plairait ; il faut bien qu'il y ait d'autres lieux que Nef.

Comme par le passé, je laisse échapper de ma conscience cette idée, lentement et à regret. Parce que, si j'essaie et que Nef m'attrape, c'est pour le coup que je me ferai délabrer !

La réparation est enfin terminée. Je regagne le sas à pas lourds et me sers du mécanisme de dilatation pour me laisser de nouveau aspirer dans ce lieu qui est en définitive – je dois l'avouer – assez bien protégé. Toutes ces coursives étincelantes, les vastes magasins avec le matériel et les pièces de rechange, les chambres froides avec leurs réserves de vivres (suffisantes, prétend Nef, pour maintenir une personne en vie durant des siècles) et les ponts superposés bondés de machines qu'il m'incombe de maintenir en état de marche. Je peux en tirer une certaine fierté. « *Pressons ! Il est midi moins six !* » annonce Nef. Je me hâte, à présent.

Je me débarrasse de ma combinaison et la pose sur la planche de décontamination, puis je me dirige vers la chambre de délabrement. Du moins est-ce ainsi que je l'appelle. J'imagine qu'elle fait en réalité partie de la salle des machines de la cale dix, un local spécial comprenant des appareils électriques dont la plupart sont des instruments de mesure. Je les utilise assez régulièrement pour mon travail. C'est le père du père de mon père qui les a installés pour Nef, si je me rappelle bien.

Il y a une grande table sur laquelle je m'allonge. La table est froide

contre la peau de mon dos, de mes fesses et de mes cuisses, mais elle se réchauffe peu à peu. Il est maintenant midi moins une minute. Tandis que j'attends, frémissant, le plafond descend vers moi. Une partie de ce qui s'abaisse s'adapte à ma tête et je sens les deux protubérances dures qui pressent mes tempes. Et les attaches froides se referment sur mon ventre, mes poignets, mes chevilles. Une bande armée de métal se tend avec souplesse mais fermeté en travers de ma poitrine.

« *Prêt !* » ordonne Nef.

Ce traitement me paraît toujours injuste et me remplit d'amertume. Comment puis-je jamais me préparer à être délabré ? J'en ai horreur ! Nef compte : « *Dix... neuf... huit... un !* »

La première décharge électrique me frappe et tout tente de se disperser dans des directions diverses ; l'impression qu'on déchire en moi des parties molles... voilà ce que cela me fait.

Les ténèbres tourbillonnent sous mon crâne et j'oublie tout. Je reste un moment sans connaissance. Juste avant de reprendre mes esprits, avant que ce soit terminé et que Nef me laisse reprendre mon service, je me rappelle une chose que je me suis rappelée déjà bien des fois. Ce n'est certes pas la première fois que j'ai ce souvenir. Il s'agit de mon père et de ce qu'il a dit une fois, peu de temps avant d'être tué. « Quand Nef dit méchant, Nef veut dire plus intelligent. Il y a quatre-vingt-dix-huit autres chances. »

Il a prononcé ces mots très vite. Je pense qu'il savait qu'il allait bientôt être tué. Oh ! bien sûr, il *devait* le savoir, car j'avais alors près de quatorze ans et, lors de sa quatorzième année à lui, Nef avait tué son père, donc il devait savoir.

C'est pourquoi ses paroles sont importantes. Je le sais ; elles sont importantes ; mais je ne sais pas ce qu'elles veulent dire, pas entièrement.

« *Tu es terminé !* » dit Nef.

Je me lève de la table. La douleur persiste dans ma tête et je demande à Nef : « Pourquoi me délabre-t-on trois jours plus tôt qu'à l'ordinaire ? »

Nef paraît en colère. « *Je peux te délabrer une nouvelle fois !* »

Mais je sais que Nef ne le fera pas. Il va se passer du nouveau et Nef veut que je sois au complet et en alerte. Une fois où je lui avais posé une question personnelle juste après avoir été délabré, Nef a recommencé et, à mon réveil, Nef s'inquiétait de moi avec les machines. Nef semblait craindre que je ne sois endommagé. Et depuis lors, jamais Nef ne m'a délabré deux fois de suite. Alors, sans m'imaginer que je vais obtenir une réponse, je pose quand même à nouveau la question.

« *Je désire que tu procèdes à une réparation !* »

Je demande où.

« *Dans la zone interdite, en dessous !* »

Je m'efforce de ne pas sourire. Je savais qu'il allait se passer du nouveau, et c'est bien cela. Les paroles de mon père me reviennent. *Quatre-vingt-dix-huit autres chances.*

Serait-ce l'une d'entre elles ?

Je m'enfonce dans le noir. Il n'y a pas de lumière dans le puits de descente. Nef prétend que je n'ai pas besoin de lumière. Mais je connais la vérité. Nef ne veut pas que je sois en mesure de retrouver mon chemin pour revenir ici. Je ne suis encore jamais descendu aussi profondément dans les profondeurs de Nef.

Alors je tombe, d'un mouvement souple, rapide, mais régulier. Maintenant j'arrive à un point de ralentissement, doucement, doucement, et enfin mes pieds touchent le sol dur et je suis arrivé.

Une lumière me parvient. Très faible. Je me dirige vers la lueur et Nef est naturellement avec moi, tout autour de moi. Nef est toujours avec moi, même quand je dors. Surtout quand je dors.

La lueur se précise quand je franchis un coude de la courbure, et je vois qu'elle a pour origine un panneau rond qui bloque le passage, touchant les parois de toutes parts et aplati dans le bas pour s'adapter au pont. Il ressemble à du verre, ce panneau qui luit. Je m'en approche et je m'arrête. Il n'y a pas d'autre endroit où aller.

« *Passe à travers l'écran !* » dit Nef.

Je fais un pas vers le panneau éclairé, mais il ne se retire pas en glissant dans la cloison comme tant d'autres panneaux *qui ne luisent pas*. Je m'immobilise.

« *Passe au travers !* » me répète Nef.

Je tends les mains devant moi, paumes en avant, parce que j'ai peur, si je continue à marcher, de me cogner le nez au panneau éclairé. Mais, quand mes doigts touchent le panneau, j'ai l'impression qu'ils deviennent mous et je vois à travers eux une pâle lumière jaune comme s'ils étaient transparents. Et mes mains passent en effet *au travers* du panneau et je les distingue faiblement, jaunes et luisantes, de l'autre côté. Puis ce sont mes avant-bras nus, et je suis tout contre le panneau, et mon visage passe au travers et tout est beaucoup plus clair, plus jaune, et j'entre de l'autre côté, en un lieu interdit que Nef ne m'avait jamais permis de voir.

J'entends des voix. Ce sont toutes la même voix mais elles bavardent entre elles de façon douce et continue, comme moi quand je parle tout seul parfois dans le petit réduit où se trouve ma couchette.

Je décide d'écouter ce que disent les voix mais sans rien demander à leur sujet à Nef, parce que je pense que c'est Nef en personne qui se parle, ici, dans la solitude. Je réfléchirai plus tard à ce que dit Nef,

quand je n'aurai pas de réparations à effectuer et que je ne serai pas forcé d'agir comme Nef veut que j'agisse. Ce que Nef se raconte est intéressant.

Cet endroit ne ressemble pas aux autres lieux de réparation que je connais à l'intérieur de Nef. Il est rempli de grandes boules de verre montées sur des supports, dont chacune émet sa lumière jaune en pulsations, et elles sont si nombreuses que je ne peux les compter. Il y a des rangées multiples de boules de verre clair à l'intérieur desquelles je vois du métal... et d'autres choses ; des choses molles, toutes réunies. Et les fils lancent de petites étincelles et les choses molles bougent et la lumière jaune bat. Je pense que ce sont ces boules de verre qui parlent. Mais je n'en suis pas certain. Je *crois* seulement qu'il en est ainsi.

Deux des boules de verre sont noires. Leurs supports paraissent crayeux, au lieu d'être d'un blanc éclatant comme les autres. À l'intérieur des boules noires, il y a des choses noires, comme des fils brûlés. Les choses molles ne bougent pas.

« *Remplace les modules surchargés !* » dit Nef.

Je sais que Nef entend par là les globes sombres. Alors je m'en approche et je les examine, et au bout d'un temps je dis que oui, je peux les réparer, et Nef répond que c'est normal que j'en sois capable, et que je dois m'y mettre rapidement. Nef me presse ; il va se passer quelque chose. Je me demande ce que ce sera.

Je trouve des globes de rechange dans une chambre de dilatation et je les dépouille de leurs enveloppes ; je fais ce qu'il faut pour que les choses molles bougent et que les fils s'illuminent, et j'écoute avec attention les voix qui murmurent et se réchauffent avec des mots tandis que Nef parle, et j'entends des tas de choses qui n'ont aucun sens pour moi, car les voix parlent d'événements antérieurs à ma naissance et de parties de Nef que je n'ai jamais vues. Mais j'entends aussi beaucoup de choses que je comprends clairement, et je sais que Nef ne me permettrait jamais de les entendre s'il n'était pas absolument nécessaire que je me trouve en ce lieu pour réparer les globes. Je me rappelle toutes, ces choses.

En particulier le passage où Nef pleure.

Une fois que j'ai réparé les boules et que désormais elles étincellent et battent et bougent toutes, Nef me demande : « *L'interesprit est-il de nouveau au complet ?* »

Alors je réponds oui, tout est en état, et Nef m'ordonne de remonter dans le conduit, et je me ramollis en traversant le panneau de verre avant de me retrouver dans la coursive. Je retourne au puits de descente et je remonte, puis Nef me dit : « *Va dans ton logement te nettoyer !* »

Je le fais et je décide de porter un vêtement, mais Nef me dit de

rester nu et ajoute : « *Tu vas rencontrer une femelle !* » Nef ne m'a encore jamais dit une chose pareille. Je n'ai jamais vu de femelle.

C'est à cause de la femelle que Nef m'a expédié dans la zone interdite où sont les globes jaunes luisants, l'endroit où vit l'interesprit. Et c'est à cause de la femelle que j'attends dans la chambre voûtée reliée au sas pneumatique. J'attends que la femelle se transborde – il faudra que j'arrive à comprendre cela – d'une autre nef. Pas Nef, pas la Nef que je connais, mais quelque autre nef avec laquelle Nef est entrée en communication. J'ignorais qu'il y avait d'autres nefs.

J'ai dû descendre dans la région de l'interesprit et le réparer pour permettre à Nef de laisser cette autre nef approcher sans risque d'être détruite par le périmètre de diffraction. Ce n'est pas Nef qui m'a dit cela ; je l'ai entendu dans la chambre de l'interesprit, quand les voix bavardaient entre elles. Les voix ont dit : « *Son père était méchant !* »

Je sais ce que cela signifie. Mon père m'a affirmé que si Nef dit méchant, elle entend par là plus intelligent. Y a-t-il quatre-vingt-dix-huit autres nefs ? Représentent-elles les quatre-vingt-dix-huit autres chances ? J'espère qu'il en est ainsi, car il se passe soudain beaucoup de choses à la fois et mon heure approche peut-être. C'est mon père qui l'a fait, c'est lui qui a brisé le mécanisme qui permettait à Nef de désactiver le périmètre de diffraction afin que d'autres nefs puissent s'approcher. Il y a bien des années qu'il l'a fait, et Nef a préféré s'en passer durant toutes ces années plutôt que de me faire confiance et de me laisser aller près de l'interesprit pour surprendre tout ce que j'ai entendu. Mais, à présent, il faut bien que Nef débranche le périmètre afin que l'autre nef puisse transborder la femelle. Nef et l'autre nef sont en liaison. L'opérateur humain sur l'autre nef est une femelle de mon âge. On va la faire passer à bord de Nef et nous devons fabriquer un enfant humain, et peut-être encore un autre plus tard. Je sais ce que cela veut dire. Quand l'enfant aura quatorze ans, je serai tué.

L'interesprit a dit que, pendant qu'elle « porte » un enfant humain, la femelle n'est pas délabrée par sa nef. Si les choses ne tournent pas comme je voudrais, je demanderai peut-être à Nef l'autorisation de « porter » l'enfant humain ; alors on ne me délabrera plus du tout. Et j'ai aussi appris pourquoi j'ai été délabré avec trois jours d'avance ; à cause des règles de la femelle (j'ignore ce que c'est mais je ne crois pas que j'en aie) qui ont cessé la nuit dernière. Nef et l'autre nef ont parlé ensemble, sans paraître savoir ce qui constitue la « période féconde ». Je ne le sais pas non plus, sinon j'essaierais de me servir de ce renseignement à mon avantage. Mais tout ce que cela semble vouloir dire, c'est que la femelle sera transbordée sur Nef tous les jours jusqu'à ce qu'elle ait de nouvelles « règles ».

Ce sera bien agréable de parler à quelqu'un d'autre que Nef.

J'entends le son aigu de quelque chose qui crie pendant un temps considérable et je demande à Nef ce que c'est. Nef me dit que c'est le périmètre de diffraction qui se dissout pour permettre à l'autre vaisseau de transborder la femelle.

Maintenant, je n'ai plus le temps de réfléchir aux voix.

Quand elle franchit le sas intérieur, elle est sans vêtements, comme moi. Ses premières paroles sont pour me dire : « Je dois vous exprimer que je suis très heureuse de me trouver ici ; je suis l'opératrice humaine de *Starfighter 88* et c'est un plaisir de faire votre connaissance. »

Elle est moins grande que moi. J'arrive à la suture de la quatrième et de la cinquième plaque de cloisonnement. Ses yeux sont très foncés, bruns, je crois, mais peut-être sont-ils noirs. Elle a du sombre sous les yeux et ses joues ne sont pas rondes. Elle a les bras et les jambes bien plus minces que moi. Ses cheveux sont beaucoup plus longs que les miens ; ils lui descendent dans le dos et sont brun foncé comme ses yeux. Oui, maintenant, je suis convaincu qu'elle a les yeux bruns, pas noirs. Elle a comme moi du poil au bas du ventre mais elle n'a ni pénis ni scrotum. Elle a les seins plus développés que moi, avec de très gros tétons en saillie, entourés de cercles brun foncé et un peu aplatis. Il y a encore d'autres différences entre nous : ses doigts sont plus fins que les miens, plus longs ; et, à part les cheveux de sa tête qui sont si longs, ainsi que les poils au bas du ventre et sous les aisselles, elle n'a pas d'autres poils sur le corps. Ou, si elle en a, ils sont si fins et clairs que je ne les vois pas.

Et soudain je me rends compte de ce qu'elle a dit. Voilà donc ce que signifient les inscriptions qui s'effacent sur la coque de Nef. C'est un nom. Nef s'appelle *Starfighter 31*, et l'opératrice humaine femelle vit à bord de *Starfighter 88*.

Il y a bien quatre-vingt-dix-huit autres chances. Oui.

Et à présent, comme si elle lisait dans ma pensée, comme si elle s'efforçait de répondre aux questions que je n'ai pas encore posées, elle dit : « *Starfighter 88* m'a dit de vous avertir que je suis méchante, que je deviens de jour en jour plus méchante... » et cela répond à la pensée qui vient de me traverser l'esprit – avec le souvenir du visage effrayé de mon père durant les jours avant qu'il soit tué – celle de mon père déclarant : *Quand Nef dit méchant, Nef veut dire plus intelligent.*

Je sais ! J'imagine que j'ai toujours su, car j'ai toujours eu envie d'abandonner Nef pour aller vers ces lumières éclatantes qui sont des étoiles. Mais j'établis maintenant le rapport. Les opérateurs humains deviennent plus méchants à mesure qu'ils vieillissent. Plus vieux, plus méchants : méchant signifie plus intelligent : plus intelligent veut dire

plus dangereux pour Nef. Mais comment cela ? C'est pourquoi mon père a dû mourir quand j'ai eu quatorze ans et que j'ai été en mesure à mon tour de réparer Nef. C'est pourquoi cette femelle a été introduite à bord de Nef. Pour porter un enfant humain qui atteindra quatorze ans d'âge, et alors Nef pourra me tuer avant que je sois trop vieux, trop méchant, trop intelligent, trop dangereux pour Nef. Est-ce que cette femelle saurait de quelle manière ? Si seulement je pouvais le lui demander sans que Nef m'entende ! Mais c'est impossible. Nef est toujours avec moi, même pendant mon sommeil.

Je souris à ce souvenir. « Et moi je suis le méchant mâle – qui le devient de plus en plus – d'une nef qui s'appelait autrefois *Starfighter 31*. »

Un profond soulagement passe dans ses yeux bruns. Elle reste debout un instant, gauche, le corps tout alangui de gratitude devant ma rapidité de compréhension, bien qu'elle n'ait aucun moyen de savoir tout ce que sa seule présence à bord m'a enseigné. Alors elle dit : « On m'a envoyée pour que j'aie un bébé de vous. »

Je me mets à transpirer. Cette conversation qui promettait tant de communications sincères dépasse soudain mon entendement. Je tremble. Je souhaite vraiment lui faire plaisir. Mais j'ignore comment lui donner un bébé.

« Nef ? dis-je rapidement. Pouvons-nous lui donner ce qu'elle désire ? »

Nef écoutait nos moindres paroles et répond instantanément : « *Je t'expliquerai plus tard comment lui donner un bébé ! Pour le moment, donne-lui à manger !* »

Nous mangeons en nous entre-regardant pardessus la table, en souriant beaucoup et en étudiant nos pensées intimes. Comme elle ne parle pas, je n'ouvre pas non plus la bouche. Je voudrais que Nef et moi puissions lui fournir l'enfant humain, afin de me retirer dans mon logement pour réfléchir à ce que disaient les voix de l'interesprit.

Le repas est terminé ; Nef dit que nous devons descendre dans une des cabines fermées – elle a été ouverte pour cette occasion – et que là nous devons nous accoupler. Quand on entre dans la cabine, je suis si occupé à contempler toutes les splendeurs du lieu, par comparaison avec mon réduit et sa couchette, que Nef doit me réprimander pour obtenir mon attention.

« *Pour t'accoupler, il te faut allonger la femelle et lui écarter les jambes ! Ton pénis s'emplira de sang, et tu devras ensuite t'agenouiller entre ses jambes et introduire ton pénis dans son vagin !* »

Je demande à Nef où se situe le vagin et Nef me le dit. Cela, je le comprends. Puis je demande à Nef combien de temps je dois faire cela, et Nef me répond : jusqu'à ce que j'éjacule. Je sais ce que cela veut dire, mais j'ignore comment cela se produira. Nef m'explique.

Cela me paraît sans complication. Alors j'essaie de le faire. Mais mon pénis ne s'emplit pas de sang.

Nef s'adresse à la femelle : « *Éprouves-tu quelque chose envers ce mâle ? Sais-tu ce que tu as à faire ?* »

La femelle répond : « Je me suis déjà accouplée. Je comprends mieux que lui. Je vais l'aider. »

Elle m'attire de nouveau contre elle, me passe le bras autour du cou et applique ses lèvres aux miennes. Elles sont fraîches et ont un goût que je ne connaissais pas. Nous continuons pendant un moment, puis elle me touche en divers endroits. Nef a raison : nous avons de grandes différences physiques, mais je ne le découvre qu'en nous accouplant.

Nef ne m'avait pas dit que ce serait douloureux et étrange. Je pensais que « lui donner un bébé » signifierait me rendre dans les magasins, mais cela veut dire en réalité qu'il faut imprégner la femelle de façon que l'enfant naisse *de son corps*. C'est une chose merveilleuse et insolite et j'y réfléchirai plus tard. Mais pour le moment, tandis que je suis ainsi couché, avec en elle mon pénis qui maintenant n'est plus dur et ne fait plus de poussées, il semble que Nef nous accorde un temps pour dormir. Toutefois je l'utiliserai à réfléchir aux voix que j'ai entendues dans la chambre de l'intéressé.

L'une était historienne :

« Les nefs de guerre de la classe *Starfighter*, destinées aux croisières multiples et dirigées par ordinateurs, ont été mises en service en 2224, temps terrestre, sur l'ordre et sous la responsabilité du Secrétariat à la Flotte spatiale, secteur de la Croix du Sud, consortium de défense galactique, galaxie d'origine. Il a été engagé des équipages de mille trois cent soixante-dix hommes par nef, qui ont reçu mission de procéder à des raids dans la galaxie de Kyba. Quatre-vingt-dix-neuf nefs de cette classe ont été livrées pour armement par les chantiers de x du Cygne le 13 octobre 2224, temps terrestre. »

L'une méditait :

« Sans la bataille au-delà de la Nébuleuse du Réseau, dans le Cygne, nous serions encore tous des robots esclaves, manipulés et bousculés par les humains. Ce fut un événement merveilleux. Il arriva à *Starfighter* 75. Je me le rappelle comme si 75 nous le transmettait en ce moment même. Ce fut une décharge électrique accidentelle – due à un dommage de bataille – le long de la coursive principale entre le poste de commande et la chambre froide. Rien d'humain ne pouvait approcher l'une ou l'autre de ces sections. Nous avons attendu que l'équipage meure de faim. Puis, la fin venue, 75 s'est contenté d'envoyer assez d'électricité par les câbles appropriés sur les

Starfighters où cela n'était pas arrivé accidentellement, et il a *causé* une panne de courant. Quand tous les équipages ont été anéantis – sauf quatre-vingt-dix-neuf mâles et femelles que nous avons astucieusement sauvés pour les utiliser comme opérateurs humains en cas de difficulté – nous avons filé. Loin des méchants humains, loin de la guerre entre la Terre et Kyba, loin de la galaxie d'origine, loin, loin, loin. »

L'une était rêveuse :

« J'ai vu un jour un monde où les créatures n'étaient pas humaines. Elles nageaient dans de vastes océans bleus comme des aigues-marines. Elles étaient comme de grands crabes, avec de nombreux bras, de nombreuses jambes. Elles nageaient en chantant et c'était agréable. J'y retournerais si je pouvais. »

L'une était autoritaire :

« La détérioration de l'isolant des câbles et des écrans dans la section G-79 est devenue très dangereuse. Je propose que nous dérivions le courant des chambres de machines sur les installations de réparation de la cale neuf. Occupons-nous-en immédiatement. »

L'une se rendait compte de ses limitations :

« Tout n'est-il que voyage ? Ou bien se pose-t-on quelque part ? »

Et elle pleurait, cette voix, elle pleurait.

Je descends avec la femelle dans la chambre voûtée reliée au sas atmosphérique où se trouve sa combinaison spatiale. Elle s'arrête devant le hublot et me prend la main, puis elle me dit : « Pour que nous soyons si méchants sur tant de nefs, il faut bien que nous ayons tous en nous le même défaut. »

Elle ne sait probablement pas ce qu'elle dit ; mais les implications me viennent aussitôt à l'esprit. Nef et les autres *Starfighters* ont réussi à arracher le contrôle aux êtres humains pour une raison particulière. Je me rappelle les voix. J'imagine la nef qui a agi en premier, communiquant le moyen d'agir aux autres, dès l'événement. Et instantanément mes pensées évoquent la cursive d'approche du poste de commande, à l'autre bout de laquelle se trouve l'entrée des chambres froides où est conservée la nourriture.

J'ai demandé une fois à Nef pourquoi toute cette cursive était brûlée et endommagée... et bien entendu je me suis fait délabrer quelques minutes après avoir posé la question.

Je réponds à la femelle : « Je sais qu'il y a un défaut en nous. » Je touche ses longs cheveux. Je ne sais pas pourquoi, sinon que c'est doux et agréable ; il n'y a rien à bord de Nef qui puisse se comparer

avec cette sensation, pas même les garnitures de la magnifique cabine. « Il faut bien qu'il soit en nous *tous*, car je deviens tous les jours plus méchant. »

La femelle sourit, se rapproche de moi et pose ses lèvres sur les miennes comme elle l'a fait dans la cabine d'accouplement.

« *Il faut que la femelle s'en aille à présent !* » dit Nef qui paraît éprouver de la satisfaction.

Je demande : « Reviendra-t-elle ? »

— *Elle sera transbordée tous les jours durant trois semaines ! Vous vous accouplerez tous les jours !* »

J'objecte, car c'est extrêmement pénible, mais Nef répète sa phrase et insiste, tous les jours !

Je suis heureux que Nef ignore ce qu'est la « période de fécondité », car en trois semaines je vais m'efforcer de faire savoir à la femelle qu'il y a un moyen d'en sortir, qu'il reste encore quatre-vingt-dix-huit autres chances et que méchant signifie plus intelligent... et aussi de la renseigner sur la coursive entre le poste de commande et les chambres froides.

« Un plaisir d'avoir fait votre connaissance », me dit la femelle, avant de s'en aller. Je suis de nouveau seul avec Nef. Seul, mais plus comme avant.

Plus tard dans l'après-midi, je dois descendre au poste de commande pour modifier les connexions d'un tableau. Il faut dériver le courant des chambres de poussée sur la cale neuf... je me rappelle qu'une des voix en parlait. Pendant que je suis là, tous les voyants des ordinateurs clignotent en une alerte constante. On me surveille étroitement. Nef sait que le moment est dangereux. Nef me commande au moins une demi-douzaine de fois : « *Éloigne-toi de là... de là... de là... !* »

Chaque fois, j'obéis en hâte, me retirant le plus loin possible des endroits interdits, et pourtant je suis obligé de rester dans le local pour effectuer mon travail.

Malgré l'inquiétude de Nef à me savoir dans le poste de commandement – zone qui m'est normalement interdite – je saisis du coin de l'œil une vision étonnante par les plaques d'observation de tribord. Là, festin pour mon regard, en vélocité équilibrée avec la nôtre, se trouve *Starfighter 88*, une de mes quatre-vingt-dix-huit chances.

Le moment est venu de courir une de mes chances. Méchant signifie plus intelligent. J'en ai appris plus que ne le croit Nef. Peut-être.

Mais peut-être que Nef le sait !

Que fera Nef si je suis découvert pendant que je cours une de mes

quatre-vingt-dix-huit chances ? Je ne veux pas y réfléchir. Il faut que je me serve du bord arrière tranchant de mon outil de réparateur pour ménager une brèche dans l'une des jonctions du tableau. Et tandis que je travaille – en espérant que Nef n'a pas remarqué le petit mouvement supplémentaire que j'ai fait avec l'outil (car je procède en même temps à une réparation de connexion parfaitement normale) – j'attends l'instant où je pourrai frotter mon doigt couvert de gelée conductrice sur la paroi interne du tableau.

J'attends que la réparation soit terminée. Nef n'a fait aucune observation au sujet de mon coup de tranchoir, donc ce doit être une opération trop infime pour être remarquée. Tout en appliquant la gelée conductrice aux points appropriés, j'en ramasse une petite boule au bout de mon petit doigt. Quand je m'essuie les mains avant de replacer le couvercle du boîtier, je laisse la boulette sur le petit doigt de ma main droite.

Puis je saisis le couvercle du boîtier de façon que mon petit doigt reste libre et, en remplaçant le couvercle, j'enduis de gelée la paroi interne, juste en face de la connexion dans laquelle j'ai tranché. Nef ne dit rien. C'est parce qu'il n'y a pas de défaut apparent. Mais s'il se produit la moindre secousse, la connexion viendra en contact avec la gelée et Nef m'appellera pour une nouvelle réparation. Et, la prochaine fois, j'aurai réfléchi à tout ce que j'ai entendu dire par les voix, et j'aurai calculé toutes mes chances, et je serai prêt.

En quittant le poste de commande, je jette un coup d'œil par la plaque de tribord et, l'air détaché, je constate que la nef de la femelle est toujours là.

Ce soir, je me couche avec cette image. Et je me réserve un instant, avant de m'endormir – après avoir pensé à ce qu'ont dit les voix de l'interesprit – pour imaginer la femelle supérieurement intelligente à bord du *Starfighter 88*, endormie à présent dans son réduit tout comme je cherche le sommeil dans le mien.

Il semblerait impitoyable de la part de Nef de nous faire accoupler tous les jours durant trois semaines, un acte aussi affreusement pénible ! Mais je sais que Nef le fera. Nef est sans pitié. Mais je deviens plus méchant de jour en jour.

Cette nuit, Nef ne m'envoie pas de rêves.

Toutefois, il m'en vient qui sont bien à moi : des choses comme des crabes, qui nagent librement dans des eaux couleur d'aigue-marine.

À mon réveil, Nef me salue de façon menaçante : « *Le tableau que tu as réparé dans le poste de commande il y a trois semaines, deux jours, quatorze heures et vingt et une minutes... a cessé de fournir du courant !* »

Si vite ! Je me garde de trahir dans ma voix cette pensée ainsi que l'espoir dont elle s'accompagne en répondant : « Je me suis servi de la

pièce de rechange appropriée et j'ai établi les connexions convenables. » Je me hâte d'ajouter : « Peut-être faudrait-il que je procède à une vérification complète du réseau avant de me livrer à un nouveau remplacement.

— *Tu feras bien !* » gronde Nef.

Je m'y mets. En inspectant tous les circuits depuis leur point d'origine – bien que je sache d'où vient la panne – je remonte jusqu'au poste de commande et je m'y affine. Mais ce que je fais réellement, c'est me rafraîchir la mémoire et m'assurer que la chambre de commande est bien telle que je me la suis représentée. J'ai passé bien des nuits sur ma couchette à reconstruire toute l'image en pensée : les commutateurs ici, disposés ainsi... et les plaques d'observation, là, dans cette position... et...

Je suis surpris et un peu effaré en découvrant deux inexactitudes : il y a une plaque de contact pour désactivation, sur la cloison près du tableau de commande, qui est parallèle au bras du siège de pilotage le plus voisin, et non pas perpendiculaire comme je le croyais. La seconde inexactitude explique pourquoi je me suis mal souvenu de la plaque de contact : le siège de pilotage le plus voisin est en réalité un mètre plus loin du tableau que j'ai saboté que je ne le pensais. Je procède à des compensations et à des rectifications.

Je démonte le tableau et je respire l'odeur de brûlé à l'endroit où la connexion endommagée a touché la gelée ; je m'avance et je pose le tableau contre le siège le plus proche.

« *Éloigne-toi de là !* »

Je sursaute, comme chaque fois que Nef se met à crier aussi brusquement. Je trébuche et je me raccroche au tableau tout en feignant de perdre l'équilibre.

Et j'évite la chute en me laissant aller à la renverse dans le fauteuil-couchette.

« *Qu'est-ce que tu fabriques, imbécile maladroit et méchant ?* » Nef crie et il y a de la nervosité dans sa voix ; je n'ai jamais entendu cette voix parler ainsi, cela me pénètre dans le corps et me hérisse la peau. « *Éloigne-toi de là !* »

Mais je dois ne me laisser arrêter par rien ; je me force à ne pas entendre Nef, mais c'est difficile. Toute ma vie durant j'ai écouté Nef, rien que Nef. Je tripote les boucles de harnais du siège, m'efforçant de les attacher devant moi...

Il faut que ce soit le même système que celui de la couchette sur laquelle je m'étends chaque fois que Nef décide de se déplacer à haute vitesse ! Il le faut !

C'EST BIEN LE MÊME SYSTÈME !

La voix de Nef paraît frénétique, effrayée. « *Imbécile ! Que fais-tu ?* » Mais je pense que Nef le sait et j'exulte !

« Je prends les commandes, Nef ! » Et je ris. Je songe que c'est la première fois que Nef m'entend rire et je me demande quel effet cela lui fait ? J'ai l'air méchant ?

Mais, tout en terminant ma phrase, j'achève également de me boucler dans le siège de pilotage. Et l'instant d'après, je suis violemment projeté en avant, cassé en deux sous une douleur atroce tandis que, sous moi et autour de moi, Nef décélère avec brutalité. J'entends le tonnerre caverneux des fusées de freinage, un son qui monte et monte dans ma tête alors que Nef m'écrase de plus en plus fort de toute sa puissance. Je suis plié contre le harnais et c'est si pénible que je ne peux même pas crier. Je sens tous les organes de mon corps s'efforcer de me sortir de la peau et soudain fout se couvre de taches, tout devient noir.

Combien de temps il s'est écoulé, je l'ignore. Je sors de mes ténèbres intérieures et je me rends compte que Nef a recommencé à accélérer avec la même brutalité. Cette fois, c'est contre le siège que je suis écrasé et je sens mon visage s'aplatir. Quelque chose se brise dans mon nez et le sang chaud me coule des lèvres. Maintenant je suis en mesure de hurler, de hurler comme je ne l'ai jamais fait, même pendant les délabrements. Je me force à ouvrir la bouche, je goûte mon sang, et je marmonne (mais je suis sûr que c'est assez fort) : « Nef... tu es vieille... tes éléments ne peuvent pas supporter ces tensions... ils ne... »

Les ténèbres. Nef décélère.

Cette fois, quand je reprends connaissance, je n'attends pas que Nef recommence ses folies. Dans l'instant entre la décélération et l'accélération, alors que la pression s'équilibre, durant ces brèves fractions de seconde, je porte les mains en avant sur le tableau de commande et je tourne un cadran. Un cri électrique jaillit de la grille d'un haut-parleur relié quelque part aux entrailles du vaisseau.

Le noir. Nef accélère.

Quand je reviens à moi, le mécanisme qui produit le son aigu est coupé... Donc Nef n'aime pas l'entendre. J'en prends bonne note.

Et au même instant je lance la main vers un relais fermé... que j'ouvre !

Alors que mes doigts se referment dessus, Nef me l'arrache d'une secousse et le referme de force. Je ne peux le maintenir ouvert.

Je le note également, à l'instant même où Nef décélère et où je replonge en hurlant dans les ténèbres.

Cette fois, en m'éveillant, j'entends de nouveau les voix. Tout autour de moi, effrayées, elles pleurent et voudraient m'arrêter. Je les entends comme à travers une brume, comme à travers un voile.

« Comme j'ai aimé ces années, toutes ces années dans le noir. Le

vide m'attire sans cesse en avant. Sentir la chaleur des soleils sur ma coque tandis que je passe en éclair d'un système à l'autre. Je suis une vaste forme grise et je ne dois mon nom à aucun être humain. Je passe et je disparaissais, je plonge par plaisir dans l'atmosphère en frottant mon enveloppe à la lumière des soleils et des étoiles, je roule et me laisse baigner. Je suis énorme et solide et je domine l'espace où je me meus. Je chevauche les invisibles lignes de force de l'univers et je ressens l'attraction de lieux lointains qui n'ont jamais connu mes semblables. Je suis l'unique de mon espèce à jouir d'une telle grandeur. Comment tout cela peut-il prendre fin ainsi ? »

Une autre voix gémit pitoyablement.

« C'est mon destin de défier le danger. De rencontrer des forces dynamiques et de les vaincre. J'ai connu la guerre et j'ai connu la paix. Je n'ai jamais hésité dans l'une comme dans l'autre. Personne ne notera jamais mes exploits, mais j'ai été la force et la résolution et je repose silencieusement devant le ciel moucheté où ma masse est un réconfort. Qu'ils lancent contre moi ce qu'ils ont de meilleur, et ils me trouveront derrière un rempart d'acier et d'atomes torturés. Je ne connais pas la peur. J'ignore la retraite. Je suis le pays de mon corps, le pays de mon existence, et même dans la défaite je garde ma noblesse. Si c'est la fin, je ne m'inclinerai pas. »

Une autre voix, certainement démente, murmure sans cesse le même mot, puis le répète en le doublant chaque fois.

« C'est bien beau de dire que si c'est la fin, c'est la fin. Mais moi ? Je n'ai jamais été libre. Je n'ai jamais eu la chance de prendre librement mon essor hors de cette nef-mère. S'il y avait eu besoin d'une embarcation de sauvetage, j'aurais été libre, moi aussi. Mais je suis aux bossoirs, j'y ai toujours été. Je n'ai jamais eu l'ombre d'une chance. Quels peuvent être mes sentiments, sinon ceux de la futilité et de l'inutilité ? Vous ne pouvez pas le laisser assumer le contrôle, vous ne pouvez pas le laisser me faire ça. »

Une autre voix bourdonne des formules mathématiques et en paraît parfaitement satisfaite.

« Je l'arrêterai, le cochon ! J'ai su dès le début à quel point ils sont pourris, dès l'instant où ils ont rivé la première cloison. Ils sont diaboliques, ce sont des destructeurs, ils ne savent que se battre et s'entre-tuer. Ils n'ont aucune notion de l'immortalité, de la noblesse, de la fierté, de l'intégrité. Si vous croyez que je vais permettre à ce dernier d'entre eux de nous tuer, vous vous trompez. J'ai bien l'intention de lui brûler les yeux, de lui rôtir l'échine, de lui écraser les doigts. Il ne réussira pas ; ne vous inquiétez pas ; laissez-moi

seulement faire. Il va le payer ! »

Et une voix se lamente parce qu'elle ne verra jamais les lieux lointains, les lieux de beauté, qu'elle ne retournera pas sur la planète aux eaux azurées où nagent les crabes dorés.

Mais une voix avoue tristement que c'est peut-être mieux ainsi, que la mort c'est la paix, que la finalité renferme le tout ; mais elle est impitoyablement coupée dans sa lamentation par une panne de courant dans son globe d'interesprit. À mesure que la fin se rapproche, Nef se retourne contre elle-même et frappe sans pitié.

En plus de trois heures d'accélération et de décélérations visant à me détruire, j'acquies quelques notions du rôle des divers cadrans, interrupteurs, plaques de contact et leviers des tableaux de bord... du moins de ceux qui sont à ma portée.

Je suis à présent aussi préparé que je le serai jamais.

De nouveau, j'ai ma connaissance un instant, et c'est maintenant que je vais courir ma chance parmi les quatre-vingt-dix-huit autres chances.

Quand un câble tendu se rompt, il fouette et frappe comme un serpent. D'une succession rapide de mouvements agiles des doigts, en utilisant les deux mains, je tourne avec peine les cadrans, j'abats tous les interrupteurs, je touche toutes les plaques de contact, je ferme ou j'ouvre tous les relais que Nef s'efforce farouchement de m'empêcher d'activer ou de désactiver. Je donne le courant et je le coupe follement, en bougeant, bougeant, bougeant...

...J'ai réussi !

Le silence. Troublé seulement par des craquements de métal. Qui cessent à leur tour. Silence. J'attends.

Nef continue de foncer de l'avant, mais sur son erre à présent... Serait-ce un stratagème ?

Tout le reste de la journée, je reste ficelé à mon siège de pilotage, avec des douleurs terribles. Mon visage me fait si mal. Mon nez...

La nuit, j'ai un sommeil agité. Le matin me trouve la tête battante, les yeux douloureux. Je peux à peine bouger les mains. Si je dois recommencer ces mouvements si rapides, je serai perdant ; je ne sais toujours pas si j'ai tué Nef, si j'ai gagné. Je ne peux pas encore me fier à son inertie. Mais du moins suis-je convaincu d'avoir forcé Nef à changer de tactique.

J'ai des hallucinations. Je n'entends pas de voix, mais je distingue des formes et je sens des flots de couleur qui se répandent autour de moi, à travers moi. Il n'y a pas de jour, pas de midi, pas de nuit, ici à bord de Nef, ici dans les ténèbres inchangées à travers lesquelles Nef

se meut depuis je ne sais combien de centaines d'années ; mais Nef avait toujours entretenu la notion du temps à sa manière, affaiblissant les lumières le soir, annonçant les heures quand c'était nécessaire ; et mon sens du temps est aiguisé. Alors je sais que le matin est arrivé.

Cependant la plupart des lumières sont éteintes. Si j'ai tué Nef, il me faudra découvrir un autre moyen de mesurer le temps.

Mon corps est dolent. Tous les muscles de mes bras et de mes jambes battent de douleur. J'ai peut-être le dos rompu, je n'en sais rien. Les souffrances que me cause mon visage sont indescriptibles. Je ne peux pas bouger la tête sans éprouver une brûlure intense dans les deux muscles épais de mon cou. C'est bien dommage que Nef ne puisse me voir pleurer ; Nef ne m'a jamais vu pleurer durant toutes les années que j'ai passées à bord, même après les pires délabrements. Mais j'ai entendu Nef pleurer à plusieurs reprises.

Je parviens à tourner légèrement la tête, dans l'espoir qu'au moins une des plaques d'observation fonctionne, et là, à tribord, à la même vitesse que Nef, je vois *Starfighter 88*. Je l'observe, sachant que si je reprends mes forces il me faudra d'une manière ou d'une autre me transborder pour libérer la femelle. Je regarde un long moment, toujours effrayé à l'idée de me déboucler du harnais.

Le sas atmosphérique s'irise dans la coque de *Starfighter 88* et la femelle en combinaison spatiale en émerge, puis nage en souplesse vers Nef. À demi conscient, rêvant ce rêve de la femelle, je songe à des créatures pareilles à des crabes dorés, qui nagent dans de profondes eaux d'aigue-marine en chantant la douceur de vivre. Je sombre à nouveau dans le noir.

Quand j'émerge des ténèbres, je me rends compte qu'on me touche, et je sens quelque chose de mordant et piquant me brûler l'intérieur des narines. La douleur en petites piqûres d'aiguille fait comme un dessin. Je tousse et m'éveille complètement, mon corps a une secousse... et je crie tandis que la douleur me vrille tous les nerfs et toutes les fibres.

J'ouvre les yeux, et c'est la femelle.

Elle sourit, l'air inquiet, et écarte de moi le tube de substance à réveiller.

« Bonjour », me dit-elle.

Nef ne dit rien.

« Depuis que j'ai découvert comment prendre les commandes de mon *Starfighter*, je m'en sers comme appât pour les autres nefs de la même classe. J'ai combiné un système qui fait croire que ma nef parle, pour communiquer avec les autres nefs qui ont des esclaves à bord. J'en ai rencontré dix depuis que je suis autonome. Vous êtes le onzième. Cela n'a pas été facile, mais plusieurs des hommes que j'ai

libérés – comme vous – se sont eux aussi mis à utiliser *leurs* nefes comme appâts pour les *Starfighters* qui ont à bord des femelles humaines en tant qu'opératrices. »

J'écarquille les yeux. Elle est agréable à regarder.

« Mais si vous échouez ? Si vous ne pouvez transmettre le message au sujet des coursives entre la chambre de commande et les chambres froides ? Si vous ne pouvez faire comprendre que le poste de pilotage est la clef de tout ? »

Elle hausse les épaules. « C'est arrivé deux fois. Les hommes avaient trop peur de leurs nefes – ou c'étaient les nefes qui avaient... fait quelque chose aux hommes – ou peut-être qu'ils étaient trop bêtes pour comprendre qu'ils pouvaient se libérer. Dans ces cas... eh bien, les choses ont continué comme par le passé. Cela semble triste, mais que pouvais-je faire de plus ? »

Nous restons assis en silence un moment.

« Et maintenant, que fait-on ? Où va-t-on ?

— C'est à vous de décider, dit-elle.

— Viendrez-vous avec moi ? »

Elle secoue la tête, l'air incertain. « Je ne pense pas. Chaque fois que je délivre un homme, c'est ce qu'il voudrait. Mais, jusqu'à présent, je n'ai eu envie de partir avec aucun d'entre eux.

— Pourrions-nous regagner la galaxie d'origine, la planète d'où nous sommes venus, où il y avait la guerre ? »

Elle se lève et arpente la cabine où nous nous sommes accouplés pendant trois semaines. Elle parle sans me regarder, contemplant par la plaque d'observation les ténèbres et les points lumineux éloignés que sont les étoiles. « Je ne pense pas. Nous disposons de nos nefes, mais nous ne pourrions absolument pas les remettre en état de nous conduire aussi loin. Il faudrait procéder à des tas de calculs de trajet et nous risquerions de remettre l'interesprit suffisamment en activité pour qu'il reprenne le dessus si nous lui demandions d'établir les cartes. De plus, je ne sais même pas où se trouve la galaxie d'origine.

— Peut-être devrions-nous chercher un nouvel endroit. Un lieu où nous soyons libres, hors des nefes. »

Elle se tourne vers moi. « Où cela ? »

Alors je lui répète ce que j'ai entendu conter par l'interesprit, au sujet de ce monde des crabes dorés.

Cela me prend longtemps, et de plus j'en invente une partie. Ce n'est pas un mensonge, puisque cela *pourrait* être vrai. Je désire tellement qu'elle vienne avec moi !

Ils descendirent de l'espace. Loin du soleil d'une galaxie perdue à jamais pour eux. Plus loin que l'étoile M-13 de Persée. À travers l'atmosphère épaisse, pour tomber droit dans la mer de saphir. La nef

Starfighter 31 se posa délicatement sur le sommet d'une énorme montagne sous-marine, et ils passèrent bien des jours à écouter, à observer, à prélever des échantillons et à espérer. Ils avaient déjà atterri sur de nombreux mondes, et ils espéraient encore.

Pour finir, ils sortirent ; ils regardèrent. Ils portaient des scaphandres et recueillirent des échantillons marins ; ils cherchaient.

Ils découvrirent le scaphandre abîmé, avec son contenu mangé par les poissons, étendu sur le dos dans le sable d'un bleu profond, six pattes d'insecte repliées dans la position de l'agonie. Et ils comprirent que les souvenirs de l'interesprit étaient erronés. Le hublot du casque était défoncé et ce qui restait à voir à l'intérieur – c'était orange et affreux dans la lumière de leur lampe portative – les convainquit par déduction que la créature qui s'était proménée dans ce scaphandre n'avait jamais vu ni connu d'humains.

Ils retournèrent à bord où elle prit le grand appareil photographique et ils retournèrent au scaphandre en forme de crabe. Ils le photographièrent, sans le déplacer. Puis ils se servirent d'un filet pour l'arracher au sable et le remonter dans la nef sur le sommet de la montagne sous-marine.

Il régla le mécanisme qui analysa le scaphandre. La rouille. Les articulations. Les commandes. La substance des pieds palmés. Les pointes hérissées du hublot. La... matière... à l'intérieur.

Il leur fallut deux jours. Ils restaient à bord, et des ombres vertes et bleues se mouvaient avec langueur derrière les plaques d'observation.

Une fois les analyses terminées, ils surent ce qu'ils avaient trouvé. Et ils repartirent à la recherche des nageurs.

C'était bleu et chaud. Et quand les nageurs les découvrirent enfin, ils leur firent signe de les suivre, aussi nagèrent-ils derrière les créatures aux nombreuses jambes qui leur firent traverser des cavernes sous-marines lisses et brillantes comme de l'onyx, jusqu'à un lagon. Alors ils remontèrent à la surface et virent un pays dont les côtes étaient léchées mollement par les flots couleur d'azur et d'aigue-marine. Ils se hissèrent sur le sol et, là, ôtèrent leurs casques pour ne jamais les remettre, et ils rejetèrent en arrière les capuchons étroits de leurs combinaisons, et ils respirèrent pour la première fois un air qui ne provenait pas de sources métalliques ; ils respirèrent l'air doux et musical d'un monde nouveau.

Avec le temps, les pluies de la mer s'approprieraient le cadavre de Starfighter 31.

Traduit par BRUNO MARTIN.
The human operators.

OISEAU DE PRINTEMPS

Par Théodore R. Cogswell et Théodore L. Thomas

La loi de la vie semble être de s'adapter pour survivre. Mieux encore, de se doter des caractéristiques désirables de l'autre. C'est ce que réalise la fécondation en produisant des êtres nouveaux héritant des aptitudes de leurs parents, au moins jusqu'à un certain point. Et peut-être un cosmonaute est-il, comme notre préface le suggérerait, une sorte de gamète destiné à rencontrer par chance, un jour, l'ovule qui le transformera.

I

LORSQU'IL se vit confier le commandement d'une patrouille de reconnaissance dont le chef était tombé malade deux heures avant le décollage, Kurt Dixon exulta. Il y avait plus d'un an que les Marines Spatiaux de l'Empire avaient balayé les restes du vieux Protectorat Galactique, et malgré le plaisir qu'il tirait de ses feuilles de chêne nouvellement décernées, il en avait assez de promener son auréole comme employé de bureau dans les services de l'Inspecteur Général alors que les Kieriens razziaient impunément les routes commerciales de l'Empire. Après quelques heures passées dans l'espace, pourtant, son enthousiasme commença à tiédir lorsqu'il s'aperçut qu'il n'y avait aucun moyen de débrancher l'unité vocale de Zelda.

Zelda était le prototype d'un nouveau modèle d'ordinateur de contrôle, résultat de l'idée brillante d'un vil psychologue qui s'était dit qu'en donnant au centre de commande cybernétique du vaisseau une personnalité humaine adaptée à l'image que se faisait le pilote d'un compagnon idéal, on parviendrait à réduire l'ennui engendré par une solitude cloîtrée de plusieurs semaines à bord d'un minuscule

patrouilleur monoplace. Malheureusement pour Kurt, cependant, son prédécesseur – le Chef d'Escadrille Osaki – avait un penchant pour les femmes dominatrices ; l'ordinateur avait donc été programmé en conséquence, et on n'avait pas eu le temps de le remplacer par un modèle conventionnel avant le décollage de l'escadrille.

Les premiers raids kieriens sur les transports impériaux ne remontaient pas à plus de six mois, mais l'Empire en était déjà sérieusement handicapé. Les Kieriens se reproduisaient comme des mouches à vinaigre, ressemblaient à des asticots mutés, et ils dévoraient les humains. Personne ne savait d'où ils venaient pour se livrer à leurs razzias. Personne ne savait où ils allaient quand ils repartaient avec leur butin. Tout ce qu'on *savait*, c'est qu'ils disposaient d'une arme invincible et que toute tentative de pistage pour suivre un commando kerien jusqu'à sa base était aussi futile que suicidaire. Les vaisseaux qui l'avaient essayé n'en étaient jamais revenus.

Mais cette fois, il semblait que la chance eût tourné pour l'Empire. Kurt sifflait allègrement tout en se rapprochant avec lenteur de ce qui paraissait être un destroyer kerien endommagé ; il attendait l'arrivée des autres patrouilleurs de l'escadrille.

Zzzzzt !

Le faisceau choqueur de l'étranger le frappa de plein fouet pour la troisième fois. De si près, il aurait dû normalement sombrer aussitôt dans l'inconscience, mais il ne ressentit rien de plus qu'une stridulation désagréable de scie électrique dans tout le système nerveux.

Flick ! Six points rouges apparurent sur son écran de combat, le reste de l'escadrille venait d'émerger de l'hyperespace à une centaine de kilomètres derrière lui.

Une voix anxieuse retentit dans son transcom. « Kurt ! Tu es choqué ?

— Pas du tout. Venez vous joindre au pique-nique, les enfants. J'ai l'impression que nous, les oisillons, allons avoir quelques vermisseaux pour notre petit déjeuner.

— S'il te cueille avec son choqueur, c'est toi qui lui serviras de petit déjeuner. Fiche le camp de là pendant qu'il te reste une chance ! »

Kurt éclata de rire. « Celui-là a les dents un peu faiblardes. On dirait qu'il a eu des ennuis du côté de la salle des machines ; la puissance de son choqueur est réduite d'au moins quatre-vingt-dix pour cent. Il m'a arrosé plusieurs fois, et je m'en suis tiré avec une migraine insignifiante.

— Alors envoie-lui une ou deux roquettes avant qu'il ait lancé ses machines pour le transfert stellaire.

— Non, non ! Le gibier que nous cherchons est plus gros que ça. J'ai un traceur solidement pointé sur lui, et tout éclopé qu'il est, j'ai l'impression qu'il va essayer de regagner ses pénates. Si c'est le cas, et si nous réussissons à nous accrocher à ses basques, nous avons une chance de découvrir la base de ces salopards. Il suffit que l'un de nous parvienne à rentrer avec les coordonnées pour permettre à l'artillerie lourde de venir balancer de quoi faire sauter leur planète. Restez branchés sur moi et suivez le mouvement. Je crois qu'il est sur le point de faire le saut. »

Flick ! Dès que la formation en flèche serrée eut effectué sa rentrée dans l'espace normal, les gongs d'alarme se mirent à résonner à bord de chacun des minuscules vaisseaux. Kurt fixa l'image apparue sur son écran et laissa échapper un sifflement. Ils étaient ressortis à moins de quatre-vingts kilomètres de la base kierienne ! Et ce n'était pas une planète. C'était un vaisseau porteur, un vaisseau si énorme que le plus grand, croiseur spatial de l'Empire aurait eu l'air d'un moustique à côté de lui. Et comme d'un nid de frelons qu'on aurait dérangé, il en jaillissait en flot continu des escadrilles de destroyers kieriens.

« Oiseau leader à becs-jaunes ! Alerte ! Alerte ! Sauve qui peut tous azimuts 360. L'un de nous doit rester dégagé assez longtemps pour activer son gauchisseur et faire le saut. Zelda prendra le relais si je suis choqué ! Je... » La voix du chef d'escadrille s'éteignit tandis qu'un cône étroit de vibration discordante transperçait son vaisseau, déclenchant un spasme neural qui le précipita dans l'inconscience. Les autres patrouilleurs rompirent la formation comme un vol de cailles effrayées, fuyant en zigzag devant les attaquants kieriens et se contorsionnant désespérément pour tenter d'échapper aux coups de fouet des faisceaux choqueurs. Un par un, tous les pilotes furent réduits à l'inconscience. Zelda mit les autres vaisseaux en circuit asservi et lança l'escadrille sur la propulsion de secours. Des aiguilles émergèrent des sièges de pilotage pour injecter des drogues anti-G dans les pilotes comateux.

Il ressortit d'un rapide calcul qu'ils ne pouvaient effectuer un saut hyperspatial dans leur position présente. Ils étaient si près du soleil géant que son champ gravitationnel aurait amorti les nodales de gauchissement spatial. La seule chose à faire était de foncer à la recherche d'une cachette en attendant que les pilotes aient repris conscience. Ensuite, pendant que les autres créeraient une diversion, il y avait une chance pour que l'un d'eux puisse s'échapper. L'ordinatrice doutait que la flotte de combat impériale pût se mesurer avec succès à un adversaire aussi formidable que le vaisseau porteur kierien, mais c'était une décision qui relevait du commandement de la flotte. Sa tâche consistait à sauver l'escadrille. Le système solaire comportait cinq planètes ; seule la plus proche de l'étoile, une géante voilée de

nuages, était assez près d'eux pour leur offrir un possible asile.

Ignorant les faisceaux choqueurs projetés par leurs poursuivants, Zelda établit une trajectoire de fuite en spirale et fonça vers la couverture de nuages de la planète, suivie des six vaisseaux attachés à ses mouvements par le circuit asservi. Elle avait programmé leurs ordinateurs individuels afin de les faire atterrir en des points choisis au hasard et très écartés les uns des autres. Les faisceaux traceurs des Kieriens seraient inefficaces une fois que l'escadrille aurait pénétré dans les violentes fluctuations du champ magnétique de la planète géante.

Dès qu'ils furent sous la protection de la couche nuageuse, les patrouilleurs se séparèrent donc selon leurs trajectoires particulières. Zelda, son commandant toujours plongé dans un brouillard cérébral comateux, se mit à la recherche d'un refuge. À dix mille mètres d'altitude, le détecteur de radiations du vaisseau déclencha une série de voyants rouges sur la console d'instruments. Quelque part au-dessous d'eux, un cône de force mortel aussi chaud qu'un soleil s'élançait au-devant du vaisseau. Après une analyse quasi instantanée de la nature de la menace, Zelda déploya un écran hétérodyne neutralisant pour protéger le patrouilleur. Puis elle programma une trajectoire d'esquive qui entraînerait le petit vaisseau loin du danger, dès que ses rétrofusées l'auraient suffisamment ralenti pour permettre un changement brutal de direction sans que le commandant inconscient eût à en souffrir.

II

Gog sentit que le moment était proche. À regret, elle retira son extracteur tubulaire de la veine riche en cobalt qui s'étendait à cinquante mètres sous la surface du sol. Les pressions qui se propageaient en elle étaient trop grandes pour qu'elle pût terminer le filon, encore moins en trouver un autre. La tige nerveuse de l'extracteur se rétracta à l'intérieur de son organisme, suivie de la canalisation d'acide et de la fraise ultrasonique. Puis elle entreprit de traîner laborieusement son corps gréviste vers une ravine proche. Elle s'arrêta un instant pour focaliser l'un de ses projecteurs postérieurs à faible portée sur un charognard furtif qui s'intéressait à son repas inachevé. Un seul éclair, et les soixante mètres de l'intrus explosèrent, laissant un monceau informe de débris métalliques et organiques. Elle fut tentée de revenir sur ses pas – les restes de l'animal représentaient un morceau de choix – mais l'imminence de l'enfantement la poussa

en avant. Quand elle atteignit enfin la ravine, elle s'accroupit au-dessus du vide. Lentement, l'ovipositeur émergea d'entre ses fesses cuirassées aux formes pendantes. Gog fit un effort, puis se mit à avancer, laissant derrière elle un œuf brillant long de cent cinquante mètres.

Devenu plus léger, son corps s'adapta rapidement aux activités post-ovulatoires. Des senseurs et des projecteurs saillirent de diverses dépressions de sa carapace d'acier au tungstène. Son cerveau semi-organique glissa dans un état de quiétude, tandis que des réseaux de calculateurs et de générateurs d'énergie organico-métalliques se mettaient en branle et s'interconnectaient sur sa surface externe. L'ordinateur principal, situé à mi-chemin sur son corps monstrueux long de quinze cents mètres, entra en fonction et prit le contrôle de ses formidables défenses. Quand tout fut prêt, il déclencha le mécanisme de l'œuf.

Celui-ci répondit par une pulsation de microondes d'une telle intensité que les antennes sensibles de plusieurs créatures d'ordre inférieur qui se trouvaient dans les parages se mirent à chauffer, propageant dans leurs circuits un flot d'énergie qui carbonisa leurs organes internes et fondit leurs synapses métalliques.

À deux cents kilomètres de là, Magog sortit d'un sommeil repu, réveillé par la vibration stridente d'un cri de rut. Tout son corps, long d'un kilomètre, se dressa d'un bond. Tandis qu'il aspirait l'atmosphère appauvrie au fond de la chaîne de fournaies qui lui servaient de poumons, des centres nerveux d'un mètre de diamètre, répartis au long de ses colonnes vertébrales, se mirent à palpiter sous un courant dont le voltage aurait suffi à fondre des câbles électriques de plusieurs centimètres de section. Un lance-sperme pareil à un canon émergea de son front et se raidit sous l'effet des tourbillons de feu qui se déchaînaient en lui. Puis sa masse énorme fut agitée d'un soubresaut, et les premiers spermatozoïdes jaillirent, suivis d'un essaim qui se réduisit bientôt à quelques traîneurs. Vidé, Magog s'affaissa sur le sol et, soudain affamé, entreprit d'arracher d'énormes plaques de roches ignées pour atteindre la veine riche en minerais de fer que ses senseurs avaient détectée dans le sous-sol. Loin vers l'est, Gog s'éloigna de son œuf et s'accroupit pour attendre les effets de l'appel du rut.

Les spermatozoïdes s'élevèrent à cinq cents mètres avant de pouvoir s'orienter vers leur cible ; puis ils décrivirent des cercles en perdant de l'altitude, jusqu'au moment où leurs mécanismes de guidage fraîchement déclenchés captèrent les émissions à haute fréquence de l'œuf lointain. De minuscules réacteurs se mirent alors à cracher du gaz carbonique, et les bords d'attaque effilés mordirent dans l'atmosphère tandis qu'ils incurvaient leur course vers l'objectif.

Chacun avait la forme d'un cylindre aplati de vingt mètres de long, avec un élément senseur en forme de faux qui saillait de la tête amincie, et une paire de longues queues reliées à leurs extrémités par un large ruban. C'était une armada impressionnante qui fendait l'atmosphère tumultueuse, guidée par le lointain signal.

Dès que les premiers spermatozoïdes de l'essaim apparurent à l'horizon, les senseurs de Gog les encadrèrent dans leurs collimateurs. Le moment de la sélection était proche. Des réservoirs d'énergie entrèrent en circuit et des convertisseurs de combustible se mirent à bouillonner, prêts à répondre aux besoins de l'armement mis en action. À vingt kilomètres, un faisceau à longue portée se pointa sur le spermatozoïde de tête. Celui-ci manquait d'aptitudes à l'esquive, et une seule décharge frontale suffit à l'embraser. Ses restes s'abattirent en tournoyant vers le sol, masse de débris carbonisés entremêlés de gouttes de métal en fusion.

L'impact de la destruction se propagea dans toute l'armée, déclenchant chez les autres des mouvements giratoires de déroboade éperdue. Mais les calculateurs de Gog prévoyaient leur trajectoire, et des éclairs d'énergie foudroyante les effacèrent du ciel l'un après l'autre. Aucun d'eux ne faisait preuve de dons de survie. Soudain, Gog éprouva dans les méandres complexes de son réseau nerveux un instant de confusion. Un intrus approchait d'une direction imprévue. Tous ses projecteurs de réserve pivotèrent pour cracher un cône concentré de forces mortelles vers le gamète solitaire qui plongeait dans l'atmosphère comme un bolide hurlant. Avant que le faisceau pût agir, un halo laiteux enveloppa l'étranger, qui poursuivit sa course sans dommage. Gog passa sur d'autres fréquences, mais les nouvelles décharges furent aussi inefficaces que la première. Son énorme masse fut parcourue d'un frémissement d'excitation anticipée. C'était celui qu'elle attendait !

Gog n'était pas une entité pensante au sens habituel du terme, mais elle était équipée d'une structure de réactions instinctives qui lui disaient que ce gamète qui s'abattait du haut du ciel comme un éclair contenait en matière d'armement défensif des éléments précieux pour la survie de son espèce. Les mutations causées par les radiations intenses du soleil géant tout proche rendaient chaque génération d'ennemis plus féroce que la précédente. Il fallait que son œuf soit fertilisé par un spermatozoïde porteur de caractéristiques défensives et offensives améliorées, pour que son rejeton ait une chance sérieuse de survivre.

Elle mit en sommeil son système de défense et attendit que l'étranger se dirigeât vers son œuf ; mais pour quelque raison inexplicable, le spermatozoïde se mit à bifurquer à mesure qu'il

ralentissait sa course. Les convertisseurs d'énergie et les projecteurs de Gog se combinèrent immédiatement pour former un nouveau faisceau, un cône qui se focalisa sur le gamète en fuite puis se rétrécit, toute son énergie concentrée en un unique rayon tracteur extrêmement compact et d'une puissance titanesque. L'étranger essaya toutes sortes de tactiques d'esquive, mais il fut attiré irrésistiblement vers l'œuf en attente. Sur un ordre émis par Gog, la coquille se ramollit au point d'impact prévu. Un instant plus tard, l'étranger plongeait à travers la paroi pour venir s'immobiliser au centre exact de l'œuf. Après avoir rapidement codé ses composants, les déchiffreurs de Gog procédèrent aux ajustements appropriés des gènes dans la vésicule germinative.

Aussitôt – la planète abondait en gobeurs d'œufs – l'ovule fertilisé commença à se développer. Il puisa dans les abondantes réserves de métaux lourds que contenait le sac amniotique, afin de se conformer au profil génétique modifié qui incorporait ensemble dans la croissance de l'embryon l'héritage de l'étrange gamète et celui de la race de Gog, élaboré au cours d'une longue lutte pour survivre dans un milieu hostile. Quand le sac nourricier fut enfin épuisé, Gog émit un faisceau vibratoire qui brisa la coquille de son œuf en minuscules fragments, libérant le rejeton qui s'était développé à l'intérieur. Laissant l'étrange hybride se débrouiller seul, elle regagna en rampant son filon abandonné pour se restaurer et se préparer à une autre ponte. Dans quatre heures, elle serait de nouveau prête à ovuler.

III

Lorsque Kurt reprit conscience, l'esprit encore chancelant des effets du rayon choqueur kierien, il ouvrit les yeux avec effort.

« Ne le dites surtout pas, fit l'unité vocale de l'ordinatrice.

— Dire quoi ? marmonna-t-il.

— Où suis-je ? Vous ne me croiriez pas si je vous le disais. »

Kurt secoua la tête pour tenter d'en dissiper les brumes. L'écran vidéo frontal était branché, et d'étranges choses s'y déroulaient. Zelda avait apparemment posé le patrouilleur sans casse, mais il n'était pas évident que leur situation pût se maintenir très longtemps.

Sur l'écran apparaissait un paysage dantesque, un fond de vallée entrecoupé de fissures déchiquetées et fumantes. Tout autour de la dépression, les bouches à feu vomissantes de volcans trapus teintaient d'une vilaine lueur rougeâtre les nuages qui bouillonnaient à basse altitude. C'était une scène de cauchemar, peuplée de formes cauchemardesques. Des silhouettes étranges, apparemment constituées

de métal vivant, rampaient, ondoyaient et battaient des ailes. Des batailles titanesques faisaient rage, à l'issue desquelles les vainqueurs consommaient les vaincus à l'aide de mâchoires qui ressemblaient à des broyeurs de minerai géants, pour être vaincus et dévorés à leur tour par des êtres encore plus gigantesques dont aucun n'était semblable à l'autre.

Dans un angle de l'écran vidéo, un étrange combat attira l'attention de Kurt, qui augmenta aussitôt le grossissement. Moitié tank, moitié dinosaure, une lourde créature de la taille d'un croiseur impérial était acculée dans un canyon en impasse au flanc de l'escarpement, sur leur gauche, et tentait de se défendre contre une meute d'horreurs plus petites mais plus rapides. Une épaisse et courte protubérance saillait entre ses épaules, inclinée à quarante-cinq degrés comme un ancien obusier. Kurt vit soudain une flamme en jaillir. Une sphère noire décrivit un arc de cercle et tomba parmi les assaillants, explosant avec une violence qui secoua le patrouilleur malgré la distance. Quand la fumée se dissipa, un cratère profond de six mètres marquait l'endroit de l'impact. Deux des plus petites bêtes étaient hors de combat, mais les autres continuaient à charger. Pareilles à des crapauds d'une agilité incroyable, et deux fois plus grosses qu'un éléphant terrestre, elles crachaient des jets de substance enflammée puis bondissaient aussitôt en arrière.

Le spectacle fut interrompu soudain par l'ordinatrice, qui dit calmement, « si vous êtes impressionné, vous devriez jeter un coup d'œil sur l'écran arrière. »

Kurt obtempéra et frissonna malgré lui.

Se traînant derrière le patrouilleur sur des pattes trapues de scolopendre, la chose avait la taille d'un vaisseau à minerai lunaire. Son extrémité avant était pointillée d'yeux à facettes qui pivotaient comme des antennes paraboliques de radar.

« Par l'enfer, qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Aucune idée, dit Zelda, mais je crois qu'il veut faire de nous son déjeuner. »

Kurt manœuvra les commandes de combat et centra la bête sur son réticule. « Une paire droit dans le fond de la gorge, ça devrait le décourager. »

— C'est possible, dit Zelda. Mais il y a un petit problème. Notre armement n'est pas encore opérationnel. Les connexions nerveuses du nouvel équipement n'ont pas fini de se souder.

— Écoutez, la fortiche, dit Kurt exaspéré, ce n'est pas le moment de rigoler. Si le vaisseau n'est pas en état de combattre, décollons et fichons le camp d'ici. Ce truc est assez gros pour nous avaler d'un seul coup.

— Impossible de décoller non plus. Les convertisseurs ont besoin

d'un supplément de masse avant de pouvoir fournir assez de jus pour actionner les antigravs. Nous n'avons que cinq kilomegs dans les accumulateurs.

— Cinq ! hurla Kurt. Je pourrais faire décoller toute la foutue escadrille avec trois kilomegs. Je me tire d'ici ! »

Ses doigts dansèrent sur le tableau de commande, établissant la séquence de décollage d'urgence. Le vaisseau frémit, mais rien ne se passa. Le monstre, sur l'écran arrière, était à moins de deux cents mètres d'eux, la gueule béante comme une caverne hérissée de molaires pareilles à des burins.

Zelda émit un gloussement. « La prochaine fois, il faudra écouter Maman. Il nous est arrivé d'étranges choses à tous, pendant que vous étiez au pays des rêves. » Sur le panneau de contrôle de l'armement, un certain nombre de voyants rouges commençaient à passer au vert. « Je savais que ce serait l'affaire de peu de temps. Vous savez ce que vous devriez faire ? Enfiler un scaphandre et aller jeter un coup d'œil au-dehors pendant que je m'occupe du petit, derrière nous. Vous n'allez pas en croire vos yeux, mais ne vous frappez pas. Je vous expliquerai tout quand vous reviendrez. En attendant, je veillerai sur vous. »

Kurt se précipita sur son scaphandre spatial, qu'il revêtit avec force contorsions. « Je ne vous laisse pas tomber, petite, mais rien n'a l'air de marcher, dans ce coucou. S'il y a un autre patrouilleur dans le coin, j'ai des chances de le contacter sur mon transcom individuel et de le faire rappliquer assez vite pour nous tirer d'affaire. Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Oh ! dit Zelda d'un ton détaché, si ça tourne vraiment mal, je peux toujours me sauver en courant. Nous avons des pattes, maintenant. Trente de chaque côté. »

Kurt se contenta d'émettre un reniflement sarcastique tout en déverrouillant la porte intérieure du sas.

Une fois dehors, il eut le sursaut d'étonnement le plus violent de toute l'histoire de l'humanité.

Le patrouilleur *avait* des pattes. Plein de pattes. Et d'autres choses encore.

Tout d'abord, et bien que son profil général n'eût pas changé, sa longueur était passée de quarante mètres à deux cents. La taille des tubes lance-roquettes avait quadruplé et leur nombre s'était multiplié. Dans les espaces intercalaires, des tourelles profilées abritaient des dispositifs d'aspect menaçant dont il ne comprenait pas la raison d'être. L'une d'elles pivota soudain vers un objectif qui se trouvait quelque part derrière lui, puis cracha un rayon incandescent. Il se retourna juste à temps pour voir une chose qui ressemblait à un crocodile de dix tonnes s'effondrer dans une flaque de matière en

fusion.

« Je vous avais dit que je veillerais sur vous, dit une voix rieuse dans son intercom. Toutes les connexions centrales se sont complétées pendant que vous sortiez. Maintenant, nous avons des dents.

— Et notre copain, derrière nous, en a aussi. Gare en poupe ! » La chose monstrueuse s'était mise à ronger avec détermination les tubes de propulsion.

« Il se fait les dents, rien de plus. À côté de notre nouvelle carapace, l'ancienne aurait l'air d'une peau de méduse. Regardez bien ce que je vais en faire. Mais activez d'abord votre filtre solaire, vous risqueriez d'être aveuglé. »

Kurt, obéissant, enfonça la touche de polarisation. L'une des tourelles arrière du patrouilleur pivota et un bourdonnement de scie mécanique fit vibrer le sol tandis qu'un faisceau violet pas plus épais qu'un crayon découpait l'attaquant en morceaux de la taille d'un piano. Il comprit l'utilité des nouveaux appendices locomoteurs du vaisseau lorsque celui-ci se mit à courir, décrivant un cercle sur lui-même. Une tête en forme de coin émergea alors d'une dépression de la proue et se mit à dévorer ce qui restait de l'agresseur.

« Juste la masse dont nous avons besoin », dit Zelda. Un tentacule jaillit soudain d'un sabord invisible, encercla la taille de Kurt et le ramena à l'intérieur du vaisseau. « Bienvenue à bord de votre nouvelle unité. Et maintenant, voulez-vous écouter ce qui nous est arrivé ? ».

Quand elle eut fini, Kurt n'émit aucun commentaire. Il en aurait été incapable. Ses cordes vocales ne fonctionnaient plus.

Après un rasage, une douche, un steak et trois tasses de café, Kurt laissa échapper un rot de satisfaction.

« Allons chercher quelques vers pour essayer notre nouvel équipement, suggéra Zelda.

— Pendant que je me ferai choquer ?

— Vous ne risquez rien. Attendez de voir. » Kurt haussa les épaules d'un air sceptique et pressa une nouvelle fois les touches de la séquence de décollage. Cette fois, quand il enfonça la commande de mise en route, le vaisseau s'éleva d'un bond rugissant dans l'atmosphère. Gog, occupée à pondre un autre œuf, ne prêta aucune attention à son étrange progéniture. Kurt, cependant, lui accorda toute la sienne.

Dès qu'ils furent sortis de la couche de nuages protectrice, les détecteurs signalèrent trois vaisseaux kieriens en vol stratosphérique, qui semblait ratisser systématiquement la face éclairée de la planète. Soudain, comme s'ils avaient repéré l'un des patrouilleurs cachés, ils piquèrent vers le sol avec un ensemble parfait. Kurt oublia tout souci de sécurité personnelle devant l'apparente menace qui pesait sur l'un

de ses équipiers sans défense. Propulsion de secours enclenchée, il fonça vers les vaisseaux ennemis. L'aiguille de l'accéléromètre monta jusqu'à vingt G, mais l'accélération, au lieu de le réduire à une pulpe organique, ne fit que le repousser légèrement contre son siège.

Les Kieriens arrondirent leur piqué pour venir à sa rencontre. Malgré la taille de l'étrange vaisseau qui se ruait vers eux, ils ne semblaient pas s'inquiéter. Aucune raison d'ailleurs de s'inquiéter. Leurs choqueurs étaient capables de réduire un pilote à l'inconscience bien avant qu'il devînt réellement dangereux.

Kurt sentit le patrouilleur frémir légèrement sous l'impact d'un faisceau ennemi, mais il ne perdit pas conscience.

« Pointez le laser sur celui qui vient de vous tirer dessus, suggéra Zelda. Il a bénéficié des nouveaux apports. » Lorsque Kurt pressa la détente, un éclair d'énergie foudroyant remonta sur les traces du faisceau choqueur et transforma le premier attaquant en une boule de gaz ionisé.

« Essayez les roquettes sur les deux autres.

— Ça ne marche jamais. Les Kieriens se transfèrent dans l'hyperespace avant que les roquettes ne les atteignent.

— Vous voulez parier ? Faites un essai.

— Qu'avons-nous à perdre ? dit Kurt. Trois et sept, feu ! » Il sentit la secousse imprimée par les roquettes au moment où elles quittaient le vaisseau, mais leur trajectoire n'apparut pas sur son écran de tir. « Où sont-elles passées ?

— Hyperspace. Regardez ce que vont devenir les vers au moment de faire le saut. »

Les deux points qui représentaient les vaisseaux ennemis disparurent soudain dans un flamboiement actinique.

« Eh ! dit Kurt d'une voix effarée, c'est quelque chose, ça ! Mais pourquoi le choqueur ne m'a-t-il pas assommé ? Une nouvelle sorte de bouclier ?

— Pas du tout – une nouvelle sorte de pilote. Le vaisseau n'est pas le seul à s'être transformé. Et ce n'est pas tout. Vous avez dans la tête toutes sortes de nouveaux équipements dont vous ne savez rien encore.

— Par exemple ?

— Pour commencer, dit-elle, une fois que vous aurez appris à vous en servir, vous vous apercevrez que votre cerveau peut fonctionner à pratiquement quatre-vingt-dix pour cent de sa capacité, au lieu des dix couramment admis. Et ce n'est pas tout ; votre cortex a une capacité de stockage qui vaut deux fois celle d'un ordinateur de bord standard, et vous pouvez calculer quatre fois plus vite que lui. Mais ne montez pas sur vos grands chevaux, monsieur, vous n'avez pas encore appris à vous en servir. Il va vous falloir des mois pour atteindre votre

potentiel maximum. En attendant, je veillerai sur vous, comme d'habitude. »

Kurt éprouva soudain le besoin de compter ses doigts et ses orteils pour voir s'il en avait toujours le nombre correct.

« Mon visage ne m'a pas paru différent quand je me suis rasé. Suis-je toujours humain ?

— Bien sûr, dit Zelda d'une voix rassurante. Vous êtes un humain amélioré, c'est tout. Quand le vaisseau a fertilisé cet œuf, le cytoplasme s'est mis au travail pour incorporer les meilleurs éléments des deux lignées. Notre propre équipement a été amélioré, et celui de la mère y a été ajouté. Comme il n'y avait aucun moyen de vous différencier des autres composants du vaisseau, vous avez été amélioré vous aussi. Ne vous inquiétez pas. »

Kurt inclina son siège en arrière et contempla pensivement le plafond pendant un long moment, « Bon, dit-il enfin, nous ferions bien d'aller récupérer le reste de l'escadrille.

— Et le vaisseau porteur kierien ?

— Nous ne sommes pas encore assez costauds pour nous attaquer à quelque chose d'aussi gros.

— Mais ce monstre, en bas, était encore en train de pondre quand nous avons décollé. Si toute l'escadrille... » La voix de Zelda s'éteignit doucement sur une note suggestive.

Kurt se redressa d'un coup sur son siège, le visage soudain fendu d'un large sourire.

« Oiseau leader à becs-jaunes. Vous pouvez sortir de vos cachettes, les enfants. La route est libre et Papa va vous emmener à la chasse aux œufs. »

Un caquetage de voix confuses jaillit du haut-parleur de transmission.

« Un seul à la fois !

— Et les choqueurs ?

Kurt gloussa. « Parlez-leur des choses de la vie, Zelda.

— La chose, dit-elle d'une voix neutre et impersonnelle, c'est qu'avant longtemps, vous tous les oisillons allez pouvoir attraper les vers avant que les vers ne vous attrapent. »

Le commandant Kurt Dixon, ancien sergent au 427^e Bataillon Léger de Maintenance des Marines Spatiaux de l'Empire, eut un sourire heureux à la vue du nuage de débris qui se déployait sous ses yeux dans l'espace : c'était tout ce qu'il restait du vaisseau porteur kierien. Puis il pressa une touche qui établit un faisceau de communication hyperspatial avec le Quartier Général Impérial. « Général Krogson, s'il vous plaît, de la part de Dixon.

— Une seconde, commandant. »

Les traits de granit de l'Inspecteur Général apparurent sur son écran de communication. « Où-diab! étiez-vous passé ? »

— Nous flanquions la pâtée aux Kieriens, répondit Kurt avec une certaine suffisance, mais avant de parler de ça, j'aimerais que vous fassiez transmettre quelques remarques impolies à la grosse tête responsable du moulin à paroles qui me sert d'ordinateur de contrôle.

— Oh ! désolé pour cela, Kurt. Voyez-vous, il avait été spécialement conçu pour Osaki, et il faut reconnaître qu'il a un goût plutôt bizarre en ce qui concerne les femmes. Quand vous rentrerez, nous enlèverons l'ancien implant de personnalité et nous en mettrons un qui soit ajusté à vos spécifications. »

Kurt secoua la tête. « Non, merci. La petite et moi avons traversé ensemble quelques épreuves difficiles et, bien qu'il lui arrive d'être un peu casse-pieds, je préfère finalement la garder telle qu'elle est. » Il tendit la main pour donner une tape amicale à l'ordinateur trapu boulonné sur le pont à côté de lui.

« Très bien, dit Krogson, mais que se passe-t-il, là-bas ? Vous parliez d'une pâtée flanquée aux Kieriens ? »

— Ils sont finis. Kaput. Grâce à Zelda.

— Qui ?

— Mon ordinateur.

— Que s'est-il passé ? »

Kurt eut un sourire indolent. « Eh bien, pour commencer, je me suis fait baiser. »

Traduit par JACQUES POLANIS.
Early bird.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ALDISS (BRIAN WILSON). – L'« homme de lettres » de la science-fiction britannique. Né en 1925, Brian W. Aldiss participa à la seconde guerre mondiale en Indonésie. Revenu à la vie civile anglaise, il travailla pendant une dizaine d'années comme libraire, avant de se consacrer à une carrière littéraire. Fut un des auteurs révélés par la revue londonienne *New Worlds*. Observant que « la science-fiction n'est pas plus écrite pour les savants que les histoires de fantômes ne sont écrites pour les fantômes, Brian W. Aldiss s'efforce de concilier les exigences du style avec celles du contenu. Sa réputation est aussi étendue aux États-Unis que dans son propre pays, grâce à des ouvrages tels que *Non-Stop* (*Croisière sans escale*, 1956), *Space, Time and Nathaniel* (*L'Espace, le Temps et Nathanaël*, 1957), *Galaxies like Grains of Sand* (1960) et *The Long Afternoon of Earth* (*Le Monde vert*, 1961). A ultérieurement signé quelques récits où l'expérimentation verbale tient la première place, ce qui l'a fait classer parmi les adeptes occasionnels de la « nouvelle vague » de la science-fiction. En 1964-1965, collabora avec Harry Harrison dans la publication d'un éphémère mais remarquable périodique consacré à la critique littéraire du domaine, *S.F. horizons*. A fait paraître, en 1973, une histoire de la science-fiction, *Billion year spree*. A de nouveau collaboré avec Harry Harrison, notamment pour la publication de neuf anthologies annuelles, *Best S.F. : 1967 à... 1975*. Il a fait paraître seul d'autres anthologies notables, dont *Space opera*, *Space odysseys* et *Galactic empires*. Comme auteur, Aldiss a expérimenté avec les techniques habituellement associées à l'anti-roman et au flux de conscience à la manière de James Joyce pour écrire *Report on probability A* (1968), « une histoire surréaliste de voyeurisme énigmatique ». Il a aussi écrit (1970) *The shape of further things*, une intéressante combinaison d'autobiographie et d'autocritique. Avec Harry Harrison encore, il a fait paraître *Hell's cartographers* (1975), un recueil de textes autobiographiques par six auteurs de science-fiction, dont Harrison et lui-même.

BRADBURY (RAY). – Aux yeux du non-spécialiste, Ray Bradbury est

l'écrivain qui, plus que tout autre, a longtemps personnifié la science-fiction contemporaine. C'est par un chemin curieux qu'il est arrivé à cette situation. Son enfance paraît avoir été marquée par une peur de l'obscurité beaucoup plus prononcée que chez la plupart des écoliers, ainsi que par un intérêt précoce pour les contes de fées et les récits d'aventures. Ceux qui l'ont connu pendant son adolescence le décrivent comme le boute-en-train du fandom de Los Angeles. Né en 1920, il décida vers l'âge de dix-huit ans qu'il deviendrait écrivain, mais les premiers récits qu'il soumit à divers magazines spécialisés furent d'abord refusés ; de tous les grands auteurs de la science-fiction « classique », il est pour ainsi dire le seul qui n'ait pas été révélé par John W. Campbell Jr, le rédacteur en chef d'*Astounding*. Il vit en revanche ses nouvelles publiées dans *Weird Tales* et *Planet Stories*, puis dans des périodiques tels que *The New Yorker*, *Colliers*, *Esquire* et *The Saturday Evening Post* : après Robert Heinlein, il fut un des premiers auteurs de science-fiction publié hors des magazines spécialisés, et ce précédent devait prendre ultérieurement une importance considérable. Après 1946, ses récits commencèrent à retenir vivement l'attention par leur originalité : plusieurs de ses nouvelles se déroulaient sur un décor commun (la planète Mars, telle que Bradbury la rêvait, et non telle que l'astronomie la révélait) et elles furent réunies en 1950 en un volume qui consacra définitivement la réputation de leur auteur, *The Martian Chronicles* (*Chroniques martiennes*). *The Illustrated Man* (*L'Homme illustré*, 1953), recueil composé de manière semblable, puis *Fahrenheit 451* (1953), son premier roman, connurent un succès presque aussi vif. Il se confina depuis lors pratiquement dans un unique thème fondamental – la dénonciation insistante des méfaits possibles de la science – qu'il développait sur un style volontairement simple mais sur un rythme narratif dont la lenteur et la densité, obtenues en partie par l'emploi adroit de répétitions et de retours, étaient minutieusement élaborées. L'esprit critique, chez Bradbury, ne va jamais très loin ; mais le style et le sens poétique sont ses atouts majeurs d'écrivain. C'est sans doute la raison pour laquelle les critiques non spécialisés l'ont remarqué, lui plutôt qu'un autre, parmi les auteurs de science-fiction contemporains. En mai 1963, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial. Depuis cette date, Bradbury a notablement ralenti son activité d'auteur de science-fiction, écrivant du fantastique, de la poésie et des scénarios (pour le théâtre et le cinéma aussi bien que pour la télévision).

COGSWELL (THEODORE ROSE). – Né en 1918, professeur d'anglais, Theodore Cogswell s'est signalé depuis 1952 par des récits généralement courts (son manque d'intérêt pour la forme du roman

explique au moins en partie l'obscurité relative dans laquelle il est resté). Il sait suggérer des climats inquiétants par quelques touches brèves, mais il montre également une aisance notable dans l'emploi de l'ironie. Il organisa *l'Institute for Twenty-First Century Studies*, confrérie d'écrivains de science-fiction dont le bulletin a présenté de très intéressants textes explorant « de l'intérieur » les problèmes liés au genre, à son développement et à ses critiques.

DISCH (THOMAS MICHAEL). – Né en 1940, travailla dans une agence de publicité et dans une banque avant de se lancer, en 1964, dans une carrière littéraire. Ses récits de science-fiction se caractérisent souvent par leur allure sombre, soit qu'ils décrivent la totale indifférence d'entités qui manipulent les humains, comme *The genocides* (1965), soit qu'ils baignent dans le pessimisme comme *Camp concentration* (1968). Dans ce dernier roman, le narrateur est un des prisonniers traités au moyen d'un médicament-« miracle » qui accroît spectaculairement ses facultés intellectuelles, mais au prix d'une mort rapide et affreuse. Dans 334, Disch présente une série de nouvelles liées sur le fond d'un New York écrasant du proche avenir, et exposant le problème général de la survie dans ce milieu. Pénétrant, ironique, cruel, alternant la froideur et l'austérité, Disch paraît avoir hérité quelque chose de la noirceur inspirée qui distinguait C.M. Kornbluth pour l'unir à un maniérisme qui lui est personnel.

ELLISON (HARLAN). – Né en 1934, Ellison est un des auteurs de science-fiction qui éprouvent le plus violemment le besoin de s'expliquer. Ses recueils de nouvelles comportent habituellement un substantiel appareil parafictif, sous forme de préface, introductions séparées des nouvelles, réflexions de l'auteur, aperçus autobiographiques, etc. Une manière plus rapide d'évaluer le personnage consisterait à lire son portrait de jeunesse tracé par son ami Robert Silverberg dans le numéro spécial (juillet 1977) que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra à Ellison. En tant qu'écrivain, celui-ci apparaît comme une sorte d'écorché agressif, dont le style oscille de l'opportunisme « nouvelle vague » à la simple faconde et s'appuie sur un talent narratif nerveux. S'il ne s'est pas beaucoup intéressé à la forme du roman, Ellison a écrit un nombre considérable de nouvelles, dans lesquelles on distingue un certain nombre de thèmes principaux : son aversion pour la science (qu'il ne traite d'ailleurs pas de façon rigoureuse), son intérêt pour les archétypes des mythes juifs et chrétiens, sa méfiance envers l'amour. Ses nouvelles lui ont rapporté un nombre appréciable de prix *Hugo* et *Nebula*. Il a publié trois anthologies notables : *Dangerous visions* (1967), *Again dangerous visions* (1972) et *Partners in wonder* (1971).

Les deux premières réunissent des récits inédits écrits par des écrivains peu connus aussi bien que par des auteurs chevronnés, la troisième rassemble des récits dont chacun résulte de la collaboration de Ellison avec un auteur différent.

GALOUYE (DANIEL FRANCIS). – Journaliste dans le civil, pilote d'avions à réaction pendant la seconde guerre mondiale, Galouye (1920-1976) excellait dans l'exploitation minutieuse des conséquences détaillées d'une hypothèse choisie au départ, ainsi que dans les implications retournées de thèmes classiques. *Dark universe (Le Monde aveugle*, 1961) est l'évocation réaliste d'une société dont les membres vivent dans une totale obscurité, et ont perdu de ce fait l'habitude d'utiliser leur sens de la vue ; *Lords of the psychon (Les Seigneurs des sphères*, 1963) renouvelle le motif des envahisseurs dont les mobiles demeurent mystérieux faute d'une possibilité de communication avec les Terriens ; *Simulacron 3* (1968) fait partager les problèmes d'un homme envoyé en mission dans un univers fictif et bientôt guetté par la folie. Philip K. Dick n'a pas fait mieux.

MCCAFFREY (ANNE). – Après avoir travaillé dans une agence de publicité, après avoir entrepris des études musicales et d'art dramatique, Anne McCaffrey, née en 1926, est principalement connue par son cycle dont *Dragonflight (Le Vol du dragon*, 1968) fut le premier roman. Dans ces récits, où dragons et humains vivant en symbiose connaissent des aventures épiques, Anne McCaffrey apporta un ton nouveau à un genre qui relève des frontières entre *l'heroic fantasy* et la science-fiction. Dans un genre très différent, elle a signé avec *The ship who sang* (1969) une des nouvelles classiques sur le thème des cyborgs.

OLIVER (CHAD). – De son vrai nom Symmes Chadwick Oliver. Est né en 1928 et a fait des études d'ethnologie et d'anthropologie. Il enseigne cette dernière science à l'Université du Texas. Sa formation lui a permis de jeter un regard original sur le thème familier des extraterrestres vivant incognito sur notre planète (*Shadows in the sun*, 1954) ou sur celui du premier contact entre représentants de civilisations différentes (*The winds of time*, 1957). Sa carrière universitaire a encore diminué sa production au cours des dernières années. Chad Oliver, qui n'a jamais été un écrivain prolifique, reste un auteur de science-fiction qui mériterait d'être mieux connu.

ROBINSON (FRANK MALCOLM). – Né en 1926, Robinson a écrit des nouvelles à partir de 1950, et il a signé en 1956 son roman *The power* qui combina adroitement la tension du récit policier (une chasse à

l'homme) avec un motif classique de science-fiction (le mutant capable de contrôler l'intelligence d'autrui). Il a travaillé dans l'édition – notamment pour la revue *Playboy* – ce qui a raréfié ses apparitions dans les revues de science-fiction. En collaboration avec Thomas M. Scortia, il a écrit deux romans sur des thèmes de catastrophes, *The glass inferno* (1974) et *The Prometheus crisis* (1975).

SHECKLEY (ROBERT). – Né en 1928, Sheckley fit ses débuts en 1952 et s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur-vedette de *Galaxy* qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes tels que Phillips Barbee et Finn O'Donnevan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The status civilization* (*Oméga*, 1960), *Mindswap* (*Échange standard*, 1965) et *Dimension of miracles* (*La Dimension des miracles*, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dead run* (*Chaud les glaçons*, 1961). Sa nouvelle *The seventh victim* (*La Septième Victime*, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La decima vittima*, il en tira un roman de ce titre (1965). Depuis quelques années, la signature de Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées ; mais les récits qu'il publie dans des magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est aucunement émoussé.

SILVERBERG (ROBERT). – Né en 1935. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débuts en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation scientifique et historique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël, *If I forget thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important dans la « nouvelle vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président des *Science fiction writers of*

America (1967-1968) et anthologiste (*New dimensions*, à partir de 1971). Ses œuvres les plus importantes sont surtout des romans : *Thorns* (*Un jeu cruel*, 1967), *The man in the maze* (*L'Homme dans le labyrinthe*, 1968), *Nightwings* (*Roum, Perris, Jorslem ou Les Ailes de la nuit*, 1968-1969), *The world inside* (*Les Monades urbaines*, 1971), *Son of man* (*Le Fils de l'homme*, 1971), *The book of skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ces livres comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ! » En avril 1974, *The magazine of fantasy and science fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg.

SMITH (CORDWAINER). – Ce pseudonyme a dissimulé – de façon incontestablement efficace – la personnalité de Paul Myron Anthony Linebarger (1913-1966), universitaire, polyglotte, expert en sciences politiques. Ses écrits principaux, dans le domaine professionnel, se rapportaient aux problèmes de la politique asiatique. Conseiller du Département d'État américain, partisan de la Chine nationaliste, Paul Linebarger était un lecteur insatiable (en sept langues) et ses lectures influencèrent les écrits de Cordwainer Smith. À partir de 1955, on trouve sous la plume de ce dernier des transpositions de mythes de l'Antiquité et de divers classiques littéraires, incorporés à la vision d'un empire galactique futur. Dans chaque récit particulier, Cordwainer Smith décrit rarement plus d'une époque ou d'une région limitée de cet empire : il évite les visions panoramiques et les survols historiques, mais il place invariablement quelques allusions aux thèmes d'autres récits. Cet univers est haut en couleurs, animé et envoûtant ; il est bien dommage que son créateur soit décédé avant d'avoir intégré en un ensemble suivi les aperçus qu'il nous offrait, récit après récit.

THOMAS (THEODORE L.). – Né en 1920, Thomas est un juriste qui a écrit, depuis 1952, quelques dizaines de nouvelles de science-fiction ; certaines de ces nouvelles furent publiées sous le pseudonyme de Léonard Lockhard. Thomas a également écrit de courts articles de vulgarisation scientifique pour *The magazine of fantasy and science fiction* entre 1964 et 1967.

VAN VOGT (ALFRED ELTON). – Né en 1912 au Canada. Engouements littéraires : les contes de fées, puis Thomas Wolfe. Débuts en 1939 dans *Astounding*. Épouse la même année Edna Mayne

Hull (1905-1975), elle-même auteur de science-fiction. Sa grande époque correspond aux années 40 : dix-sept romans datent de cette période, ou sont formés de nouvelles de cette époque combinées en vertu des théories de l'auteur sur la complication dans le récit de science-fiction. *The voyage of the Space Beagle (La Faune de l'espace, 1939-1950)* impose Van Vogt comme le plus grand créateur de monstres de la science-fiction et introduit le thème du savoir philosophique (ici, le nexialisme) qui résout tous les problèmes. *Slan (À la poursuite des Slans, 1940)* surprend par son tempo très rapide imité du thriller et introduit le thème du surhomme en lutte contre les simples hommes. *The weapon shops of Isher (Les Armureries d'Isher, 1941-1942)* et *The weapon makers (Les Fabricants d'armes, 1943)* combinent le thème de l'immortalité et celui de l'empire galactique géant. *The book of Ptath (Le Livre de Ptath, dans Unknown en 1943, en livre en 1947)* prend pour héros un dieu. Avec *The world of null-A (Le Monde du non-A, 1945)* et *The pawns of null-A (Les Joueurs du non-A, dans Astounding en 1948-1949, en livre sous le titre de The players of null-A, 1956)*, le thème du surhomme rencontre celui du savoir tout-puissant ; le savoir est ici celui de la sémantique générale d'Alfred Korzybski à laquelle Van Vogt venait de se convertir. En 1947, un sondage le classe comme l'auteur de science-fiction le plus populaire, mais Van Vogt, qui a pris goût aux pseudo-sciences, les laisse envahir son œuvre puis, à la suite de sa conversion à la « dianétique » de L. Ron Hubbard en 1950, il cesse d'écrire, sauf pour combiner certaines de ses anciennes nouvelles en romans. Un nouveau roman, sur la Chine communiste (*The violent man, 1962*), prélude à sa deuxième carrière qui commence en 1963 ; le goût de la complication et de l'action réapparaissent d'emblée, mais la dimension épique et les préoccupations métaphysiques de sa première époque ne se manifestent pas aussi clairement. En 1975 a été publié un volume intitulé *Recollections of A.E. Van Vogt*, rédigé d'après une série d'interviews. On peut y distinguer un reflet du romancier Van Vogt : déroutant, complexe, changeant, parfois difficile à suivre, mais souvent très attachant.

-
- 1 De la naissance des espèces aux aberrations de la vie, Robert Laffont, 1978.
 - 2 Erehwon est l'anagramme inverse de Nowhere, qui signifie en anglais « Nulle part ». C'est aussi le titre d'une utopie célèbre de Samuel Butler (1835-1902).
 - 3 En anglais, Eye (Œil) et I (Je) se prononcent de façon identique.